

Kylie Brant  
Un enfant  
à protéger

Patricia Rosemoor  
Dangereuse  
attirance

BLACK

ROSE

HARLEQUIN

KYLIE BRANT

# Un enfant à protéger

*éditions*Harlequin

# Prologue

Sa maman était morte.

A cette pensée, Danny se pelotonna dans le coin du canapé recouvert de suédine bleu pâle et serra très fort contre son cœur son sac à dos Pokémon.

La dame, sa tante Meghan, se souvint-il, était allée lui chercher un verre de lait dont il n'avait pas vraiment envie.

Elle avait quitté la pièce, et c'était tant mieux parce qu'il ne voulait pas l'entendre prononcer les mots à voix haute.

Il savait déjà ce qu'elle allait lui dire. Et cela lui faisait mal au cœur, comme s'il allait vomir.

Sa maman était morte dans un accident de voiture, et elle ne reviendrait pas le chercher.

Plus jamais.

Il s'essuya furtivement les yeux d'un revers de main. Il n'y avait que les bébés qui pleuraient. C'était ce que sa maman disait toujours. Mais elle ne le dirait plus. Plus maintenant. C'était fini.

Il comprit soudain, tout au fond de son cœur, là où il avait mal, que de ne pas prononcer les mots à voix haute ne les empêchait pas d'être vrais.

Il était tout seul.

Sa tante revint dans la pièce et lui tendit le verre. Danny le prit, mais ne but pas. Il ne pouvait pas. Il avait une grosse boule dans la gorge, et il savait qu'il ne pourrait rien avaler.

Il serra les deux mains très fort autour du verre, et se rassit au fond du canapé.

Il avait envie de partir en courant avant que sa tante n'ait le temps de le rattraper.

Mais il ne pouvait pas faire ça.

Il n'avait nulle part où aller. Personne auprès de qui se réfugier.

— Tu as compris, n'est-ce pas ?

Il ne releva pas les yeux et se contenta de hocher la tête. Il avait eu une drôle de sensation quand sa maman n'était pas rentrée la nuit dernière. Elle l'avait déjà laissé tout seul avant, et il n'avait pas eu peur. Enfin, pas vraiment. A présent, il avait presque six ans et il restait souvent seul la nuit. Une fois, sa maman n'était pas revenue pendant deux jours et, là, il avait peut-être eu un peu peur. Un tout petit peu. Mais la nuit dernière, ç'avait été différent. Les pensées tristes, les impressions étranges n'avaient pas voulu s'en aller. Alors, il avait attendu que quelqu'un vienne le chercher. Il aurait voulu que ce soit sa maman, mais il savait déjà qu'elle ne reviendrait pas.

— Qu'est-ce qui va m'arriver ?

Sa tante ne répondit pas tout de suite. Alors, il leva la tête et la regarda avec force, en se concentrant sur ses pensées. C'était là que se trouvait la vérité, disait sa maman. Quand les gens

mentaient, ils gardaient la vérité dans leur tête, dans un endroit secret où personne ne pouvait la voir. En tout cas, presque personne.

Danny ne comprenait pas très bien des mots comme télépathie ou prémonition, mais il comprenait qu'il était différent des autres. Exactement comme sa maman l'était. Parfois, elle lui disait qu'ils avaient un don très spécial qui rendait tous les autres jaloux. Il aimait bien ça. Il aimait l'idée qu'ils formaient une équipe tous les deux, comme des super héros avec des pouvoirs que personne n'avait. Mais, au fond de lui, il savait que la vérité était celle que sa maman lui disait les autres fois, quand elle avait bu trop d'alcool et que les mots sortaient tout seuls de sa bouche : ils étaient des monstres, elle et lui.

Il savait ce que c'était qu'un monstre. Ils étaient méchants et laids, et ils faisaient peur aux gens. Meghan avait eu peur la première fois qu'elle l'avait vu, et il s'était senti triste. Il n'avait jamais eu de tante avant, et Meghan était jolie, avec de longs cheveux blonds bouclés et ses grands yeux bleus. Il la regardait dans les yeux, maintenant, y cherchant un réconfort qu'il ne trouverait pas.

— Je ne veux pas que tu t'inquiètes.

Meghan se laissa tomber sur le canapé à côté de lui. Elle repoussa ses cheveux en arrière et essaya de sourire.

— Je sais que c'est idiot. Bien sûr que tu es inquiet. Et triste. Moi aussi. Mais je ne permettrai pas qu'il arrive quoi que ce soit à mon seul et unique neveu.

— Où est-ce que je vais habiter ? demanda-t-il.

Meghan ne répondit pas et, pendant un instant, il vit une grande tache blanche, comme si l'esprit de la jeune femme avait été vidé. Puis il eut l'impression que sa tante tirait un épais rideau sur ses pensées, et il ne réussit plus à les lire, malgré tous ses efforts.

— Eh bien, tu resteras ici, évidemment. Au moins pour le moment.

Il réfléchit et se demanda quelles pensées Meghan cachait derrière le rideau.

Elle posa la main sur son épaule, et les larmes contre lesquelles il se battait remplirent de nouveau ses yeux.

— Que dirais-tu de rester avec moi jusqu'à ce que nous réglions tout ça ? Plus tard, nous parlerons des différentes possibilités qui existent. D'accord ?

Meghan lui tendit la main.

Il regarda cette dernière, puis son visage.

Il essaya de nouveau de voir derrière le rideau, mais il était bien tiré.

Il ne pouvait pas découvrir la vérité. Et il savait qu'il n'était pas en position de force.

Lentement, il desserra la pression de ses doigts autour du verre et plaça une main dans celle de sa tante.

*Trois mois plus tard*

Gabe Connally avait fait l'expérience de la vie et celle de la mort. Cela lui avait pris quelques années, mais il avait fini par développer une certaine préférence pour la vie.

Son regard croisa celui de son coéquipier en un échange muet, puis il leva le poing et tambourina à la porte.

— Police. Ouvre, Brusco, on sait que tu es là.

Il y eut un bruit étouffé dans l'appartement, et ils n'eurent que quelques secondes pour réagir avant qu'une rafale de balles ne fasse voler la porte en éclats, en guise d'accueil.

La joue posée contre les dalles fraîches et lisses du couloir, Gabe se rappela ce qu'on lui avait dit à l'hôpital St Lucien. Il avait fallu un miracle pour ramener à la vie son corps criblé de balles. A en croire le personnel des urgences, il était mort pendant quatre-vingt-dix secondes.

Dans le silence tendu qui suivit les coups de feu, il se demanda à combien de miracles un homme avait droit au cours de son existence.

Se redressant pour prendre position, il jeta un coup d'œil à Cal Madison, attendant son signal.

Les lèvres de son coéquipier formèrent un décompte silencieux.

A « trois », il donna un coup de pied dans la porte criblée d'impacts de balles et entra prudemment dans la pièce.

Arme à la main, ils passèrent rapidement en revue l'appartement. Élégamment meublé, l'endroit semblait largement au-dessus des moyens d'un repris de justice tel que Lenny Brusco.

— Vide, annonça Cal d'un ton écœuré.

— Il n'y a qu'une seule issue.

Sans attendre, Gabe se rua vers la terrasse.

Derrière lui, il entendit Cal étouffer un juron.

— Quand apprendras-tu qu'il ne faut pas bouger avant « trois » ? Combien de fois devrai-je te le répéter ?

Madison tendit le cou et observa la cour pavée ornée de plantes et d'arbustes en pots. Dans les quartiers chic, même les cours avaient du style, pensa-t-il avec un vague pincement d'envie au cœur.

Gabe courut vers l'échelle d'évacuation d'incendie.

— Pas le temps, protesta-t-il. De toute façon, ça ne sert à rien de compter.

Il enjamba sagement la rambarde et commença à descendre.



— On a toujours compté. Et la règle est de donner l'assaut après trois.

Malgré l'effort que représentait la descente, la voix de Madison n'était pas le moins du monde altérée. Ce type pouvait vous casser les pieds des heures sans reprendre son souffle.

— Le problème, c'est que tu changes tout le temps les règles, protesta Gabe. Une fois, c'est à trois, une autre fois, c'est après trois. Qui pourrait s'y retrouver ? Ce serait mieux pour tout le monde si tu ne compliquais pas les choses inutilement.

— C'est toi qui compliques tout, marmonna Cal.

Il se laissa tomber en souplesse à côté de son coéquipier et, sans un mot, ils se séparèrent, couvrant la cour et les ruelles adjacentes.

Quelques minutes plus tard, ils se rejoignirent en rengainant leurs armes.

— Bon sang ! S'il était à pied, il n'y a pas trente-six solutions. Soit c'est un champion de sprint, soit il s'est réfugié dans une arrière-boutique.

Giflé au visage par une soudaine rafale de vent, Gabe remonta le col de son blouson de cuir. A Chicago, le printemps était un véritable piège, associant un soleil radieux et des bourrasques de vent glacial.

Cal ne réagit pas à la morsure du vent. Il faut dire qu'il était bien couvert avec sa parka d'hiver et son écharpe qu'il ne quitterait pas avant les premières floraisons. Cal avait beaucoup d'idées préconçues. Et il en était une sur laquelle il était absolument impossible de le faire changer d'avis : les variations de température constituaient une cause majeure de pneumonie.

— Tu crois qu'il avait une voiture planquée dans le coin ? demanda-t-il.

Gabe eut une mimique perplexe.

— Le stationnement est interdit dans cette zone. Mais, va savoir, il s'était peut-être garé un peu plus loin.

— Ce qui veut dire qu'il s'attendait à de la visite, conclut Cal.

— A en juger par son accueil, il ne s'attendait pas à voir des amis.

— Tu l'as dit, marmonna Cal. Remarque, ce n'est pas étonnant pour un type dans son genre.

Il enfouit ses mains gantées dans ses poches.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Ce n'est pas que je m'ennuie, mais j'aimerais bien être rentré à temps pour dîner.

Gabe n'était pas si optimiste. Il leur restait encore à faire le tour des boutiques dont les réserves donnaient sur la cour et à interroger les employés. Adieu ses projets de soirée tranquille devant un match de foot, avec pizza et bière.

Manque de chance, il avait oublié de programmer le magnétoscope. A tous les coups, il serait bon pour regarder la rediffusion des meilleurs moments sur la chaîne sportive.

\* \* \*

— Je ne sais pas, dit Meghan à son neveu avec une expression faussement perplexe. Je pensais plutôt à un cadeau éducatif pour ton anniversaire, une encyclopédie, par exemple.

Danny porta une main à sa gorge et fit mine de s'étouffer. Ses grimaces arrachèrent un sourire forcé à sa tante. Cela faisait presque une heure qu'ils étaient entrés dans la boutique, et Danny ne voulait pas démordre de sa première idée.

— Mais, tante Meggie, je ne sais pas encore très bien lire. Et je pourrais apprendre beaucoup de choses avec ce dinosaure électronique. Mon institutrice dit que nous devons nous intéresser aux animaux « expirés ».

— Tu veux sans doute dire aux espèces disparues ?

L'enfant haussa les épaules.

— Si tu veux.

— Pourtant il me semble que tu as déjà un dinosaure exactement pareil.

— Mais non, ce n'est pas le même. Le nouveau fait plein de choses en plus. Et puis, si j'en ai deux, Alex pourra jouer avec le vieux et il apprendra aussi des trucs.

Pour la première fois depuis des jours, les yeux de Danny brillaient d'excitation, et Meghan sentit son cœur se serrer.

— C'est éducatif, tu vois, insista l'enfant.

Elle lui ébouriffa gentiment les cheveux.

— Tu as pensé à tout, hein ?

— Je peux te montrer, tu sais. Ils peuvent se battre et faire du bruit, et tout. Tu aurais dû venir avec moi dans la cour, tout à l'heure. On aurait pu jouer ensemble.

Meghan jeta un coup d'œil à sa montre. Elle avait demandé au chauffeur de taxi de revenir les chercher, et il n'allait pas tarder.

— Ecoute, tu vas remettre les dinosaures sur leur étagère, et nous en parlerons plus tard. Après tout, ton anniversaire n'est pas avant trois semaines.

— Dix-neuf jours et demi, corrigea Danny.

— Tu as raison. Cela nous laisse donc encore beaucoup de temps pour nous décider.

Elle suivit Danny tandis qu'il allait remettre les dinosaures à leur place, prenant son temps pour les positionner. Le magasin était fantastique, ainsi que le lui avait indiqué son amie Callie, et offrait aux enfants la possibilité d'essayer toutes les nouveautés. Une petite aire de jeu avait même été installée dans l'arrière-cour.

Une astuce marketing des plus efficaces, songea Meghan tandis qu'elle guettait son taxi à travers la vitrine.

La porte s'ouvrit tout à coup et un homme brun entra. Son regard fit rapidement le tour du magasin, et quand il se posa sur elle, Meghan ne put réprimer un frisson.

Mal à l'aise, elle se tourna vers Danny et lui demanda de se dépêcher.

— Tu sais ce que j'ai vu quand je jouais dehors ? répondit le petit garçon.

— Hmm ?

Elle n'écoutait son neveu que d'une oreille. Toute son attention était concentrée sur l'homme qui s'approchait à présent de la caisse.

— C'était trop cool. Il y a eu des bruits bizarres et un homme est tombé du ciel. Et puis...

Les paroles de l'enfant se perdirent en une rumeur confuse tandis que l'homme présentait son insigne à l'employé.

Une sensation de déjà-vu submergea Meghan en une vague nauséuse, et elle n'eut plus qu'une seule idée : prendre la fuite.

— Et alors il a couru vers la ruelle...

— Nous en parlerons à la maison.

La voix de Meghan était montée dans les aigus, et l'enfant, soudain muet, l'observa avec surprise.

Elle ne remarqua rien. Elle avait les yeux rivés sur l'homme qui venait d'engager la conversation avec un client.

Un bras posé sur l'épaule de Danny, elle le guida vers la sortie, déguisant sa précipitation sous un flot de paroles.

— Nous ferions mieux d’aller voir si le taxi est là. C’est toujours très compliqué de se garer dans cette rue, et il nous attend peut-être un peu plus loin. Je ne voudrais pas qu’il perde patience et qu’il nous abandonne. A cette heure-ci, c’est presque impossible de trouver un taxi.

Tout en parlant, elle poussait l’enfant vers la porte. A mesure qu’elle s’éloignait du policier, il lui semblait que sa respiration se faisait plus fluide.

Retenant un soupir de soulagement, elle posa la main sur la poignée et s’apprêtait à l’actionner lorsqu’une voix virile l’interpella.

— Puis-je vous poser quelques questions, madame ?

Prenant sur elle, Meghan se retourna lentement et leva les yeux. L’homme était plus grand qu’elle ne l’aurait cru.

— Je suis désolée...

Les yeux plongés dans le regard énigmatique du policier, elle fut surprise par le calme de sa propre voix.

— Nous sommes pressés.

— Cela ne prendra qu’un moment. Lieutenant Connally, police de Chicago.

Il brandit son insigne argenté pour confirmer ses dires.

Meghan n’en avait pas besoin pour deviner ce qu’il faisait dans la vie. Tout en lui — ses yeux, son intonation — disait qu’il était flic.

Sa voix basse et rauque s’accordait à son physique ténébreux. Sa coupe de cheveux très courte accentuait la rudesse de son faciès. Le moins qu’on puisse dire était que ses traits anguleux manquaient de douceur. Toutefois, s’il n’était pas beau au sens classique du terme, son visage ne manquait pas de séduction. Cela tenait sans doute à son expression cynique et à quelque chose de résolument viril qui émanait de sa personne. Mais ce qui frappait surtout, c’était l’éclat extraordinaire de ses yeux. Des yeux d’ambre fixés sur elle tels ceux d’un aigle prêt à fondre sur sa proie.

Devant l’absence totale d’expression de son regard, elle ne put retenir un frisson.

— Un suspect vient de prendre la fuite après un échange de coups de feu. Vous ne l’auriez pas aperçu ?

Du coin de l’œil, Meghan vit le taxi se garer non loin de la boutique. Elle se tourna vers son neveu.

— Sois gentil. Va dire au chauffeur que j’arrive tout de suite.

L’enfant ouvrit la porte et se dirigea vers la voiture. Gabe en profita pour examiner la femme qui se tenait devant lui.

Un joli brin de fille, songea-t-il. Mais il en aurait fallu davantage pour le détourner de son enquête.

— Je crains de ne pouvoir vous aider, monsieur, dit-elle d’un air absent. Je n’ai rien vu.

— Lieutenant.

— Pardon ?

Il y avait de la surprise dans les grands yeux bleus de la jeune femme. Il nota que son nez était un peu court, ses lèvres un soupçon trop pleines, comme si la nature s’était arrêtée à deux doigts de la perfection.

Sage décision, approuva-t-il. La perfection était lassante. Et quelque chose lui disait que cette femme était loin de l’être.

— Lieutenant Connally.

— Oh... oui, bien sûr.



Elle grimaça un sourire.

— Comme je viens de vous le dire, je n'ai vu personne. J'étais trop occupée à regarder les jouets.

Il hocha la tête, et tourna la page de son carnet.

— Votre nom ?

Elle écarquilla les yeux.

— Mon nom ?

Le stylo en suspens au-dessus de son carnet, il expliqua :

— Au cas où j'aurais d'autres questions à vous poser.

Les lèvres pleines se retroussèrent en un sourire qui se voulait détaché.

— Naturellement. Je m'appelle Tina Wilder.

Il écrivit le nom, ainsi que le numéro de téléphone et l'adresse qu'elle lui donna après qu'il eut insisté.

Gabe se demanda alors pour quelle raison elle lui mentait.

Ses années d'expérience lui permettaient de reconnaître sans peine les signaux subtils que les gens envoyaient quand ils dissimulaient la vérité. Un tremblement de la main pour certains, des yeux trop fixes et trop brillants pour d'autres. Il y avait des centaines de petits signes caractéristiques, propres à chaque personnalité. En ce qui concernait Tina Wilder, il ne savait pas trop ce qui lui avait mis la puce à l'oreille. Cela venait peut-être de son intonation, un rien trop polie, ou de son expression, légèrement trop impassible.

Il plongea dans ses grands yeux bleus, des yeux qui auraient pu faire tourner la tête d'un homme moins soupçonneux, et il trouva alors sa réponse.

Derrière son expression délibérément impavide se cachait une émotion beaucoup plus forte.

Le désespoir.

Il prit son temps pour sortir une carte de sa poche. Il la lui tendit, l'observant attentivement tandis qu'elle faisait un effort pour cacher son aversion et la prendre.

— Au cas où un détail vous reviendrait. Vous pouvez me joindre à ce numéro ou laisser un message si je suis absent. Je vous rappellerai aussi vite que possible.

Comme elle hochait la tête, il ajouta :

— J'aimerais parler à l'enfant avant que vous partiez.

Elle se raidit.

— Il ne peut pas vous aider. Il était beaucoup trop occupé à jouer pour avoir remarqué quoi que ce soit.

Il adopta un ton doux pour calmer la nervosité qu'elle avait de plus en plus de mal à dissimuler.

— Vous avez sans doute raison, mais je ne dois rien négliger.

Elle eut une petite moue hésitante et il révisa son jugement. Ses lèvres n'étaient pas trop pleines. Elles étaient absolument parfaites.

— Je vais aller le chercher.

— Lieutenant ?

La voix de l'employé le détourna un instant de la silhouette qui s'éloignait.

— Ce monsieur pense qu'il a vu quelque chose.

Gabe regarda dans la direction du client que l'employé lui indiquait.

— Je suis à vous dans un instant, monsieur.

Il jeta un coup d'œil à travers la vitrine et étouffa un juron.

Ouvrant la porte du magasin avec précipitation, il courut vers le trottoir.  
Trop tard. Le taxi s'éloignait.

\* \* \*

— Vous feriez bien de me donner une direction où aller, ma petite dame. Ça va vous coûter une fortune, si je continue à tourner en rond comme ça.

Le chauffeur de taxi ajusta son rétroviseur de façon à croiser le regard de Meghan dans le miroir.

Elle hésita, puis donna son adresse.

Sa véritable adresse, évidemment. Pas celle de l'imaginaire Tina Wilder inventée pour amadouer le lieutenant Connally.

Elle prit une profonde inspiration afin de se calmer.

Était-il illégal de donner une fausse identité à un policier ? Probablement. Mais elle n'avait pas eu le choix. Danny n'avait plus qu'elle : elle était la seule personne capable de le protéger. Et même si cette perspective lui donnait des sueurs froides, elle était bien décidée à faire son possible pour donner à l'enfant la stabilité dont elle-même avait tant manqué dans son enfance. La stabilité que la mère de Danny n'avait pas su donner au petit garçon.

— Tante Meggie ?

Elle tourna la tête vers son neveu et lui adressa un sourire rassurant.

— Tu te souviens de l'homme que j'ai vu ? Celui dans la cour ?

Le sourire de Meghan s'évanouit aussitôt.

— Dis donc, je croyais qu'on allait parler de ton anniversaire ?

C'était le sujet idéal pour détourner l'attention de Danny.

— Je vais avoir une vraie fête, hein ? Tu as promis.

Meghan se retint de lever les yeux au ciel. Il lui posait la question plusieurs fois par jour.

— J'ai promis.

Une fois branché sur ce sujet, Danny pouvait se montrer particulièrement tenace.

— Je veux un gâteau avec plein de bougies. Et des amis. Combien d'amis je peux inviter ?

Meghan soupira. Ce n'était pas la première fois depuis que Danny était venu vivre avec elle qu'elle se sentait à ce point déstabilisée.

— Je ne sais pas.

— Pourquoi pas six ? Ce serait normal parce que je vais avoir six ans.

Une vague d'appréhension l'envahit à l'idée d'être confrontée à sept gamins déchaînés.

— On verra.

Son raisonnement semblait logique. Après tout, comment aurait-elle pu savoir ce qui était « normal » pour l'anniversaire d'un enfant ?

Que connaissait-elle aux enfants en général, et à Danny en particulier ? La réponse était d'une triste évidence.

— Génial !

Danny se mit à gesticuler sur son siège, testant la résistance de la ceinture de sécurité. Apparemment, elle avait réussi à détourner son attention de l'homme qu'il avait vu dans la cour, et de cet agaçant policier qui l'avait questionnée.

Elle aurait bien voulu pouvoir en dire autant.

Jamais la vue de son immeuble ne lui avait paru si réconfortante.

Meghan composa le code d'accès, pressée de regagner l'intimité de son appartement.

— Tante Meggie ?

— Oui ?

La porte s'ouvrit, et elle guida Danny dans le hall.

— Pourquoi le chauffeur du taxi voulait te mettre au lit ?

Meghan sursauta et chercha le regard de son neveu.

— Quoi ?

— Tout le temps qu'on était dans le taxi, il n'arrêtait pas de penser qu'il aimerait bien te mettre au lit. Je ne comprends pas pourquoi. Tu es trop grande maintenant pour qu'on vienne t'aider à te coucher.

La première réaction de Meghan fut de lancer un regard outré vers le taxi qui commençait déjà à s'éloigner.

Puis elle réalisa ce que signifiait cette remarque et il lui sembla qu'une poigne de fer lui serrait tout à coup la gorge.

— Tu sais que ce n'est pas bien d'entrer comme ça dans la tête des gens, dit-elle d'un ton sévère.

Danny baissa les yeux et se mit à racler le sol de son pied en une attitude boudeuse.

— Mouais, mais je ne suis pas vraiment entré dedans. C'était comme s'il avait laissé la porte ouverte. Je ne pouvais pas m'empêcher de lire ses pensées vu qu'il les laissait s'étaler partout, tu comprends ?

En proie à un sentiment d'impuissance désormais familier, elle étudia l'enfant.

C'était encore presque un bébé. Son étonnante maturité faisait qu'elle avait un peu trop tendance à l'oublier.

Sa sœur, Sandra, n'avait jamais fait la moindre allusion au père de Danny, mais l'enfant était blond comme sa mère, comme Meghan elle-même. Sans doute tenait-il sa physionomie de Sandra. Il avait en tout cas hérité des facultés omniscientes de sa mère. Facultés que celle-ci avait alternativement ignorées ou exploitées au cours de sa vie.

Meghan s'efforça d'ignorer le brusque élan de culpabilité qui l'envahissait et s'exprima d'un ton sévère :

— Tu dois essayer, même si c'est difficile. Pas de jeux cérébraux, d'accord ?

Il acquiesça, la tête toujours baissée.

Le terme de télépathie était sans doute celui qui décrivait le mieux le don que l'enfant tenait de sa mère, mais Sandra avait toujours appelé cela des jeux cérébraux, comme si les incursions mentales qu'elle faisait dans l'esprit des autres n'étaient qu'un aimable divertissement.

Comme si son don n'avait pas détruit leur enfance à toutes les deux.

Comme s'il n'avait pas causé la mort de Sandra.

Lorsque la sonnette retentit, le lendemain après-midi, Meghan jeta un coup d'œil à la pendule, vaguement surprise par l'heure. Son emploi du temps avait fait l'objet d'ajustements majeurs depuis que Danny était venu vivre avec elle. Le seul temps libre dont elle disposait était celui où son neveu

était à l'école. Chaque minute était d'autant plus précieuse qu'elle avait pris beaucoup de retard pour la mise en place de son nouveau projet.

Il était presque l'heure à laquelle Callie, sa voisine de palier et baby-sitter occasionnelle, devait lui ramener Danny. Elle était probablement en avance, voilà tout.

Le temps que Meghan atteigne la porte, on sonna de nouveau.

— Dis donc, tu es plutôt impatiente, aujourd'hui. Ne me dis pas...

Le reste de sa phrase mourut dans sa gorge lorsqu'elle se trouva nez à nez avec deux hommes.

L'un était un parfait inconnu.

Quant à l'autre, elle ne le connaissait que trop.

— Je vous présente le lieutenant Madison, mademoiselle Patterson.

En croisant le regard de Connally, Meghan sut aussitôt qu'elle n'avait pas imaginé la légère inflexion ironique de sa voix lorsqu'il avait prononcé son nom.

Il lui adressa un sourire dénué d'humour.

— Je suppose que vous vous rappelez mon nom, même si vous avez eu un peu de difficultés avec le vôtre, hier.

Meghan avait les mains moites et mourait d'envie de les essuyer sur l'ample chemise masculine qu'elle portait au-dessus de son jean. Le magnétisme qui émanait du lieutenant la frappa de nouveau.

Ses yeux étaient froids et il était impossible de deviner ce qu'il pensait. Elle avait l'impression qu'ils la perçaient jusqu'au plus profond de l'âme, faisant voler en éclats les mensonges, les subterfuges.

Jamais elle n'aurait imaginé que Connally se donnerait la peine de chercher à la retrouver. Ou à retrouver Danny.

A cette pensée, tout son corps se raidit de colère. Le menton levé, elle soutint son regard.

— En tant que policier, vous auriez dû conclure que je vous avais donné un faux nom précisément pour éviter ce genre de harcèlement.

— En tant que policier, j'ai tendance à me méfier des gens qui en arrivent à de telles extrémités pour éviter d'avoir à me parler. Nous avons dû interroger la compagnie de taxis pour retrouver votre trace.

Meghan serra les lèvres et resta silencieuse.

Elle ne savait pas quelle attitude adopter avec cet homme. Le mépris ne semblait pas fonctionner. Ni l'excès de complaisance.

Il ne semblait pas homme à abandonner facilement la partie. Contrairement à son coéquipier dont le visage respirait la gaieté, les traits du lieutenant Connally semblaient avoir été taillés dans le granit.

Elle jeta un coup d'œil discret à sa montre. Danny serait de retour d'une minute à l'autre. Elle devait absolument se débarrasser de ses deux visiteurs au plus vite.

— Je regrette, mais j'ai très peu de temps à vous accorder.

Tandis qu'elle parlait, Connally s'était dangereusement rapproché, et elle fit quelques pas en arrière.

Avant qu'elle ait eu le temps de réaliser ce qui se passait, les deux hommes avaient franchi le seuil de l'appartement. Elle crut apercevoir une lueur de satisfaction dans les yeux pâles de Connally avant qu'il ne referme la porte.

De plus en plus crispée, elle reporta son attention sur le lieutenant Madison, qui s'exprimait pour la première fois.

— Désolé pour le dérangement. Vous n'avez pas répondu à l'Interphone, mais le gardien nous a

dit qu'il ne vous avait pas vue sortir de la journée. Et il nous a laissés monter.

Meghan plaqua sur son visage un sourire poli.

— Je crains que le lieutenant Connally ne vous ait fait perdre votre temps. Je lui ai déjà dit hier que je n'avais rien vu du tout.

— Pardonnez-moi d'insister, madame, mais il est crucial que nous retrouvions cet homme.

Madison faisait preuve d'un savoir-vivre qui faisait cruellement défaut à son coéquipier.

— Vous avez quitté le magasin de jouets précipitamment. Nous voulions simplement savoir si quelque chose vous était revenu depuis.

— On peut savoir pourquoi vous étiez si pressée ?

Après avoir passé rapidement en revue l'appartement, le regard de Connally revint se planter dans le sien.

Elle haussa les épaules d'un geste qui se voulait désinvolte.

— J'avais demandé au chauffeur de revenir nous chercher. Vous savez ce que c'est d'essayer de trouver un taxi à cette heure de la journée.

— Ça c'est bien vrai ! commenta Madison d'un ton débonnaire. La semaine dernière, j'ai invité ma femme dans un chouette restaurant, et on a eu un mal de chien à trouver un taxi pour rentrer. Elle a dit que ça aurait été moins épuisant pour elle de rester à la maison et de faire la cuisine.

Il y avait quelque chose de rassurant chez cet homme, comme un vêtement usé et passé de mode dont on ne parvenait pas à se défaire. Ses cheveux châtain clair étaient coiffés en arrière, révélant un large front qui commençait à se dégarnir, et sa silhouette légèrement enrobée le faisait paraître plus petit que son coéquipier.

Mais son amabilité et son regard bienveillant n'empêchaient pas Meghan de rester sur ses gardes. D'après son expérience, tous les flics voulaient quelque chose.

Et certains étaient prêts à aller très loin pour l'obtenir.

— Avez-vous acheté quelque chose, hier soir ?

Elle se tourna pour observer Connally qui faisait le tour du salon.

— Cette boutique a l'air d'un endroit extraordinaire, insista Madison. Les enfants ne doivent plus savoir où donner de la tête.

— Non, je n'ai rien acheté. Comme je l'ai dit hier, je n'ai pas vu l'homme que vous recherchez. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous aider.

Bien que ses paroles aient été destinées à mettre un terme à la conversation, aucun des deux hommes ne fit un geste pour s'en aller.

— Et le gamin ? demanda tout à coup Connally.

Glacée par ces paroles, Meghan ne répondit pas. Elle en était incapable. Son rôle à présent était de protéger Danny. Et la menace que représentaient ces deux hommes avait quelque chose de désagréablement familier.

Elle ne permettrait pas qu'on utilise son neveu comme ça avait été le cas pour Sandra. Elle-même ne mettrait pas sa vie en danger comme Sandra l'avait fait de façon si inconsidérée.

Madison rompit le silence qui s'éternisait.

— Mon collègue m'a dit que vous aviez un petit garçon avec vous. Peut-être a-t-il vu quelque chose ?

— Mon neveu m'accompagnait, c'est vrai. Mais il n'a que cinq ans. Il ne vous sera d'aucune aide, j'en ai bien peur.

Les deux hommes échangèrent un regard.

— Nous aimerions quand même lui parler, fit Connally. Pouvez-vous arranger cela ?

Même s'il s'agissait en apparence d'une question, l'intonation de Connally était celle d'un homme habitué à donner des ordres. Et à être obéi.

— Non.

Elle avait répondu d'un ton calme mais ferme. Le lieutenant Connally n'était pas le seul à pouvoir se montrer intraitable.

— Ce ne sera...

La sonnette l'empêcha de poursuivre.

Une immense frustration l'envahit. Cinq minutes de plus. C'est tout ce dont elle aurait eu besoin pour se débarrasser des deux hommes.

Les policiers la regardaient d'un air interrogateur. Elle ne pouvait pas faire autrement que d'aller ouvrir.

Pestant contre ce manque de chance, elle se dirigea vers la porte.

— Ce n'est pas la peine de faire comme si tu n'étais pas là pour me décourager ! Souviens-toi que j'ai...

L'expression rieuse de Callie se figea et la jeune femme s'interrompit quand elle découvrit les deux inconnus avec Meghan.

— Salut, tante Meggie. Je dois aller faire pipi !

Avec un sens de l'urgence propre à un enfant de cinq ans, Danny se rua vers les toilettes.

— Euh... On se voit plus tard ? C'est toujours d'accord pour ce soir ?

Comme Meghan hochait la tête, Callie posa la main dans le dos de son fils Alex et le guida vers leur appartement.

Meghan referma la porte derrière eux, tenaillée par l'envie d'aller parler à Danny. Cependant, elle avait peur de laisser les deux policiers seuls dans son salon, même pour quelques minutes. Elle ne leur faisait pas confiance. Les événements des derniers mois avaient détruit sa foi jusqu'alors indéfectible en la police. Et Connally avait l'air d'un fouineur.

Elle ne savait pas ce qui la mettait le plus mal à l'aise, quand son regard balayait son appartement, ses biens, ou quand il se fixait sur elle. Il y avait quelque chose chez cet homme qui la mettait profondément mal à l'aise, et ce sentiment était aussi inhabituel que malvenu.

Meghan jeta un coup d'œil circonspect aux deux hommes.

— Voulez-vous m'accorder un instant ? Je dois aller voir ce que fait mon neveu.

Gabe la regarda se diriger vers le fond de l'appartement.

— Tu ne changeras donc jamais !

Les mots avaient été prononcés à voix basse. Gabe se tourna vers son coéquipier et leva un sourcil.

— De quoi tu parles ?

Cab eut un claquement de langue agacé.

— Tu te rends compte de la façon dont tu la regardes ? C'est tout juste si tu n'arrives pas à discerner sa lingerie sous ses vêtements.

— Elle n'en porte pas. Tout au moins pas en haut. Et ce n'est pas parce que je l'ai remarqué que je suis un obsédé.

Il fit quelques pas vers la table basse où une série de livres étaient posés en une pile bien nette.

Il les prit un par un et en déchiffra les titres.

— Ah non ? Alors, dis-moi un peu ce que tu es.

— Un homme dans la pleine force de l'âge.

Il désigna les livres.



— Regarde un peu ça.  
Cal lut les titres en silence.

*Vos pouvoirs extrasensoriels.  
Devenez télépathe.  
Perception médiumnique : mythes et magie.*

Puis il tourna les yeux vers Gabe et haussa les épaules.

— Elle se passionne pour ce sujet, et alors ? Je ne vois pas de mal à ça. Tu sais, tu devrais lire davantage. J'ai un super bouquin sur l'homéopathie, si tu veux. Je suis sûr que tu y apprendrais un tas de choses intéressantes.

Gabe rit et remit les livres à leur place.

— Tu peux toujours rêver.

Mais Cal était plutôt du genre têtue. Un trait de caractère qui pouvait s'avérer utile durant une enquête, mais était carrément pénible le reste du temps.

— Il y a tout un chapitre sur les différentes façons d'arrêter de fumer.

Gabe lui jeta un regard noir.

— Merci, vieux, mais je n'ai pas besoin de tes conseils.

Cal adopta une posture plus rigide, avertissant ainsi son coéquipier que Meghan venait de revenir dans la pièce.

Cette mise en garde était inutile. Gabe avait un excellent instinct et, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, il semblait particulièrement sensible à sa présence.

Il se tourna et la découvrit avec son neveu. Elle avait les mains posées sur ses épaules, dans une attitude protectrice. Il se demanda contre quoi elle estimait devoir protéger l'enfant.

Cab sourit au gamin et posa un genou à terre pour se mettre à sa hauteur. Gabe se garda bien de l'imiter. Son coéquipier était le mieux placé pour mettre le môme à l'aise. Gabe, lui, ne connaissait fichrement rien aux gosses.

— Bonjour, je suis le lieutenant Madison.

Il pointa le doigt vers Gabe.

— Et voici le lieutenant Connally. Nous aimerions te poser quelques questions. Tu es d'accord ?

L'enfant leva la tête vers sa tante avant d'acquiescer avec timidité.

La voix de Cal se fit rassurante.

— Ce ne sera pas long. On aimerait juste que tu nous parles du magasin de jouets.

Danny se montra hésitant.

— J'ai vu des dinosaures.

Cal laissa échapper un long sifflement.

— Des dinosaures ? Ça a l'air drôlement chouette. Il paraît que tu as joué avec dans la cour ? Tu peux m'expliquer comment ils marchent, ces dinosaures ?

Emporté par son enthousiasme, l'enfant se montra moins réticent.

— Ils sont super. Ils peuvent rugir et se battre et tout. Tante Meggie a dit que j'en aurai peut-être un pour mon anniversaire.

Gabe prit soudain part à la conversation.

— Quand tu étais dans la cour, est-ce que tu as vu ou entendu quelque chose ?

L'enfant échangea de nouveau un regard avec sa tante. La réponse fut longue à venir.

— J'ai entendu quelque chose. Puis un homme est tombé du ciel et a couru vers une voiture.

Une voiture. Cela voulait dire que Lenny avait prévu un moyen de s'échapper rapidement, songea Gabe.

De quoi avait-il aussi peur — peur au point de leur tirer dessus le premier ?

Il attendit en cachant mal son impatience que son coéquipier recueille quelques bribes d'informations supplémentaires. L'enfant parlait d'une voix hésitante, bafouillait, se dandinait en regardant ses pieds. Pour finir, ils apprirent que la voiture était noire.

— Et il avait peur, précisa Danny.

Gabe nota que les doigts de Meghan s'enfonçaient dans les épaules de son neveu.

Danny leva les yeux vers elle.

— C'est vrai, tante Meggie. Il avait très peur. Peut-être à cause de l'autre homme qui courait après lui. Ensuite, ils sont montés tous les deux dans la voiture, et ils sont partis.

Gabe sursauta.

— Il y avait un autre homme ? Est-ce qu'ils ont dit quelque chose ? Tu les as entendus se parler ?

Mais il ne put rien obtenir de plus. L'air boudeur, l'enfant semblait avoir décidé de rester muet. Ou peut-être réagissait-il à la pression vigoureuse que sa tante exerçait sur ses épaules.

— C'est tout ce que mon neveu peut vous dire, messieurs. Maintenant, si vous permettez, nous avons quelque chose de prévu ce soir.

— Il nous serait très utile d'avoir une idée de l'identité du second homme, insista Cal. Peut-être votre neveu pourrait-il venir au poste regarder quelques photos ?

La réaction de Meghan ne se fit pas attendre. Tout son corps raide d'indignation, elle s'adressa d'une voix sévère à l'enfant.

— Danny, va te laver les mains.

— Mais, je viens de le faire.

— Fais ce que je te dis.

Son neveu comprit visiblement qu'il devait obéir et tourna les talons sans protester davantage.

Meghan s'adressa alors aux policiers d'une voix qui ne souffrait aucune contradiction.

— Il est hors de question que mon neveu soit impliqué davantage dans votre enquête.

Gabe s'efforça de s'exprimer sans brusquerie, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

— Je ne crois pas que vous ayez bien compris, madame. Nous vous demandons simplement...

Le regard qu'elle lui lança était aussi tranchant que ses paroles.

— C'est vous qui ne comprenez pas ! Quoi qu'il arrive, vous vous passerez de l'aide de Danny. La police de Chicago a déjà fait assez de mal à ma famille.

Gabe tenta une interruption.

— Je regrette, mais...

— Oh, ça vous pouvez regretter ! riposta-t-elle, les yeux étincelant de fureur. Si vous ne l'aviez pas impliquée dans vos histoires, ma sœur serait encore en vie.

## 2

— Hé, mec ! C'est mon jour, tu te souviens ? fit Cal.

Les doigts sur la poignée de la portière conducteur, Gabe marmonna quelque chose entre ses dents. Puis, laissant échapper un long soupir de martyr, il fit le tour de la voiture banalisée et prit place à l'intérieur.

Son coéquipier élevait la prudence au volant à des sommets jamais atteints. C'est bien simple, il devait être l'idole des vieilles dames de plus de quatre-vingt-dix ans.

Une fois dans la circulation, Cal reprit la parole.

— Qu'est-ce que tu penses de cette histoire ? On dirait que cette nana a une sacrée dent contre nous.

Gabe desserra son nœud de cravate et défit le bouton de son col.

Il détestait les vêtements guindés que sa fonction le contraignait à porter. Pour un peu, il en serait venu à regretter d'avoir demandé à changer d'affectation trois ans plus tôt. Il était quand même plus libre de ses mouvements et de son apparence quand il effectuait des missions d'infiltration.

Selon lui, la cravate était le pire des instruments de torture, et on aurait dû l'interdire depuis longtemps. Il aimerait d'ailleurs bien dire deux mots au type qui avait eu l'idée d'inventer cet accessoire totalement inutile.

— Je ne sais pas, répondit-il à son collègue.

Après avoir lâché sa bombe, Meghan Patterson n'avait pas perdu de temps pour les mettre dehors, et Gabe se promettait de voir ce qu'il pourrait découvrir au sujet de sa sœur.

Simple curiosité. Cela ne changerait rien. Malgré son hostilité, il n'en demeurerait pas moins qu'il aurait besoin de parler de nouveau au neveu de la jeune femme.

— Espérons qu'elle changera d'avis, remarqua Cal, sans quitter la route des yeux.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Cal haussa les sourcils devant l'assurance de son coéquipier.

— Je ne sais pas... Elle semblait très déterminée.

Gabe plongea la main dans sa poche et en sortit une tablette de chewing-gum. Puis il la plaça dans sa bouche et se mit à mâcher consciencieusement.

C'était une bien piètre façon de neutraliser son irrésistible envie de fumer, mais il savait que cela exaspérait Cal. Et il adorait le pousser à bout.

— Je peux me montrer très persuasif, affirma-t-il.

Cal risqua un regard vers lui.

— Toi ? Je ne crois pas que tes méthodes d'intimidation soient adaptées dans ce cas. Avec une

femme de cette classe, il faut un certain tact.

Rien que pour le plaisir de l'agacer, Gabe fit une bulle avec son chewing-gum.

— Je déborde de tact.

Cal ricana.

— Oh, j'en suis persuadé. Tu possèdes la personnalité la plus accommodante que je connaisse.

Gabe ne se laissa pas déstabiliser par l'ironie de son coéquipier.

— Ne sous-estime pas mes charmes cachés.

— Ah, ça ! Pour être cachés, ils sont bien cachés !

— Si tu continues, je vais le dire à Becky. Tu sais qu'elle m'adore et qu'elle ne supporte pas qu'on dise du mal de moi.

Cal s'était marié l'année précédente, et Gabe appréciait énormément sa femme.

Simple, franche et pleine d'humour, Becky améliorait l'image qu'il avait des femmes, qu'il avait tenues jusqu'alors pour des faiseuses d'histoires.

Une idée lui traversa soudain l'esprit.

— En parlant de ta chère moitié, tu devrais l'appeler quand nous serons au bureau. Je vous invite à dîner ce soir. Il est temps que je vous rende la politesse. Combien de fois ai-je dîné chez vous depuis un an ?

Cal essaya de se souvenir.

— Ça doit bien faire douze fois.

— Hum...

Cal s'éclaircit la gorge.

— Ça ne va pas être possible. Pas ce soir.

Il s'engagea sur le parking du poste de police et chercha une place.

— Pourquoi ? s'étonna Gabe.

Tournant la tête, il aperçut un emplacement vide.

— Tiens, il y en a une là. A gauche.

Madison rougit et prit un soin tout particulier pour se garer.

— Nous avons quelque chose de prévu ce soir.

Gabe comprit à demi-mot.

— Ah, d'accord ! Si tu veux y aller, je peux m'occuper de la paperasse.

— Merci, ça ira. Becky sait que je vais rentrer tard.

Les deux hommes sortirent de voiture et se dirigèrent vers le bâtiment où se trouvaient les bureaux. Tout à coup, Gabe passa un bras autour des épaules de son coéquipier.

— Tu sais, Cal, le meilleur moyen de séduire une femme, c'est de lui faire une surprise de temps en temps. Alors, tu vas aller acheter du vin et des fleurs, et tu vas rentrer chez toi plus tôt que prévu.

— Eh bien...

Cal n'hésita pas longtemps.

— D'accord. Merci, vieux. Je te revaudrai ça.

Gabe lui assena une tape dans le dos.

— Tu as intérêt. Oh, et pense à embrasser Becky pour moi.

Adressant un geste d'au revoir à Cal, il entra dans l'immeuble.

C'était l'heure du changement d'équipe, et les locaux grouillaient d'officiers. Se frayant un passage parmi eux, Gabe échangea quelques mots avec ses collègues, accrocha sa veste au dossier de sa chaise, et se laissa tomber derrière un bureau métallique en piteux état. Puis il défit sa cravate, qu'il fourra dans sa poche, ouvrit deux boutons supplémentaires à sa chemise et roula les manches sur ses avant-bras.

Non loin de là, le lieutenant Lydia Fredericks observait son petit manège.

— Hé ! cria-t-elle à la cantonade. Connally est en train de nous faire un strip-tease.

Il y eut des cris d'encouragements, des applaudissements, et quelques sifflets égrillards.

— Merci, merci !

Gabe se leva et salua son auditoire.

— On peut savoir ce qui se passe ici ?

Le silence se fit immédiatement, tandis que les officiers s'empressaient de baisser le nez sur leur bureau, feignant soudain la plus grande concentration.

Gabe se tourna lentement et retrouva aussitôt son professionnalisme.

— Bonsoir, capitaine.

— Je veux vous voir dans mon bureau. Tout de suite !

Gabe lui emboîta le pas, ferma la porte derrière lui, et attendit que Robert Burney lui fasse signe de s'asseoir.

Ce dernier ne perdit pas de temps en politesses.

— Vous avez avancé sur le dossier Brusco ?

— Plus ou moins. Il se pourrait que nous ayons un témoin. Un gamin de cinq ans.

Il résuma sa visite chez Meghan Patterson.

Le capitaine se pencha au-dessus de son bureau, intéressé.

— La description du second type vous paraît exploitable ?

— Eh bien, dans la mesure où le gosse a parfaitement décrit Lenny, je dirais que oui. Il a dit que le type était mince, plus grand que moi, et que son visage ressemblait à une tête de mort.

Burney se cala dans le fond de son fauteuil, visiblement déçu.

— Il a sans doute été influencé par un film qu'il a vu récemment.

Gabe haussa les épaules.

— C'est possible. Mais la présence d'un second homme expliquerait les coups de feu. Ce n'est pas le style de Brusco.

— Il peut avoir changé de style. Surtout après son petit séjour au pénitencier de Hill.

C'était tout à fait possible, admit Gabe en son for intérieur.

— Sachez que cette affaire est suivie en haut lieu, reprit le capitaine.

— Ah ? Mais qu'est-ce qui peut les intéresser à ce point dans cette enquête ?

— Je ne suis pas dans le secret des dieux.

Burney se leva pour signifier la fin de l'entretien, et Gabe s'empressa de regagner son bureau. Il avait un rapport à taper, et il n'avait jamais été un as du traitement de texte.

\* \* \*

Une heure et demie plus tard, Gabe était prêt à faire passer son ordinateur par la fenêtre. Cette fichue machine avait avalé son rapport, et il était obligé de retaper tout le rapport. Avec deux doigts.

Si Cal avait été là, il aurait sûrement réussi à récupérer son document, lui. Il faut dire que Cal était un passionné des nouvelles technologies — l'Internet, les DVD, les appareils photos numériques

etc. Son collègue avait essayé de lui expliquer que tous ces machins étaient formidables, qu'ils allaient lui simplifier la vie... bref, que c'était le progrès. Mais c'était peine perdue. Gabe n'y comprenait rien. Il avait déjà estimé avoir relevé un défi majeur quand il avait enfin réussi à programmer un magnétoscope.

Ses talents, ainsi qu'il l'avait expliqué bien des fois à son coéquipier, résidaient ailleurs.

Après avoir enregistré son document sur le disque dur, Gabe accéda à la base de données criminelles, entra le nom de Meghan Patterson, et attendit que l'ordinateur lui livre le résultat de ses recherches.

Malgré les insinuations de Cal, l'intérêt qu'il portait à la jeune femme était purement professionnel.

Bon, d'accord, il voulait bien reconnaître qu'il ne la trouvait pas désagréable à regarder. Mais cela ne voulait pas dire pour autant qu'il était attiré par elle.

La recherche lui fournit quarante-sept Patterson pour lesquels un mandat d'arrêt avait été établi, ou qui avaient porté plainte pour une raison ou une autre. Il ne fut pas vraiment surpris de ne pas y trouver le nom de Meghan.

Il se connecta alors à l'Internet et accéda aux archives du *Tribune*. Il y trouva plusieurs références à des articles où le nom de Meghan était mentionné, et les consulta en commençant par les plus anciens.

Le premier article lui fit écarquiller les yeux. Il n'avait pas réalisé que la femme avec qui il s'était entretenu cet après-midi appartenait à la dynastie Tremayne. La mère de Meghan était la seule héritière d'une des plus riches familles de Chicago, et avait défrayé la chronique en collectionnant les maris.

Il se demanda soudain si Meghan avait été mariée.

Plus fébrile qu'il n'aurait voulu l'admettre, il parcourut en diagonale les autres articles, mais ne trouva rien en ce sens. Patterson était probablement le nom de son père.

Il étudia plusieurs photos prises lors d'événements mondains, et constata que Meghan était chaque fois accompagnée par un homme différent. Cependant, ses cavaliers arboraient tous un air vaniteux et désœuvré qui les rendait interchangeables.

Il prit le temps de lire quelques entrefilets faisant état de sa carrière dans le domaine de l'art, avant de cliquer sur une sélection de photos plus récentes.

La première image se déroula avec une lenteur exaspérante. Compte tenu de l'âge des ordinateurs du district, il ne fallait pas espérer de miracles.

C'était une photo prise au téléobjectif — le genre qu'affectionnait la presse à scandale — où on apercevait Meghan, Danny, et une femme plus âgée.

Le trio était vêtu de noir et sortait d'une église.

Précédé d'un cercueil.

Le titre lui fit l'effet d'une bombe, et il s'empressa de lire l'article. A chaque paragraphe, son estomac se serra un peu plus. Quand il eut terminé, il fixa l'écran en se massant la mâchoire d'un geste absent.

Ce n'était pas de chance pour son enquête !

Il se souvenait parfaitement du cas Sandra Barton. Qui aurait pu l'oublier ? L'histoire avait fait les gros titres des journaux pendant des semaines, et on l'avait beaucoup commentée au poste.

Il comprenait maintenant pourquoi Meghan tenait la police pour responsable de la mort de sa sœur.

Et d'une certaine façon, il ne pouvait pas l'en blâmer.



Il n'avait plus envie du steak qui l'avait fait saliver toute la journée. Il se contenta d'un sandwich à emporter et fila au *Brewsters*, le rendez-vous des flics du quartier. Cal aimait l'y accompagner avant son mariage. Mais Becky le tenait en laisse à présent, ce qui était une autre des raisons pour lesquelles Gabe évitait soigneusement les relations sérieuses.

Il se sentit chez lui dès qu'il poussa la porte du pub, inhalant l'épaisse fumée de cigarettes qui saturait l'atmosphère. Après avoir salué quelques habitués, il trouva un siège au comptoir et fit signe au barman de lui apporter sa consommation habituelle.

Lorsque la bouteille de bière fut devant lui, il prit une longue gorgée, en savourant le goût âcre et rafraîchissant.

Hélas, son plaisir fut gâché par l'homme qui venait de s'asseoir à côté de lui.

Il lui glissa un regard en biais et marmonna :

— Je suis là pour me détendre, McKay, pas pour me faire harceler.

Le blondinet au visage poupin leva un sourcil.

— Vous harceler ? Moi ? Je voulais seulement discuter gentiment avec le meilleur flic de Chicago.

Gabe prit une longue rasade de bière.

— J'ai entendu une blague l'autre jour qui m'a fait penser à vous. Vous savez comment on appelle cent journalistes au fond de l'océan ?

Il rit devant l'expression perplexe de son interlocuteur.

— Un bon début !

Il lui assena une claque dans le dos qui faillit le faire tomber de son tabouret.

— Mais on ne parle pas de vous, évidemment.

— Evidemment.

Dare McKay leva la main, et le barman déposa un bock de bière glacé devant lui.

— Cette blague fait sans doute allusion aux paparazzi, pas aux éminents journalistes d'investigation comme moi. Et, en parlant d'investigation... J'ai entendu dire que vous avez été chargé de l'affaire Brusco.

Gabe dissimula son agacement. Les sources de ce type étaient toujours étrangement exactes.

— Je ne donne jamais d'informations, vous le savez. Inutile d'essayer de me tirer les vers du nez.

— C'est dommage, j'aurais pu vous aider. Il se trouve que j'ai moi-même quelques renseignements très intéressants. Je pourrais vous en faire profiter.

— Inutile de me faire une faveur.

— Eh bien, puisque vous le demandez si gentiment, je vais vous laisser. J'aperçois une charmante personne là-bas, dont la conversation doit être un peu plus passionnante que la vôtre.

Il se laissa glisser du tabouret et, l'air conquérant, se dirigea vers une jeune femme assise seule à une table.

Gabe commanda une autre bière, en prêtant une oreille distraite à son voisin de droite qui épilquait sur les chances des *Bulls* de gagner le nouveau championnat.

Un coude posé sur le bar, il observa la salle d'un œil indolent.

Il connaissait presque tout le monde de vue ou de nom. Il y avait quelques habitants du quartier, des journalistes comme McKay en quête d'informations croustillantes, mais la grande majorité des clients étaient des flics qui venaient se détendre après le travail.

Il prit une longue gorgée de bière et suspendit son geste au moment de reposer la bouteille sur le comptoir.

Son regard se posa de nouveau sur une table au fond de la salle et il écarquilla les yeux.

Que diable pouvait bien faire Meghan Patterson au *Brewsters* ?

Dans son petit tailleur noir, ses cheveux blonds relevés en un élégant chignon, elle était aussi à sa place dans ce bar qu'une débutante à un combat de coqs.

Il reporta son attention sur l'homme qui l'accompagnait. Son visage lui disait quelque chose. Wattrel... Non, Wadrell. Sortis de l'école de police la même année, ils avaient fait leurs débuts dans le même secteur. Depuis, l'homme ne s'était pas fait beaucoup d'amis avec ses méthodes pour le moins discutables.

Portant de nouveau la bouteille à ses lèvres, il surveilla l'étrange couple. Meghan lui tournait le dos. Il ne l'avait reconnue qu'au moment où elle avait brièvement tourné la tête.

Tout à coup, elle se leva et se dirigea vers les toilettes. Il observa le sourire satisfait de Wadrell tandis qu'il la suivait des yeux, et un vague sentiment d'agacement s'empara de lui.

Sans réfléchir, il se laissa glisser du tabouret et prit à son tour le chemin des toilettes. Lorsque la porte s'ouvrit, il s'arrangea pour bloquer le passage à Meghan.

— Mademoiselle Patterson ! Quelle surprise !

Elle n'était pas assez bonne actrice pour dissimuler son embarras.

— Lieutenant Connally, marmonna-t-elle.

— Vu le peu d'estime que vous avez pour la police, je m'étonne de vous trouver ici.

Ses lèvres s'étirèrent en un lent sourire ironique.

— Et je m'étonne encore plus que vous sortiez avec un flic.

— Je ne sors pas avec lui. Vous permettez que je retourne à ma table ?

Il s'écarta légèrement. Pas assez toutefois pour qu'elle puisse passer sans avoir à le frôler.

Elle mesura l'espace et ne bougea pas.

— Ecoutez, je suis en affaire avec lui, d'accord ? J'aimerais terminer cette conversation et rentrer retrouver mon neveu.

— Votre neveu vit avec vous ? demanda-t-il d'un ton candide.

— Je suis sa tutrice.

— Oui, j'ai appris pour votre sœur. Je suis désolé.

— Tout le monde est désolé, répliqua-t-elle d'un ton glacial. Mais ça ne fera pas revenir Sandra, n'est-ce pas ?

Elle le bouscula sans ménagement, et s'éloigna, la tête haute.

Gabe la suivit des yeux, songeur. Son espoir de la voir collaborer à son enquête semblait s'amenuiser un peu plus.

\* \* \*

Quelques parties de billard plus tard, l'humeur de Gabe ne s'était pas améliorée, et ses poches étaient considérablement plus légères.

Renonçant à poursuivre la partie en cours, il enfila sa veste sous les quolibets.

— Hé, Connally, tu n'as pas l'air très en forme ce soir. Ce sont les femmes qui t'épuisent comme ça ?

— Qu'est-ce que vous voulez, les gars ? Je n'y peux rien si j'ai du charme.

Les autres s'esclaffèrent.

Il valait mieux s'en tirer par une pirouette que d'avouer la vérité, songea Gabe en quittant l'arrière-salle. En réalité, il était trop occupé à surveiller Wadrell pour réfléchir à son jeu. Il avait raté un coup crucial quand ce dernier avait déplacé sa chaise pour se rapprocher de Meghan et avait passé un bras autour de ses épaules. Et contre toute attente, son jeu ne s'était pas amélioré après que Meghan eut quitté le bar — seule. Il lui suffisait de voir le petit air satisfait qu'arborait Wadrell pour perdre sa concentration.

En passant devant la table, Gabe tira la chaise que Meghan avait laissée vacante et s'y laissa tomber.

— Salut, Wadrell ! Quoi de neuf ?

— Connally !

Son intonation laissait paraître un léger embarras, et il mit quelques secondes à répondre.

— Oh, tu sais... la routine.

— Ne joue pas les modestes ! J'ai entendu parler de ton dernier coup de filet.

Il fit un signe à la serveuse et commanda deux bières.

— La presse ne jure plus que par toi.

L'homme haussa les épaules.

— Tu sais ce que c'est. Les journalistes ont toujours tendance à exagérer. Démanteler un réseau de trafiquants de drogue, c'est bon pour les gros titres.

— Sans compter que c'était plutôt original de faire appel à une voyante.

La serveuse leur apporta la commande, et Gabe poussa une bouteille vers Wadrell.

Ce dernier l'observa un moment, comme s'il évaluait les risques que pouvait lui faire courir cette conversation, puis il porta la bouteille à ses lèvres.

— Il n'y avait aucun mal à essayer.

— Oui, c'est vrai que toutes les aides sont les bienvenues.

Gabe se gratta la joue.

— Je n'ai jamais travaillé avec une voyante. Tu y crois, toi, à ces histoires de télépathie et de prémonitions ?

Wadrell secoua la tête et prit une cigarette dans le paquet posé sur la table.

— Ecoute, tout ce que je peux dire, c'est que cette fille nous a mis sur la bonne piste.

Gabe fit un effort pour détourner les yeux tandis que Wadrell allumait sa cigarette. Il avait soudain une envie irrésistible de fumer.

Il ne croyait guère à tout ce fatras ésotérique. Il n'était d'ailleurs pas convaincu que Wadrell y croyait lui-même. Cet idiot y avait sans doute vu l'opportunité de faire parler de lui dans la presse.

— Comment tu expliques que la presse a eu vent de l'histoire ? Ils sont même allés jusqu'à dévoiler son identité.

Wadrell reposa sa bouteille.

— Oh, tu sais ce que c'est. Le département est une telle passoire que les fuites sont inévitables.

— Oui, je sais. Dommage que Sandra Barton soit morte avant que tu aies pu arrêter la bande au complet.

— Bah, ce sont les risques du métier.

Wadrell se laissa aller contre son dossier, visiblement plus détendu.

— De toute façon, elle ne nous était plus très utile vers la fin. Les quelques éléments qu'elle nous a fournis ne nous ont menés nulle part. Mais nous finirons par avoir toute la bande. Ce n'est qu'une question de temps.

— Ce n'était pas sa sœur, avec qui tu parlais tout à l'heure ? Meghan Patterson ?

Wadrell suspendit son geste au moment où il s'apprêtait à reprendre sa bouteille.

— Et alors ?

Gabe hocha les épaules.

— Rien. Je me demandais si c'était bien elle. Elle prétend aussi être voyante ?

Wadrell ricana.

— Si elle l'est, j'espère qu'elle n'a pas lu dans mes pensées ce soir. Tu vois ce que je veux dire ?

Quel crétin ! songea Gabe, avec l'envie inexplicable de lui envoyer son poing dans la figure.

— D'après ce que j'ai entendu, elle ne porte pas le département dans son cœur.

Wadrell hocha la tête.

— Elle s'est mis en tête que l'accident de voiture de sa sœur n'en était pas un. D'après elle, ce serait une vengeance des membres du gang qui sont toujours dans la nature. Je lui ai dit qu'elle se trompait, mais elle ne veut pas lâcher le morceau.

Gabe, qui venait de comprendre où l'autre voulait en venir, s'exhorta au calme.

— O.K. Je vois le plan.

Comme Wadrell gardait le silence, il insista sur le ton de la conspiration, de copain à copain.

— Allez, vieux, tu ne vas pas me dire que tu ne cherches pas à profiter de la situation. Tu fais croire à la sœur que tu enquêtes sur l'accident, en espérant la mettre dans ton lit.

Le sourire satisfait qui étira les lèvres de Wadrell était une invitation incontestable au coup de poing dans la figure.

— C'est un sacré bout de femme, non ?

Gabe masqua à grand-peine son dégoût.

— Et qu'est-ce qui te fait croire qu'elle pourrait s'intéresser à toi ? Il s'est passé quelque chose aussi avec sa sœur ?

Wadrell finit sa bière et posa la bouteille sur la table.

— Nan. Remarque, Sandra était canon. Mais c'était une dure à cuire. Et je crois qu'elle était un peu cinglée. A côté d'elle, la sœurette est une première communiant.

Quelques minutes plus tard, Gabe était convaincu que Wadrell n'avait rien d'autre à lui apprendre d'intéressant. Ce qui était une bonne chose car son degré de tolérance venait d'atteindre un niveau anormalement bas.

Sans s'embarrasser de politesses, il se leva, jeta un billet sur la table et se dirigea vers la sortie.

Les crétins comme Wadrell lui donnaient de l'urticaire. Il était persuadé que c'était lui qui avait averti la presse. De façon anonyme, bien sûr. Wadrell aurait vendu sa grand-mère pour qu'on parle de lui. Cette collusion d'intérêts avec les médias était non seulement contraire à l'éthique, mais s'était révélée dangereuse pour Sandra Barton puisque la presse n'avait pas hésité à communiquer son identité. Avec des types comme Wadrell, il n'y avait rien d'étonnant à ce que Meghan se méfie de la police.

Gabe poussa la porte et un vent glacial le frappa au visage, offrant un contraste cruel avec la chaleur suffocante qui régnait dans le bar.

Compte tenu des circonstances, il pouvait comprendre pourquoi Meghan s'était mis en tête que les suspects de Wadrell s'étaient arrangés pour se débarrasser de sa sœur. C'était d'ailleurs tout à fait plausible.

Il y eut un mouvement sur sa gauche, et il aperçut une silhouette appuyée contre le mur de l'immeuble.

Plongeant la main dans sa poche, il déballa posément une tablette de chewing-gum.

— Vous ne trouverez plus de bus à cette heure-ci.

Meghan releva un peu plus le col de son manteau et s'obstina à ne pas regarder de son côté.

— J'attends un taxi.

— Il a l'air de prendre son temps. Vous attendez depuis combien de temps ?

D'après ses calculs, Meghan avait quitté le bar un quart d'heure plus tôt.

— Je viens de rappeler la compagnie. Il arrive.

— Vous auriez mieux fait d'attendre à l'intérieur.

Elle tourna enfin la tête vers lui. Malgré l'obscurité, il ne fut pas difficile à Gabe de deviner que son regard n'avait rien d'amical.

— Je suis très bien ici. Et je n'ai pas besoin de compagnie. Vous pouvez disposer.

Les mots avaient été prononcés avec une morgue que n'aurait pas reniée une duchesse s'adressant à un manant. Compte tenu de ses origines, Meghan avait dû grandir entourée de domestiques.

Domage pour elle, il n'avait jamais su obéir aux ordres.

— J'ai ma voiture. Je pourrais vous raccompagner, si vous voulez.

Elle reporta son attention sur la rue.

— Ce ne sera pas nécessaire.

Il hocha la tête.

— Comme vous voudrez. J'espère que votre taxi ne tardera pas trop. J'en connais un qui pourrait se faire des idées et croire que vous l'attendez. Vous êtes partie plutôt brusquement. Une querelle d'amoureux, peut-être ?

Il entendit un léger bruit dans l'obscurité et se plut à imaginer qu'elle grinçait des dents.

— Il n'y a rien entre nous.

— Je sais. Vous l'avez déjà dit. Il n'empêche que Wadrell serait ravi de vous raccompagner.

Et sur ces mots, Gabe commença à se diriger vers le parking.

Il n'avait pas fait plus de dix pas qu'il entendit Meghan l'interpeller.

— Attendez. Peut-être... peut-être avez-vous raison.

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le vent avait détaché quelques mèches de son chignon, qu'elle s'efforçait de repousser.

— Voilà des mots que tout homme aimerait entendre, ma chère. Mais au fait, à propos de quoi ai-je raison ?

Elle releva le menton d'un air furieux, et il comprit alors qu'elle faisait un effort surhumain pour rester polie.

— Je crois que je vais accepter votre proposition de me raccompagner. Enfin, si cela ne vous oblige pas à un trop grand détour.

Gabe masqua sa surprise devant son brusque revirement et plongea la main dans sa poche pour y prendre ses clés.

C'était une question de gestion des risques, décréta-t-il. Meghan avait étudié les options qui s'offraient à elle, et en était venue à la conclusion qu'il présentait moins de dangers que Wadrell.

Gabe ne savait pas s'il devait en être amusé ou offensé. En tout cas, c'était une opportunité non négligeable de passer un peu de temps avec Meghan. Et, pourquoi pas, de gagner sa confiance.

Il était assez honnête pour admettre, tout au moins en privé, qu'elle exerçait sur lui une certaine fascination.

Mais leur rapport n'irait pas plus loin. Le travail passait avant tout. Cela avait toujours été sa ligne de conduite, et il n'était pas près d'en changer.

Et si un jour il devait envisager une relation sérieuse, ce qui était très improbable, ce ne serait pas avec elle.

Car il n'était pas nécessaire d'être extralucide pour deviner qu'une femme comme Meghan ne lui apporterait que des ennuis.



### 3

Une erreur. Voilà ce qu'elle avait fait.

Dans son empressement à se débarrasser de Wadrell, avec ses compliments de plus en plus pesants et ses avances non déguisées, elle s'était dit qu'elle serait plus tranquille avec Connally.

Elle se rappelait à présent toutes les raisons pour lesquelles il aurait été sage d'éviter sa compagnie.

Cette proximité dans l'habitacle sombre de la voiture, alors que le trajet se déroulait dans un silence pénible, la rendait vulnérable.

La voix rauque de Connally déchira les ténèbres, la faisant sursauter.

— Qui s'occupe de votre neveu, ce soir ?

— Ma voisine, Callie.

— La jeune femme que j'ai vue tout à l'heure ? C'est votre baby-sitter ?

— Son fils Alex et Danny sont amis. Nous nous rendons service. De cette façon, chacune de nous peut sortir quand elle le souhaite.

— Ça a l'air pratique.

Sa voix de basse semblait encore plus profonde dans cet espace confiné. Son timbre était bas, comme s'il venait à peine de se réveiller. Cette pensée s'accompagna d'une image de lui sortant du sommeil.

Dormait-il nu ? A en juger par ce que ses vêtements laissaient deviner, il devait avoir un corps splendide.

Meghan sentit ses joues s'empourprer et s'empressa de tourner la tête vers la vitre, ravie que l'obscurité dissimule sa réaction.

D'habitude, elle n'accordait pas d'importance à l'apparence physique, persuadée que la personnalité comptait davantage. Elle ne perdait pas non plus son temps à fantasmer sur la voix des hommes.

Le reste du trajet se fit en silence. Quand le lieutenant s'arrêta devant son immeuble, elle ne perdit pas de temps pour descendre de voiture.

— Merci pour... Mais, que faites-vous ?

Gabe serra le frein à main et coupa le moteur. Il ne lui répondit qu'après avoir fait le tour de la voiture et lui avoir pris le coude.

— Je vous raccompagne jusqu'à votre appartement.

Elle essaya vainement de se libérer.

— Ce n'est pas nécessaire. Et puis, vous êtes garé sur un emplacement interdit.

Il sourit dans la pénombre.

— Ce n'est pas grave. Je connais quelqu'un qui pourra faire sauter ma contravention.

— Un exemple typique de corruption, marmonna-t-elle entre ses dents. Je ne m'attendais pas à moins de votre part.

— Et encore, vous n'avez pas tout vu. Je peux aussi forcer votre serrure et déconnecter votre système de sécurité en dix secondes.

Elle lui jeta un regard en coin tandis qu'elle tapait son code.

— Drôles de compétences pour un policier. On vous apprend ça pendant votre formation ?

Il jeta un coup d'œil rapide dans la rue, ouvrit la porte, et poussa Meghan dans le hall.

— C'est un souvenir de mes jeunes années de délinquance.

Cette réponse eut pour conséquence de lui faire garder le silence jusqu'au quatrième étage. Sachant qu'il serait inutile d'espérer lui fausser compagnie à la sortie de l'ascenseur, elle serra les dents tandis qu'il l'accompagnait jusqu'à sa porte, lui prenait les clés des mains et la déverrouillait.

— Merci encore.

Elle lui arracha les clés et les laissa tomber dans son sac. Il n'y avait aucune gratitude dans son intonation, et elle était certaine qu'il l'avait remarqué.

Il grimaça un sourire.

— Je vous en prie. Où se trouve l'appartement de Callie ?

— Pourquoi ?

Son sourire s'élargit devant sa méfiance.

— Danny est bien chez elle en ce moment ?

Elle laissa échapper un soupir. Sa journée avait été un enfer, et cet homme en était en partie responsable. Plus vite il s'en irait, plus vite sa vie pourrait reprendre son cours normal.

Si tant est que ce qui lui arrivait ces derniers temps ait quoi que ce soit à voir avec la normalité.

— C'est par-là. Maintenant, si vous...

Elle s'interrompit en le voyant se diriger dans la direction qu'elle venait d'indiquer.

Elle lui emboîta le pas, et ne put s'empêcher de songer avec agacement que son propre comportement avait tout de celui d'un chien obéissant.

— J'apprécie votre aide, mais je crois qu'il est temps pour vous de partir, remarqua-t-elle.

— Le petit est sûrement endormi. Vous n'aurez pas la force de le porter. Quelle porte ?

— Je suis tout à fait capable de le soulever. Non ! Seigneur, pas cette porte-là.

Meghan lui saisit le bras avant qu'il ait eu le temps de frapper chez Edna Hathaway.

— La locataire de cet appartement est une vieille dame de soixante-dix-huit ans, un peu trop portée sur la vodka et les ragots.

Elle exagérait à peine quand elle poursuivit :

— J'ai entendu dire qu'il a fallu trois jours pour ressusciter la dernière personne qui a osé entrer chez elle.

Il lui sourit par-dessus son épaule.

— Heureusement que vous m'avez prévenu.

Elle passa devant lui et alla frapper à la porte suivante.

Le visage de Callie s'encadra bientôt dans l'embrasure.

— C'est toi ? Je ne t'attendais pas si tôt.

— Ça a pris moins de temps que prévu.

Meghan entra dans l'appartement, suivie de Gabe. Apercevant l'enfant endormi dans le salon, il traversa la pièce, se pencha au-dessus du canapé et souleva Danny sans efforts.

— Il m'a raccompagnée, chuchota Meghan. C'est une longue histoire.

— Tu me raconteras ça demain, répondit Callie sur le même ton.

Elle adressa un clin d'œil à son amie.

— Absolument tout.

Tandis que la porte se refermait derrière eux, Meghan s'efforça de ne pas penser aux questions qu'elle aurait à affronter le lendemain. Puis, tout aussi docilement qu'à l'aller, elle marcha derrière Connally qui traversait le couloir à grandes enjambées.

Elle le retrouva dans son salon, où il attendait patiemment.

— Où est sa chambre ?

— Vraiment, vous en avez assez fait. Mettez-le sur le canapé, je me débrouillerai.

Quand elle vit qu'il ne bougeait pas, elle céda de mauvaise grâce et le conduisit jusqu'à la chambre de Danny. Elle écarta les couvertures et Connally posa doucement l'enfant sur son lit. Après l'avoir bordé, elle prit un instant pour écouter sa respiration paisible. Son visage, qui gardait encore des rondeurs de bébé, avait quelque chose de si émouvant qu'elle sentit son cœur se gonfler de tendresse.

Dans un geste spontané, elle tendit la main et lui caressa la joue.

— Il est mignon, ce gosse.

La voix profonde qui murmurait à son oreille la fit sursauter. Posant un doigt sur ses lèvres, elle se dirigea vers la porte et attendit que Connally la rejoigne.

Lorsqu'ils regagnèrent le salon, elle était à bout de patience.

— La journée a été longue. Je crois que je ne vais pas tarder à suivre l'exemple de Danny.

Sa tentative pour se débarrasser du lieutenant échoua lamentablement.

— Pourrais-je avoir un verre d'eau avant que vous me jetiez dehors ?

— Je ne vous...

Serrant les lèvres, Meghan fit demi-tour et s'en alla vers la cuisine.

Il y avait quelque chose chez cet homme qui la mettait dans tous ses états et la faisait rougir comme une adolescente. Elle semblait incapable de finir une phrase en sa présence, et elle soupçonnait qu'il prenait un malin plaisir à la déstabiliser.

Lorsqu'elle revint avec le verre, Connally n'était plus où elle l'avait laissé. Il s'était permis d'entrer dans la pièce qui lui servait d'atelier et observait les planches de dessins qu'elle avait épinglées un peu partout sur les murs.

Ce sans-gêne ne fit qu'exacerber sa colère. Elle n'aimait pas montrer son travail avant qu'il soit terminé. Même son agent n'avait pas le droit de voir ses esquisses. Elle s'était durement battue pour préserver son intimité, et elle n'entendait pas y renoncer si facilement.

— Votre boisson, lieutenant.

Sa voix était plus froide encore que le liquide contenu dans le verre.

Il ne se tourna pas vers elle, se contentant de hocher lentement la tête.

— Eh bien dites donc ! C'est vous qui avez dessiné tout ça ?

Son humeur se radoucit un peu devant cette marque d'admiration.

— Oui. Je travaille sur les illustrations du prochain livre de Milton Cramer. Ça parle d'un monstre solitaire qui n'a pas d'amis parce qu'il fait peur à tout le monde. Mais je crois que je vais devoir adoucir certains de mes dessins. J'ai peur qu'ils ne fassent faire des cauchemars aux enfants.

Gabe se déplaça d'un dessin à l'autre, les étudiant avec attention.

— Vous avez raison, ça me donne des frissons.

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— J'ai lu que vous faisiez quelque chose en rapport avec l'art, mais je pensais à une de ces galeries huppées, ou quelque chose comme ça. Le genre où on accroche des peintures qui ne ressemblent à rien.

Le semblant de calme qu'elle venait à peine de recouvrer vola en éclats quand elle comprit la signification de ses paroles.

— Vous avez « lu » ?

Elle plissa les paupières.

— Dois-je comprendre que vous avez cherché des informations à mon sujet ?

Il ne parut pas le moins du monde affecté par la colère qui se peignait sur son visage, transparaisait dans sa voix.

— Réflexe professionnel.

Il s'approcha, lui prit le verre des mains, et but une gorgée d'eau.

— Vous ne vouliez rien me dire au sujet de votre sœur, alors j'ai été obligé de chercher.

L'aisance avec laquelle il reconnaissait avoir fouillé dans sa vie, recherché des informations sur sa famille, la faisait trembler de colère.

— Eh bien, je dois au moins vous reconnaître une qualité, lieutenant, vous ne perdez pas de temps.

Elle se dirigea vers la porte d'un pas saccadé, et l'ouvrit en grand.

— Je suis sûre que vous avez un énorme dossier sur Sandra. Les flics qui ont travaillé avec elle, ou je devrais plutôt dire qui l'ont exploitée, ont dû s'en donner à cœur joie.

— S'il y a un dossier, je ne l'ai pas vu. Je me suis contenté de consulter les archives du *Tribune*. Je comprends mieux maintenant pourquoi vous en voulez à la police.

— Oh, vraiment ? Eh bien, j'en suis ravie.

Il trouva plus sage d'ignorer le sarcasme.

— Wadrell m'a dit que vous teniez pour responsable de sa mort le gang sur lequel il enquêtait. Avez-vous des preuves qu'elle était menacée ?

Un voisin qui sortait son chien jeta un coup d'œil intrigué à la scène et Meghan referma la porte.

— Sandra ne m'a rien dit.

Elle grimaça.

— Mais il faut dire que nous n'étions pas vraiment proches.

— Quoi qu'il en soit, votre hypothèse n'a rien de farfelu et mériterait qu'on s'y intéresse.

— D'après votre département, il s'agit d'un simple accident. La voiture n'a pas été sabotée ; Sandra a raté son virage et voilà tout.

— Mais vous n'y croyez pas.

— Et vous ?

Il posa son verre sur la table basse et se rapprocha d'elle.

— Si j'étais à votre place ? Probablement pas.

Meghan le regarda avec surprise. Elle s'attendait à ce qu'il la ridiculise, ou à ce qu'il défende féroce-ment son département.

— En revanche, j'ai du mal à comprendre que vous soyez allée demander de l'aide à Wadrell. Compte tenu du fait qu'il était chargé de l'enquête à laquelle votre sœur a collaboré, c'est à lui que vous devriez en vouloir le plus.

*Justement, il a une dette envers nous !*

Les mots fusèrent dans son esprit mais elle ne les prononça pas. Elle n'avait pas envie de se justifier devant Connally.

Elle traversa la pièce et se laissa tomber sur le canapé. Elle n'aimait pas la façon dont Connally la regardait, comme s'il pouvait lire ses émotions, la douleur, la colère et les regrets. Son regard scrutateur, comme s'il cherchait à la percer jusqu'au plus profond de son âme, la mettait mal à l'aise. Et pourtant, elle était passée maître dans l'art de dissimuler ses pensées. Elle s'y était entraînée avec Sandra pendant toute son enfance.

— Le lieutenant Wadrell est évidemment désolé pour ma sœur, dit-elle.

Il crut discerner une certaine ironie dans sa réponse mais ne fit aucun commentaire.

— Il a proposé de jeter un œil au rapport d'accident, et de faire vérifier les conclusions par un de ses collègues en qui il a toute confiance.

Connally ne disait rien, se contentant de l'observer. Un frisson d'embarras courut le long de son dos. Il y avait chez cet homme une impassibilité qui lui mettait les nerfs à vif. Toute son attention était concentrée sur elle, avec une intensité presque insoutenable.

Était-ce ainsi qu'il faisait craquer les suspects lors des interrogatoires ?

Il y avait quelque chose dans ce silence qui lui donnait l'envie de le combler par des mots, n'importe lesquels, même si elle n'avait jamais été du genre à pérorer.

Détournant les yeux, elle croisa les jambes et lissa sa jupe. Elle s'était attendue à ce que Connally critique son manque de confiance envers la police, pas qu'il exprime sa compréhension.

Mais cela n'avait pas d'importance. Rien de ce qu'il pourrait dire ne la détournerait de son but. Elle se servait de Wadrell exactement comme ce dernier s'était servi de sa sœur. Elle n'avait aucune raison de se sentir coupable.

— Wadrell espère-t-il que vous preniez la place de votre sœur dans cette enquête ?

Meghan releva brusquement la tête. L'expression de Connally était indéchiffrable.

— Non. Le don de Sandra n'est pas génétique, comme les cheveux blonds ou les yeux bleus.

Elle retint son souffle en se demandant s'il accepterait sans broncher ce mensonge.

Il hocha la tête, et elle respira un peu plus facilement. Sans doute prenait-il Sandra pour une illuminée. Il lui faisait l'effet d'un homme très pragmatique. Le genre qui ne croyait qu'à ce qu'il voyait, ce qu'il pouvait prouver.

— Wadrell est un bon flic, mais il ne possède pas une once de sensibilité. Je ne vois qu'une seule raison pour laquelle il a accepté de vous aider. C'est pour se rapprocher de vous.

— Croyez-vous que je ne le sache pas, lieutenant ?

C'était à son tour de le surprendre.

— Je ne suis pas naïve. Je sais exactement pourquoi votre copain a proposé de m'aider. Et je me moque de ses véritables intentions pourvu que j'obtienne ce que je veux.

Connally se rapprocha lentement, puis se planta devant elle, les bras croisés.

— Ce n'est pas mon copain.

Cette soudaine proximité lui fit prendre conscience de sa vulnérabilité. Elle avait totalement sous-estimé cet homme. Loin de lui, elle pouvait à la rigueur se donner l'illusion de n'éprouver que de l'indifférence à son égard. Mais, quand elle était proche de lui au point de pouvoir humer la fragrance subtilement boisée de son eau de toilette, au point de discerner les paillettes d'or dans ses yeux... cette belle indifférence s'envolait.

L'envie de caresser son visage, de dessiner les lignes dures de sa mâchoire et de ses pommettes était si forte qu'elle en avait des fourmillements au bout des doigts.

Se composant un masque d'indifférence, elle haussa les épaules.

— Désolée. D'après ce que vous avez dit, je pensais que vous le connaissiez bien.

Gabe la contempla longuement, et elle eut le plus grand mal à soutenir son regard.

— Je le connais assez pour savoir qu’il n’est pas du genre à rendre service sans attendre quelque chose en retour.

Il ne disait rien qu’elle ne sache déjà, mais ces mots prononcés à voix haute la firent soudain hésiter. Elle avait éprouvé un plaisir mauvais à l’idée de manipuler Wadrell. Ce n’était après tout qu’un juste retour des choses. Et s’il espérait autre chose, c’était son problème.

— Je sais comment me débrouiller avec Wadrell, dit-elle avec plus d’assurance qu’elle n’en éprouvait.

Mais sa détermination ne parut pas convaincre Connally. Au contraire, il la regardait avec une ironie qui ne lui disait rien qui vaille.

— Si votre stratégie consiste à vous laisser tripoter l’épaule, je dois reconnaître que c’était très réussi.

Elle rougit violemment.

Elle était encore plus jolie quand la colère faisait briller ses yeux et empourprait ses joues, songea Gabe. Et elle venait de lui prouver qu’elle n’était pas aussi froide qu’elle voulait le lui faire croire.

Agacé par ces pensées intempestives, il redevint sérieux.

— Faisons le point. Pour le département, le dossier de votre sœur est clos. Vous reconnaissez vous-même que les motivations de Wadrell sont suspectes. Pourquoi lui feriez-vous confiance ?

— Vous vous faites du souci pour moi, lieutenant ?

Son intonation était nettement moqueuse.

— Ce n’est pas la peine. J’ai appris depuis longtemps que je ne peux compter que sur moi-même.

Sa remarque lui alla droit au cœur. Il aurait pu dire la même chose. Mais il connaissait les coups durs qu’il avait dû encaisser pour en arriver à un point de vue aussi cynique. Et pour une raison qu’il ne pouvait pas s’expliquer, il n’aimait pas l’idée que Meghan ait pu vivre des expériences suffisamment déplaisantes pour s’endurcir à ce point.

Il se percha sur l’accoudoir du fauteuil qui faisait face au canapé.

— Vous feriez mieux de ne pas prendre de risques inutiles avec Wadrell. C’est un roublard.

Elle redressa le menton.

— En quoi ce que je fais vous concerne-t-il ?

Leurs regards s’affrontèrent, lutte de deux volontés, ni l’un, ni l’autre ne voulant baisser les yeux. Puis Gabe finit par céder.

— Disons que je n’aime pas voir les gens se faire piéger. Et je n’ai jamais apprécié Wadrell.

Meghan jeta un coup d’œil à la pendule fixée au mur. Il était un peu plus de 22 heures.

Ce n’était vraiment pas tard, mais tout à coup elle se sentait épuisée. Vidée de ses forces. Son rendez-vous avec Wadrell avait été une épreuve, quoi qu’elle en dise. Elle ne doutait pas de sa capacité à tenir ce dernier à distance, mais elle commençait à s’interroger sur la sagesse de son plan. Elle n’avait après tout que sa parole concernant l’enquête complémentaire sur l’accident, et rien n’indiquait qu’elle pouvait lui faire confiance. Mais elle n’avait pas vraiment le choix. Quand Danny serait assez grand pour connaître les détails, il faudrait bien qu’elle ait quelque chose à lui dire sur les conditions dans lesquelles sa mère avait trouvé la mort.

Elle jeta un coup d’œil à Connally.

Perché sur l’accoudoir du fauteuil, il était trop proche d’elle. Beaucoup trop... présent. Il avait une silhouette suffisamment imposante pour projeter une menace subtile. Ses larges épaules obstruaient tout angle de vision, et son torse ample dégageait une puissance troublante.

Dans un mouvement à la désinvolture étudiée, elle s'enfonça plus profondément dans les coussins du canapé. Elle savait pourtant combien il était ridicule de croire que ce léger déplacement suffirait à créer une distance entre eux. Et sa réaction était d'autant plus stupide que rien dans son expression ou dans ses gestes ne suggérait qu'elle avait quelque chose à craindre de lui.

Hormis le fait que c'était un flic.

Et qu'il avait l'intention d'impliquer Danny dans son enquête.

— J'ai une proposition à vous faire.

Sa voix, après ce silence prolongé, semblait plus rauque qu'auparavant.

— Oubliez Wadrell, et laissez-moi vous aider.

Voyant qu'elle le regardait comme s'il avait perdu l'esprit, il se dit que c'était peut-être le cas. Il ne s'était jamais considéré comme un chevalier en brillante armure prêt à voler au secours des demoiselles en détresse. Il avait au moins une bonne raison pour ça : il ne supportait déjà pas les cravates. Dans une armure, il étoufferait carrément !

S'obligeant à un peu plus de sérieux, il revint à leur conversation.

— Vous voulez quelque chose. Moi aussi. Je vais jeter un œil sur le rapport d'accident, et en échange vous me permettrez de faire appel à Danny.

Comme s'il devinait qu'elle s'apprêtait à riposter, il s'empressa d'enchaîner :

— Vous obtenez ce que vous voulez, j'obtiens ce que je veux. Ce sera strictement professionnel.

Sa coopération lui rendrait la tâche bien plus facile. Il ne voulait pas prendre le risque qu'elle lui mette des bâtons dans les roues, qu'elle incite l'enfant à ne rien dire. Il ne devait négliger aucune piste dans cette enquête.

Meghan se révoltait à l'idée d'accepter son offre. Même si c'était pour des raisons différentes, elle n'avait pas davantage envie de passer du temps en sa compagnie qu'en celle de Wadrell.

Et il n'était pas question qu'elle laisse Danny tomber entre les mains de la police. Elle ne connaissait rien à l'éducation des enfants, mais elle savait que le don de Sandra avait fait de sa vie un enfer. Si elle pouvait épargner au moins une chose pénible à Danny, ce serait celle-là.

— Bien sûr, reprit Connally d'un ton qu'elle trouva exagérément mielleux, vous avez peut-être une raison particulière de coller aux basques de Wadrell. Cela ne vous ennuie peut-être pas tant que ça si vous et lui...

Il fit un geste de la main qui, associé à son intonation, rendait le message tout à fait clair.

L'indignation de Meghan eut raison de sa prudence.

— Croyez-moi, je suis tout à fait capable de résister au charme des flics, riposta-t-elle, les yeux brillant de fureur. D'ailleurs, comment puis-je être sûre que je n'aurai pas à lutter contre vos avances ?

Il ne parut pas se vexer.

— Parce que vous n'êtes pas du tout mon genre. Donc, si nous faisons équipe un moment, vous n'aurez pas à craindre que je saute dessus.

Il la regarda avec insistance puis, comme elle s'obstinait à garder le silence, il se leva et s'approcha d'elle.

— Si vous avez besoin d'une preuve...

Avant qu'elle ait eu le temps de deviner ce qu'il allait faire, il se pencha et s'empara de ses lèvres.

Choquée, Meghan ne réagit pas immédiatement.

Cet homme était d'une audace inouïe !

Par réflexe, elle posa les mains à plat contre son torse pour le repousser, mais au contact de sa

peau, elle sentit sa volonté faiblir. L'embrasser, c'était comme être prise dans un faisceau de lumière aveuglante et brûlante, songea-t-elle, l'esprit chaviré.

Alors qu'elle commençait à se détendre et à prendre goût à ce baiser si prometteur, Gabe s'écarta brusquement d'elle.

Sous l'effet de la surprise, Meghan cligna des yeux.

— Je peux savoir ce que vous cherchiez à me prouver ?

Son intonation était plus agressive qu'elle ne l'aurait voulu, mais au moins sa voix ne tremblait pas.

Il détourna les yeux.

— Que nous ne sommes pas attirés l'un par l'autre. Ce baiser vous a laissée de glace, n'est-ce pas ? Moi aussi.

Plus vexée qu'elle n'aurait logiquement dû l'être, Meghan fit un effort pour se contenir.

— La seule chose dont vous avez réussi à me convaincre, riposta-t-elle, c'est que je ne suis pas plus en sécurité avec vous qu'avec Wadrell.

Il s'impatienta soudain.

— Mais réfléchissez un peu, que diable !

Levant les doigts, il énuméra :

— Premièrement, je ne suis pour rien dans la mort de votre sœur. Deuxièmement, point de vue boulot, je suis meilleur que Wadrell, et je suis plus apprécié que lui. Je connais deux ou trois types qui seraient ravis de me rendre service. Je doute que Wadrell puisse obtenir de sa propre mère qu'elle l'invite à déjeuner le dimanche. Et troisièmement, nous venons de démontrer que nous n'éprouvons rien l'un pour l'autre.

Meghan croisa les bras sur sa poitrine pour s'empêcher de le gifler.

Les exercices de respiration enseignés à l'école de maintien de Mlle Devain ne lui avaient jamais semblé plus nécessaires. L'effort consacré à remplir ses poumons d'oxygène effaçait progressivement l'envie primaire de lui faire ravalier l'expression condescendante de Connally. La civilité était pourtant une qualité essentielle dans sa famille. Les Tremayne ne se donnaient pas en spectacle. Il n'y avait chez eux aucune démonstration de colère ou d'affection en public. Toutes les conversations s'effectuaient sur le même ton dénué de passion. C'était tout bonnement réfrigérant, et l'absence totale d'émotion qui caractérisait sa mère et ses grands-parents avait beaucoup perturbé son enfance.

Toutefois, ce n'était pas l'absence d'émotion qui l'ennuyait pour le moment, mais l'éruption volcanique que cet homme avait déclenchée en elle.

Face à l'expression imperturbable qu'il affichait, son regard se fit suspicieux. Il la narguait. Ce devait être ça. Personne ne pouvait être aussi irritant, à moins que ce soit à dessein. Quoi qu'il en soit, ce qu'il suggérait était inacceptable.

Comme elle ne répondait pas, il haussa les épaules.

— Si jamais vous changez d'avis, faites-le-moi savoir. J'ai toutefois un conseil à vous donner. Quand vous rencontrerez Wadrell, veillez à le faire dans des endroits publics. Vous y serez plus en sécurité.

Ces mots lui rappelèrent les ruses qu'elle avait dû employer pour éviter, dans la mesure du possible, que Wadrell ne la touche, et cette pensée provoqua un frisson de révolusion en elle.

Elle enveloppa Connally d'un regard dubitatif et réfléchit rapidement. Elle pourrait exiger qu'il lui communique toutes les informations se rapportant à l'accident de Sandra. Ensuite, rien ne l'empêcherait de changer d'avis et de ne pas remplir sa part du marché.



Après tout, elle ne devait rien à cet homme.

— Vous avez peut-être raison.

La main sur la poignée de la porte, Gabe tourna la tête vers elle. D'un geste nerveux, elle s'humecta les lèvres.

— Vous comprendrez que j'ai besoin d'une preuve de votre bonne foi avant de vous autoriser à vous entretenir avec Danny.

Il répondit du tac au tac, le regard sévère.

— Et vous comprendrez que je veillerai à ce que vous ne vous défiliez pas.

Elle dut faire un effort pour ne pas lui montrer que sa remarque avait fait mouche.

— Bien sûr.

Il lui adressa un bref signe de tête.

— Je vous dis donc à bientôt.

Il ouvrit la porte et ajouta :

— Vous feriez bien de fermer à double tour derrière moi.

Elle s'approcha en silence, le visage fermé.

Gabe lui adressa un long regard, cherchant vainement à deviner ce qu'elle pensait. La porte se referma sur lui. Il attendit, guettant le claquement du verrou. Puis il poussa un soupir et se dirigea vers la sortie, aussi épuisé que s'il venait de courir un marathon.

Il obtenait toujours ce qu'il voulait, quitte à mentir ou employer les arguments les plus extravagants.

Mais c'était la première fois qu'il avait été obligé de prétendre ne pas être sensible au charme d'une femme pour obtenir sa coopération.

Gabe souleva la tasse de café posée sur son bureau, en regrettant de ne pas pouvoir s'injecter directement la caféine dans les veines sans avoir à avaler ce fichu truc. Il semblait y avoir une règle non écrite dans tous les postes de police : le café devait être épais et noir comme du cambouis, et aussi écœurant au goût.

Il avait devant lui le rapport du contrôleur des libertés conditionnelles. D'après lui, Lenny Brusco avait trouvé un emploi dès sa sortie de prison. En tant que dirigeant de *Ultimate Video*, il supervisait six boutiques en ville.

Qu'un criminel tel que lui puisse manipuler de l'argent liquide le dépassait. D'ailleurs, il aurait bien aimé savoir dans quelles conditions Brusco avait été engagé.

Grimaçant à l'avance, il porta la tasse à ses lèvres et avala courageusement une gorgée de café.

— Infect ! marmonna-t-il.

— Je crois qu'on a réchauffé celui d'hier, fit remarquer un de ses collègues.

Gabe soupira et prit une deuxième gorgée du liquide noirâtre.

Cal releva les yeux du dossier qu'il était en train de lire et plissa le front d'un air réprobateur.

— Tu ne peux pas savoir comme je me sens mieux depuis que j'ai renoncé au café.

— Figure-toi que j'étais là quand tu as commencé le sevrage. On aurait dit un zombie.

— La sensation de manque s'estompe très vite. Et les tisanes bio de Becky ne sont pas mauvaises du tout. Dès que j'ai commencé à en boire, je me suis senti très vite en meilleure forme.

— Eh bien moi, je te préférerais quand tu ne faisais pas attention à ta santé. Tu étais moins casse-pieds.

Une gomme vola devant son visage et faillit atterrir dans sa tasse.

Levant un sourcil, Gabe contempla Cal d'un air ironique.

— Tes tisanes miracle ne t'aident pas à mieux viser.

— Et ta caféine n'améliore pas tes capacités d'écoute. Je te demandais quand nous allions faire venir le gamin. Arrête de penser à la façon dont tu vas passer le week-end avec ta nouvelle conquête, et concentre-toi.

Avachi sur son siège, les pieds croisés sur son bureau, Gabe parvint quand même à afficher une expression indignée.

— Je ne fais que ça, mais tu n'arrêtes pas de me déranger.

Cal leva les yeux au ciel.

— J'aurai décidément tout entendu. Bon, qu'est-ce qu'on fait pour le gosse ?

— Il vaut mieux attendre un peu.

— Ne me dis pas que tu n’as pas réussi à convaincre la tante ! Je croyais qu’aucune femme ne pouvait résister à ton charme.

Gabe croisa les mains derrière sa tête.

— Si tu veux savoir, nous avons conclu un accord. Elle veut bien que l’enfant nous aide, mais c’est une carte que je ne tiens pas à jouer pour le moment.

Cal plissa les paupières d’un air suspicieux.

— Vous avez conclu un accord ?

— Oui.

Son téléphone sonna et Gabe se précipita pour décrocher, ravi de cette diversion. Etrangement, il n’avait aucune envie de révéler tous les détails de son arrangement avec Meghan.

Quelques instants plus tard, il raccrocha et se tourna vers son coéquipier.

— C’était Parker, du vingt et unième. Un de ses indics, un certain Siemons, dit Eddie le Rapide, aurait peut-être des informations sur Brusco.

Gabe se leva d’un bond, mais Madison n’esquissa pas un geste.

— Alors comme ça, tu as vu Mlle Patterson hier soir ?

Gabe enfila sa veste froissée et plongea la main dans sa poche pour en sortir une cravate qu’il noua à la va-vite.

Ce geste suffit à faire changer Cal de sujet.

— A quand remonte la dernière fois où tu as porté ce costume au pressing ?

— Pourquoi ? Il n’est pas sale, répondit Gabe en attrapant son blouson de cuir.

Cal enfila soigneusement sa parka sur son élégant costume de flanelle anthracite.

— Un bon coup de fer ne lui ferait pas de mal.

— Je ne tiens pas à jouer les gravures de mode.

— Ce n’est pas une raison pour te transformer en clochard.

Gabe attendit que son coéquipier se soit éloigné en se lamentant sur son manque de goût vestimentaire, puis il ouvrit doucement le tiroir du milieu et plongea la main dedans.

— ... et tu ne m’as toujours pas dit comment il se fait que tu as vu Mlle Patterson hier soir.

Il se retourna brusquement.

— J’espère que tu n’as pas...

En voyant que Gabe se crispait, l’air coupable, il le considéra avec suspicion.

— Qu’est-ce que tu trafiques, Connally ? Tu n’as quand même pas planqué des cigarettes là-dedans ?

Il revint rapidement sur ses pas.

— Bien sûr que non !

La voix vibrante d’indignation, Gabe attrapa un stylo et le brandit sous le nez de son coéquipier.

— Je cherchais mon stylo porte-bonheur.

Il referma le tiroir avant que Cal ait eu le temps de contourner le bureau.

— Tu deviens vraiment pénible, tu sais.

Le regard de Cal alla du tiroir fermé au visage de Gabe, puis son expression sévère se radoucit.

— J’essaie seulement de t’aider.

Tandis que les deux hommes traversaient la salle encombrée et grouillante d’activité, Cal se lança dans un nouveau sermon sur les méfaits du tabac. Gabe relâcha son attention. Il avait entendu ce discours des dizaines de fois. Et il avait des choses plus importantes en tête. Pour commencer, il devait rencontrer ce Siemons et lui tirer les vers du nez. Il fallait aussi qu’il trouve quelqu’un pour jeter un œil sur le rapport d’accident de Sandra Barton. Plus vite il remplirait sa part du marché, plus

vite il obtiendrait la coopération du gamin.

Et puis surtout, il devait trouver un endroit plus sûr pour planquer son dernier paquet de cigarettes.

\* \* \*

Dans la voiture, Gabe livra à son coéquipier une version abrégée de sa rencontre avec Meghan, et passa sous silence les détails de leur arrangement. Mener une enquête à titre privé sur une affaire classée ne constituait pas exactement une entorse au règlement, mais ce n'était jamais bien vu. Gabe ne doutait pas de sa capacité à obtenir discrètement les informations dont il avait besoin, mais il préférait ne pas mettre Cal au courant. Son coéquipier était bien gentil, mais il avait une fâcheuse tendance à poser beaucoup trop de questions.

\* \* \*

Ils essayèrent tous les endroits que leur avait indiqués Parker, mais ne parvinrent pas à mettre la main sur Siemons. Finalement, ils se garèrent devant le luxueux immeuble où l'homme occupait un duplex et se préparèrent à l'attendre.

— Tu as déjà calculé le temps que nous perdons à poireauter dans ce fichu métier ? demanda Gabe.

— Ouais. Parfois, j'envie ceux qui font un boulot normal, avec des horaires normaux.

La voix de Cal lui sembla si étrange qu'il tourna la tête vers lui.

— Becky veut que tu quittes la police ?

Surprenant le regard inquiet de son coéquipier sur lui, Cal s'empressa de protester :

— Non, bien sûr que non. Mais les choses ne sont plus les mêmes une fois que tu es marié. Tu commences à imaginer ce que ça ferait à ta femme d'ouvrir la porte sur deux types en uniformes venus lui apprendre que tu es mort en faisant ton devoir.

— Je comprends.

C'était différent pour Cal, parce qu'il avait désormais quelqu'un à qui penser. Quant à lui, personne ne se soucierait de sa mort. Les types en uniformes n'auraient même pas à se déplacer. Ses parents adoptifs avaient pris leur retraite cinq ans plus tôt et s'étaient installés en Floride. Depuis, ils n'avaient plus beaucoup de contacts. Quant à sa véritable mère, c'était un sujet qu'il préférait ne pas aborder.

— En fait...

Cal fixa le pare-brise.

— Ça fait un petit moment qu'on pense à avoir un bébé. Disons qu'on fait tout ce qui faut pour.

Rien n'aurait pu surprendre Gabe davantage.

Il s'éclaircit la gorge, cherchant la réponse appropriée.

— Ah oui ? C'est chouette. Je veux dire... bonne chance, alors.

Son coéquipier haussa les épaules, embarrassé.

— Bon, maintenant tu sais pourquoi je commence à cogiter. Mais, rassure-toi, je n'ai pas l'intention de quitter la police. Enfin, pas comme ça. Pas tout de suite.

— Je comprends.

En réalité, Gabe ne parvenait pas à concevoir qu'on puisse avoir envie de s'engager, de fonder une famille. La simple idée de devoir renoncer à sa liberté le faisait frissonner d'horreur.

Pour tromper son ennui, il ouvrit la boîte à gants et en sortit un paquet de mini-cakes fourrés à la crème.

Immédiatement, Cal grommela.

— Oh non ! Ne me dis pas que tu vas manger cette cochonnerie. C'est plein de gras, ces trucs-là !

— Peu importe.

Et sur ce, il enfourna un cake.

Cal lui lança un regard réprobateur.

— Est-ce que tu connais au moins ton taux de cholestérol ? Je parie qu'il crève le plafond. Tu sais ce que ça veut dire ?

— Non, mais tu vas te faire un plaisir de m'éclairer.

— La crise cardiaque te guette, mon vieux.

Gabe agita un cake sous le nez de Cal.

— Tu es sûr que tu ne veux pas goûter ? C'est un vrai délice.

Cal tourna la tête.

— La différence entre toi et moi, c'est la volonté. Tu n'en as aucune. Alors que moi...

— Respire-moi cette délicieuse odeur de nourriture interdite, chantonna Gabe, en continuant d'agiter le cake devant Cal. Pense au moelleux du gâteau, à la saveur sucrée et délicatement vanillée de la crème...

Lui laissant à peine le temps de finir sa phrase, Cal s'empara du cake et le fit disparaître en deux bouchées.

Puis, voyant que Gabe se tordait de rire, il le toisa d'un air de reproche.

— Tu sais combien de kilomètres je vais devoir pédaler sur le vélo d'appartement pour éliminer cet instant de faiblesse ?

— Ne rêve pas. Je suis sûr que Becky devinera que tu as fait une entorse à ton régime rien qu'à ton haleine.

Cal blêmit et s'empressa de prendre une pastille de menthe.

— Je vais être obligé de lui dire que tu as craqué malgré tous mes efforts pour te raisonner, fit remarquer Gabe d'un ton faussement ennuyé.

Cal ne répondit pas car il venait d'apercevoir quelque chose.

— Le voilà !

Ils sortirent précipitamment de la voiture et Siemons les repéra aussitôt. Il courut alors jusqu'au perron de l'immeuble et monta les marches à la volée. Gabe et Cal le rejoignirent au moment où il composait le code d'ouverture.

— Hé, j'ai rien à vous dire, les mecs.

— Tu ferais mieux de nous laisser entrer, Siemons.

L'indic ignora la proposition de Gabe.

— J'ai payé ma dette. Je suis clean maintenant. Je ne vous dois plus rien.

— Tu préfères que nous ayons cette discussion dans la rue ? demanda Cal d'un ton doux et doux. Nous on s'en fiche. Mais pense à ce que vont dire tes voisins, tes amis...

Tout en réfléchissant, Siemons mordilla sa lèvre inférieure, faisant ainsi disparaître son menton fuyant. Un passant qui leur jetait un regard curieux sembla le décider.

— Ouais, d'accord. Mais allons ailleurs.

D'une démarche exagérément souple et cadencée, il se dirigea vers la voiture et monta à l'arrière.

Gabe tourna le contact et démarra.

— Vous êtes dingues, les mecs, remarqua Siemons d'une voix geignarde. Vous savez ce que je risque si on me voit parler avec vous ?

— On a un petit problème.

Gabe ajusta le rétroviseur pour croiser le regard de Siemons.

— Brusco a disparu.

— Ouais, c'est un problème. Mais c'est pas le mien.

Cal se tourna sur son siège.

— Maintenant, ça l'est. Tu as bien une idée de l'endroit où il pourrait être, des types avec qui il traîne.

— Ça va, mec, lâche-moi un peu.

Siemons se rencogna dans la banquette, l'air maussade.

— On nous a dit que tu étais plutôt copain avec Brusco, dans le temps, lui fit remarquer Cal.

— Ça veut pas dire que je sais où il est aujourd'hui. On s'est comme qui dirait perdus de vue.

Il croisa le regard implacable de Gabe dans le rétroviseur et marmonna :

— Ouais, bon. Il se pourrait qu'on se soit croisés une ou deux fois, qu'on ait pris une bière et qu'on ait causé du bon vieux temps.

— Et il t'a dit qu'il travaillait pour un gros bonnet, affirma Gabe avec impatience.

— Paraît qu'il se fait pas mal de pognon, reconnut Siemons. Et je ne parle pas de son salaire.

— Ce qui veut dire ?

Siemons déglutit et songea que Connally ferait mieux de se concentrer sur sa conduite. S'il continuait comme ça, il allait les envoyer dans le décor. Et ce regard d'aigle dans le rétro le rendait sacrément nerveux.

— Ben, il a peut-être dit qu'il avait trouvé une combine pour ramasser sa part du gâteau.

— Tu veux dire qu'il piquerait dans la caisse ?

— J'en sais rien. C'est possible. Maintenant, laissez-moi descendre. Je vais prendre un bus pour rentrer et on dira qu'on ne s'est jamais parlé.

Gabe et Cal lui posèrent encore quelques questions, mais Siemons ne leur apprit rien de plus. Il ne pouvait pas ou ne voulait pas leur révéler la cachette de Brusco, et prétendait ne pas avoir la moindre idée de l'identité de l'homme qui se trouvait chez lui.

Finalement, Gabe le déposa à un arrêt de bus, et Siemons sortit de la voiture avec une précipitation non déguisée.

Profitant d'une brèche dans l'intense circulation, Gabe quitta son stationnement dans un crissement de pneus.

— A force de fréquenter des zozos dans son genre, je me demande comment on peut encore avoir foi en l'humanité, remarqua-t-il.

— Pourquoi tu colles cette camionnette comme ça ? Tu vois bien que tu ne peux pas la doubler, commença Cal sur un ton de reproche.

Un regard de son coéquipier suffit à le faire taire. La conduite de Gabe n'était déjà pas rassurante, mais c'était encore pire quand il se disputait avec lui. Ce type avait la fâcheuse habitude de quitter longuement la route des yeux tandis qu'il essayait de faire valoir ses arguments.

— Sans parler des enfants de chœur comme Brusco, continua Gabe.

Depuis plusieurs jours, ils surveillaient l'ancien prisonnier, dont le véritable emploi semblait se résumer à collecter chaque soir la recette des différentes boutiques, et à la déposer à la banque.

Brusco se rendait dans une agence différente pour chaque boutique, ce qui en soi n'était pas

inhabituel. Mais quelque chose leur avait mis la puce à l'oreille. A tour de rôle, ils l'avaient suivi dans l'une ou l'autre des banques, et avaient laissé traîner leurs oreilles pendant que leur homme menait ses transactions. Le lascar était visiblement bien connu dans les établissements, les caissiers l'appelant systématiquement par son nom.

Le problème, c'est qu'il s'agissait chaque fois d'un nom différent.

— Il s'est trouvé un business en or, commenta Cal. Il n'y a rien de tel que la location de vidéo pour blanchir de l'argent. Personne ne remarquera une rentrée supplémentaire de cinq cents ou mille dollars par jour si c'est fait graduellement. Rien de plus facile pour Brusco que d'ajouter quelques billets à la recette et de déposer le tout à la banque.

— D'après Siemons, Brusco aurait décidé de se garder un petit bonus.

Gabe estima le délai qu'il lui restait avant le changement du feu, et décida qu'il avait le temps de traverser le carrefour avant qu'il ne passe au rouge. Pressant l'accélérateur, il retint un sourire en entendant son coéquipier grincer des dents.

— Ça apporte un nouvel éclairage sur sa disparition, non ?

— Bien plus que tu ne le crois, Cal. Si quelqu'un d'autre a eu vent de son petit trafic, il se pourrait que Brusco n'ait pas disparu avec un ami, après tout.

Les deux hommes échangèrent un regard, partageant la même pensée. L'une des règles du blanchiment d'argent consistait à exercer un contrôle permanent sur tous les intervenants. Dans ce genre d'affaires, un vol d'argent ne pouvait pas vraiment être signalé à la police.

Si leur information au sujet des fonds secrets de Brusco était correcte, il était plus que probable que l'homme aperçu avec lui ait été envoyé pour l'éliminer.

\* \* \*

— Comment va-t-il ?

Meghan jeta un coup d'œil par-dessus son épaule avant de répondre. Occupé à jouer avec des Lego dans un coin de la pièce, Danny était hors de portée de voix.

— Je ne sais pas. Il a l'air d'aller mieux. Il n'a pas eu de nouvelles crises.

Raina Nausman l'enveloppa d'un regard apaisant. Meghan avait tout de suite remarqué l'aura de sérénité qui émanait de la psychologue lorsqu'elle l'avait rencontrée pour la première fois deux mois plus tôt.

— Il s'adapte à sa nouvelle école ?

Meghan hocha la tête.

— Tout semble aller pour le mieux.

— Je suis contente. Nous avançons bien.

Meghan parvint à sourire, mais l'inquiétude demeurait.

— Je veux qu'il ait une vie aussi normale que possible. Je n'ai pas envie qu'il se sente... différent.

— Mais il est différent, Meghan. Je peux lui apprendre à se protéger pour ne pas être bombardé par les pensées et les émotions des autres. Je peux aussi lui apprendre à respecter l'intimité mentale des gens qui l'entourent. Mais il sera toujours différent.

Meghan se mordit la lèvre, envahie par une sensation de culpabilité et d'anxiété familière.

— Je comprends.

Raina lui tapota la main.

— Je sais ce que vous ressentez. Vous ne voulez pas que Danny commette les mêmes erreurs

que sa mère, n'est-ce pas ? Nous pouvons empêcher cela en lui apportant le soutien qui a fait défaut à votre sœur dans son enfance.

La psychologue venait de toucher un point sensible. Personne dans leur famille n'avait jamais eu conscience du poids que ce don représentait pour Sandra. Elle-même commençait à peine à le comprendre. Beaucoup plus jeune que sa sœur, d'un tempérament vulnérable et sensible, elle avait été une proie facile pour Sandra qui se complaisait dans la manipulation psychologique. Meghan avait ensuite appris à se méfier de ce don, et plus tard à se protéger contre toute intrusion mentale. Mais elle n'avait jamais cherché à le comprendre jusqu'à ce que Danny lui soit confié.

Son regard se tourna de nouveau vers l'enfant. Il avait fabriqué une sorte d'avion et le faisait voltiger en imitant le bruit d'un moteur. Il était moins renfermé qu'au début, quand ils marchaient tous deux sur des œufs de peur de se déranger l'un l'autre. Il ressemblait moins à l'enfant triste et trop intelligent qui traversait l'appartement comme un zombie, et davantage à un petit garçon de cinq ans comme les autres.

Et ce changement était dû en grande partie à la femme qui se tenait devant elle.

C'est la détresse qui l'avait poussée à consulter Raina Nausman. Quand elle était devenue la tutrice de Danny, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire pour bien s'occuper de lui. Elle avait pensé agir au mieux en l'inscrivant à la maternelle. L'école privée qu'elle avait soigneusement sélectionnée était censée être l'une des meilleures de la ville.

Mais les problèmes avaient débuté presque tout de suite. Il y avait eu des bagarres et on l'avait appelée quasiment tous les jours. Et puis, Danny avait commencé à piquer des colères effrayantes, refusant de retourner à l'école. Ne sachant pas s'il testait son autorité, ou si c'était sa manière d'exprimer son chagrin, Meghan avait alors cherché de l'aide. Et le hasard l'avait conduite jusqu'à Raina Nausman.

La psychologue, connue pour ses recherches sur l'influence des sciences occultes et du paranormal sur la structure mentale des individus, avait l'expérience nécessaire pour aider Danny. Et bien qu'elle soit à présent retraitée, elle acceptait encore de recevoir quelques patients dont les cas l'intéressaient.

— Il a l'air heureux, remarqua Raina Nausman.

Meghan chercha son regard, puisant comme toujours un étrange réconfort dans la douceur des yeux bleus de la vieille dame.

— Vous le croyez vraiment ?

Raina lui tapota de nouveau la main.

— Je le crois. Naturellement, sa mère lui manque. Mais je pense qu'il s'est bien adapté au cadre que vous lui avez offert. Les enfants ont besoin de stabilité, de règles de vie précises.

— Je suppose.

Ce n'était pas les règles qui avaient manqué dans son enfance. Mais la sévérité n'était pas synonyme de stabilité. Les fréquents mariages de sa mère, le défilé des gouvernantes, les conflits que Sandra prenait plaisir à créer, avaient bouleversé sa vie de petite fille et d'adolescente. A présent, elle s'en remettait au bon sens et aux excellents conseils de Callie pour offrir à Danny une vie de famille aussi normale que possible.

Elle jeta tout à coup un œil à sa montre et se leva.

Ses visites bihebdomadaires chez Raina semblaient toujours trop courtes.

— Danny, il est temps de partir, dit-elle. Prends ton manteau.

Elle ajouta à l'attention de Raina :

— Merci. Ces conversations avec vous m'aident toujours à y voir plus clair.



— Et avec ce lieutenant de police dont vous avez parlé, les choses sont-elles également plus claires ?

Alors qu'elle passait un bras dans la manche de son manteau, Meghan suspendit son geste.

— Je crois que oui.

— Ne craignez-vous pas qu'il découvre le don du petit ?

— Si. C'est justement pour cette raison que je n'ai pas l'intention de le laisser s'approcher de Danny.

— J'ai l'impression que vous redoutez quelque chose de la part de cet homme.

Meghan ne put retenir un frisson, mais elle essaya de donner le change.

— Non, pas spécialement. D'ailleurs, je suis persuadée qu'il prenait Sandra pour une mythomane. Comment pourrait-il imaginer que son don était réel et que son fils en a hérité ?

\* \* \*

Meghan observa d'un air absent le contenu de son réfrigérateur. Les mots de Raina résonnaient encore dans sa tête. Elle appréciait les résultats que la psychologue obtenait avec Danny. Mais à chaque visite, elle avait l'impression de plus en plus nette que la vieille dame au délicieux accent slave était capable de lire en elle, et cela la mettait affreusement mal à l'aise.

S'obligeant à un peu de concentration, elle réfléchit au dîner. Autrefois, elle se serait contentée d'un bol de soupe ou d'une salade, mais elle avait conscience de devoir offrir un repas plus équilibré à Danny. Non que l'enfant ait un palais très développé. Les sandwiches au beurre de cacahuète et les pizzas étaient les seules choses qu'il acceptait de manger sans se plaindre.

L'Interphone résonna, signalant un visiteur. Traversant la pièce, elle appuya sur le bouton.

— Oui ?

— C'est moi.

Il n'y avait pas à se tromper sur la voix basse et gutturale. Pas plus qu'il n'y avait à se méprendre sur la réaction que celle-ci provoquait en elle. L'intonation rauque était comme une longue caresse sensuelle courant le long de son corps.

— Meghan ?

Un soupçon d'impatience teintait à présent la voix de Gabe Connally, toujours dehors.

— Il faut que je vous parle de notre arrangement.

Elle ne répondit pas. Elle en était tout bonnement incapable. Rien dans son expérience relativement limitée des hommes ne l'avait préparée à affronter Gabe Connally. Le mépris ne fonctionnait pas avec lui. Il semblait tout simplement ne pas s'en apercevoir. Et l'indifférence, dont certains s'étaient plaints, parfois avec amertume, était tout aussi inefficace.

Leur baiser, inattendu et enflammé, avait mis à mal son projet de se servir puis de se débarrasser de lui sans états d'âme. Car si elle avait été bouleversée, Connally était resté indifférent. Une réaction qu'elle trouvait à la fois irritante et rassurante. L'incident avait prouvé qu'elle n'avait pas à craindre qu'il la poursuive de ses assiduités une fois que cette histoire serait terminée.

Ignorant la petite voix qui voulait savoir si ces avances seraient vraiment aussi mal venues qu'elle le prétendait, Meghan pressa le bouton d'ouverture de la porte.

Quelques instants plus tard, Gabe apparaissait sur son palier, les bras chargés de sac en papier kraft. Il passa devant elle et se dirigea vers la cuisine comme s'il était chez lui.

— J'ai appelé un peu plus tôt, mais je n'ai pas eu de réponse. Je me suis dit que vous n'aviez sans doute pas encore dîné, et ce traiteur chinois était sur mon chemin.

— Oui, nous étions sortis, marmonna-t-elle.

Hésitant entre l'incrédulité et l'agacement, Meghan regarda Connally poser les cartons sur la table, avant d'ouvrir les placards et de sortir les assiettes.

— J'allais préparer quelque chose.

— Pas la peine.

Il se mit à fouiller dans les tiroirs.

— J'ai acheté plein de choses.

— Je peux vous aider ?

Son ton sarcastique ne fut d'aucun effet sur lui.

— Non, je crois que j'ai tout trouvé. Ah si ! Qu'est-ce que vous avez à boire ?

— Du lait, répondit une petite voix.

Les deux adultes se tournèrent et découvrirent Danny qui observait avec curiosité le policier, depuis le seuil.

— Tante Meggie dit qu'il faut boire du lait à tous les repas. C'est bon pour les os.

Gabe hocha la tête devant le ton solennel de l'enfant.

— Alors, ce sera du lait.

Meghan traversa la cuisine à temps pour l'empêcher de chercher les verres.

— Vous permettez ? lança-t-elle entre ses dents.

Gabe lui adressa un sourire ironique.

— Je vous en prie.

— Où est ton pistolet ? demanda le petit garçon.

Gabe reporta son attention sur Danny.

— Enfermé dans le coffre de ma voiture.

— Mais si tu rencontres des méchants en sortant ?

Il fit mine de réfléchir à la question de l'enfant.

— Je crois que je saurai me défendre avec mes poings.

Cette réponse parut satisfaire Danny, et Gabe tourna la tête vers Meghan. La table garnie de sets individuels et de serviettes avait pris un tout autre air. La nourriture avait été mise dans de jolis plats de service, et les emballages en carton avaient disparu.

— Il ne fallait pas vous donner tout ce mal pour moi, fit-il remarquer.

Le regard qu'elle lui jeta par-dessus son épaule était glacial.

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas pour vous.

— Une jolie table nous aide à nous rappeler les bonnes manières, récita Danny, qui avait dû entendre cette phrase des dizaines de fois. Mais ne t'inquiète pas si tu renverses quelque chose. Tante Meggie ne se fâche jamais si on fait une tache.

— C'est bon à savoir.

Danny regarda les plats que Meghan terminait de disposer sur la table et plissa le nez.

— C'est quoi ? J'aime pas ça !

— Comment peux-tu en être sûr si tu ne sais pas ce que c'est ?

Ignorant la remarque de Gabe, Meghan répliqua d'un ton ferme :

— Tu aimes le riz et tu aimes le poulet.

Tout en parlant, elle avait disposé un peu de nourriture dans son assiette.

— Goûte, et tu verras si ça te plaît.

Tandis que Danny obéissait à contrecœur, elle prit place sur une chaise qui semblait beaucoup trop proche de celle de Gabe. Subrepticement, elle se déplaça vers son neveu, et essaya de

comprendre ce qui se passait. Gabe Connally avait fait irruption dans son appartement comme un bulldozer, une fois de plus, et il était assis à sa table comme si cela allait de soi. Comme s'il y était à sa place.

Evitant son regard, elle lui tendit un plat après l'autre. En sa présence, l'exiguïté de la cuisine lui semblait oppressante. S'il n'y avait pas eu Danny pour la distraire, sans doute n'aurait-elle rien pu avaler.

— Tu as déjà tiré sur quelqu'un ?

Gabe tourna la tête vers Meghan, cherchant un encouragement ou une mise en garde dans son regard, mais celle-ci gardait les yeux obstinément baissés sur son assiette.

— Oui. J'ai déjà tiré sur quelques ordu... voyous.

L'enfant écarquilla les yeux.

— Et tu les as tués ?

Gabe prit son temps avant de répondre.

— Un policier n'utilise son arme que s'il y est vraiment obligé. Et dans ce cas-là, il s'arrange pour seulement blesser la personne.

Sa réponse parut satisfaire l'enfant qui changea de sujet.

— Si je mange encore une bouchée, je pourrai avoir un sandwich au beurre de cacahuètes ?

— Cinq bouchées, rétorqua Meghan.

Danny inclina la tête, visiblement habitué à marchander.

— Deux.

— Quatre.

— Trois.

— D'accord.

Meghan se leva pour préparer le sandwich, tandis que Danny se dépêchait de manger.

Quand il eut terminé, il posa le menton au creux de ses mains et observa attentivement Gabe.

Vaguement troublé par le regard pénétrant de l'enfant, Gabe chercha un sujet de conversation.

— Tu vas à l'école ?

Danny hocha vigoureusement la tête.

— Une nouvelle école. Elle est beaucoup mieux que la première où tante Meggie m'obligeait à aller.

Meghan se tourna prestement et tendit le sandwich à son neveu.

— Et voilà ! Monsieur est servi.

Mais il en fallait plus pour détourner l'attention de Gabe.

— Tu es allé dans deux écoles différentes depuis que tu vis avec Megh... avec ta tante ?

La bouche pleine, Danny hocha vigoureusement la tête. Puis il prit une grande gorgée de lait avant d'expliquer :

— Je n'aimais pas la première. Il y avait trop de choses auxquelles penser. Ça me faisait mal à la tête.

Gabe sourit, mais son amusement disparut quand il découvrit la réaction de Meghan. Les doigts crispés sur le dossier de la chaise, elle toisait son neveu d'un regard sévère.

— Pardon, tante Meggie, murmura Danny d'un air penaud.

La jeune femme lui adressa un sourire qui manquait de naturel.

— Tu sais quoi ? Puisque c'est le soir où tu peux regarder la télévision, je vais te laisser finir de manger dans le salon.

A en juger par l'expression incrédule de l'enfant, cela ne devait pas se produire souvent.

Danny ne perdit pas de temps pour se ruer vers le canapé, son assiette à la main. Quelques instants plus tard, les bruits d'une émission pour enfants se firent entendre jusqu'à la cuisine.

Gabe termina lentement son repas, tout en observant Meghan avec curiosité. Il n'était pas très sûr de ce qui venait de se passer entre ces deux-là, mais il devinait que quelque chose ne tournait pas rond. Pourtant, il savait que cela ne servirait à rien d'interroger Meghan. Pour le moment, elle était loin de lui faire confiance et, pour une raison qui le dépassait, il n'avait pas envie de l'obliger à mentir.

Elle se leva et commença à débarrasser la table. Quand elle tendit la main pour prendre un plat posé devant lui, il lui saisit le poignet.

— Ça peut attendre. Vous n'avez pas envie de savoir ce que je suis venu vous dire ?

— J'avoue que je suis intriguée par cette aversion que vous semblez avoir pour le téléphone.

Elle dégagea son bras, luttant contre l'envie de couvrir l'endroit que Gabe avait touché pour neutraliser la chaleur qui s'y propageait, se dirigea vers la chaise que Danny avait libérée — le seul endroit suffisamment éloigné de son visiteur — et s'y assit en toisant ce dernier avec froideur.

— Je vous l'ai dit, j'ai essayé de vous joindre, expliqua-t-il. J'ai pensé que je vous trouverais chez vous à l'heure du repas. Si vous n'aviez pas été là, j'aurais rappelé.

— Ce serait préférable, la prochaine fois.

L'intensité avec laquelle il la regardait devenait insupportable. Elle s'éclaircit la gorge.

— S'il y a une prochaine fois.

Gabe posa les coudes sur la table et se pencha vers elle.

— Il y aura une prochaine fois, Meghan. Nous sommes partenaires, vous vous souvenez ?

Elle ne s'en souvenait que trop bien. Et jamais sa décision ne lui avait paru plus hasardeuse. Quand elle avait accepté l'arrangement, il lui avait semblé facile de tenir Connally à distance. Elle était persuadée qu'elle pourrait lui extorquer des informations tout en préservant le secret de Danny.

Mais avec cet homme, rien ne semblait facile, et elle avait à présent la conviction qu'elle l'avait sous-estimé.

— J'ai découvert l'endroit où était entreposée la voiture de votre sœur, dit-il d'un ton neutre. Par chance, elle n'a pas encore été transformée en ferraille, et j'ai envoyé un de mes amis mécaniciens y jeter un coup d'œil. Si les enquêteurs sont passés à côté de quelque chose, il le découvrira.

— Je... Merci.

Il l'observa attentivement et remarqua que sa main tremblait tandis qu'elle lissait le set de table.

— C'est donnant donnant, Meghan.

Il soutint son regard.

— J'ai tenu ma parole. A vous de tenir la vôtre.

— Pas encore. Je vous ai dit que j'aurais besoin de la preuve que vous iriez bien jusqu'au bout, avant de vous autoriser à parler à Danny.

Il plissa les paupières.

— Je suis obligé de vous fournir une preuve, mais je dois vous faire confiance aveuglément, c'est bien ça ?

— Exactement.

Il soupira.

— Je vous trouve bien exigeante.

Elle lissa un pli imaginaire sur le set de table.

— Ce sont les termes de notre accord.

Elle retint son souffle, souhaitant confusément qu'il refuse. Il y avait sûrement un moyen d'obtenir ce qu'elle voulait sans avoir à traiter avec cet homme.

— Récapitulons. Ou bien je vous fais confiance, ou notre accord est rompu ?

Elle soutint son regard et refoula le sentiment de culpabilité que ces mots éveillaient en elle.

— C'est bien ça.

\* \* \*

L'attention de Danny passait de la télévision au murmure des voix dans la cuisine. Il se demandait si Meggie était fâchée parce qu'il avait parlé de sa première école devant le policier. Il essayait très fort de se rappeler ce qu'il avait le droit de dire et ce qui était interdit, mais souvent il était fatigué à force de réfléchir. Il espérait que tante Meggie n'était pas en colère.

Il se redressa dans le canapé et baissa le son de la télévision avec la télécommande, mais il n'entendait toujours pas ce que les grands disaient. Il ne savait pas pourquoi le policier était venu chez eux. Il n'était pas comme les hommes qui venaient voir sa maman. Et tante Meggie ne riait pas très fort avec lui.

Quand sa maman parlait de tante Meggie, elle avait toujours une voix méchante et dure, se rappela-t-il soudain. Il ne comprenait pas comment quelqu'un pouvait être méchant avec tante Meggie. Elle était gentille et jolie, et elle ne criait jamais.

Il se leva doucement et posa son assiette sur la petite table avec la lampe. Il y avait un peu de miettes sur le canapé et il les épousseta. Puis il se mit à genoux sur le canapé et regarda vers la cuisine.

Meggie et le policier n'arrêtaient pas de parler en se regardant bizarrement. Des fois, il pensait que tante Meggie n'aimait pas du tout ce policier, et des fois qu'elle avait peur de lui. Mais il n'osait pas vérifier dans sa tête. Raina lui avait dit que ce n'était pas bien de regarder ce qui se passait dans la tête des gens.

Il se demanda si tante Meggie et le policier se disaient des secrets. Cette idée lui donna une drôle de douleur dans l'estomac. Il n'aimait pas les secrets. Un jour, sa maman lui en avait dit un, et puis elle était morte.

Il se rassit bien comme il fallait dans le canapé et regarda les images à la télévision, mais il ne voyait rien du tout parce qu'il avait des larmes dans les yeux. Sa maman ne serait pas contente si elle savait qu'il n'avait pas dit le secret à tante Meggie.

Danny prit la télécommande et mit le son plus fort, mais il n'arrivait pas à s'intéresser aux images. Dans sa tête, il n'y avait qu'une pensée qui n'arrêtait pas de tourner. Il aurait dû montrer à sa tante ce que sa maman lui avait donné. C'est ce qu'elle avait dit.

Mais il ne l'avait pas fait. Ce n'était pas parce qu'il avait oublié comme ça lui arrivait parfois. Il n'avait rien dit exprès.

Parce que sa maman était morte à cause de ce secret.

Il ne savait pas comment il le savait, mais c'était vrai.

Et s'il disait ce secret à tante Meggie, elle allait mourir aussi.

## 5

— Notre homme vivait vraiment comme un nabab, s'exclama Cal.

— Mouais.

Gabe le laissa terminer seul la fouille du salon et se dirigea vers la cuisine. Il n'y avait pas beaucoup de nourriture dans le réfrigérateur, mais la bière d'importation et le vin de qualité avaient dû coûter une fortune à Lenny Brusco. Une fois de plus, il était surpris de voir avec quelle rapidité ce petit voyou avait changé de train de vie.

Il referma la porte d'un geste rageur et s'attaqua aux placards. Puis il se pencha sous l'évier et vérifia la poubelle.

Cal entendit son exclamation de satisfaction et le héla.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

Gabe revint vers le salon, un sac de congélation à la main.

— Plutôt malin ! Il avait caché la dope dans la poubelle.

Il déposa les sachets dans la pochette destinée à collecter les preuves et observa Cal qui tapotait sur les panneaux de la bibliothèque.

— Je crois que celui-ci est faux.

Gabe haussa les sourcils tandis que son coéquipier faisait glisser la pièce de bois, révélant une cachette.

— Ce sacré Lenny est décidément plein de ressources.

Il vit Cal sortir plusieurs rouleaux de billets, et se rapprocha pour les compter avec lui.

Les deux hommes échangèrent un regard incrédule.

— Il y en a bien pour trente mille dollars. Sacrée poire pour la soif, commenta Gabe.

— Quoi qu'il fasse, il était rudement bien payé.

— Ou alors il s'agit de la réserve privée dont nous a parlé Siemons.

Ils se dirigèrent vers la chambre et un large sourire illumina le visage de Gabe.

— Hé, Cal ! Ce n'est pas dans une suite comme celle-ci que tu as passé ta nuit de noces avec Becky ?

Cal soupira lourdement.

— L'humour légendaire de Connally. Immature, et vraiment pas drôle.

La pièce était meublée dans un style qui faisait penser à une maison close du siècle dernier. Le plafond tapissé de miroirs et les lourdes tentures de velours rouge donnaient un air encore plus obscène aux tableaux de nus qui ornaient les murs.

Les deux hommes travaillèrent en silence. Gabe sortit les tiroirs de la commode, fouilla dedans,

et inspecta l'intérieur du meuble. Une exclamation satisfaite lui échappa soudain.

— On dirait que notre ami Lenny a oublié la loi qui interdit aux repris de justice de posséder une arme.

Il décolla le large adhésif qui fixait le revolver et le tendit à Cal.

— Ça ne lui servait pas à grand-chose, là-dedans.

— C'était probablement une arme de secours.

Le reste de la chambre ne révéla pas grand-chose, hormis le goût immodéré de Brusco pour les films porno.

Ils ouvrirent la penderie et Cal secoua la tête, choqué par les matières brillantes et les couleurs aveuglantes des costumes.

— Je l'ai toujours dit. L'argent peut acheter beaucoup de choses, sauf le bon goût.

Il fouilla rapidement les poches des vestes et des pantalons.

— Regarde ça !

Gabe se tourna pour regarder le portefeuille que son coéquipier venait de trouver. A l'intérieur se trouvait un permis de conduire au nom de Lenny Brusco, établi dans l'Illinois, et une quantité d'autres pièces d'identité arborant des noms et adresses fictifs.

— Tu sais, je commence à douter du pouvoir de réhabilitation de la prison. Lenny semble y avoir pris quantité de mauvaises habitudes.

Cal plaça le portefeuille avec les autres éléments qu'ils avaient trouvés dans l'appartement et se passa une main sur le visage.

— Ces rayures et ces carreaux commencent à me donner le tournis. Tu as trouvé autre chose ?

— Seulement ça.

Gabe lui montra une pochette d'allumettes publicitaire du *Sunrise Lounge*.

— Tu connais ?

Tandis que son coéquipier secouait la tête, il souleva le rabat.

— On dirait qu'il y a un numéro de téléphone à l'intérieur. Croise les doigts. Nous aurons peut-être de la chance.

— Ce ne serait pas du luxe. On peut dire que nous en avons manqué dans cette enquête.

\* \* \*

On aurait dit qu'un fou attaquait sa porte à coups de hache. Meghan sursauta et son crayon lui glissa des doigts avant d'aller rouler au sol.

— Au nom du Ciel ! s'écria-t-elle.

Elle quitta son atelier et se rua vers la porte. Un reste de prudence l'incita à vérifier dans le judas avant d'ouvrir, et elle étouffa un hoquet de surprise.

Une version miniature de Gabe Connally lui emplissait la vue, et son expression était incontestablement menaçante.

Elle hésita quelques instants. Quand il l'avait quittée hier soir, il n'avait pas l'air ravi. Elle avait refusé de se laisser impressionner, et quelque chose lui disait que l'expérience était nouvelle pour lui. Mais rien ne justifiait qu'il tambourine aussi violemment à sa porte.

Les coups reprirent, la sortant de sa léthargie. Elle tourna les verrous, entrebâilla le battant, et toisa Connally, remarquant à peine la présence de Madison à côté de lui.

— Votre éducation est décidément à refaire, lieutenant. Après le téléphone, vous décidez d'ignorer l'usage de l'Interphone.

— Puisque vous ne répondez ni à l'un ni à l'autre, j'ai dû demander au concierge de nous laisser monter.

Elle dirait un mot là-dessus au concierge, se promit-elle. Quand elle travaillait, elle n'aimait pas être dérangée et branchait systématiquement le répondeur. Mais elle pouvait entendre le message. C'était une précaution nécessaire au cas où il arriverait quelque chose à Danny. Il était donc impossible qu'elle n'ait pas remarqué la voix rauque de Connally. Elle était certaine qu'il ne l'avait pas appelée. Seul un face à face semblait le satisfaire.

Les doigts crispés sur le montant de la porte, il lui adressa un regard mauvais.

— Qu'y a-t-il cette fois ? Le dîner d'hier ne vous a pas suffi ? Vous éprouviez l'envie irrésistible de déjeuner avec moi ?

Il posa la main à plat sur la porte et la repoussa de quelques centimètres.

— Non. J'éprouvais seulement l'envie irrésistible de connaître la vérité.

Meghan recula, en proie à une soudaine panique. Comment pouvait-il savoir pour Danny ?

Elle le regarda entrer, les yeux écarquillés, tout en ayant conscience de ce que son attitude avait de suspect.

Prenant son temps pour refermer la porte, elle en profita pour respirer profondément.

Quand elle se retourna, elle affichait une expression imperturbable.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Eh bien, mademoiselle Patterson...

Ni l'un ni l'autre ne prêtèrent attention à l'intervention de Madison.

— Je parle de Lenny Brusco et de votre sœur. Quelle était la nature de leurs relations ? Avaient-ils une liaison ?

La façon dont il la bombardait de questions lui faisait tourner la tête.

Puis l'incompréhension se mêla au soulagement. Le secret de Danny était préservé.

Pour le moment !

— Qui est Lenny Brusco ?

— L'un des hommes que votre neveu a vus lorsque vous étiez à la boutique de jouets.

Elle entendit la réponse de Madison, mais cela ne l'éclaira en rien. Il lui semblait qu'un épais brouillard obscurcissait son esprit.

— Quel est le rapport avec Sandra ?

— C'est précisément ce que nous aimerions savoir, répondit Gabe. Nous avons trouvé le numéro de téléphone de votre sœur écrit sur une pochette d'allumettes qui se trouvait dans l'appartement de Brusco.

Il l'observa attentivement mais ne put noter aucune réaction, à part de l'incompréhension. Il insista pourtant :

— Comment se sont-ils connus ?

Meghan se dirigea lentement vers le canapé et s'y laissa tomber.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Cal s'approcha d'elle.

— Votre sœur vous a-t-elle parlé de quelqu'un qui se serait appelé Lenny ? Voyait-elle une personne en particulier ?

— Non. Enfin, je ne sais pas.

— Vous ne savez pas !

L'intonation de Gabe exprimait l'incrédulité et l'agacement.

— Qu'est-ce que vous ne savez pas ? Si elle a parlé de lui, ou si elle voyait quelqu'un ?



Le ton sarcastique lui fit relever le menton.

— Les deux.

— Voyez-vous, mademoiselle Patterson...

Cal s'assit dans le fauteuil près du canapé et se pencha vers elle.

— Nous ne nous attendions pas à trouver le numéro de votre sœur chez notre suspect. Tout ce que vous pourrez nous apprendre sur ce qui s'est passé durant les dernières semaines de la vie de Sandra nous sera très utile.

Elle fut sensible à la délicatesse de Madison, mais elle ne pouvait, hélas, rien pour lui.

— J'aimerais pouvoir vous aider, mais je ne sais rien.

— Commençons par la raison qui l'a poussée à revenir en ville.

L'agressivité de Gabe était à présent retombée.

— Je crois avoir lu qu'elle vivait quelque part dans le Sud, poursuivit-il.

Du bout de l'index, Meghan redessina le motif imprimé sur le tissu du canapé.

— Je ne peux pas vous répondre.

En deux enjambées, Gabe fut devant le canapé. Et quand il s'assit, faisant ployer les coussins sous son poids, Meghan le trouva beaucoup trop proche.

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne voulez pas ?

— Je ne peux pas ! s'écria-t-elle.

Elle détestait la tournure que prenait cette conversation. Et elle le détestait d'insister autant. Il n'y avait rien qui la gênait plus que d'avoir à révéler l'état de ses relations avec sa famille.

— Je ne sais pas où était Sandra avant de revenir à Chicago, mais elle ne restait jamais longtemps au même endroit. Je ne savais même pas qu'elle était en ville avant que cet article ne parle de sa collaboration avec Wadrell.

Le silence qui suivit cet aveu était encore pire que les questions.

— Vous voulez dire que votre sœur et vous étiez brouillées ?

Meghan observa le lieutenant Madison en se retenant de rire. Brouillées. Quel euphémisme pour décrire une relation marquée de conflits. De ressentiment. De peur.

— On peut dire ça.

Elle avait conscience de l'ironie qui teintait sa voix, mais elle ne pouvait s'en empêcher.

— Je ne lui ai parlé qu'une seule fois après la sortie de l'article.

Elle s'était rendue à l'appartement de Sandra. Ce n'était que rétrospectivement qu'elle avait réalisé combien il lui avait été facile de trouver son adresse. Et comme il aurait été facile à d'autres, animés d'intentions moins louables, de le faire.

Elle refoula ce souvenir quand Gabe reprit la parole.

— Donc, vous ne lui avez parlé qu'une fois. Que vous êtes-vous dit ? A-t-elle mentionné quelqu'un en particulier ?

— Notre conversation n'a pas duré longtemps.

Juste assez longtemps pour que Sandra se moque de ses inquiétudes au sujet de sa collaboration avec la police. Et puis, un petit garçon était entré dans la pièce. Un enfant blond qui avait indéniablement un air de famille avec elle. La surprise avait été troublée par la façon étrange dont Sandra l'avait présenté.

« Tu aimeras mon fils. C'est un monstre, comme moi. Et nous savons toutes les deux ce que tu ressens pour les monstres, n'est-ce pas, Meggie chérie ? »

— C'est curieux qu'elle vous ait choisie pour élever son fils, remarqua Gabe.

— Il n'y avait personne d'autre.

— Et votre mère ?

Meghan haussa les épaules.

— Aux dernières nouvelles, ma mère se trouverait en Europe avec son sixième mari. Le juge a dû estimer que Danny serait mieux avec moi.

Soudain, elle jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.

— Je vais devoir vous demander de partir. C'est à mon tour d'aller chercher Danny et son ami à l'école, et je ne voudrais pas arriver en retard.

— Ils sont tous les deux dans la même école ?

Gabe esquissa un sourire.

— « Celle où on pense moins, et où on n'a pas mal à la tête » ?

— Non. Danny est dans une école privée. Mais celle d'Alex se trouve dans le même quartier.

Elle avait répondu sans vraiment réfléchir. Toute son attention était concentrée sur la façon dont le sourire de Connally transformait son visage. Quand la dureté de ses traits céda la place à une expression joyeuse, il était encore plus séduisant.

Décidément, il était bien plus dangereux qu'elle ne l'imaginait, et elle avait tout intérêt à garder ses distances.

— Nous allons vous laisser, mademoiselle Patterson. Merci de nous avoir reçus.

L'intervention de Cal mit fin à leur échange muet et Gabe rejoignit son coéquipier à la porte.

Soulagée, elle les regarda franchir le seuil lorsque Gabe se tourna soudain vers elle.

— Gardons le contact.

Une fois la porte refermée, elle serra les bras autour d'elle comme pour se protéger.

Elle aurait dû interpréter les dernières paroles de Connally comme une menace.

Au lieu de quoi, celles-ci résonnaient en elle comme une agréable promesse.

\* \* \*

Ignorant la conduite méthodique de son coéquipier, Gabe fourragea dans la boîte à gants.

— Quelle barbe !

Il claqua violemment la trappe.

— Arrête-toi à la prochaine station-service. Je n'ai plus de chewing-gum.

Cal plongea la main dans sa poche et en sortit une boîte de pastilles de menthe sans sucre.

— Essaie ça.

— Tu n'aurais rien à la nicotine ?

Il leva les sourcils devant le regard sévère de Cal.

— Hé ! Je plaisante.

Il secoua la boîte au creux de sa paume, fit tomber un peu trop de pastilles et fourra le tout dans sa bouche.

Nom d'un chien ! songea-t-il. Ils n'avaient pas lésiné sur le menthol.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

A la question de Cal, Gabe arbora un air ahuri.

— Hein ?

— Ne joue pas les idiots avec moi, Connally. Je te parle de Meghan Patterson. Tu as dîné avec elle, hier ?

— Tu sais qu'il existe une vitesse minimum ? Conduire trop lentement est aussi dangereux que de faire des excès de vitesse.

Sa remarque ne changea rien à la conduite de Cal, ni à son expression stoïque.

Se voyant acculé, Gabe finit par répondre.

— Je lui ai apporté quelques plats chinois. Pas de quoi en faire une histoire. Je t'ai dit que j'essayais de gagner sa confiance.

— Je ne l'aurais pas deviné en voyant ton petit numéro de tout à l'heure.

— Pardon ?

Les mains posément fixées sur le volant, le regard sur la route, Cal railla :

— Tu t'es rué sur elle en l'accusant presque de nous avoir menti. Je m'étonne qu'elle ne nous ait pas jetés dehors.

— Je ne vois pas pourquoi, marmonna Gabe.

— Allons donc !

Gabe se mit à tambouriner du bout des doigts sur son accoudoir.

— Reconnais que tu as été aussi surpris que moi en découvrant que le numéro était celui de Sandra Barton.

— C'était pour le moins inattendu, en effet, répondit Cal d'un ton placide.

— J'ai donc pensé que Meghan... enfin, Mlle Patterson, en savait plus que ce qu'elle avait dit.

— Mais tu la crois maintenant qu'elle dit qu'elle avait coupé les ponts avec sa sœur ?

— Mouais.

— Quoi qu'il en soit, ta réaction était excessive.

Gabe préféra ne pas relever. Cal était vraiment agaçant avec sa manie de vouloir tout analyser.

— Et si on allait faire un tour au *Sunrise Lounge* au lieu de jacasser comme deux commères ?

Cal tourna obligeamment au carrefour suivant et se dirigea vers les faubourgs.

— Tu veux savoir ce que je pense ?

Gabe renversa la tête sur le dossier, ferma les paupières et soupira lourdement.

— Je suis fasciné par ce que tu penses.

Ignorant le sarcasme, Cal continua.

— Je crois que j'ai été témoin de quelque chose entre toi et cette jeune femme.

— Quelque chose ?

— C'est cela même. Ne fais pas l'idiot, Connally. Tu sais très bien de quoi je parle. J'ai passé un mauvais quart d'heure à me demander comment j'allais t'empêcher de l'arrêter, voire de l'enlever.

— L'enlever, rien que ça ? Toi, tu as recommencé à lire les romans sentimentaux de Becky.

Mais Cal ne voulait pas démordre de son idée.

— Je crois qu'elle te plaît.

Sans ouvrir les paupières, Gabe répliqua :

— Et moi, je crois que tu as une imagination un peu trop débridée.

\* \* \*

Le *Sunrise Lounge* était un bar à la mode, dans un quartier en plein renouveau, mais à cette heure-ci, l'endroit était presque désert. Les deux hommes se dirigèrent vers le comptoir, où le barman discutait avec un client.

Tout en sachant qu'ils avaient déjà été identifiés, Gabe écarta cependant son manteau pour révéler l'insigne fixé à sa ceinture.

— Lieutenants Connally et Madison. Nous aurions quelques questions à vous poser. Vous êtes le

seul employé ici ?

— Non. Je crois qu'Yvonne est dans la réserve. Les autres ne vont pas tarder à arriver.

— Eh bien, nous commencerons par vous deux. Vous voulez bien aller chercher votre collègue ?  
Au lieu de quitter le comptoir, l'homme tourna la tête et cria à tue-tête.

— Technique intéressante, observa Cal.

— Bruyante, mais efficace, approuva Gabe.

Une jolie brune franchit la porte pivotante, l'air furieux.

— Je te promets, Jack, que si tu continues à hurler comme ça...

Le reste de sa phrase se perdit quand elle aperçut les deux policiers.

— Bonjour, messieurs, roucoula-t-elle.

Elle s'avança jusqu'à eux d'un pas dansant.

— Que puis-je pour vous ?

Comme elle se penchait, ils eurent droit à une intéressante vue sur son décolleté.

— Votre nom ?

Les cils lourdement chargés en mascara papillonnèrent et elle ronronna :

— Yvonne Basily. Je suis la gérante. Dites-moi ce que vous désirez, et je ferai tout mon possible pour vous satisfaire.

Gabe plongea la main dans sa poche, en sortit les photos de Sandra et de Brusco et le posa sur le bar.

— Vous les avez déjà vus ?

Yvonne étudia les deux clichés en faisant la moue, puis elle tapota la photo de Lenny d'un ongle rouge vif.

— C'est un client régulier. Il vient toutes les semaines. Mais je n'ai jamais vu la femme.

Gabe s'adressa au barman.

— Et vous ?

L'homme se pencha pour mieux voir.

— Pareil. Je connais le type.

— Vous savez comment il s'appelle ?

— Lenny, répondit Yvonne. Mais on ne connaît pas son nom de famille.

Le barman hocha la tête.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Je ne suis pas sûre. Pas cette semaine... Peut-être la semaine dernière.

Elle jeta un coup d'œil à Jack qui acquiesça de nouveau.

Ils posèrent encore quelques questions mais n'obtinrent pas plus d'informations.

— Et le personnel de salle ?

Si Lenny était un client régulier, se dit Gabe, les serveuses en sauraient peut-être plus sur lui.

— Vous voulez dire, nos hôtesse ? corrigea Yvonne avec une moue vexée.

— Si vous voulez. Quand prennent-elles leur service ?

— Pas avant une demi-heure.

Se résignant à cette nouvelle corvée, Gabe répondit :

— Nous allons les attendre.

Yvonne échangea un regard contrarié avec Jack.

— Ça va être le rush. Ce serait mieux que vous reveniez à la fermeture.

— Croyez bien que nous sommes navrés de vous déranger, répliqua Gabe d'un ton ironique.  
Mais je sais que vous avez à cœur de nous aider.

Une heure plus tard, Gabe et Cal n'étaient pas plus avancés. La plupart des serveuses avaient admis qu'elles connaissaient Lenny, au moins de vue, mais aucune d'elles n'avait reconnu la photo de Sandra.

Tandis qu'il attendait de pouvoir interroger la dernière serveuse, Gabe laissa libre cours à sa mauvaise humeur.

— Nous sommes dans une impasse. Tout ce que nous avons appris, c'est que Brusco est un chaud lapin.

— Comme si nous ne le savions pas déjà après avoir fouillé sa chambre !

Cal consulta sa montre.

— Il commence à se faire tard. Je ferais mieux d'appeler Becky.

— On a prévu une petite soirée spéciale ?

Gabe envoya un coup de coude dans les côtes de son coéquipier en se réjouissant de le voir rougir.

Cal s'agita nerveusement sur sa chaise.

— Toutes les soirées sont spéciales quand on rentre retrouver la personne qu'on aime.

— Bien sûr, approuva Gabe.

En réalité, il n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait vouloir dire. Et il doutait de le savoir un jour.

Il tourna la tête vers la serveuse qui s'approchait.

— Tracie — *ie, pas y* —, les informa-t-elle d'une voix essoufflée, paraissait à peine dix-neuf ans.

Et sans son épais maquillage, elle avait probablement l'air encore plus jeune, songea Gabe. Il garda le silence tandis que Cal expliquait l'objet de leur visite et lui montrait les photos.

— C'est Lenny Brusco, dit-elle aussitôt. Il est tout le temps là. Il est plutôt cool. Toujours à plaisanter avec les filles, vous voyez ?

— Vous le connaissez bien ?

Elle haussa les épaules.

— On se parle quelquefois.

— Et la femme ? insista Cal. Vous ne l'avez jamais vue ?

Tracie jeta un coup d'œil affolé vers le barman qui semblait la surveiller, et secoua vigoureusement la tête.

— Non. Je ne connais que Lenny. Je n'ai jamais vu personne avec lui.

— Vous avez une pièce d'identité, Tracie ? demanda Gabe d'un ton doux.

La jeune femme parut de plus en plus affolée.

— Pas sur moi. Pourquoi ?

— J'aimerais bien y jeter un œil. Histoire de vérifier votre date de naissance, par exemple.

Elle jeta de nouveau un coup d'œil au barman.

— Je suis assez âgée pour ce que vous avez en tête.

— Je parie que non. Tu as quel âge ? Quinze ans ?

— Je dirais plutôt seize, dit Cal.

Tracie s'humecta les lèvres et baissa la voix.

— Pourquoi vous me harcelez comme ça ?

— Je ne peux pas répondre pour mon coéquipier, mais personnellement j'ai l'impression qu'on

nous mène en bateau depuis une heure, et ça commence un peu à m'agacer.

— Et moi, j'ai faim, expliqua Cal. Je n'y peux rien, je suis toujours désagréable quand j'ai faim.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis, Tracie ? Tu nous rencardes, ou on appelle la brigade des mineurs.

— Vous charriez, les mecs. Je vais avoir dix-huit ans dans six semaines.

— Et la façon dont tu vas passer ces six semaines ne dépend que de toi.

Secouant la tête pour donner le change à Jack qui l'avait toujours à l'œil, Tracie murmura :

— D'accord, elle est venue ici deux ou trois fois. Un soir, Lenny l'a invitée à boire un verre avec lui.

— Ils ne sont pas venus ensemble ?

— Non. Mais la fois suivante, elle est allée le rejoindre directement à sa table. C'est tout ce que je sais.

— C'était quand ?

— Il y a longtemps. Je ne me souviens pas exactement.

Tracie plissa le front.

— Ça remonte à peu près à trois mois.

Gabe regarda la jeune femme s'éloigner avec un empressement évident. Puis il se tourna vers son coéquipier.

— J'ai lu le dossier de Sandra Barton. Figure-toi qu'elle est morte, il y a trois mois.

Cal se massa pensivement le menton.

— Barton rencontre Brusco à deux ou trois reprises et elle meurt quelques jours plus tard. Coïncidence ?

— Possible.

Gabe se leva et attendit que son coéquipier fasse de même.

— Mais ça me paraît quand même un peu gros.

## 6

— Meghan ? fit la voix de Gabe dans le combiné.

— Mmm ?

A moitié endormie, Meghan se redressa contre les oreillers et bâilla.

— Vous êtes encore au lit ?

Elle remonta les couvertures comme s'il pouvait la voir au téléphone.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il garda un moment le silence, assez longtemps pour qu'elle regrette la façon dont elle s'était exprimée.

— Qu'avez-vous fait des affaires de votre sœur ?

— Pourquoi ?

Elle s'attendait à une réponse impatiente, mais il y avait de l'amusement dans la voix de son interlocuteur.

— Vous ne pouvez pas répondre directement à une question ? Je voudrais les voir. Je trouverai peut-être un indice susceptible de m'éclairer.

Tandis que Gabe parlait, Meghan tenta d'ignorer la chaleur insidieuse qui se propageait dans ses veines. Il y avait quelque chose de curieusement intime à discuter avec cet homme alors qu'elle était encore au lit. Il aurait presque pu se trouver à côté d'elle, la peau encore brûlante de leurs ébats nocturnes.

Cette image inattendue lui fit monter le rouge aux joues et rendit sa voix plus cassante qu'elle ne l'aurait voulu.

— Vous croyez que je n'y ai pas déjà pensé, lieutenant ? J'ai déjà fouillé ses affaires. Il n'y a rien d'intéressant. Les seuls détails dignes d'intérêt, je les ai lus dans les journaux.

— Vous n'êtes pas flic, que je sache. Quelque chose peut vous avoir échappé.

— Ça m'étonnerait, marmonna-t-elle.

— Le type qui est allé jeter un œil à la voiture de votre sœur m'a dit qu'il n'avait rien trouvé de suspect. Mais hier, Cal et moi avons découvert que Sandra et Lenny Brusco se connaissaient.

Meghan retint son souffle.

— Et... ?

— Il se pourrait que Brusco soit la dernière personne à l'avoir vue vivante.

Un silence suivit cette révélation, tandis que Meghan réfléchissait.

— Vous voulez des réponses au sujet de la mort de Sandra, insista Connally. L'inspection de sa voiture n'a rien donné. Ses affaires nous mettront peut-être sur une piste.

Elle crispa les doigts sur le combiné.

— J'ai tout mis au garde-meuble en attendant que Danny soit assez grand pour décider de ce qu'il voulait garder.

— Nous pourrions y aller ce soir.

La voix de Connally s'était faite plus basse encore. Persuasive, caressante.

— Vous voulez que j'apporte de quoi dîner ?

— Non !

Elle avait soudain hâte de mettre fin à la conversation.

— Nous n'aurons qu'à nous retrouver là-bas.

Elle lui donna l'adresse.

— Je ne pourrai pas y être avant 19 heures, précisa-t-elle.

— Ça me convient très bien.

Il y eut une pause, puis Gabe ajouta :

— Vous avez pris la bonne décision, Meghan.

La bonne décision !

Elle observa le combiné dans sa main après la fin de la conversation. L'inspection du garde-meuble était probablement ce qu'il fallait faire pour que Sandra repose enfin en paix. Cela permettait aussi, plus tard, de répondre aux questions que Danny se poserait en grandissant.

Mais quel dommage que cela l'oblige aussi à continuer à fréquenter ce diable d'homme !

\* \* \*

— Ce n'est pas une mince affaire de vous rencontrer, monsieur Jamison.

Gabe ignora le fauteuil de cuir que lui désignait le directeur général de *Golden Enterprises* et fit le tour de la pièce luxueusement décorée.

— Je suis un homme occupé, si c'est ce que vous voulez dire.

Gabe écarta les lames du store qui occultait la baie vitrée et jeta un coup d'œil à l'extérieur. La vue sur le lac était magnifique.

— Oui, c'est sûrement ce que j'ai voulu dire.

Il revint vers l'homme aux cheveux décolorés en blond platine qui l'observait derrière son vaste bureau d'acajou brillant comme un miroir.

— Dès que j'ai su que la police voulait m'interroger, j'ai réglé mes affaires à Zurich et je suis revenu ici aussi vite que possible, affirma celui-ci, avec un large sourire commercial.

— Que pouvez-vous nous dire sur *Ultimate Video* ?

— C'est une des nombreuses sociétés qui composent notre holding. Que voulez-vous savoir, au juste ?

— Nous essayons de retrouver la trace de l'un de vos employés. Lenny Brusco.

— Vous n'êtes pas le seul. On m'a appris qu'il ne s'était pas présenté à son poste depuis plusieurs jours. Je crois que je vais devoir lui chercher un remplaçant.

— Un autre taulard ?

Todd Jamison blêmit sous son bronzage artificiel.

— Je vous demande pardon ?

— Saviez-vous que Lenny Brusco avait fait de la prison ? demanda Cal.

Comme l'homme ne répondait pas, il continua.

— J'interprète votre silence comme une réponse négative. Voyez-vous, c'était le détail qui nous



chiffonnait. Il n'est pas courant qu'un repris de justice se voie confier un emploi lui permettant de manipuler de fortes sommes d'argent en liquide. Comment l'avez-vous recruté ?

La convivialité de façade s'était évanouie. L'expression de Jamison était glaciale.

— Messieurs, j'emploie des gens qui se chargent de ces corvées pour moi. Mais vous avez raison : quelqu'un a mal fait son travail, et j'ai l'intention de remédier à cela.

Gabe l'enveloppa d'un regard suspicieux.

— Depuis quand êtes-vous en poste ?

Jamison joignit devant lui ses mains parfaitement manucurées, tel un enfant de chœur s'appêtant à réciter sa prière.

— Depuis un peu plus d'un an. Pourquoi ?

— Ce doit être un travail exigeant.

— C'est exact.

Il eut un sourire d'autosatisfaction.

— Mais je possède les compétences requises.

— Vous savez qui occupait le poste avant vous ?

— Non.

Gabe se laissa tomber dans l'un des fauteuils et scruta attentivement son interlocuteur.

— Vous suivez personnellement la gestion journalière des différentes sociétés ?

L'homme eut un petit rire méprisant.

— Comment voulez-vous que je trouve le temps de tout contrôler ? J'ai des administrateurs pour ce genre de tâche. Je me contente de jeter un œil aux résultats. Tant que *Ultimate Video* dégage des profits, je n'ai aucune raison de m'y intéresser de près. Sous-entendriez-vous que j'aurais dû le faire ?

Gabe leva un sourcil.

— Pas nécessairement. J'essaie simplement de comprendre le fonctionnement de votre société. Avez-vous un supérieur hiérarchique ? Ou le titre de directeur général est-il une façon originale de désigner le véritable propriétaire ?

Jamison ajusta les revers de son costume Armani.

— Je regrette de ne pouvoir vous aider davantage.

Il se leva pour leur signifier que l'entretien était terminé.

— Mais si vous trouvez Brusco, vous pouvez lui dire de ma part qu'il est renvoyé.

\* \* \*

\* \* \*

— Comment ça s'est passé avec Jamison ? demanda le capitaine Burney, une heure plus tard. Vous le croyez impliqué dans cette histoire de blanchiment d'argent ?

— Je ne le rayerais pas de la liste, répondit Gabe.

Il plongea la main dans sa poche et prit une pastille à la menthe. Cela n'améliora pas son humeur. Il avait la bouche aussi fraîche qu'une forêt de sapins, mais toujours autant envie de fumer.

— C'est quand même le directeur général. Brusco aurait-il pu faire l'échange d'argent sans qu'il le sache ?

Il jeta l'emballage de la pastille dans la corbeille sous le bureau du capitaine.

— Il ne s'est pas montré très coopératif, expliqua Cal.

— Vous lui avez dit sur quoi vous enquêtiez ?

Gabe secoua la tête.

— Seulement que nous cherchions Brusco. Il n'a pas demandé pourquoi.

Le capitaine Burney hocha pensivement la tête.

— Epluchez l'emploi du temps de Brusco quand vous l'aviez en filature. Etudiez toutes les photos que vous avez prises quand vous étiez en train de surveiller les magasins. Vous trouverez peut-être quelque chose.

\* \* \*

Le problème, songea Gabe en récapitulant les instructions du capitaine quelques heures plus tard, c'est qu'ils avaient pris des centaines de photos. Repérer les clients réguliers n'était pas évident. Les identifier relevait du défi. Et même s'ils parvenaient à en identifier au moins un, il s'agirait à tous les coups d'un instituteur à la retraite passionné de cinéma.

La vue de Gabe commençait à se brouiller et il décida qu'il était temps de faire une pause. Quelque chose le tourmentait depuis sa visite à Jamison, et il avait besoin de vérifier son intuition. Il se connecta à l'Internet et consulta la base de données des transactions immobilières locales.

Dix minutes plus tard, il avait trouvé ce qu'il cherchait.

— Hé, viens un peu voir !

Cal releva la tête de la pile de photos qu'il passait en revue.

— Qu'est-ce que tu fais ? Reviens bosser.

— Viens voir, je te dis. Tu ne t'es pas demandé à qui appartenait *Ultimate Video* ?

Avec un long soupir de martyr, son coéquipier se leva et fit le tour de son bureau.

— On sait déjà que ça appartient à *Golden Enterprises*. Où est le scoop ?

— Regarde qui l'a vendu.

Gabe se recula sur son siège pour que Cal puisse voir l'écran de plus près.

— Victor Mannen ?

La voix de Cal exprimait le plus profond dégoût.

— Ça, c'est une ordure de première.

— Tu peux le dire.

— Mais pourquoi aurait-il vendu ? C'est une affaire qui a l'air de bien marcher.

— Son dernier procès a dû lui coûter cher. Il avait peut-être besoin d'argent pour payer ses avocats.

Quelques années plus tôt, l'homme avait été arrêté pour meurtre. Deux semaines avant le procès, l'un des témoins avait été sauvagement assassiné. Le second avait comme par hasard décrété qu'il n'était pas assez sûr de ce qu'il avait vu pour témoigner.

Trouver le nom de Mannen mêlé à cette enquête procurait à Gabe une sensation désagréable. Il consulta sa montre et découvrit avec plaisir qu'il était presque 17 heures. Plus que deux heures à attendre avant de retrouver Meghan.

— Hé, Connally ! cria un de ses collègues à l'autre bout de la pièce. Tu as de la visite.

Il releva la tête en espérant vaguement découvrir la femme qui avait dominé ses pensées toute la journée.

La réalité le frappa de plein fouet.

— Maman..., dit-il d'une voix morne.

Joyce Reddington adressa un sourire timide à son fils. Le genre de sourire qui hésitait entre l'espoir et la crainte, ce qui avait le don d'exaspérer Gabe. Elle avait les doigts crispés sur la poignée du sac en cuir qu'il lui avait envoyé pour son anniversaire.

— Gabriel.

Elle s'avança jusqu'au bureau d'un pas hésitant.

— Comment vas-tu ?

— Bien.

Gabe jeta un coup d'œil autour de lui et vit que toutes les têtes étaient tournées de son côté.

— Je vais prendre un café.

Cal hocha la tête, tout en sachant que Gabe avait parlé à la cantonade.

— Oui, d'accord.

Gabe fit le tour de son bureau et, prenant sa mère par le coude, la guida jusqu'à la salle de repos.

— Un café ?

— Oh, non !

Joyce secoua sa tête grisonnante.

— Je ne bois plus de café. Butch dit que c'est mauvais pour ma santé, et il a sûrement raison.

Gabe tira une chaise et prit appui sur le coin de la table.

— Oui, Butch est un expert dans beaucoup de domaines.

A ces mots, Joyce crispa un peu plus ses mains sur la poignée du sac.

— Quel dommage que tu ne le comprennes pas mieux. C'est un brave homme. Il a été bon pour moi, bien plus que je ne le méritais.

Gabe préféra changer de sujet.

— Qu'est-ce qui t'amène par ici ?

— Il y avait un grand rassemblement religieux en ville. Tu aurais dû voir ça. Tout le monde chantait et tapait dans ses mains. Et nous avons entendu des prédicateurs vraiment excellents.

Cela expliquait pourquoi Joyce avait été autorisée à quitter sa morne banlieue. Les seules choses qui pouvaient amener Butch en ville étaient l'alcool et la bible. Dans les mains de cet homme, les deux étaient tout aussi dangereux.

— Où est Butch ?

— Oh, il m'attend pendant que je fais quelques courses.

Ce qui voulait dire qu'il se soûlait dans un bar quelconque pendant que Joyce allait quémander un arrangement.

Gabe connaissait trop bien le scénario pour mâcher ses mots.

— Que veut-il ?

— Oh, rien. Rien du tout. Tu as été tellement gentil avec nous. Nous ne voudrions pas...

— Maman !

Devinant son impatience, Joyce s'interrompit et se mordit la lèvre.

— Eh bien, en fait, je voulais te demander un conseil. Tu sais que j'adore cette maison que tu m'as achetée. C'est le plus bel endroit où j'ai jamais vécu, mais elle est vraiment trop grande pour Butch et moi. Nous n'avons pas besoin de deux chambres. Et ce jardin...

Elle bafouilla et fit un effort visible pour se ressaisir.

— Nous devenons trop vieux pour entretenir un si grand jardin.

Son sourire s'apparentait maintenant à une grimace.

— Ne crois pas que nous n'apprécions pas tout ce que tu as fait pour nous.

— Je n'ai pas acheté la maison pour Butch, mais pour toi. Et je sais pourquoi j'ai fait rédiger l'acte de propriété à nos deux noms. Tu vas donc dire à Butch qu'il peut renoncer à l'idée de vendre la maison et d'empocher tout l'argent.

Gabe lut dans les yeux de sa mère qu'il avait vu juste et, une fois de plus, il maudit l'homme avec lequel elle s'entêtait à rester.

— Maman.

Il se força à parler gentiment.

— Tu aimes cette maison. Et aussi ton jardin.

— C'est vrai que j'aime bien m'occuper de mes fleurs, commença-t-elle.

Puis, comme si l'enthousiasme dans sa voix constituait une trahison, elle revint à son discours initial, visiblement appris par cœur.

— Mais un endroit plus petit serait mieux pour nous. Peut-être un appartement ?

— Tu diras à Butch que c'est non.

Son intonation ne souffrait pas la contradiction.

— Et si l'entretien de la maison et du jardin représente trop de travail pour toi, j'engagerai quelqu'un pour t'aider.

Une étrange lueur de fierté éclaira le visage de Joyce.

— Mon petit Gabriel, tu es vraiment le meilleur fils dont une mère puisse rêver.

Il s'écarta avant qu'elle ait eu le temps de l'embrasser et ouvrit la porte.

— Dis-moi si tu as besoin de quelque chose. Tu sais que je t'ai ouvert un compte à l'épicerie de ton quartier.

— Je sais, et je ne veux pas t'en demander plus.

Une expression indécise traversa son visage autrefois ravissant mais qui portait maintenant les signes de son passé mouvementé.

— Ce serait bien de te voir plus souvent. Tu pourrais peut-être venir dîner, un jour ?

Gabe refoula l'émotion qui le gagnait. Certains sentiments gagnaient à rester enfouis là où ils étaient.

— Ouais, peut-être. On verra.

Elle franchit le seuil, hésita, et leva les yeux vers lui.

— Eh bien, au revoir, Gabriel.

La main posée sur le chambranle de la porte, il regarda sa mère s'éloigner. Il aurait aimé pouvoir éprouver un sentiment normal, un sentiment qui n'aurait pas été entaché d'amertume et de regrets.

Cal le rejoignit, sa parka à la main.

— Je m'en vais. Et toi ?

— Ouais...

Ravi de cette diversion, Gabe regagna son bureau.

— Je crois que je vais y aller aussi.

— Tout va bien ?

L'intonation prudente de Cal indiquait qu'il avait conscience d'avancer en terrain miné.

— Evidemment.

Gabe attrapa son blouson sur le dossier de son fauteuil et l'enfila.

— Pourquoi voudrais-tu que ça n'aille pas ?

Le coup frappé à la vitre de la portière fit sursauter Meghan. Puis elle reconnut avec soulagement la silhouette de Connally qui se penchait pour voir à l'intérieur. Elle prit son sac, sortit de la voiture et actionna la commande de fermeture des portières.

— Je ne vous ai pas vu arriver.

— Normal. J'aime bien surveiller les gens en cachette et les surprendre.

Elle lui jeta un regard glacial tandis qu'ils traversaient la rue.

— Finalement, vous employez les mêmes méthodes que les voyous.

— C'est une façon de voir les choses.

Elle le dévisagea avec curiosité. Il n'avait pas l'air commode, ce soir. Qu'est-ce qui pouvait bien faire sortir de ses gonds le stoïque lieutenant Connally ?

Enfin, ça ne la regardait pas.

— J'ai apporté une torche, dit-elle.

Elle dut accélérer le pas pour rester à sa hauteur.

— L'entrepôt est éclairé, mais à cette heure-ci, ce ne sera pas évident de voir jusqu'au fond des boxes.

Il tourna brusquement la tête vers elle, et la jeune femme regretta de ne pas avoir gardé le silence.

— Ne me dites pas que vous êtes déjà venue ici la nuit.

— Non, pas la nuit.

Elle montra son badge au gardien qui leur fit signe de passer.

— Mais vous êtes venue seule. A la tombée du jour.

Il soupira.

— C'était vraiment une idée stupide.

— Merci pour le compliment.

A présent, c'était elle qui marchait devant, en faisant lourdement résonner ses talons sur le sol en béton.

— Je me demande comment j'ai pu vivre jusqu'ici sans vos précieux conseils.

— Vous avez eu de la chance.

Ils entrèrent dans l'ascenseur, et Meghan pressa le bouton du troisième sous-sol.

— Cette ville est dangereuse pour les femmes.

— Ça fait des années que j'y vis sans avoir rencontré le moindre problème.

— Pardon, Votre Altesse, je ne voulais pas me montrer désobligeant.

Ses excuses manquaient de sincérité, et cela ne fit qu'exacerber la colère de Meghan.

— Désobligeant ? Vous venez d'apprendre un nouveau mot et vous essayez de le placer, lieutenant ?

Bon sang, elle lui mettait les nerfs en pelote ! songea Gabe tandis que la porte de l'ascenseur s'ouvrait. Il lui emboîta le pas, profitant du fait d'être derrière elle pour admirer le balancement de ses hanches.

— Vous avez raison, je l'ai appris aujourd'hui. C'est fou ce qu'on apprend dans ce métier.

L'endroit était construit comme un parking souterrain, mal éclairé et truffé de recoins sombres qu'affectionnaient les vagabonds. Il n'était pas difficile de déjouer la vigilance des gardiens, et c'était aussi le terrain de jeu favori des voleurs à la recherche des objets de valeur dans les containers. Une vraie caverne d'Ali Baba. Et il n'y avait qu'à se servir.

Gabe suivit Meghan dans le dédale d'allées bordées de caissons métalliques fermés par une simple chaîne cadenassée. Une simple pince coupante et le tour était joué.

Gabe balaya la zone du regard. Apparemment, ils étaient seuls.

Meghan s'arrêta devant un container, et mit sa clé dans le cadenas. La porte s'ouvrit dans un grincement sinistre et Gabe s'avança à l'intérieur.

— C'est tout ?

Meghan sortit la torche de son sac et l'alluma.

— Sandra vivait dans un meublé. J'ai donné ses vêtements, emporté les affaires de Danny chez moi et mis tout le reste ici.

Meghan observa les cinq cartons alignés dans le fond. Quelle triste façon de résumer une vie ! Cependant, elle refusa de s'apitoyer : Sandra avait laissé bien plus que quelques souvenirs matériels. Elle avait laissé Danny. Et, à travers lui, elle continuerait à vivre d'une certaine façon.

Gabe mit un genou à terre et ouvrit l'un des cartons. Il en sortit un album photo qui datait de l'enfance de Meghan et commença à en tourner les pages.

Sans un mot, il lui prit la torche des mains et braqua le faisceau lumineux sur un cliché.

— C'est vous, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle d'un ton sec.

Elle avait peu de souvenirs heureux de son enfance, ce qui expliquait pourquoi elle avait préféré ne pas prendre l'album chez elle. Elle avait passé des années à essayer d'oublier son passé, et n'avait pas envie de le revivre aujourd'hui, surtout pas avec Gabe à ses côtés.

Il posa l'album et détailla le reste du carton. En reconnaissant le dossier contenant des coupures de presse, Meghan se prépara à subir de nouvelles questions.

Sandra avait méticuleusement réuni tous les articles qui lui avaient été consacrés, et comme elle ne manquait jamais une occasion de médiatiser ses dons, le dossier était épais.

— On dirait que cette collaboration avec Wadrell n'était pas la première expérience de votre sœur dans ce domaine, remarqua-t-il.

— Pas vraiment.

A son grand soulagement, il remit en place le dossier sans faire d'autre commentaire et s'attaqua au carton suivant qui contenait quelques jouets de Danny.

— Il n'y a vraiment pas grand-chose, constata Gabe.

— Je vous l'avais dit.

— Pas de photos embarrassantes de vous ? Je ne me suis pas vraiment attardé sur l'album.

— Non. Il y a juste quelques Polaroid récents de Sandra. Je crois qu'ils sont ici.

Elle ouvrit le quatrième carton et en sortit une poignée de photos.

— Voilà !

Gabe consulta sa montre.

— Je termine et je vous suis jusque chez vous pour être sûr que vous rentrez saine et sauve.

Sachant qu'il ne pouvait pas la voir, Meghan leva les yeux au ciel.

— Ce n'est pas nécessaire, lieutenant.

— Faites-moi rire. J'adore quand...

Il s'interrompit brutalement.

— Je vous l'ai déjà dit, reprit Meghan. Je suis parfaitement capa...

Une main pressée sur sa bouche étouffa ses derniers mots.

Ce contact inattendu fit naître au creux de son estomac un pincement délicieux et surprenant, et elle n'eut pas le réflexe de se débattre.

Il y eut un raclement, puis le silence.

Au bout de quelques secondes, Meghan repoussa sa main.

— Je vous trouve bien nerveux, ce soir.

Il se leva en silence et marcha jusqu'à la porte du box.

— Il y a quelqu'un.

— Et alors ? Des tas de gens ont le droit d'être ici. A commencer par tous ceux qui louent un box. Arrêtez votre paranoïa.

Comme pour la contredire, la lumière s'éteignit soudain. Aussitôt, Gabe coupa la torche et recula.

— Prenez ça, murmura-t-il. Mais ne l'allumez pas avant que je vous le dise.

Il la poussa vers le fond et posa une main sur son épaule pour la faire s'asseoir au milieu des cartons.

— Ne bougez pas.

Puis il disparut dans l'obscurité.

Meghan tendit l'oreille mais ne perçut aucun bruit.

Le son de sa propre respiration semblait aussi assourdissant qu'une sirène dans ce silence.

Les minutes s'étirèrent et son imagination s'emballa.

Soudain, il y eut un grand fracas, suivi de bruits de pas qui couraient vers la sortie.

Folle d'inquiétude, elle se leva et se dirigea vers la porte.

Que faire ?

Si Gabe poursuivait un intrus, elle était de toute façon trop loin pour lui venir en aide.

Au moment où cette pensée lui traversait l'esprit, une silhouette se profila dans l'ombre.

— Gabe ? appela-t-elle d'une voix mal assurée.

Elle leva la torche et poussa maladroitement l'interrupteur. Elle sentit alors qu'on lui tordait le bras. Puis une douleur fulgurante explosa dans sa tête.

Elle tomba à terre et la torche lui glissa des mains, tandis qu'elle se sentait happée par les ténèbres.

La clé tourna dans la serrure et Danny sentit son estomac se nouer.

La poignée tourna. Il se rua vers la porte, indifférent aux protestations de Callie.

— Salut, champion ! fit Connally.

Danny ignore le policier et lança ses bras autour des jambes de sa tante.

— Mais, qu'est-ce que je vois ?

La voix de tante Meggie était tremblante.

— Tu ne devrais pas être couché, toi ?

Il se blottit contre elle, entendant à peine les explications de Callie. Il avait senti que quelque chose n'allait pas bien avant qu'il entende le téléphone sonner chez sa baby-sitter, avant qu'il voie l'inquiétude sur son visage.

— Ta tante a besoin de dormir, fit Callie. Je parie que ça n'était jamais arrivé avant, hein ? Qu'elle aille au lit avant toi.

Danny desserra un petit peu ses bras et leva les yeux vers le policier.

— Est-ce qu'elle va mourir ?

— Bien sûr que non ! protesta Meggie, horrifiée. Je me suis cogné la tête, et le lieutenant Connally m'a emmenée voir un médecin.

Danny recula pour voir le visage de sa tante.

Sa voix était bizarre. Peut-être qu'elle n'aimait pas les docteurs. Peut-être qu'on lui avait fait une piqûre. Il n'aimait pas du tout les piqûres.

Il s'écarta et regarda le policier conduire tante Meggie vers sa chambre.

Callie lui dit qu'elle allait le mettre au lit, mais il ne voulait pas obéir. Finalement, après avoir chuchoté quelque chose à sa tante, la voisine s'en alla.

Danny s'assit sur le bord du canapé et réfléchit à ce qu'il devait faire.

Il était content. Tante Meggie allait bien. Elle avait un gros bandage blanc sur sa tête, un peu de sang dans ses cheveux. Une fois, il s'était cogné la tête très fort, mais il n'y avait pas eu de sang.

Il y pensa pendant un moment, puis il se laissa glisser du canapé et alla vers sa chambre.

Raina disait que ce n'était pas bien de regarder dans la tête des gens, ne serait-ce qu'un tout petit peu. Mais, s'il ne le faisait pas, comment pourrait-il savoir si tante Meggie allait vraiment bien ?

Pendant qu'il les regardait, à l'entrée de la chambre, il se dit que le policier avait l'air bizarre dans la pièce. Comme s'il était trop grand et trop fort pour être là, au milieu des affaires de tante Meggie. Elle avait plein de jolies choses qui se cassaient facilement. Il en savait quelque chose. Il



espérait que le policier n'allait rien casser.

Il regarda très fort tante Meggie et laissa toutes ses pensées entrer en lui. Elle avait drôlement mal à la tête. Et elle était un peu en colère, et un peu fatiguée. Et aussi, elle avait peur. Il se demanda pourquoi. Il savait qu'elle ne répondrait pas s'il lui posait la question. Il se mit à avoir peur aussi.

— Elle a besoin de dormir, dit le policier.

Il remonta les couvertures sous le menton de tante Meggie et vint le rejoindre à la porte.

— Qu'est-ce que tu en penses, champion ? On lui laisse la lumière ?

Ravi d'être consulté, Danny secoua la tête.

— Elle se sentira mieux demain matin, dit-il d'un ton grave.

Il tendit la main et actionna l'interrupteur.

Une main sur l'épaule de l'enfant, il le poussa vers le couloir et referma la porte derrière eux, faisant mine de ne pas entendre les protestations de Meghan. Il connaissait assez les femmes pour savoir quand il devait faire semblant d'être sourd.

Une fois dans le salon, il prit la pleine mesure de ses responsabilités. Meghan avait besoin de quelqu'un pour veiller sur elle cette nuit. Il se moquait de ce que ce jeune crétin d'interne lui avait dit. Les blessures à la tête pouvaient causer des dégâts invisibles.

Il baissa les yeux vers Danny, qui l'observait d'un air sombre. Meghan n'était pas en état de s'occuper de son neveu.

— Bon...

Comme il ne savait pas quoi faire de ses mains, Gabe les enfouit dans les poches de son pantalon.

— Je suppose que c'est ton tour d'aller au lit.

— Tu as du sang sur toi.

— Quoi ?

Gabe baissa la tête et remarqua la tache sur le devant de sa chemise. *Le sang de Meghan*. Il se souvint alors de la terreur qu'il avait éprouvée en la découvrant inconsciente près du container.

Il défit les boutons à la hâte et ôta sa chemise. D'habitude, la vue du sang ne le mettait pas dans un état pareil, et il ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Il s'adressa à Danny :

— Où est-ce que je peux laver ça ?

L'enfant pivota sur ses talons et le conduisit dans la salle de bains. Gabe prit alors un gant, le mouilla et frotta vigoureusement la tache.

Puis, abandonnant le gant dans l'évier, Gabe trouva une serviette et épongea le devant de la chemise.

Bien qu'il n'ait pas dit un mot, l'enfant était l'image vivante de la désapprobation.

— Quoi ?

— Tu dois accrocher ton gant et ta serviette, ou bien ils ne vont pas sécher. Tu ne veux pas que tante Meggie se fâche encore plus contre toi ?

Dissimulant un sourire, Gabe murmura :

— Dieu m'en préserve.

Il s'exécuta et se tourna vers Danny.

— Bon, et maintenant je vais te mettre au lit.

Danny secoua la tête.

— Je dois rester debout pour m'occuper de tante Meggie.

Quelque chose dans l'attitude de l'enfant impressionna Gabe. Il paraissait étrangement adulte.

Pendant un court instant, il eut une impression de déjà-vu.

Repoussant de vieux souvenirs, il fit sortir Danny de la salle de bains.

— Ce n'est pas à toi de t'en occuper, fiston.

— Mais qui va le faire, alors ?

Gabe soupira.

— Moi, je suppose.

— Oh.

L'enfant réfléchit à la proposition et parut l'approuver.

— Tu pourrais dormir dans le lit au-dessus du mien.

Gabe essaya de s'imaginer dans un étroit lit d'enfant et sourit.

— Le canapé ira très bien.

\* \* \*

Quelques minutes plus tard, Gabe regrettait déjà sa décision. Appuyé contre le comptoir central de la cuisine, il observait Danny avec le sentiment de s'être fait avoir.

Les jambes se balançant dans le vide, l'enfant était assis devant un énorme pot de glace à la vanille avec des éclats de caramel, et plongeait allègrement sa cuillère dedans.

— Tu es sûr que ta tante te laisse manger des glaces avant d'aller te coucher ?

— J'en mange presque tous les soirs, lui assura Danny.

Gabe l'enveloppa d'un regard suspicieux.

— Tu peux en prendre aussi, dit le petit garçon pour la seconde fois. Tante Meggie en mange souvent avec moi.

— Ah bon ?

Il essaya d'imaginer la scène. Meghan n'était pas du genre à faire des écarts. Elle était très mince, peut-être trop. Quand il l'avait portée jusqu'à la voiture, elle lui avait semblé aussi légère qu'une plume.

— Maintenant, je dois m'essuyer la figure.

Danny se laissa glisser de sa chaise et se dirigea vers l'évier. Gabe le regarda se frotter le visage dans une serviette accrochée à la poignée d'un tiroir.

— Voilà, je peux aller au lit, déclara Danny en se tournant vers lui. Mais avant, tu dois me raconter une histoire.

— Tu n'as pas de chance, fiston, répondit Gabe en le suivant jusqu'à sa chambre. Je ne connais pas d'histoires.

Quand l'enfant se fut glissé sous les couvertures, il éteignit la lumière et commença à fermer la porte.

— Ne ferme pas !

La panique dans la voix du petit garçon lui fit suspendre son geste.

— Tante Meggie laisse toujours la porte ouverte. Avec la lumière dans le couloir.

— Pas de problème.

Gabe resta un moment à écouter les efforts que faisait l'enfant pour calmer sa respiration.

— Je n'avais pas peur.

Sans vraiment y penser, Gabe s'approcha du lit.

— Ce n'est pas ce que j'ai pensé.

— C'est vrai ?

Danny semblait sceptique.

— Alex dit que c'est les bébés qui dorment avec la lumière.

Gabe s'assit au pied du lit.

— Alex est mal informé. Beaucoup de gens dorment avec la lumière allumée. Par exemple, si tu dois te lever au milieu de la nuit, c'est mieux que la lumière soit allumée pour voir où tu vas, pas vrai ?

— Oui.

L'explication semblait plaire à l'enfant.

— Lieutenant ?

Gabe retint un sourire devant l'expression exagérément sérieuse de Danny.

— Tu sais, tu peux m'appeler Gabe.

— Tante Meggie t'appelle comme ça aussi ?

— Non.

Il ne souvenait pas d'une seule fois où Meghan l'avait appelé par son nom. En fait, elle se débrouillait pour ne pas avoir à s'adresser directement à lui.

Cela n'aurait pas dû l'affecter autant. Et il n'aurait pas dû éprouver cette envie irrésistible de rectifier la situation, d'entendre son prénom franchir ses lèvres. Avec impatience. Avec désir.

— Tu es sûr que tu ne connais pas une histoire ?

La question de Danny tomba à point pour chasser ces pensées totalement déplacées.

— Non, je suis désolé.

— Qu'est-ce que tu connais, alors ?

Gabe se creusa la tête. Que pouvait-il partager au beau milieu de la nuit avec un enfant de cinq ans qui ne voulait pas dormir ?

— Je connais les trains, finit-il par répondre.

Danny parut intéressé.

— Quel genre de trains ?

— Tous. Mais surtout les modèles réduits. Ceux avec lesquels on joue dans la maison. Tu as déjà eu un train électrique ?

— Non.

— Je suis sûr que ça te plairait. Tu fixes des rails sur une grande planche de bois, et tu ajoutes des maisons et des arbres. Puis tu accroches plein de wagons à la locomotive...

Gabe se lança dans un long exposé devant un Danny conquis.

Il en était à comparer les différentes échelles de reproduction, expliquant leurs avantages et leurs défauts, quand il réalisa que le petit garçon s'était endormi.

Gabe s'interrompit, étonné de sa prolixité. Il avait davantage parlé en une heure qu'il ne le faisait généralement en une soirée.

Il se leva et prit l'oreiller du lit superposé. En sortant, il prit soin de laisser la porte ouverte.

\* \* \*

Il était tard. Après les événements de la soirée, il se sentait tout à coup épuisé. Mais au lieu d'aller s'étendre sur le canapé, il se retrouva devant la porte de Meghan. Il entra sans bruit et fut soulagé de voir qu'elle dormait.

Un rayon de lune caressait sa joue et soulignait ses lèvres pleines. Comme il en avait rarement l'occasion, Gabe en profita pour observer la jeune femme. Le sommeil apaisait ses traits, lui ôtant cet

air méfiant qu'elle arborait en permanence, et la faisant paraître vulnérable.

Il était rare qu'il se sente ému par une femme. Sauf pour des raisons évidentes. Et, parce qu'il n'était pas très à l'aise avec ce sentiment singulier, il tourna les talons et quitta la pièce. Il valait mieux qu'il garde ses distances avec Meghan Patterson.

\* \* \*

Meghan se réveilla brusquement dans la chambre obscure, avec un étrange sentiment de perplexité. Son pouls battait à ses tempes et il lui semblait qu'un poignard lui transperçait le crâne.

Elle porta la main à sa tête et rencontra un bandage.

Il lui fallut quelques secondes pour se rappeler ce qui s'était passé. Gabe l'avait conduite de force à l'hôpital, malgré ses protestations véhémentes. Il n'y avait pas eu moyen de le raisonner. Mais elle ne pouvait pas dire que sa réaction l'avait surprise. Quand cet homme avait décidé quelque chose, il était aussi inébranlable qu'un mur de briques.

Elle s'assit avec prudence et fut soulagée de constater que la douleur ne s'était pas aggravée. Gabe n'avait pas voulu parler de son agresseur. Il ne se souciait que de sa santé. A l'hôpital, elle l'avait entendu donner des ordres d'un ton intransigeant qu'elle ne lui connaissait pas.

Les événements de la veille s'estompèrent tandis qu'elle pensait à Danny. Elle se souvint combien il l'avait serrée fort contre lui et comprit qu'il pensait à sa mère, à la nuit où elle n'était pas rentrée. Malheureusement, elle n'avait pas eu beaucoup de temps pour le rassurer avant que Gabe ne l'oblige à aller se coucher.

S'asseyant au bord du lit, elle fit l'effort de se lever en titubant. Elle devait aller voir Danny. Callie ne l'aurait pas quitté avant de s'être assuré qu'il était couché, mais elle connaissait les peurs qui empêchaient souvent son neveu de dormir.

Elle avança pieds nus dans le couloir et jeta un coup d'œil dans la chambre de Danny. Rassurée de voir qu'il dormait paisiblement, elle bifurqua vers la cuisine pour prendre un verre d'eau.

Elle s'arrêta net au milieu du salon.

Gabe Connally était étendu sur le canapé, torse nu.

Les yeux écarquillés, elle s'avança vers lui. Dans un flash, elle se souvint de l'état de sa chemise, couverte de son sang. Elle était probablement fichue.

La logique fut immédiatement remplacée par un trouble délicieux. Le corps du lieutenant était plus puissant encore qu'elle ne l'avait imaginé. Ces muscles tendus, cette peau hâlée qui semblait si douce...

Ce fut plus fort qu'elle. Elle l'effleura du bout des doigts.

Un étau se referma autour de son poignet et Connally l'attira sur son torse. Puis elle sentit son autre bras qui la ceinturait. Elle hoqueta de surprise. Elle n'était plus qu'à quelques millimètres de sa bouche sensuelle.

— Meghan, bon sang !

Il libéra son poignet et se passa une main dans les cheveux.

— Désolé, je croyais...

Il s'interrompit tandis que son regard se posait sur son bandage.

— Que faites-vous debout ?

— Je voulais vérifier que Danny allait bien et je venais chercher un verre d'eau.

Elle était étonnée de la fermeté de sa propre voix, compte tenu du fait qu'elle se trouvait étendue sur lui.

— Et vous ? Que faites-vous sur mon canapé ?

Il détourna les yeux et se frotta la mâchoire.

— Je ne voulais pas vous laisser tant que vous étiez dans le cirage. Je me suis dit que j'allais rester ici le temps que vous récupériez.

Ils parlaient à voix basse.

Meghan s'était demandé une fois à quoi ressemblait la voix du lieutenant au réveil. Maintenant, elle le savait. Les inflexions étaient celles d'une voix cassée par un excès de cigarettes et l'alcool. Cela lui évoquait le frottement de doigts calleux sur une étoffe délicate, et il n'en fallut pas plus pour faire naître dans son esprit des images délicieusement troublantes.

Ils gardèrent un moment le silence. Le bras de Gabe lui enserrait toujours la taille et, pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, elle n'avait pas la force de se débattre.

— Vos conquêtes doivent être surprises par vos réactions au réveil.

Meghan ne pouvait pas croire qu'elle venait de prononcer ces mots. Ce n'était pas très prudent, compte tenu des circonstances.

La réaction de Gabe ne se fit pas attendre. Il resserra son étreinte, ses doigts s'enfoncèrent dans sa chair. Son regard était chargé d'une force magnétique sur laquelle il était difficile de se méprendre.

Le désir. Sauvage et fervent...

Une vive chaleur se propagea dans ses veines, tandis que les battements de son cœur s'emballaient.

— Ma vie sexuelle vous intéresse, Meghan ?

Elle s'humecta les lèvres et secoua la tête en signe de dénégation, mais la façon dont Gabe la regardait lui fit comprendre qu'il ne la croyait pas. Il enfouit les doigts dans ses cheveux emmêlés par le sommeil, et attira son visage vers le sien.

Le contact de la bouche de Gabe sur la sienne lui semblait à la fois étranger et familier, légitime et oublié. Elle reconnut les sensations que ce baiser provoquait en elle, la brusque accélération de son pouls. Mais il y avait quelque chose de différent par rapport à la dernière fois.

Avant qu'elle ait pu l'identifier, le désir la submergea, balayant toute raison en elle.

Elle avait l'impression d'être emportée par une vague puissante et déchaînée, qui brisait les digues sous l'effet d'un ouragan, submergeant tout sur son passage.

Il y avait chez Gabe une animalité, une sauvagerie retenue qui la fascinait, et elle ne demandait qu'à plonger avec lui dans les eaux troubles et dangereuses de la passion, vers un lieu profond et obscur d'où toute évasion serait impossible.

Sans plus réfléchir, elle s'abandonna totalement à ce baiser qui ressemblait à une noyade.

Contrairement aux apparences, Gabe n'était pas quelqu'un d'impulsif. Il ne prenait jamais de risques inconsidérés. Il calculait toujours précisément le danger, évaluait la menace. Mais dans les bras de Meghan, le risque était impossible à mesurer.

Il ne parvenait pas à reprendre ses distances. Il ne pouvait penser à rien d'autre qu'à Meghan, au poids de son corps pressé contre le sien. L'étoffe soyeuse de sa chemise de nuit glissait sur sa peau brûlante comme une caresse, ses cheveux qui cascadaient en boucles sur ses épaules lui effleuraient le torse en une exquise torture.

Il était pris dans un déluge de sensations qui ne pouvaient mener qu'à la catastrophe.

Au prix d'un immense effort de volonté, il mit fin à leur baiser, le souffle court.

Il n'était pas un homme particulièrement attentionné, mais il essayait d'être honnête. Si Meghan devait se donner à lui, ce ne serait pas parce que le désir avait pris le pas sur la logique. Ce devait

être un choix conscient, raisonné.

— Ouvre les yeux. Regarde-moi.

Elle battit des paupières. Ses yeux étaient embrumés, et le désir avait assombri le bleu de ses prunelles. Ses lèvres légèrement entrouvertes tremblaient un peu.

— Je t'ai dit au début que tu ne m'attirais pas. Ce serait plus simple si c'était vrai.

Il vit dans ses yeux la satisfaction que cet aveu provoquait.

— Si tu restes avec moi cette nuit, ce sera ton choix. Pas d'excuses. Pas de regrets.

Mais, de son côté, il commençait déjà à regretter son attitude chevaleresque. Sur le visage de Meghan, les émotions se succédaient.

Elle venait de comprendre. L'incertitude s'emparait d'elle. Il devina qu'elle allait le repousser.

Cela aurait été plus facile si elle avait dit quelque chose. Mais elle se contentait de le regarder, ses yeux écarquillés dans son visage blême. Elle n'avait pas besoin de formuler sa réponse pour qu'elle soit parfaitement claire.

Une force primitive le poussait à passer outre, à la renverser sur le canapé et à laisser le plaisir renaissant la faire changer d'avis.

Mais il n'était pas comme ça. La vie n'était assurément pas juste mais, dans la mesure du possible, lui-même essayait de l'être.

— Retournez vous coucher, Meghan, dit-il d'un ton où perçait la frustration.

Pendant un instant, il crut qu'elle allait rester là. Elle semblait tétanisée.

Puis les mots prirent tout leur sens, et elle s'enfuit.

Dépité, il s'efforça de rassembler ses esprits et de calmer ses sens enfiévrés.

Voilà qui lui apprendrait à se montrer chevaleresque !

## 8

Le salon était vide quand Meghan se leva le lendemain matin, mais les murmures qui provenaient de la cuisine balayèrent l'espoir un peu lâche que Gabe serait déjà parti.

Elle s'immobilisa et prit une profonde inspiration.

Elle lui était reconnaissante de lui avoir laissé le choix, hier soir. Et dans le même temps, elle était un peu déçue. En tout cas, cela aurait été plus facile si elle n'avait pas eu à l'affronter ce matin, si elle avait eu le temps de retrouver ses esprits.

Mais dans la vie, rien ne se passait jamais vraiment comme on le voulait. Elle était bien placée pour le savoir.

Elle se força à avancer et entra dans la cuisine où Danny, assis à la table, semblait intarissable.

Et Gabe... Gabe ne portait que son pantalon. Son torse était nu. Toujours aussi musclé. Toujours aussi dévastateur. Il avait les cheveux mouillés et était pieds nus devant la gazinière.

Un instant, elle se demanda ce qui était le plus incongru : trouver un homme sur son canapé, ou dans sa cuisine. Peu importait. Quel que soit l'endroit, l'effet était le même.

Gabe déposa une louche de pâte dans la poêle, et elle comprit, un peu tard, qu'il préparait des pancakes. Danny avait semble-t-il réussi à le convaincre de lui préparer son petit déjeuner favori.

Elle tourna les yeux vers son neveu et vit qu'il suivait les gestes de Gabe avec application.

— Ne les fais pas trop gros, cette fois, ou bien ils vont encore brûler.

— C'est une obligation de brûler la première fournée, expliqua Gabe, ça permet à la poêle d'être à la bonne température.

— C'est vrai ?

— Bien sûr.

Il tourna la tête pour sourire à l'enfant et aperçut Meghan sur le seuil. Son sourire disparut pour faire place à un masque impassible.

Ce changement d'attitude lui serra le cœur. La nuit précédente, il n'était pas sur ses gardes. Elle avait vu son visage transformé par la passion. Elle avait senti qu'il perdait le contrôle.

Mais elle avait choisi de ne pas aller plus loin.

C'était la seule chose à faire. Gabe Connally n'était pas un homme pour elle. C'était un flic. Il voulait impliquer son neveu dans une enquête probablement dangereuse. Et il semblait accorder un grand prix à l'honnêteté.

Ce n'était pas tout à fait son cas !

— Et voilà ! Pancakes à la Connally.

Dans un geste théâtral, Gabe présenta une assiette où se trouvait un pancake curieusement

dentelé sur les bords.

Danny l'observa d'un œil critique.

— Il est bizarre.

— C'est parce qu'il manque le sirop d'érable, fit Gabe.

Sur ce, il attrapa le flacon et dessina un bonhomme sur le pancake, ce qui fit rire Danny.

Meghan s'étonna de les voir aussi complices. La méfiance de Danny envers les étrangers était compréhensible compte tenu de tout ce qu'il avait vécu. Mais il n'avait pas fallu longtemps pour que sa fascination à l'égard du policier surpasse sa réticence.

— Bonjour.

L'accueil glacial de Gabe détourna son attention vers lui.

— Toujours mal à la tête ?

A chaque mouvement un peu trop brusque, il lui semblait que sa boîte crânienne se contractait. Mais elle n'était pas du genre à se plaindre.

— Ça va, marmonna-t-elle.

Danny leva les yeux.

— Où est ton gros bandage ?

— Il est parti quand j'ai pris ma douche.

Il faut dire qu'elle y avait un peu contribué. Elle n'avait pas l'intention de se promener pendant plusieurs jours en ayant l'air d'avoir survécu à une explosion. Ses cheveux suffiraient à masquer les points de suture.

A voir la grimace de Gabe, il était évident qu'il désapprouvait son initiative.

— L'interne vous a bien spécifié de ne pas mouiller le bandage.

Pour échapper à son regard insistant, Meghan se dirigea vers le placard et prit un verre.

— Je ne vois pas comment j'aurais pu me laver les cheveux sans le mouiller.

— Vous avez du mal à obéir, hein ?

— Je ne supporte pas que quelqu'un se permette de décider à ma place.

Après avoir versé du jus d'orange dans son verre, elle se tourna finalement vers lui.

— Je pensais ne pas vous trouver là à mon réveil.

Réalisant qu'elle se montrait grossière, elle rougit.

— Ce que je veux dire, c'est que je pensais que vous deviez aller travailler.

— Je vais y aller. Cal va m'apporter des vêtements pour m'éviter de passer chez moi. Il pourra aussi me dire ce qu'il a découvert la nuit dernière. Je l'ai appelé pendant que je vous conduisais à l'hôpital. Je voulais qu'il aille jeter un œil sur les lieux.

A cet instant, la sonnette retentit. Gabe se dirigea vers l'Interphone et, après un bref échange avec son coéquipier, se tourna vers Meghan.

— Il arrive.

Elle remarqua qu'il ne renonçait pas à sa manie de tout diriger, même dans son propre appartement. Elle garda cependant ses réflexions pour elle. Au moins, elle allait avoir quelques réponses. En effet, Gabe s'était montré très évasif quand elle l'avait questionné sur ce qui s'était passé la nuit dernière.

— Fini ! annonça Danny.

Il sauta de sa chaise et se rua vers eux.

— Je peux aller me préparer pour l'école.

— Pas si vite ! Je suppose que tu ne t'es pas lavé, hier soir ?

Danny s'apprêtait à dire que c'était le cas quand il surprit le regard de Gabe. Il s'empessa



alors de secouer la tête en signe de dénégation.

— Dans ce cas, je vais te faire couler un bain. Tu ne peux pas aller à l'école couvert de sirop d'érable.

— Tu me fais prendre trop de bains, protesta l'enfant, tandis qu'il suivait sa tante en traînant les pieds. Ma peau va devenir toute fripée.

On frappa à la porte, et Gabe l'ouvrit pour laisser entrer Cal.

— Merci, dit-il en prenant avec empressement le sac que lui tendait son coéquipier.

— Pas de quoi.

Cal l'enveloppa d'un regard moqueur.

— Je n'avais pas réalisé à quel point tu avais besoin de vêtements.

Gabe posa le sac sur la table basse et tira la fermeture à glissière. Il jeta un œil à l'intérieur et en sortit une chemise à fines rayures bleues et blanches.

— Pourquoi tu as pris celle-là ? grommela-t-il. Je la déteste.

— Ce qui explique pourquoi c'était la seule qui soit à peu près correcte. Bon sang, Connally...

Cal s'avança vers le canapé et s'y assit.

— Tes vêtements sont à peine mieux que ceux que nous avons trouvés dans le placard de Brusco.

Laissant sa chemise à demi boutonnée, Gabe enfila le pantalon que son coéquipier avait apporté.

— Il n'y a rien qui cloche avec mes vêtements.

— C'est vrai. Si tu envisages d'ouvrir une friperie, ça te fera un bon stock initial.

— Ecoute, vieux, tu n'étais pas exactement une gravure de mode avant que Becky te prenne en main.

— Eh bien, il est temps que quelqu'un s'occupe de toi. Tu as une idée ?

Gabe préféra ne pas répondre. Meghan était revenue dans la pièce et le dévisageait étrangement. Il rentra les pans de sa chemise dans la ceinture de son pantalon d'un geste brusque. Il y avait de quoi se tromper sur la signification de ce regard. Fallait-il imaginer du désir, de l'envie ? Le genre d'émotions qu'il avait découvert la veille et qu'il brûlait de retrouver ?

Il ferma la boucle de sa ceinture, les yeux fixés sur Cal.

— Si tu nous racontais un peu ce que tu as trouvé, hier.

Meghan s'assit dans l'un des fauteuils qui flanquaient le canapé tandis qu'il s'installait dans l'autre.

— Eh bien, j'ai trouvé le gardien par terre, dans sa cabine. Il était en train de revenir à lui.

— Il a pu identifier le type ?

Cal secoua la tête.

— Il a été frappé par-derrière. Et toi ? Tu l'as vu ?

— Pas assez pour le décrire, fit Gabe. Un mètre quatre-vingts environ, soixante-quinze kilos. Habillé en noir, une cagoule sur la tête et des gants. J'ai failli le rattraper dans la cage d'escalier. Il m'a jeté quelque chose.

Il tourna les yeux vers Meghan.

— J'ai reconnu votre torche et j'ai fait demi-tour.

Et il l'avait trouvée. Blessée. Baignant dans son sang.

Son estomac se noua en y repensant. Il n'aurait jamais dû la laisser seule dans le noir. Il n'avait pas été là quand elle avait eu besoin de lui. Il lui faudrait du temps pour se le pardonner.

— Donc, il s'agit d'un malheureux concours de circonstances ?

Le regard de Meghan passa de l'un à l'autre. Elle insista, cherchant visiblement à se convaincre

elle-même.

— C'était sans doute un voleur qui a paniqué en nous voyant.

— Possible, répondit Gabe. Mais rien ne prouve que nous n'étions pas visés.

En la voyant frémir, il s'en voulut de l'inquiéter. Mais il savait aussi que la jeune femme lui reprocherait de ne pas lui dire toute la vérité.

— Mais pourquoi ? Pourquoi s'en prendre à nous ?

— Il s'intéressait peut-être à la même chose que vous, suggéra Cal.

— Mais il n'y avait rien ! répliqua Meghan d'un ton agacé. C'est ce que j'ai vainement essayé d'expliquer à Gabe hier.

— Tu as vérifié le box ? demanda ce dernier à Cal.

— Tout avait l'air en ordre. Un carton était ouvert.

Il adressa un regard interrogateur à Gabe, qui hocha la tête.

— Nous venions d'ouvrir le quatrième.

— Je ne peux pas dire s'il manquait quelque chose, mais si notre homme avait fouillé dans les cartons, il aurait tout mis sens dessus dessous.

— Tu as trouvé des photos sur le sol ? Des Polaroid ?

— Non.

Gabe se tourna vers Meghan, l'air soucieux.

— Combien y en avait-il ?

— Neuf, je crois. Mais...

— Qu'en avez-vous fait après mon départ ?

— Je les ai laissées par terre.

Gabe grimaça.

— Si c'est tout ce qui manque, il faut croire que c'est ce que notre homme était venu chercher.

— Ça n'a aucun sens, voyons ! Ce sont des photos de Sandra et de Danny. Je ne vois pas qui ça pourrait intéresser. Elles ne sont mêmes pas de bonne qualité. J'en ai choisi quelques-unes parmi les meilleures, au cas où Danny me demanderait une photo de sa mère, mais franchement...

— Montrez-les-moi.

Tout allait trop vite pour elle.

Elle dévisagea Gabe, vaguement consciente des bruits que faisait Danny en simulant une bataille navale dans son bain. Elle avait voulu qu'on enquête sur la mort de Sandra, n'est-ce pas ? Dans ce cas, pourquoi avait-elle aussi peur de découvrir la vérité ?

Avec un soupir, elle se leva et les conduisit vers son atelier. Elle ouvrit un tiroir et en sortit trois photos qu'elle tendit à Gabe.

— Je dois aller voir ce que fait Danny, dit-elle.

Gabe la regarda sortir de la pièce comme si elle prenait la fuite, et lutta contre l'envie de la suivre. Il savait qu'elle repousserait toute manifestation de réconfort. Et il n'était pas doué pour ça, de toute façon. Le mieux qu'il pouvait faire pour elle, c'était de trouver Brusco et d'éclaircir le mystère qui entourait les derniers jours de sa sœur.

Il jeta un coup d'œil aux clichés qu'il tenait dans la main. A première vue, les images ne recelaient rien d'important.

Cal laissa échapper un bref sifflement et Gabe releva les yeux.

— Quoi ?

La question à peine posée, il ne fut pas sûr de vouloir entendre la réponse. L'air moqueur de son coéquipier ne lui disait rien qui vaille.

— Tu ferais bien de fermer ta bouche, vieux. On dirait que ta mâchoire va se décrocher.

Gabe lui lança un regard meurtrier.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Cal ricana.

— Je dirais que tu es sérieusement mordu. On peut voir les étincelles entre vous.

Tournant les talons, Gabe quitta l'atelier, son coéquipier sur les talons.

— Tu te fais des idées. En réalité, j'ai plus ou moins promis de jeter un œil au rapport d'expertise sur la mort de sa sœur, en échange de sa collaboration à notre enquête.

Il haussa les épaules.

— C'est une façon de l'impliquer.

— Tu dis qu'elle est impliquée...

Cal se massa le menton, songeur.

— Oui, c'est tout à fait l'effet que ça me fait.

Le biper de Gabe se déclencha tout à coup, suivi de celui de Cal.

Soulagé par cette interruption, Gabe se dirigea vers le téléphone et appela son bureau.

Au même moment, Danny entra dans la pièce comme un ouragan, suivi de Meghan.

— Du calme ! Tu n'es pas en retard.

Il s'arrêta devant la penderie de l'entrée et ouvrit la porte.

— Je voudrais aller chez Alex pour regarder les dessins animés avant de partir.

— Alex vient ici ce matin, tu ne te souviens pas ? C'est à mon tour de vous emmener à l'école.

Gabe fit abstraction de la scène et se concentra sur son interlocuteur. Après un bref échange, il raccrocha et se tourna vers son coéquipier.

— Il faut y aller.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

Conscient de la présence de Meghan et Danny dans la pièce, il choisit ses mots avec prudence.

— Brusco a refait surface.

— Super !

Cal se dirigea vers la porte.

— Où est-il ?

— West Harrison.

Un simple regard suffit à Gabe pour comprendre que son coéquipier avait pigé la portée de l'information.

Lenny Brusco ne leur était plus d'aucune utilité. Car, à l'heure qu'il était, il se trouvait dans un tiroir à la morgue.

\* \* \*

— Le coup de couteau porté à la gorge lui a été fatal.

Le corps était exposé sur la table d'autopsie, et Doug Trump paraissait comme toujours ravi de la tâche qui l'attendait.

— Je serai en mesure de vous en dire plus après l'avoir ouvert, mais selon toute vraisemblance il était déjà mort quand il a été jeté à l'eau.

Il adressa un clin d'œil à Gabe.

— On dirait que les poissons se sont régalez.

Gabe tressaillit.

— Epargnez-nous les détails sordides, Doc. Vous avez une idée de la date du décès ?

— Plus ou moins.

Doug Trump rabattit le drap sur le cadavre.

— A première vue, je dirais qu'il a passé trois ou quatre jours dans l'eau. Il faut attendre de voir ce qu'on va trouver à l'intérieur.

— Ça nous arrangerait si vous pouviez boucler rapidement l'autopsie.

— Evidemment que ça vous arrangerait !

Le légiste leva les yeux au ciel.

— Tout le monde est pressé, mais je croule sous les cadavres et je n'ai que deux bras.

Habitué au personnage, Gabe et Cal échangèrent un regard entendu.

— Nous sommes de tout cœur avec vous.

Doug Trump ricana.

— La flatterie, c'est bien beau, mais la prochaine fois, essayez plutôt une caisse de scotch.

Et sur ces mots, les deux policiers furent poussés hors de la morgue. Dans le couloir où, par contraste, l'air semblait relativement pur, ils prirent une profonde inspiration.

— Tu crois que ça vaut une caisse de scotch ? demanda Cal.

— On verra. Mais quelque chose me dit que l'autopsie ne nous apprendra pas grand-chose.

\* \* \*

De retour au poste de police, Gabe prit immédiatement conscience des regards insinuants qu'on leur lançait au passage. Lorsqu'il arriva à son bureau, la tension était telle qu'il explosa.

— C'est bon ! Qu'est-ce qui se passe ?

Un silence de mort accueillit sa question. Il s'adressa à celui qui lui semblait le plus suspect.

— Fiskes ? C'est quoi la bonne blague, cette fois-ci ? Tu as mis des boules puantes dans mon tiroir ?

— Le capitaine a de la visite, répondit son collègue.

Tous les regards se tournèrent vers le bureau du capitaine, dont les stores étaient baissés.

Un mauvais signe.

— Ça doit être votre jour de chance, les gars.

Fiskes eut un sourire sarcastique.

— J'ai entendu qu'on parlait de vous.

Au même moment, la porte du bureau s'ouvrit, et le capitaine Burney apparut.

— Connally, Madison ! Vous pouvez venir deux minutes ?

Les coéquipiers échangèrent un regard inquiet avant d'obtempérer.

— Que se passe-t-il ? demanda Gabe à voix basse, tandis qu'il passait devant son supérieur pour entrer dans la pièce surchauffée.

La réponse était évidente. Deux hommes vêtus de noir étaient assis devant le bureau de Burney. Ils se tournèrent en les entendant entrer. Gabe eut aussitôt un mauvais pressentiment.

Les agents fédéraux !

Puis son regard se porta sur le dossier ouvert sur le bureau. Il tourna la tête vers Cal et vit que celui-ci avait reconnu le dossier. C'était une copie de celui de Brusco.

Le capitaine Burney retourna s'asseoir à son bureau et fit les présentations.

— Lieutenants Connally et Madison, voici les agents Gallo et Torely, du ministère de la Justice.

— Messieurs...

Le plus mince des deux, Torely, hocha la tête dans leur direction.

— Nous avons cru comprendre que vous enquêtiez sur une affaire financière des plus délicates.

Gabe lui opposa un regard impassible.

— C'est exact.

— Eh bien, vous avez de la chance. Nous allons alléger votre fardeau.

— C'est très aimable à vous. N'est-ce pas que c'est aimable, Cal ?

Percevant le sarcasme dans sa voix, le capitaine lui adressa un regard de mise en garde.

— Pour tout vous dire, votre affaire empiète sur une de nos enquêtes en cours.

C'était au tour de l'agent Gallo de s'exprimer, avec un léger accent de Boston. Il était un peu plus jeune que son coéquipier mais semblait tout aussi coincé.

— Et alors ? demanda Gabe d'un ton insolent.

Le capitaine Burney intervint.

— J'ai reçu une requête de leurs supérieurs me demandant de leur procurer une copie de vos différents rapports sur l'affaire Brusco.

— C'est un peu facile de réclamer le dossier maintenant que nous avons fait tout le boulot, protesta Gabe.

— Nous n'aurions pas pu mener cette enquête jusqu'au bout et vous le savez, lieutenant, répliqua son supérieur. Il n'y a rien d'anormal à ce qu'un autre service prenne la relève.

Il attendit que Gabe croise son regard avant de continuer.

— Et puis, vous n'êtes pas complètement destitués de l'enquête. Vous avez encore un cadavre sur les bras, me semble-t-il.

Sur ces mots, il se leva et alla ouvrir la porte.

Gabe et Cal échangèrent un regard en sortant du bureau.

Le capitaine avait raison. Ils avaient du travail.

\* \* \*

— Pas question !

Meghan tourna le dos à Gabe et se mit à frotter une tache imaginaire sur le comptoir central de la cuisine.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a cinq ans, voilà pourquoi !

Elle pivota sur ses talons, les yeux étincelant de fureur.

— J'ai l'impression que vous ne réalisez pas le traumatisme qu'il a subi. A moins que vous vous en moquiez ? Jamais je ne vous laisserai l'impliquer dans cette histoire.

— Etablir un portrait-robot ne va pas le bouleverser à ce point. Il pourrait même voir ça comme un jeu. De toute façon, vous avez promis de m'aider. J'ai tenu ma parole. A votre tour.

— Vous n'avez répondu à aucune de mes questions. Vous n'avez fait que semer un peu plus le doute dans mon esprit.

— Exact. Et ce doute nous oriente vers un lien entre votre sœur et notre cadavre.

Meghan se crispa devant le choix des mots, mais il ne parut pas le remarquer.

— En nous aidant à résoudre le cas Brusco, vous pourriez obtenir toutes les réponses que vous cherchez.

Elle raffermit ses lèvres qui commençaient à trembler.

— Vous ne pouvez pas me le garantir.

— Non.

Sa voix caressante s'enroula autour d'elle comme les bras d'un amant et lui rappela leur baiser.

*Ouvre les yeux. Regarde-moi.*

Le souvenir à lui seul était assez troublant pour la faire frissonner.

Mais ce n'était pas à ça qu'elle devait penser. Elle devait se concentrer sur le choix qu'elle avait fait ce soir-là. Et sur toutes les raisons qui l'avaient poussée à prendre cette décision.

— Je dois consulter sa psychologue, dit-elle pour gagner du temps. Je veux savoir s'il pourra le supporter. Et si le moment est bien choisi.

Gabe écarquilla les yeux.

— Pourquoi a-t-il besoin d'une psychologue ? Il a l'air d'aller parfaitement bien.

Elle se détourna et prit un temps fou à rincer et à essorer son éponge.

— Il a eu quelques problèmes à l'école, et elle nous a beaucoup aidés.

— Bien. Dans ce cas, nous allons poser la question à sa psychologue.

Elle se retourna avec brusquerie.

— Non !

Elle savait que la véhémence de sa réaction allait lui attirer d'autres questions, mais elle n'avait pas pu se contrôler.

Gabe ne pouvait pas rencontrer Raina !

Cette simple idée suffisait à lui glacer le sang.

Elle ne mettait pas en doute la discrétion de la psychologue, mais elle connaissait l'insistance de Gabe. Il ne lâcherait pas prise avant d'avoir appris tout ce qu'il voulait savoir sur Danny. Et il n'y aurait alors plus qu'un pas à franchir pour que son secret soit découvert. Celui qu'elle voulait justement qu'il ne découvre pas.

Elle s'humecta les lèvres, chercha à se ressaisir.

— Je vais lui en parler, et je vous dirai ce qu'elle en pense.

Gabe la dévisageait avec cette expression ironique qui ne le quittait que trop rarement.

— Si vous me dites qu'elle s'y oppose, j'aurai peut-être envie de lui poser la question moi-même. Non que je ne vous fasse pas confiance, mais on n'est jamais trop prudent.

Meghan lui tourna le dos, crispant les doigts sur le rebord de l'évier. Elle essayait de réfléchir, mais elle ne voyait aucune issue.

Jamais elle n'aurait dû conclure cet accord ridicule ! C'était de la folie de croire qu'elle pourrait manipuler cet homme. Il n'y avait aucun moyen de duper Gabe Connally. Ou du moins, elle ne l'avait pas encore trouvé.

Percevant sa présence derrière elle, elle ferma un instant les paupières.

Deux mains se posèrent sur le rebord du plan de travail, de chaque côté des siennes. Elle pouvait sentir sa chaleur dans son dos. Lorsqu'il parla, son souffle effleura ses cheveux.

— Il est déjà impliqué dans tout ça, Meghan. Vous êtes déjà impliquée.

Elle secoua la tête, tout en sachant qu'il disait la vérité.

Elle était prise au piège.

Un soupir lui échappa. Le lieutenant Connally avait raison et ce constat l'emplissait de désespoir.

Elle était impliquée. Involontairement, et d'une manière extrêmement complexe.

Et elle ne voyait pas comment s'en sortir.

## 9

— Je comprends votre réticence.

Raina posa amicalement la main sur celle de Meghan.

— Mais c'est peut-être une chance pour vous. Si Danny peut les aider, vous pourriez en apprendre davantage au sujet de Sandra. Vous vous posez tous les deux des questions sur sa mort.

Elle regarda la psychologue avec surprise.

— Danny pose des questions ? Qu'a-t-il dit ?

— Il vivait avec sa mère quand elle s'est trouvée impliquée dans cette histoire. Il est trop jeune pour exprimer tout ce qu'il ressent, mais il a perçu le danger qu'elle courait à ce moment-là, et cela lui a fait très peur.

Soudain très agitée, Meghan se leva et se mit à faire les cent pas.

— Raison de plus pour le tenir à l'écart de cette enquête. On ne peut pas savoir qui il risque de rencontrer au poste de police. Imaginez ce qu'il ressentira s'il croise un criminel.

— Donc, vous craignez ses réactions ?

L'honnêteté obligea Meghan à le reconnaître.

— Pas seulement. En allant au poste, nous courons le risque que quelqu'un pose des questions, commence à soupçonner quelque chose.

— Vous n'avez pas confiance en ce lieutenant ?

Meghan réfléchit à la question le plus sincèrement possible. Le mot clé était la confiance. Elle ne pouvait plus faire confiance à la police après ce qui était arrivé à sa sœur. Elle en voulait à Wadrell d'avoir rendu le nom de Sandra public. L'idée que la même chose arrive à Danny la révoltait. Elle était prête à tout pour empêcher cela.

Mais il n'était pas question de Wadrell. Meghan savait que Gabe était fiable jusqu'à un certain point. Elle pouvait s'attendre à ce qu'il fasse preuve de franchise et ne cherche pas à lui dissimuler ses motivations. Mais il ne contrôlait pas tout. Certaines choses pouvaient lui échapper, et il était préférable qu'il ne sache rien pour Danny.

Consciente que Raina attendait sa réaction, elle finit par répondre :

— Je sais qu'il ferait son possible. Mais cela ne suffirait pas. Et je ne peux prendre aucun risque, n'est-ce pas ?

— On dirait que vous avez déjà pris votre décision.

— C'est exact.

Meghan jeta un œil dans le coin de la pièce où son neveu était occupé à dessiner.

— Je vais lui dire que nous avons jugé plus sage de ne pas autoriser Danny à l'aider.

Une heure plus tard, Meghan ouvrit la porte de son appartement et Danny se rua à l'intérieur.

— C'est l'heure des Pokémon !

Saisissant la télécommande, il se jeta sur le canapé et sélectionna la chaîne.

— Et ton manteau ? demanda Meghan.

Sur les conseils de Callie, elle autorisait son neveu à ne regarder la télévision qu'une heure par jour, et il avait tendance à ne pas en perdre une minute.

Sans quitter l'écran des yeux, il posa son sac par terre et ôta son manteau. Puis il tourna les yeux vers la penderie, visiblement ennuyé.

Meghan eut pitié de lui.

— Donne. Je vais le ranger pour cette fois. Mais que ça ne devienne pas une habitude.

— Merci, tante Meggie.

Lorsqu'elle revint, Danny était complètement absorbé par le dessin animé. Meghan regarda les images quelques instants, essayant de comprendre ce qu'elles avaient de si captivant, et y renonça.

— Tu n'as pas rapporté de mot de l'école, cette fois-ci ?

Sa question lui valut un signe de tête négatif.

— Et tes dessins ? Tu as des choses à me montrer ?

De nouveau, elle eut droit à un signe de tête, affirmatif cette fois.

— Tu veux que je les sorte de ton sac pour toi ?

Autre signe de tête. Apparemment, seule une catastrophe naturelle réussirait à détourner son neveu de la télévision.

Elle s'assit à côté de lui sur le canapé, attrapa le sac et fit glisser la fermeture. Ils avaient mis en place une sorte de routine depuis qu'ils vivaient sous le même toit. D'habitude, Danny insistait pour vider son sac lui-même, présentant chaque dessin avec la gravité d'un grand maître exhibant son ultime chef-d'œuvre.

Meghan sortit un paquet de feuilles et les étudia l'une après l'autre.

Elle marqua une pause devant la représentation d'un dinosaure et ne put retenir un sourire. Depuis une semaine, son neveu avait choisi de peindre des dinosaures à l'école. Allusion non déguisée à son cadeau d'anniversaire. Tout en continuant à faire comme si de rien n'était, Meghan avait déjà acheté le dinosaure que son neveu convoitait. Le jouet était soigneusement caché dans la penderie de sa chambre.

Elle renversa le sac pour être sûre qu'elle n'avait rien oublié. Ainsi qu'elle l'avait découvert, les trésors accumulés par un petit garçon ne se limitaient pas aux dessins. Elle entendit quelque chose glisser et redressa le sac pour voir à l'intérieur. En découvrant que le compartiment principal était vide, elle ouvrit toutes les autres poches, jusqu'à ce qu'elle découvre la source du bruit.

— D'où vient cette clé ?

Danny tourna brusquement la tête et considéra la clé avec effroi. Ses lèvres se mirent à trembler, mais il redressa le menton et ne dit pas un mot.

Inquiète de sa réaction, Meghan l'interrogea d'une voix douce.

— Tu l'as trouvée ? Quelqu'un la cherche peut-être.

Un ruban adhésif était enroulé autour de la partie supérieure et portait le numéro 498 écrit à la main.

— Je ne vois pas à quoi elle peut correspondre, remarqua-t-elle, pensive. C'est trop grand pour une valise. Ça ne ressemble pas à une clé de voiture...



Elle s'interrompit en voyant de grosses larmes dans les yeux de l'enfant.

— Hé, il ne faut pas t'inquiéter.

Elle s'efforçait de dissimuler son angoisse. Son neveu pleurait très rarement mais, lorsque cela se produisait, elle se sentait désemparée.

— Si tu l'as trouvée à l'école, il suffit d'aller la donner à la directrice.

— C'est le secret.

L'intonation désespérée qui faisait vibrer la voix de Danny poussa Meghan à s'emparer de la télécommande pour mettre le téléviseur en veille.

— Parle-moi de ce secret.

L'enfant baissa les yeux et sa voix se fit presque inaudible.

— Je devais te la donner, mais je ne l'ai pas fait. Maman m'a dit le secret, puis elle est morte.

Lorsqu'il leva la tête vers elle, son regard était empli d'un tel désespoir que Meghan sentit son cœur se serrer.

— Je ne veux pas que tu meures aussi, tante Meggie.

Son premier élan fut de le rassurer. Elle passa un bras autour de ses épaules.

— Quand ta maman t'a-t-elle donné cette clé ?

Danny haussa les épaules. Sa conception du temps, ainsi qu'elle le savait, tournait autour des jours d'école et des heures de diffusion de ses dessins animés.

— C'était après ma visite chez vous ? Quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois ?

— C'est le jour où maman m'a acheté mon nouveau sac.

Il le prit et le serra contre son cœur.

— Maman a mis la clé dedans, et elle a dit que je devais te la donner si je te revoyais. Elle a dit que c'était un secret. Je déteste les secrets. Je les déteste ! Remets la clé dedans, tante Meggie.

L'agitation de Danny fit fondre ses dernières réserves. Elle le serra contre elle.

— Chut, murmura-t-elle.

D'un geste inconscient, elle commença à le bercer.

— Cette clé ne peut faire de mal à personne. Et quand nous connaissons le secret, nous saurons à quoi ta maman pensait quand elle te l'a donnée.

La voix de Danny lui parvint étouffée contre sa poitrine.

— On pourrait la jeter.

— Tu sais bien que ce n'est pas possible. Mais je te promets que je vais m'en occuper. Et je ne laisserai personne te faire de mal.

Elle fut surprise de la conviction qu'elle avait mise dans ces mots destinés à le consoler. Elle avait une responsabilité envers Danny. Et aussi envers Sandra. Elle leur devait à tous deux de faire éclater la vérité.

Danny ne répondit pas. Il ne pouvait pas. Des idées effrayantes avaient commencé à tourner dans sa tête quand sa maman avait mis la clé dans son sac. Elles revenaient chaque fois qu'il pensait à la clé. Et en même temps, il se rappelait pourquoi il n'avait pas voulu dire le secret à tante Meggie.

Il avait envie de la croire. Il se demandait si les pensées s'en iraient quand elle aurait trouvé le secret. Mais il n'y croyait pas trop.

\* \* \*

— Vous ne pouvez pas l'agrandir davantage ?

Stan Vandevanter, le technicien du laboratoire photo de la police, haussa les épaules.

— Je peux, mais à chaque agrandissement, le grain sera de plus en plus mauvais. C'est ce que je peux faire de mieux sans perdre la lisibilité.

Gabe étudia de nouveau la première des photos, avant de jeter un coup d'œil à Cal.

— Je ne vois rien de significatif.

— Passons à la suivante.

Obligemment, Stan agrandit la deuxième photo. Gabe plissa les paupières. La première avait été prise dans une rue pleine de monde. Celle-ci avait visiblement été prise dans un parc. Sandra était assise sur un banc et lisait un journal. Il était difficile de dire qui de Danny ou d'elle était le sujet de la photo. L'enfant était assis par terre et faisait des bulles de savon, le visage crispé par la concentration.

Là non plus, rien de particulièrement extraordinaire.

Stan fit apparaître le cliché suivant à l'écran et, sans attendre qu'on le lui demande, commença à l'agrandir.

— Attendez !

Repérant soudain quelque chose, Gabe se pencha.

— Vous pouvez zoomer là ?

— Pas de problème.

Le technicien déplaça la souris dans la zone indiquée et cliqua à plusieurs reprises jusqu'à ce que Gabe l'interrompe.

— Voilà ! C'est là.

— Dis-moi ce que tu vois, Cal.

Son coéquipier se pencha sur la photo.

— Je ne suis pas sûr. Il faudrait que je compare avec la première.

— Repassez-nous le premier cliché, demanda Gabe.

Une décharge d'adrénaline fusait dans ses veines. Les pièces du puzzle commençaient à se mettre en place.

Ils se penchèrent pour étudier l'image apparaissant de nouveau à l'écran.

— Oui, peut-être, murmura Cal. Il faudrait se rapprocher.

— Zoomez ici !

Gabe indiqua un point dans la foule derrière Sandra et Danny.

— Vous voulez un tirage comparatif ?

Sans attendre la réponse, Stan isola les zones agrandies sur les deux photos et les disposa côte à côte.

— Bon sang ! marmonna Gabe.

Grâce à l'ordinateur, ils pouvaient à présent voir clairement les détails de l'arrière-plan.

Sur les deux photos, on apercevait le même homme derrière Sandra.

— Quelle est la probabilité que le même type se soit trouvé dans les parages au moment où les photos de Barton et du gamin ont été prises ?

— Je dirais aucune, répondit Cal.

— Bien. Il ne reste plus qu'à découvrir de qui il s'agit.

La voix de Gabe était morose. Il ne faisait plus aucun doute maintenant que l'homme qui avait attaqué Meghan au garde-meuble ne se trouvait pas là par hasard. Quelqu'un savait qu'il se trouvait sur ces photos et tenait à tout prix à les récupérer.

— Vous pouvez nous faire une copie ? demanda-t-il à Stan.

Le technicien hochait la tête et, quelques instants plus tard, l'imprimante sortait une photo en couleur.

Gabe la récupéra aussitôt.

— Merci, mon vieux. Amène-toi, Cal. On va essayer de voir si on trouve quelque chose sur ce type.

\* \* \*

Deux heures plus tard, alors qu'ils commençaient à perdre espoir, Cal siffla doucement.

— Je crois que j'ai quelque chose.

Gabe referma d'un coup sec le registre répertoriant les criminels qu'il était en train de consulter, et fit le tour de son bureau pour aller regarder par-dessus l'épaule de Cal.

— On dirait que c'est lui. Shadrach Collins. Voyons ce que nous avons sur la base de données.

Malgré lui, Gabe reconnut que les talents informatiques de son coéquipier avaient parfois du bon.

— Eh bien, il n'a pas chômé, murmura-t-il tout en lisant le détail de son dossier.

— Mouais. Ce ne sont pas les arrestations qui manquent.

Cal fit défiler le document, et un nom sauta aux yeux de Gabe.

— Wadrell ! Qu'a-t-il à voir avec ce type ?

— Je ne sais pas. Mais je trouve qu'il commence à y avoir un peu trop de coïncidences dans cette enquête.

Le téléphone sonna sur le bureau de Gabe avant qu'il ait eu le temps de faire un commentaire.

A regret, il se leva pour prendre l'appel.

L'esprit encore occupé par leur découverte, il répondit d'un ton peu amène.

— Lieutenant Connally.

La voix féminine à l'autre bout de la ligne retint son attention aux premiers mots.

Son expression s'assombrit à mesure qu'il écoutait.

— Vous avez bien fait de m'appeler. Je m'en occupe.

Il raccrocha et tourna la tête vers son coéquipier qui le regardait d'un air interrogateur.

— Un problème ?

— C'est possible. On dirait que Meghan vient de trouver une nouvelle pièce du puzzle. Peut-être la plus importante.

\* \* \*

La clé ne rentrait pas dans la serrure.

Meghan relâcha son souffle et s'écarta de la consigne. Les battements de son cœur s'apaisèrent. Apparemment, elle avait fait fausse route.

Pourtant, la consigne lui avait semblé la solution la plus évidente. La clé n'avait pas l'air d'être celle d'une valise, d'une voiture ou d'une porte. Quoi qu'elle ouvre, il fallait que ce soit facile d'accès.

En tout cas, Meghan se félicitait de ne pas avoir cédé à sa première impulsion qui était d'appeler Gabe. Elle ne savait pas ce qu'elle allait trouver, mais réalisait le risque qu'il y avait à le faire sous les yeux d'un flic. Peut-être y avait-il un rapport avec le don de Danny. Et elle devait protéger son secret.

Même par rapport à Gabe. Surtout par rapport à lui.

Elle fit demi-tour et se dirigea vers l'accès au parking.

Il était trop tôt pour s'avouer vaincue. Il y avait des consignes similaires à la gare routière, ainsi que dans le métro.

La tête baissée, elle faillit percuter un homme.

— On prévoit de partir en voyage ?

La panique s'empara d'elle quand elle reconnut Gabe.

— Qu'est-ce que vous fichez là ?

Le lieutenant eut un sourire sarcastique.

— Je vous retourne la question.

Il la prit par le coude et l'entraîna hors de la gare.

— Votre amie Callie m'a appelé. Elle m'a dit qu'elle avait du mal à calmer votre neveu. Il n'arrêtait pas de parler d'un secret qui allait vous tuer. Quelque chose que vous cherchiez à découvrir au sujet de sa mère.

Il balaya rapidement la foule du regard avant de lui faire franchir les portes.

— Les enfants ont tendance à exagérer, répliqua Meghan d'un ton qui se voulait désinvolte.

— Je n'en suis pas si sûr. Danny n'arrêtait pas de répéter que vous étiez partie à la gare avec une clé. Apparemment, vous n'êtes pas très douée pour le mensonge. Même un enfant de cinq ans parvient à vous démasquer.

Meghan se réjouit qu'il en soit arrivé à cette conclusion. Comment aurait-il pu deviner que Danny avait eu la vision de ce qu'elle faisait à l'autre bout de la ville ?

Elle-même était sidérée par la puissance de son don.

Voyant que le lieutenant l'entraînait dans la direction opposée à celle de sa voiture, elle s'immobilisa.

— Je suis garée par là.

— C'est dommage, parce que vous allez venir avec moi.

— Certainement pas !

Il l'enveloppa d'un regard glacial.

— Où est la clé, Meghan ? C'était une bonne idée de vérifier les consignes. C'est ce que j'aurais moi-même suggéré.

Elle ignore le brusque élan de fierté que ces mots lui inspiraient. Compte tenu des circonstances, c'était parfaitement ridicule. Elle aurait mieux fait de consacrer son énergie à trouver un moyen de se débarrasser du lieutenant.

\* \* \*

Ils prirent place dans la voiture, et Gabe lui jeta un regard à la dérobée. Il ne l'avait jamais vue aussi anxieuse.

— Nous nous trompons peut-être complètement au sujet de cette clé, suggéra-t-elle d'une voix mal assurée.

— Attendons de voir ce que ça donnera à la gare routière.

Contrairement à son habitude, Gabe garda les yeux fixés sur la route. L'inquiétude qui transparissait sur le visage blême de sa passagère était une incitation à la reconforter. Or, il ne voulait pas se laisser perturber par les émotions. Il y avait trop de choses en jeu pour négliger son objectif.

Les quelques minutes de trajet se déroulèrent dans un silence tendu.

Enfin, Gabe trouva un emplacement pour se garer et coupa le moteur. Meghan semblait prostrée sur son siège. Il attendit avec une patience inhabituelle.

— Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux renoncer à savoir, dit-elle tout à coup.

Elle tenait la clé si serrée dans sa main que sa paume devait en avoir pris l'empreinte.

— Quand nous étions adolescentes, les surprises que me réservait ma sœur n'avaient rien de plaisant.

Elle le regarda brièvement, l'air coupable.

— Je sais que ça a l'air terriblement égoïste.

Incapable de résister plus longtemps à l'envie de la reconforter, Gabe posa brièvement la main sur la sienne.

— Je vous comprends.

Il vit que Meghan faisait un effort pour se ressaisir, comme si elle plongeait en elle-même pour y trouver la force que démentait son apparence fragile.

Une fois encore, il se surprit à éprouver de l'admiration pour elle.

De l'admiration, et quelque chose de beaucoup plus complexe.

— Finissons-en ! décida-t-elle.

En dépit de son sourire forcé, sa voix était assurée.

Il fit le tour de la voiture et l'aida à en descendre. Puis, une main posée au creux de sa taille, il la guida vers le dépôt.

\* \* \*

Après l'angoisse vécue durant tout l'après-midi, la découverte du secret de Sandra fut presque un soulagement pour Meghan.

— Une cassette vidéo !

Elle plongea la main dans le casier que la clé venait d'ouvrir et en retira son contenu.

— Je suppose qu'il ne s'agit pas d'un film de vacances.

— Non.

Gabe lui prit la cassette des mains.

— Mais cela pourrait nous éclairer sur la relation de Sandra avec Brusco, et nous fournir des réponses sur sa mort.

Meghan leva les yeux et croisa son regard d'ambre. Elle savait qu'il avait raison. Mais une pensée continuait à la tarauder.

Il valait mieux parfois ne pas connaître la réponse à certaines questions.

\* \* \*

— Attendez, je vais vous faire un peu de place.

Meghan regarda autour d'elle avec curiosité. Le désordre qui régnait chez Gabe ne la surprenait qu'à moitié. A quoi s'attendre d'autre de la part d'un célibataire endurci tel que lui ?

Il débarrassa quelques journaux, une assiette et une bouteille de bière vide et quitta la pièce.

Elle se déplaça pour pouvoir le suivre des yeux tandis qu'il passait dans la cuisine adjacente.

Elle songea un bref instant à s'emparer de la cassette et à prendre la fuite. En dépit de ses protestations, Gabe avait insisté pour qu'elle vienne la regarder chez lui. Tandis qu'elle mettait en

avant le droit au respect de la vie privée, il rétorquait que la bande pouvait contenir des éléments nécessaires à son enquête. Sa présence dans l'appartement de Gabe prouvait que celui-ci avait gagné leur bras de fer.

S'approchant d'une bibliothèque, elle en examina le contenu. Un nombre assez impressionnant d'ouvrages était classé par ordre alphabétique. Les goûts de Gabe le portaient vers les thrillers et le fantastique. Une rangée de photographies encadrées était disposée devant les romans. Meghan s'y attarda. Il y avait plusieurs clichés le représentant avec un couple âgé, ainsi qu'une photo de lui en uniforme, lors d'une remise de médailles. Elle reconnut le lieutenant Madison sur une photo vraisemblablement prise à son mariage. Elle détailla plus longtemps qu'il n'était nécessaire l'image de Gabe en smoking.

Soudain, elle l'entendit entrer dans la pièce et se retourna.

— Votre coéquipier a l'air heureux sur cette photo. Est-elle récente ?

Elle ne se sentait pas du tout gênée d'avoir été surprise. Après tout, il en savait beaucoup plus sur elle qu'elle n'en savait sur lui.

— C'était lors de son mariage. Cal était fou de joie. On peut le comprendre, d'ailleurs. C'est à peine croyable qu'une fille aussi chouette que Becky ait jeté son dévolu sur lui. Ce qui est encore plus incroyable, c'est que leur couple a l'air de fonctionner. Il faut croire que Cal était fait pour le mariage.

Pas lui.

Gabe ne l'avait pas dit, mais Meghan le devinait. Cette pensée l'attrista vaguement, sans qu'elle comprenne pourquoi.

Elle se tourna et découvrit qu'il s'était rapproché. Il émanait de cet homme quelque chose de rassurant, qui n'avait rien à voir avec sa silhouette athlétique, mais plutôt avec sa présence. Ce devait être tentant pour les femmes. En tout cas pour celles qui avaient l'habitude de s'appuyer sur la première épaule venue. Quant à elle, ce n'était pas son genre. En grandissant, elle avait appris à s'endurcir, à rester sur la réserve, à se méfier.

Mais, pendant un court instant, elle regretta de ne pas oser franchir la distance qui la séparait de Gabe pour se jeter dans ses bras. Et, parce que ce brusque besoin l'ébranlait, elle se dirigea vers le canapé.

— Eh bien, annonça-t-elle d'une voix tendue, que la séance commence !

Gabe prit la cassette et la glissa dans le magnétoscope. Meghan se cala contre le dossier du canapé. Elle devait se montrer forte. Pour Danny. Pour Sandra.

L'écran resta noir un moment, puis le visage de Sandra apparut.

— Eh bien, Meghan, dit la disparue, nous y voilà. Prête pour une petite conversation entre sœurs ?

Sandra grimaça un sourire dénué d'amusement. Puis elle prit une bouteille de vin sur la table et remplit son verre.

— La dernière n'a pas duré longtemps, tu te souviens ?

Elle porta le verre à ses lèvres et but d'un trait. Cela ne semblait pas être son premier, même si la bouteille était pleine. Meghan reconnaissait ce regard halluciné, cette diction hachée. Il devait y avoir une autre bouteille vide quelque part.

— Nous n'avons jamais été du genre à nous faire des confidences, hein ? Alors, je vais faire vite, et prier pour que tu n'aies jamais à voir cette cassette.

Les yeux fixés sur l'écran, Gabe et Meghan l'écoutèrent expliquer comment un soir elle avait rencontré de drôles de types dans un bar. Elle avait tout de suite deviné dans quel genre de trafic ils

trempeaient et était allée voir la police. C'est alors qu'elle avait fait la connaissance de Wadrell.

— Ce petit flic était sacrément impressionné par mes dons. C'est comme ça qu'il a réussi à mettre la main sur tous les copains de ces types et à démanteler un énorme trafic de drogue.

Elle grimaça.

— Mais si Wadrell avait été aussi bon qu'il le prétend, je ne serais pas en train d'enregistrer cette cassette.

L'amertume était perceptible dans sa voix, tandis qu'elle se penchait et emplissait de nouveau son verre.

— Je lui ai pratiquement livré les deux leaders sur un plateau d'argent. Il avait leur nom, bon sang ! Mais il paraît qu'ils lui ont filé entre les pattes et qu'il n'arrive pas à mettre la main dessus. Par contre, eux, ils ont réussi à me retrouver.

Meghan sentit son cœur se glacer. Ils avaient retrouvé sa sœur. Elle n'avait pas besoin d'en regarder plus pour imaginer ce qui s'était passé ensuite.

Sandra se redressa et enroula une longue mèche de cheveux autour de ses doigts. Le geste était si familier que Meghan sentit les larmes lui monter aux yeux.

— J'ai commencé à recevoir des photos au courrier. Des clichés de moi dans la rue, dans un magasin, au parc... Sur certaines, j'étais avec Danny.

A l'évocation de son fils, une note d'émotion perça dans sa voix.

— Je n'aurais jamais cru que tout ça aurait des répercussions sur Danny. Sinon...

Elle s'interrompt, pressa ses lèvres l'une contre l'autre.

— Un soir, je suis allée dans un bar, et ils étaient là. Apparemment, ils n'étaient pas aussi bien planqués que Wadrell l'affirmait. Ils m'ont obligée à monter dans une voiture, et durant cette plaisante balade, ils m'ont convaincue de travailler pour eux. Ils menaçaient de s'en prendre au petit si je refusais. Ils avaient réussi à s'approcher suffisamment pour prendre ces photos. Il n'était pas difficile de deviner qu'ils n'auraient aucun mal à enlever Danny.

Elle croisa les jambes.

— Au début, ils voulaient que je donne de fausses informations à Wadrell, que je l'envoie sur une fausse piste. J'ai tout dit à Wadrell, et il m'a convaincue de jouer leur jeu.

— Le salaud ! s'écria Gabe.

Meghan ne releva pas. Elle ne voyait rien, n'entendait rien en dehors de Sandra. L'univers se réduisait à l'écran de télévision.

— Donc, j'ai fait semblant d'accepter leur marché. Mais c'est allé plus loin. Ils ont voulu que je rencontre un type et que je leur dise s'il leur volait de l'argent.

Sur l'écran, Sandra battait nerveusement l'air du pied.

— Je l'ai fait. J'ai rencontré Lenny Brusco à deux reprises. Wadrell avait l'intention d'organiser un énorme coup de filet au rendez-vous suivant. Mais il n'y a jamais eu d'autre rendez-vous, et je commence à avoir un très mauvais pressentiment.

Le visage de Sandra exprimait la peur, et sa voix tremblait.

— Qu'est-ce qui les empêche de mettre leur menace à exécution maintenant qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient ? Je n'ai pas l'intention de traîner dans le coin pour le savoir. Je prends le petit, et nous allons disparaître pendant un moment. Mais si quelqu'un se débrouille pour me faire disparaître une fois pour toutes, je voulais que tu sois au courant de tout.

Elle haussa les épaules en signe de dérision.

— Je crois que je ne peux pas compter sur Wadrell pour que la vérité éclate. Mais Danny a le droit de savoir — je veux dire, s'il m'arrive quelque chose. Il faut qu'il sache que j'ai fait tout ce

que je pouvais pour le protéger.

Sandra porta son verre à sa bouche, apparemment décidée à y puiser le réconfort qu'elle y avait toujours cherché.

Puis elle fixa la caméra, et il sembla à Meghan qu'elle la regardait au fond des yeux.

— Tu as toujours été une fille bien, Meghan. J'espère que tu n'as pas changé. Tu feras ce qu'il faut et tu veilleras sur Danny.

Un petit sourire ironique étira le coin de ses lèvres.

— C'est marrant, non ? L'idée que tu t'occupes de Danny. Ça sera comme quand nous étions petites. Meghan et le monstre.

Elle se leva et se pencha vers la caméra. Un instant après, l'écran redevenait noir.

Meghan resta assise sans bouger.

La culpabilité l'envahissait. Il y avait entre sa sœur et elle tellement de blessures qu'elles ne pourraient jamais réparer. Tant d'incompréhensions et de rancunes.

*C'est marrant, non ?* avait dit Sandra.

Oui, la vie leur avait concocté une plaisanterie bien cruelle. Quelle ironie de devoir s'occuper d'un enfant possédant un pouvoir identique à celui qui avait fait de son enfance un véritable cauchemar.

Mais le plus triste était que la pire crainte de Sandra s'était réalisée.

Ce don qu'elle avait tour à tour ignoré ou exploité au cours de sa vie avait fini par la tuer.

Exactement comme elle l'avait prédit.



Gabe avait le visage fermé quand il retira la cassette du magnétoscope, et la raideur de ses mouvements montrait qu'il faisait un effort pour se contrôler.

— J'ai l'impression que Wadrell a des choses à nous dire, remarqua-t-il.

Et il allait s'assurer que ce dernier paierait pour ses actes. Faire appel à un médium au cours d'une enquête n'était pas inhabituel. Mais encourager Sandra à utiliser ses dons sans lui offrir la moindre protection, alors même qu'il la savait en danger, était inexcusable.

Meghan se leva et, les bras croisés, se tint les épaules, comme pour se réconforter.

— Ainsi j'avais raison depuis le début. Sa mort est bien due à sa collaboration avec la police.

D'une certaine façon, elle l'avait toujours su. Elle pensait à Sandra au moment où elle avait enregistré cette cassette, à demi convaincue que la bande vidéo ne servirait pas. Elle imaginait quelles avaient été ses dernières pensées lorsque sa voiture avait basculé dans le ravin.

Elle prit une profonde inspiration, essaya de se calmer.

— J'aimerais rentrer chez moi, dit-elle. Soyez gentil de me ramener.

— Non, répondit-il d'un ton très calme.

Les événements de la soirée avaient provoqué chez Meghan un début de migraine.

— J'aurais dû prendre ma voiture.

Gabe n'avait aucun mal à imaginer son désarroi, et il se félicitait d'avoir insisté pour regarder la cassette avec elle.

— Ecoutez, il n'est pas raisonnable de ressortir à cette heure de la nuit. Danny s'est calmé dès que vous l'avez appelé, n'est-ce pas ? Et Callie a accepté de le garder pour la nuit.

Elle hocha la tête et s'empressa de détourner les yeux.

— Dans ce cas, rien ne vous oblige à rentrer maintenant.

— Il n'est pas question que je passe la nuit ici.

— Vous ne serez pas obligée de dormir sur le canapé. J'ai une chambre d'amis.

— C'est impossible.

Devinant la panique dans sa voix, il chercha à se montrer persuasif.

— Vous n'allez pas rentrer dans votre appartement vide et vous repasser la bande toute la nuit dans votre tête. Je ne pourrai pas vous empêcher de cogiter, c'est vrai, mais je peux au moins m'assurer que vous ne serez pas seule pour y faire face. Et maintenant, je vais essayer de vous trouver quelque chose à grignoter.

La simple idée de manger lui donnait la nausée.

— Je n'ai pas faim.

Gabe ne l'écoula pas et se dirigea vers la cuisine, laissant Meghan en proie à une inquiétude grandissante. Bien qu'il se soit donné beaucoup de mal pour lui démontrer le contraire, elle savait qu'il était attiré par elle.

Et la réciproque était vraie.

Elle alla se planter devant la fenêtre et contempla les lumières de la ville. Accepter la proposition de Gabe, c'était jouer avec le feu.

Il s'agissait d'une mauvaise idée, point à la ligne. Contrairement à ce que pensait Gabe, elle serait très bien toute seule. N'était-ce pas ainsi qu'elle avait vécu la majeure partie de sa vie ?

Mais elle ne pouvait nier qu'elle puisait du réconfort dans sa présence. Même s'il se donnait beaucoup de mal pour le cacher, il y avait de la tendresse chez Gabe Connally. Et cela la désarmait complètement.

— J'ai mis de la soupe à chauffer.

Elle tourna la tête et l'aperçut sur le seuil de la cuisine.

— Même si vous n'avez pas faim, il faut manger quelque chose. Vous n'avez pas l'air de pouvoir vous permettre de sauter trop de repas.

Elle inclina la tête en se demandant si elle devait se sentir insultée.

— Et vous n'avez pas l'air d'être capable d'en préparer.

Gabe sourit.

— Vous m'avez eu.

— Je risque quelque chose en mangeant ce que vous avez préparé ?

— Si c'était autre chose que de la soupe toute prête, probablement.

La minuterie du four à micro-ondes se déclencha.

— Vous vous sentez l'âme d'une aventurière ?

Elle se décida à le rejoindre dans la cuisine. Peut-être serait-il davantage disposé à la raccompagner chez elle si elle faisait mine de suivre ses conseils.

En apercevant le bol de soupe, les crackers et le fromage, l'appétit lui revint. Elle commença à manger tandis qu'il ouvrait le réfrigérateur et y prenait une bouteille de bière.

Un observateur extérieur aurait pu trouver la scène tout à fait normale, songea-t-elle. Un homme et une femme partageant un repas après une longue journée, quoi de plus banal ?

On voyait bien que cet observateur n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle ressentait. Du malaise diffus que provoquait en elle cette étrange intimité.

— Qu'a voulu dire votre sœur par sa remarque sur l'ironie du sort ?

Le ton était anodin. La question ne l'était pas.

Meghan haussa les épaules, cherchant à donner le change. Elle aurait dû se douter que rien ne lui échapperait.

— Nous n'avons jamais été proches. Quand nous étions enfants, nous nous détestions. Et puis, la vie nous a séparées.

— Il y a une raison à votre rivalité ?

Elle croisa le regard de Gabe et sut qu'elle devait se montrer prudente dans ses réponses.

— Sandra avait une façon bien particulière d'utiliser son don...

— Elle s'en servait contre vous.

C'était un constat plutôt qu'une question, et elle en fut stupéfaite. Parfois, elle avait tendance à oublier combien cet homme était observateur.

— Tout ça, c'est du passé. Nous n'avons jamais été proches, et maintenant j'élève son fils. Elle a raison. C'est une situation ironique.

— Mouais.

Gabe garda le silence, perdu dans la contemplation de l'étiquette de sa bouteille. Puis il porta la bouteille à ses lèvres et but une gorgée du liquide ambré.

— La vie vous réserve parfois de drôles de surprises.

Meghan prit soin d'éviter son regard. Il ne pouvait deviner à quoi Sandra faisait allusion. Jusqu'à présent, elle avait réussi à protéger le secret de Danny. Elle espérait seulement que cela suffirait.

— Il a de la chance, vous savez.

Elle le regarda avec étonnement.

— Il a traversé des épreuves, mais il est bien tombé avec vous. Vous vous débrouillez bien avec lui. Vous faites ce qu'il faut.

La tranquille assurance de sa voix la réconfortait, et elle aurait aimé pouvoir le croire. Elle avait passé trop de nuits à douter, à se reprocher son incompetence, à se dire qu'elle n'y arriverait jamais.

Elle écarta ces pensées, termina son repas, et se leva.

— Bon, maintenant que vous m'avez nourrie et que vous êtes rassuré sur mon état de santé, nous pouvons peut-être discuter de mon retour chez moi.

— Vous pouvez toujours le faire.

Il se leva à son tour et débarrassa la table.

— Une discussion implique au moins deux personnes, souligna-t-elle.

Il tourna la tête vers elle.

— Je crois que vous n'avez pas encore pris la pleine mesure des révélations de cette journée. Quand cela arrivera, je ne veux pas que vous soyez seule.

Elle s'efforça d'ignorer la générosité de sa démarche.

— Je pourrais appeler un taxi.

— Et je pourrais le décommander.

Devant l'exaspération de Meghan, il se radoucit.

— C'est difficile pour vous, hein ? D'accepter l'aide des autres.

— Parce que vous, vous y arrivez ?

Il grimaça.

— Je crois que j'ai donné du fil à retordre à mes parents adoptifs, mais j'ai fini par m'y faire.

Elle vit la trace de vieux démons dans ses yeux.

— Vous avez perdu vos parents ?

— Ma mère est encore en vie.

Soudain, il lui tourna le dos. Elle comprit que le sujet était clos.

Se résignant à l'inévitable, elle précisa :

— Il faudra que je parte tôt, demain. Je veux être là quand Danny se réveillera.

— Ce sera le cas.

S'il fut étonné par sa capitulation, il ne le montra pas. Peut-être cela ne le surprenait-il pas, après tout. Il devait être habitué à obtenir tout ce qu'il désirait.

Elle le regarda disposer la vaisselle dans la machine, fronçant les sourcils devant sa technique. Heureusement que les plats étaient résistants aux chocs !

Il se tourna et surprit son regard posé sur lui. Le silence s'éternisa jusqu'à en devenir gênant.

— Si vous voulez bien me montrer ma chambre, je crois que je vais aller me coucher.

Elle crut percevoir du soulagement sur son visage tandis qu'il acquiesçait.

Elle était loin de partager ce sentiment. Elle ne se sentirait soulagée qu'une fois de retour chez elle.

Loin des questions qui la tourmentaient encore.

Et loin de cet homme énigmatique dont les rares mouvements de gentillesse l'affectaient bien plus qu'ils ne l'auraient dû.

\* \* \*

Etendue dans le noir, Meghan comprenait pourquoi Danny avait si peur des ténèbres. La nuit était un moment dangereux. Heureusement, les craintes de l'enfant s'évanouissaient si on laissait la lumière allumée.

Il n'en allait pas de même avec ses propres démons. Quelque part à la limite du monde réel et du sommeil, les souvenirs se faufilaient hors des limbes où elle essayait de les maintenir, et envahissaient son esprit.

Elle se rappelait le douzième anniversaire de Sandra. Sa sœur avait insisté pour que chaque invité lui remette son cadeau en mains propres, et elle s'était amusée à deviner ce que chaque boîte contenait. Ses amis avaient été effrayés et, une fois le gâteau avalé à la hâte, Sandra avait fini par se retrouver toute seule dans son coin.

Meghan se souvenait encore de l'expression de sa sœur, ce jour-là. Une expression de total désespoir. Sandra en avait-elle fait l'expérience tout au long de sa vie d'adulte ? Avait-elle continué à éprouver ce sentiment d'isolement même au milieu de la foule ? Probablement. Et cette idée la désespérait. Si seulement elle avait fait un effort pour comprendre sa sœur, si elle lui avait parlé, si elle avait gardé le contact durant toutes ces années...

Réalisant qu'elle ne trouverait pas le sommeil, Meghan se leva et enfila ses vêtements. Puis elle se dirigea à tâtons vers le salon et alluma la télévision en sourdine.

Ce fut là que Gabe la trouva un long moment plus tard, les yeux fixés sur le visage de sa sœur à l'écran.

— Vous avez besoin de dormir.

Elle eut l'impression que sa voix caressante enveloppait sa peau glacée d'un châle doux et confortable.

Il passa devant elle et coupa le magnétoscope, laissant le programme de la nuit prendre le relais.

Debout devant elle, dans le halo de l'écran, Gabe avait l'air mal réveillé. Son jean, visiblement enfilé à la hâte, n'était pas boutonné à la ceinture, et Gabe était pieds nus.

— Elle était comme une souris dans un labyrinthe, murmura-t-elle.

Elle ne prononça pas le nom de sa sœur, sachant qu'il comprendrait.

— Elle se servait de ses aptitudes mentales d'une manière qui effrayait les gens et les mettaient en colère. Puis, elle essayait de se rabibochoer avec eux en mettant de côté son don pendant de longues périodes. Elle n'a jamais réussi à trouver une façon de concilier les deux. Et cela me brise le cœur.

Sans dire un mot, Gabe s'assit à côté d'elle sur le canapé. Elle lui était reconnaissante de garder le silence. La plupart des gens se croiraient obligés de débiter des banalités et d'essayer de la reconforter.

Ce n'était pas de réconfort dont elle avait besoin. Elle voulait juste qu'on la comprenne.

— Je n'ai rien compris.

Elle se tordit les mains.

— Mais je ne pouvais rien faire. Je n'étais qu'une enfant.

— Je sais.

— J'aurais peut-être pu faire un effort en devenant adulte, continua-t-elle, mais nous nous étions déjà éloignées.

Elle soupira.

— Et puis, je crois que je manquais de courage. Sandra portait le chaos en elle, comme un nuage porte la pluie. J'ai préféré rester à l'abri des orages.

— Cela n'aurait rien changé, Meghan. Le résultat aurait été le même.

— Oui, mais aujourd'hui je ne me sentirais pas aussi coupable. Personne ne pourrait me faire de reproches, à commencer par moi-même.

Sa voix n'était plus qu'un murmure dans l'obscurité. Gabe n'aurait pas dû être aussi ému par son histoire, mais il savait ce qui le faisait réagir ainsi. Il y a bien longtemps de cela, il avait été cette souris dans un labyrinthe et ce souvenir était encore douloureux. Il comprenait que la culpabilité et le remords pouvaient ronger une personne jusqu'à ce qu'elle parte à la dérive. Heureusement, il avait eu la chance de s'en sortir.

Sans réfléchir, il se pencha et déposa un baiser sur son front.

— Laissez-vous aller.

Il entendit son petit soupir retenu, et devina qu'elle aurait du mal à suivre son conseil.

— Vous ne pouvez pas changer le passé. Et vous ne pouvez pas transformer les gens malgré eux. Vous entêter dans cette voie ne servira qu'à vous rendre folle.

Meghan tourna la tête vers lui, et il éprouva soudain l'envie irrésistible de l'embrasser. Il s'écarta imperceptiblement, mais fit alors l'erreur de plonger son regard dans le sien.

Ce qu'il y vit eut raison de ses bonnes résolutions.

Elle n'avait sans doute pas conscience du danger qu'il y avait à adresser un tel regard à un homme. Un regard qui disait, sans avoir à recourir aux mots, qu'elle avait conscience de sa présence virile et qu'elle n'était pas indifférente à son charme.

Cela pouvait provoquer un résultat inattendu. Une catastrophe.

Il y avait de quoi lui faire oublier des promesses faites dans un moment où il se sentait plus chevaleresque, réveiller une passion soigneusement endiguée jusqu'alors.

Meghan ferma les paupières et, cette fois, ce fut elle qui franchit la distance entre eux. Ses lèvres effleurèrent les siennes, ses doigts s'attardèrent sur sa joue.

Gabe aurait voulu s'éloigner, recouvrer sa sérénité et ses esprits. Mais il était déjà trop tard : son corps tout entier venait de succomber aux caresses délicieuses de cette femme sensible, tendre et pudique. La douceur et la timidité provoquaient en lui davantage de réactions que ne l'aurait fait un baiser passionné.

La caresse humide et tiède des lèvres de Meghan sur les siennes éveillait en lui l'irrésistible désir d'arracher les vêtements de la jeune femme et de la posséder avec toute l'ardeur de sa virilité.

Mais il se contint, supportant cette délicieuse torture pendant un temps infini.

Du bout des doigts, Meghan se mit alors à parcourir le torse musclé, s'attardant sur les aréoles ombrées d'un duvet soyeux, puis à suivre l'étroit sillon qui descendait sur son ventre. Doucement, elle glissa la main dans la ceinture défaits de son jean.

Il lui saisit le poignet.

— Je crois que nous avons tous les deux suffisamment de choses à regretter. Evitons de nous créer de nouveaux problèmes.

— Qui vous dit que je vais le regretter ?

Elle lui prit doucement la lèvre inférieure entre les dents et la taquina longuement.

Il résista, sans savoir comment, à l'envie de prendre Meghan sur le canapé. Si elle avait besoin de temps pour comprendre qu'elle faisait une bêtise, il lui laisserait le temps. Tout le temps qu'elle voudrait.

Mais, il avait à peine formulé cette pensée que son corps le traitait de menteur.

Et quand elle enfouit son visage au creux de son cou, y passant la langue, il eut le plus grand mal à retenir le gémissement qui montait à ses lèvres devant cet assaut sensuel.

Soulevant Meghan dans ses bras, il se leva soudain, se dirigea vers sa chambre, et la renversa sur le lit, impatient de couvrir son corps de caresses.

Et tant pis pour la petite voix qui lui parlait des regrets du lendemain.

A lui de faire en sorte qu'elle n'ait pas de regrets.

Il plongea les yeux dans les siens, puis se mit à défaire les boutons de son chemisier, tout en effleurant sa peau satinée.

Le temps se suspendit lorsqu'il lui ôta son soutien-gorge.

Parcourue d'un violent frisson d'expectative, Meghan sentit les paumes brûlantes de Gabe frôler la pointe durcie de ses seins, puis se refermer dessus. Elle dut fermer les yeux sous la sensation de vertige qui s'empara d'elle. Et lorsque ses lèvres fiévreuses prirent le relais, éveillant dans tout son corps une indicible volupté, lui faisant ardemment désirer un contact plus intime, elle ne put retenir un gémissement. Le frottement de la barbe de Gabe lui irritait la peau, la caresse humide de sa langue lui apportait un réconfort délicieux. Son corps s'embrasait sous ce mélange explosif de sensations.

Elle s'était imaginé qu'elle savait ce qu'était le désir, qu'elle connaissait le besoin impérieux de s'unir à un homme. Pourtant, rien ne l'avait préparée à ce qu'elle ressentait sous les caresses de Gabe Connally, à ces battements de cœur déchaînés, à ce feu brûlant qui courait dans ses veines.

Gabe s'attaqua alors à la fermeture de son pantalon, le fit glisser sur ses hanches. Meghan fut bientôt nue devant lui, et il découvrit avec émerveillement ses formes délicates.

Son pouls se mit à cogner à ses tempes. Il y avait en elle tant de secrets à découvrir ! Des secrets qu'il mettrait sûrement une vie entière à connaître. Et tandis que les minutes ralentissaient, que le temps changeait de rythme, il lui fut facile de croire qu'ils avaient toute la vie devant eux.

Soudain, ils furent étroitement enlacés, bouche contre bouche, pressés l'un contre l'autre. Plus rien n'avait d'importance. Seule comptait l'exquise sensation du contact de leur peau, de leurs corps qui se découvraient.

Plaisir donné et reçu. Plus Gabe prenait, plus il en voulait. C'était une faim que rien ne pouvait assouvir. Il ne pensait plus à rien. Il ne lui restait que le désir — primitif, urgent. Qui aurait cru qu'il connaîtrait avec elle un tel éblouissement des sens ?

Bientôt, il sentit le plaisir monter en lui avec plus de force et accéléra le rythme.

Meghan cria son nom tout en se contractant autour de lui. C'était le signe qu'il attendait pour s'abandonner au vertige d'un bonheur trop longtemps attendu.

Quand les derniers soubresauts de leurs corps s'apaisèrent, il berça doucement Meghan dans ses bras et, refusant de céder aux doutes qui de nouveau l'envahissaient, il lui murmura des mots tendres.

Le petit jour filtrait dans la chambre par le store vénitien. Meghan ouvrit les yeux avec un sentiment de déception. La nuit dernière, tandis qu'avec Gabe, elle flottait au-delà de la réalité, il lui avait été facile de croire que ce moment durerait toujours. Mais les premières lueurs de l'aube balayaient les illusions de la nuit, en dépit de leurs deux corps encore alourdis par la fièvre de leurs ébats.

Il avait parlé de regrets, mais elle n'en avait pas. En tout cas, pas du genre qu'il croyait. Elle n'éprouvait aucun remords pour cette explosion des sens. Mais elle ressentait de la culpabilité.

C'était une chose de céder au désir qu'elle éprouvait pour cet homme. C'en était une tout autre de le faire en sachant qu'elle lui mentait.

Elle était blottie dans la chaleur du corps de Gabe, dont le bras reposait sur elle, possessif jusque dans le sommeil. Elle s'étira et il se mit à remuer. Elle s'immobilisa, ne voulant pas le réveiller.

Il accordait une grande importance à l'honnêteté. Comprendrait-il pourquoi elle avait pris cette décision ? Verrait-il que ses intentions étaient bonnes ? Pourrait-il lui pardonner ?

La crainte lui serrait la poitrine. Gabe avait beaucoup de qualités, mais ce n'était pas un homme indulgent.

Meghan réalisa soudain qu'elle s'était laissé prendre à son propre piège. Tout lui semblait pourtant facile au début, quand elle pensait qu'elle pourrait se servir de Gabe comme la police s'était servie de sa sœur, obtenant l'information qui l'intéressait sans rien donner en retour. Elle était loin de s'imaginer alors une relation plus suivie avec cet homme.

En théorie, le plan aurait pu fonctionner. La réalité s'avérait plus complexe.

Elle n'osait toujours pas parler du don de Danny à Gabe. Ce n'était pas une question de confiance, mais de contrôle. Gabe devait rendre des comptes à ses supérieurs. Dès qu'il aurait parlé à quelqu'un d'autre du secret de Danny, les fuites seraient inévitables.

Meghan était incapable de croire que le département garderait cette information secrète. Pas après la catastrophe qui s'était produite avec Sandra.

Mais si cette histoire avec Gabe devait aller plus loin, elle serait bien obligée de lui en parler un jour ou l'autre. Danny faisait des efforts, cependant il lui faudrait du temps pour parvenir à canaliser ses aptitudes. Or, elle avait la désagréable impression que le temps était précisément ce qui leur manquait, à elle et à Gabe.

Gabe était appuyé contre le mur, les bras croisés, et attendait patiemment que Cal finisse de visionner la cassette. Il ne pouvait pas revoir ces images sans se souvenir du visage de Meghan quand elle avait regardé la bande vidéo, de ce qui s'était passé ensuite.

Puis ses pensées bifurquèrent. Il y avait quelque chose dans le regard de la jeune femme, ce matin. Pas le regret qu'il avait craint d'y voir, mais une ombre préoccupante. Il avait essayé de la distraire, et il pensait y avoir réussi. Même si elle ne risquait plus de le croire s'il prétendait de nouveau prendre sa douche avec elle pour gagner du temps. Quand il l'avait déposée chez elle, l'embrassant longuement dans la voiture, la seule chose qu'il avait pu lire dans ses yeux était du désir.

Depuis, le souvenir de ce regard n'arrêtait pas de le tourmenter.

— Bon sang !

Cal tourna la tête vers son coéquipier.

— Meghan a vu ça ?

— Ouais.

Expliquer à Cal la recherche qu'il avait effectuée la veille avec Meghan n'avait pris que quelques minutes. Il s'était montré beaucoup plus réservé sur la façon dont il avait occupé le reste de sa soirée. Il n'était pas encore très sûr de ce qu'il éprouvait pour la jeune femme et préférait n'en parler à personne. Même pas à celui qu'il considérait comme son meilleur ami.

— Quand tu es parti, hier soir, j'ai continué les recherches, expliqua Cal. J'ai creusé dans l'entourage de notre homme, et je suis tombé sur un nom : Chafe Robinson. Comme par hasard, il a été arrêté par Wadrell, il y a quelques années. J'ai appelé notre cher ami pour en savoir plus, et je l'ai trouvé très nerveux. Il n'a pas voulu me dire grand-chose. Il voulait surtout savoir ce que nous avions trouvé.

Gabe le regarda durement et Cal haussa les épaules.

— Je suis resté vague, tu penses bien. Je lui ai juste dit que nous suivions une piste parmi d'autres.

Gabe serra les poings. Evoquer Wadrell lui mettait les nerfs en pelote, mais régler le problème lui-même ne servirait à rien, à part à lui offrir une satisfaction passagère.

Il se concentra de nouveau sur les explications de son collègue.

— Je ne t'ai pas dit le plus intéressant : j'ai fini de regarder les photos de surveillance prises dans les magasins de vidéo. Collins apparaît sur trois d'entre elles, et Robinson sur huit, déclara Cal.

— Donc, il s'agit bien de trafic de drogue.

Gabe se mit à faire les cent pas. Il réfléchissait toujours mieux en marchant.

— Lenny s'est fait engager dans un endroit où il pourrait brasser de l'argent liquide toute la journée. Rien de plus facile ensuite que d'ajouter l'argent de la drogue à la recette quotidienne des magasins. Il a pu blanchir ainsi plusieurs centaines de dollars par jour dans chaque boutique. Pour simplifier les calculs, disons environ deux mille dollars en tout.

— Ils sont ouverts tous les jours de l'année, remarqua Cal. Même pendant les vacances. Donc, ça nous ferait combien ?

Il plissa le front, fit un rapide calcul mental, et laissa échapper un long sifflement.

— Ça pourrait aller jusqu'à un million de dollars par an.

— Robinson et Collins doivent être les types dont parlait Sandra Barton. Ceux que Wadrell cherchait à coffrer.

— Cela voudrait dire qu'ils sont aussi derrière l'agression de Meghan. Ils ont dû réaliser qu'ils avaient laissé trop d'indices derrière eux avec ces photos. Mais il faut que je t'apprenne la



meilleure : apparemment, il y a eu du grabuge dans l'organisation. Le corps de Robinson a été retrouvé hier le long d'une voie ferrée. On lui avait coupé une main.

— D'abord Brusco, puis Robinson. Tu penses à la même chose que moi ?

Cal se releva d'un bond.

— Essayons de mettre la main sur Collins avant qu'il se retrouve aussi à la morgue.

\* \* \*

Ils perdirent une partie de la journée à essayer de localiser Eddie le Rapide. Ils le repérèrent finalement à la sortie d'un des nombreux peep shows à cinq dollars dans une rue sordide, à quelques pâtés de maisons de chez lui.

Ils traversèrent la rue, zigzaguant entre les voitures, et lui emboîtèrent le pas. Lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur, Eddie les regarda avec effarement.

— Hé, vous n'allez pas recommencer à me harceler ? On est quittes, les mecs. Je n'ai plus rien à vous dire.

— Ça tombe mal, riposta Gabe, parce que nous, on a quelques questions à te poser.

L'homme secouait déjà la tête.

— Et moi, je ne connais pas les réponses. Fichez le camp. Vous me faites du tort à me sauter dessus comme ça dans la rue. Les gens pourraient se faire des idées.

— Nous ne voudrions pas entacher ton excellente réputation.

Gabe se tourna vers son coéquipier.

— N'est-ce pas, Cal ?

Celui-ci enchaîna du tac au tac.

— Ce n'est pas notre genre. C'est pourquoi nous allons t'emmener dans un endroit discret.

Lui prenant le coude chacun d'un côté, ils le poussèrent vers un bar tout proche et le firent s'asseoir au fond de la salle.

— Que peux-tu nous dire sur Shadrach Collins ?

Gabe laissa Cal commencer l'interrogatoire, selon une technique parfaitement rodée, et fit signe à la serveuse qui s'avancait vers eux de s'éloigner.

— Je peux rien vous dire parce que j'ai jamais entendu parler de lui. J'le connais pas. Désolé, les gars.

Comme Siemons faisait mine de se lever, Gabe le saisit par les revers de sa veste et le fit rasseoir brutalement au fond de son siège.

— Voyons si ça te rafraîchit la mémoire.

Il sortit de sa poche les agrandissements réalisés à partir des photos que Meghan lui avait données. Décelant une lueur de reconnaissance dans les yeux de Siemons, Gabe insista.

— Jamais vu ?

— Nan.

— Ça alors, c'est vraiment bizarre ! Nous avons la preuve qu'il est allé plusieurs fois à la boutique vidéo, et nous savons que tu traînais là-bas avec Lenny. Et tu dis que tu ne le connais pas ? J'ai du mal à te croire.

Il tourna les yeux vers son coéquipier.

— Et toi, Cal, tu y crois ?

Siemons se tortilla sur son siège.

— Ecoutez, je ne vous dois rien. De toute façon, vous n'avez aucune charge contre moi.

— Ah non ? Alors pourquoi j'ai trouvé ton nom sur la main courante, ce matin ? Tu étais venu faire libérer sous caution une de tes filles, non ?

Simeons secoua vigoureusement la tête.

— Elle ne travaille pas pour moi. Je rendais juste service à un ami. Il n'y a pas de mal à ça. De toute façon, vous ne pouvez rien prouver.

— Tu as sans doute raison.

Gabe guetta le soulagement sur le visage du malfrat.

— Tu nous fais perdre notre temps. Je crois qu'on va passer ton dossier à la brigade des mœurs. Hein, Cal ?

Son coéquipier haussa les épaules, semblant excédé par la conversation.

— Je n'ai pas envie de me salir les mains à fouiller la porcherie dans laquelle tu vis, mais la Brigade des Mœurs sera sûrement ravie de le faire.

— Hé, lâchez-moi un peu.

Siemons renifla et s'essuya le nez dans sa manche. Puis il jeta un regard furtif autour de lui.

— Vous savez que vous portez la poisse ? Je vous ai filé un coup de main pour Lenny, et il s'est fait descendre.

— Nous apprécions l'intérêt que tu portes à Collins, ironisa Cal.

— Je me fiche de ce crétin. Je vous parle de moi. L'air n'est pas sain autour de vous.

— Plus vite tu nous diras ce que tu sais, plus vite tu te sentiras mieux.

La voix de Gabe était mesurée. Son regard ne l'était pas.

— Oh, mec !

Siemons s'affala sur la banquette.

— J'ai besoin d'un verre.

Gabe leva la main et la serveuse s'avança d'un pas traînant dans leur direction. Il laissa Siemons commander une bière, et dès qu'elle eut tourné les talons, il revint à la charge.

— Dis-nous ce que tu sais sur Collins. Quel est son rôle exact ?

— Je ne sais pas, mais il a quelqu'un derrière lui. Quelqu'un d'important.

D'une main tremblante, il prit le verre que la serveuse venait de poser devant lui et en but la moitié.

— Lui et un certain Robinson couvraient un territoire assez grand, jusqu'à ce que les choses tournent mal. J'ai entendu dire qu'ils reconstruisaient, mais ils doivent y aller mollo. Ils ont tous les deux un mandat aux fesses.

Gabe et Cal échangèrent un regard. Apparemment, Eddie le Rapide avait raté un épisode et ignorait que Robinson ne faisait plus partie du tableau.

— Continue.

— Je connais rien à leur business, d'accord ? Mais je sais de quoi assurer leurs arrières, parce que personne ne leur cherche jamais d'embrouilles. Ce serait pas malin, vous pigez ?

L'humeur de Gabe s'assombrit. Si ces dealers étaient assez puissants pour conquérir ce genre de respect dans la rue, ils étaient tout à fait capables d'avoir fait éliminer Sandra. Et ils avaient failli avoir Meghan aussi. Il serra les poings. Rien que pour ça, il aimerait bien passer cinq minutes seul à seul avec le dernier survivant.

— Où pouvons-nous trouver Collins ? demanda-t-il d'une voix dure.

— Je ne sais pas trop..., commença Siemons d'un ton geignard.

Reconnaissant la menace dans les yeux de Gabe, il se hâta de poursuivre :

— Mais je connais deux ou trois endroits où il a l'habitude de traîner.

Ils trouvèrent Collins à l'endroit qu'Eddie le Rapide avait cité en dernier. Dans l'arrière-cour d'un bar mal famé au coin de la Dixième rue et de Maple.

Manque de chance, quelqu'un avait trouvé Collins avant eux.

L'odeur du sang et de la mort planait dans l'air. Gabe se pencha au-dessus du corps. Collins avait la gorge tranchée.

— On dirait qu'il a sérieusement tapé sur les nerfs de quelqu'un, commenta Cal.

— Voilà qui complète joliment le tableau, non ? Wadrell enrôle Barton... Robinson et Collins l'obligent à rencontrer Brusco... et Barton meurt. Quelques mois plus tard, Lenny meurt à son tour et, à partir de là, les cadavres commencent à pleuvoir. Tous les acteurs de la pièce sont éliminés. Qu'est-ce que ça nous laisse ?

— Une affaire bonne à classer ? suggéra Cal.

— Peut-être. Peut-être pas. Il nous reste encore un témoin oculaire.

Cal le dévisagea d'un air curieux et Gabe s'empressa de tourner la tête de peur que son coéquipier ne devine ses craintes.

\* \* \*

— Vous avez commandé une pizza ?

Meghan ouvrit la porte en grand et laissa entrer Gabe.

Elle était magnifique. Ses cheveux, qu'il avait vus quelques heures plus tôt répandus sur l'oreiller, étaient relevés en un chignon improvisé qui ne demandait qu'à être défait. Son jean noir moulant mettait en valeur ses jambes longues et fines, et son T-shirt rose dévoilait sa peau au-dessus de la ceinture de son pantalon.

— Je suis très avare sur les pourboires, dit-elle.

Gabe s'avança et déposa un rapide baiser sur sa bouche.

— Je me contenterai de ça.

Elle rit.

— C'est aussi ce que dit mon livreur habituel.

Elle se déplaça suffisamment vite pour qu'il ne puisse pas l'atteindre de nouveau et se dirigea vers la cuisine. Il la suivit, tous ses sens en alerte.

Soudain, une porte s'ouvrit au fond de l'appartement, et Danny déboula dans le salon, suivi d'un autre enfant de son âge.

— Je l'ai senti d'abord.

— Non, moi !

Gabe adressa un clin d'œil à Meghan.

— J'espère qu'ils parlent de la pizza.

Il posa le carton sur le comptoir. Lorsque Meghan passa devant lui pour prendre les assiettes, il ne bougea pas de sorte qu'elle fut obligée de le frôler.

— Tricheur, murmura-t-elle.

Il sourit, l'air innocent.

— Avec toi, je suis bien obligé de me contenter du peu que tu m'offres.

Il attendit qu'elle serve les enfants puis se pencha discrètement à son oreille.

— Il faut que je te parle.

Soudain inquiète, Meghan parvint cependant à donner le change.

— Bon, les enfants, appelez-moi quand vous aurez fini. D'accord ?

Après leur avoir servi un jus de fruit, elle entraîna Gabe dans le salon.

— Qu'y a-t-il ?

Luttant contre l'envie de prendre la jeune femme dans ses bras, Gabe plongeait les mains dans ses poches.

— Nous avons identifié les hommes qui menaçaient Sandra, dit-il de but en blanc. Ils sont morts tous les deux. L'un, il y a deux jours, et l'autre aujourd'hui. Avec ces deux homicides, nous avons perdu notre dernière piste.

Il la regarda attentivement.

— Sauf si...

Il n'eut pas besoin de finir sa phrase pour que Meghan comprenne. Une lueur de panique traversa ses yeux, puis elle se tourna vers la fenêtre, indifférente à la splendeur du coucher de soleil.

— Gabe, tu as la cassette, n'est-ce pas ?

Il perçut l'espoir qui animait sa voix et s'en voulut de devoir la détromper.

— Maintenant qu'ils sont morts, la cassette ne nous est plus d'aucune utilité. Sauf pour mettre Wadrell en difficulté, ce que je ne me priverai pas de faire. Pour le reste, nous avons besoin du témoignage de Danny.

Meghan avait l'air si solitaire, là-bas, devant sa fenêtre, qu'il ne résista pas. Il la rejoignit et posa les mains sur ses épaules. Il sentit qu'elle se crispait, mais elle ne le repoussa pas.

— Ça se passera bien, je te le promets. Je vais faire venir un dessinateur, ce qui évitera à Danny de consulter des centaines de photos.

Le silence s'étira entre eux. Gabe se demanda à quoi Meghan pensait. En fait, il avait peur de le savoir. Il fut donc surpris par son calme quand elle se tourna vers lui et reprit la parole.

Il fut plus surpris encore par les mots qu'elle prononça.

— Et si nous faisons un compromis ?

— Je ne vois pas comment...

— Je pourrais dessiner le portrait-robot.

Il hésita.

— Je sais que tu es une artiste accomplie, mais c'est un exercice très spécial. Nos dessinateurs ont reçu une formation. Je ne sais pas si tu pourras parvenir au même résultat.

— Laisse-moi au moins essayer.

Il y avait dans sa voix une détermination qui le surprit.

— Si ça ne marche pas, alors nous en reparlerons, fit Meghan.

Il plongeait son regard dans le sien et réalisa qu'il ne pouvait lui refuser ça. Et tant pis s'il y perdait sa légendaire objectivité.

— Il faut que ce soit ce soir. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre plus de temps.

— D'accord.

\* \* \*

— Qu'est-ce que c'est comme jeu, tante Meggie ?

Danny et son ami Alex étaient assis sur des tabourets dans l'atelier, et le caractère spécial de l'occasion n'avait pas échappé au petit garçon. Normalement, il n'avait pas le droit d'entrer dans la pièce où sa tante travaillait. Il y avait trop de choses à renverser. Ou à casser. Ou à déchirer.

— Ça s'appelle... les drôles de têtes, improvisa-t-elle en prenant soin d'éviter le regard de Gabe.

Il avait refusé le siège qu'elle lui avait proposé et faisait les cent pas dans la pièce.

— Vous avez chacun un chevalet avec du papier.

— On va peindre ? demanda Alex.

— Non. Vous allez me décrire une drôle de tête, et je vais essayer de la dessiner. Danny peut commencer, et ensuite ce sera ton tour, Alex. Quand j'aurai fini, vous pourrez changer tout ce que vous voulez. Si vous voulez un autre nez, je peux le faire.

Elle prit une voix de croquemitaine et fronça les sourcils.

— Si vous voulez une affreuse cicatrice qui fait peur, je peux la dessiner.

Les deux enfants échangèrent un regard ravi.

— Et ensuite, on verra qui a créé la tête la plus bizarre.

Meghan entraîna les enfants dans le jeu et déclencha des rires en cascade.

— Change-lui le nez, demanda Alex. Fais-le très gros comme une patate.

— Et moi, je veux des yeux autrement, renchérit Danny, surexcité. Fais un bonhomme qui louche.

Il fit la démonstration lui-même et se mit à glousser avec Alex.

Meghan accepta encore quelques changements et mit fin au jeu qui, sans cela, aurait pu durer des heures.

Elle arracha les feuilles et les tendit aux enfants.

— C'est drôlement amusant, tante Meggie. On en fait un autre ?

— D'accord, mais cette fois ça va être un peu différent. Je veux que tu me décrives quelqu'un qui existe. Tu te souviens de cet homme que tu as vu à la boutique de jouets ?

Le regard de Danny s'assombrit et il tourna la tête vers Gabe.

— Ouais. Un peu.

Meghan s'accroupit pour se mettre à la hauteur de son neveu.

— On va faire comme si nous étions des policiers en train d'enquêter. Il faut se rappeler le plus de détails possibles et essayer de faire un dessin très ressemblant. Un peu comme une photo, tu vois ?

La grimace de Danny lui fit comprendre qu'il n'était pas vraiment enthousiasmé par ce projet.

— Quel homme tu veux ?

Gabe intervint.

— Le deuxième. Celui qui était grand et mince.

— Ah ! Celui avec la tête de mort ?

Meghan se redressa et se dirigea vers le chevalet.

— Explique-moi ce que ça veut dire. Quelle forme avait son visage ?

Lentement, pas à pas, elle dessina les détails, corrigea, effaça, recommença... Gabe était venu se placer derrière elle et demandait de temps à autre quelques précisions. Finalement, Danny soupira.

— J'en ai assez. Je peux aller regarder la télé, maintenant ?

Meghan tourna la tête vers Gabe qui acquiesça, sans détacher les yeux du dessin. L'homme représenté sur le papier avait un visage émacié, un menton long et étroit, des yeux profondément enfoncés dans les orbites et des pommettes saillantes.

Tandis que l'enfant s'éloignait, visiblement soulagé, Gabe remarqua :

— Félicitations, Meghan. Tu as fait de l'excellent travail.

Ce compliment inattendu diffusa une douce chaleur dans ses veines. Mais son trouble s'accroissait nettement quand Gabe l'attira dans ses bras.

Elle rejeta la tête en arrière pour le regarder. Ce qu'il y avait entre eux était trop nouveau, trop

stimulant pour ne pas en profiter pleinement. Mais son bonheur était gâché par un sentiment de malhonnêteté dont elle ne pouvait pas se défaire. Elle voulait croire, désespérément, que son dessin rachetait d'une certaine façon son comportement.

Mais elle avait du mal à s'en convaincre.

— Je crois que cette remarque pourrait être prise pour un compliment si tu n'avais pas l'air aussi surpris.

— Oh, c'est un compliment, assura-t-il. Je crois que je deviens très fan de tes talents. Aussi bien à l'atelier...

Il pencha la tête et l'embrassa dans le cou.

— ... qu'en dehors.

Elle éclata de rire et noua les bras autour de son cou.

— Mes talents sont innombrables. Tu pourrais être un peu plus précis ?

Il y avait dans les yeux de Gabe une lueur prometteuse qui la fit frissonner.

— Je ne demande pas mieux que de préciser. Quels sont tes plans pour ce soir ?

— Alex dort ici, ce soir.

— Le petit veinard !

— Les enfants ont le droit de faire la grasse matinée demain parce qu'il n'y a pas école.

— Et... ?

— Et je tiens de source sûre que tu te lèves de très bonne heure.

— Au chant du coq.

— Dans ce cas, je crois que nous allons pouvoir nous arranger pour que toi aussi tu dormes ici, ce soir.

Il déposa un rapide baiser sur ses lèvres.

— Je suis un invité très attentionné.

Elle se serra plus étroitement contre lui et lui sourit, mutine.

— J'y compte bien.

\* \* \*

— Asseyez-vous, Paul.

Les mains jointes, les deux index posés sur ses lèvres, l'homme assis derrière le bureau étudia longuement le tueur à gages qu'il avait recruté.

— Vous avez fait du bon travail, comme toujours.

Paul afficha un air modeste.

— Collins n'était pas un problème.

— Non... En tout cas, il ne l'est plus maintenant. J'ai toujours pensé que c'était le genre de personnage dont on pouvait aisément se passer.

Il plongea la main dans la poche de son costume italien et en sortit une enveloppe qu'il déposa sur le bureau.

Paul n'en vérifia pas le contenu et la glissa rapidement dans son manteau. Il n'y avait pas un homme au monde qui lui faisait peur, mais celui-ci inspirait un certain respect. Le fait qu'il soit extrêmement bien payé pour exécuter un travail qui lui plaisait ne gâchait rien non plus.

— Collins vous a-t-il appris quelque chose avant que vous ne preniez soin de lui ?

— Oh, à peu près ce que vous aviez imaginé. Lui et son ami ont contraint Barton à les aider en lui envoyant des photos d'elle et du gosse. Collins pouvait être identifié sur la plupart d'entre elles.

— Quel imbécile !

Le diamant enchâssé dans sa chevalière scintilla tandis qu'il faisait jouer ses doigts sur le plateau d'acajou poli.

Rien ne l'exaspérait plus que la stupidité.

Il prit une profonde inspiration pour évacuer ce brusque élan de colère. Le stress était très mauvais pour la santé.

— Enfin, ils nous ont au moins donné Brusco. Cela ne compense guère leur sottise, mais c'est déjà bien.

— Vous avez autre chose pour moi ?

— C'est possible.

L'homme eut une petite moue.

— J'ai besoin de faire le point. Je sais où vous contacter si nécessaire.

Paul se leva sans un mot.

Il n'était pas inquiet. On le rappellerait. Ses services étaient très appréciés. Surtout par des hommes comme celui-ci.

— Connally, c'est arrivé pour toi ce matin par coursier.

Gabe prit la grande enveloppe brune que sa collègue lui tendait.

— Ça fait tic-tac ?

— Si c'était le cas, je l'aurais déjà déposée sur ton bureau.

— Tu n'es qu'une ingratitude, Mona. Après tout ce que j'ai fait pour toi.

L'expression blessée qu'il afficha n'adoucit pas l'expression de sa collègue.

— Voyons, tu parles de la fois où tu as mis la souris en caoutchouc dans mon tiroir ? Ou de celle où tu as envoyé un type à mon dîner d'anniversaire pour me chanter « happy birthday » ?

— On m'a dit qu'il avait une très belle voix.

— Il était presque nu ! J'ai cru que ma mère allait avoir une attaque. Elle a presque quatre-vingts ans, figure-toi.

Gabe regagna son bureau le sourire aux lèvres.

Son coéquipier n'était pas encore arrivé, mais il était encore tôt. Lui-même avait quitté l'appartement avant que les enfants ne se réveillent. Il savait que Meghan n'était pas très à l'aise de le savoir là avec Danny dans l'appartement, et il avait fait en sorte d'atténuer son inquiétude. Mais au fond de lui-même, il était assez satisfait. A en juger par la réaction de la jeune femme, il était probablement le premier homme à passer la nuit chez elle depuis longtemps. Et même s'il ne s'était jamais montré possessif envers les femmes qui avaient traversé sa vie, il avait l'intention de garder l'exclusivité.

Ce constat aurait dû l'effrayer. La distance qu'il maintenait avec les autres femmes ne semblait pas s'appliquer à Meghan. Il n'était pas encore prêt à en analyser les raisons.

Il déposa l'enveloppe sur son bureau, et revint sur ses pas pour aller se préparer un café. Il y avait au moins un avantage à arriver le premier : personne n'avait encore touché à la cafetière.

\* \* \*

Lorsque Cal arriva, le café avait depuis longtemps refroidi dans sa tasse, abandonnée sur un coin du bureau.

— Tu es tombé du lit ? fit-il. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Gabe ne se dérida pas.

— Viens voir ça.

Cal fit le tour du bureau et jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Gabe.



Il parcourut les documents pendant quelques secondes et remarqua :

— On dirait...

— C'est exactement ça. Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour compiler tout ça.

Il feuilleta rapidement la liasse de papiers.

— Ça reprend toutes les holdings de *Golden Enterprises*. *Ultimate Video* n'est qu'une de leurs nombreuses affaires. Et, crois-moi si tu veux, le *Sunrise Lounge* appartient au même groupe.

— Intéressant.

— Et il y a mieux. Impossible de savoir qui est à la tête de *Golden Enterprises*. Il y a tellement de sociétés écran et de compagnies offshore qu'on s'y perd. Ce qui m'amène à me poser une question...

— Pourquoi se donner tant de mal pour cacher quelque chose qui, a priori, n'a rien d'illégal, termina Cal à sa place.

Gabe hocha la tête.

— Exactement.

— Pourquoi nous envoyer ces informations ? On nous a retiré l'enquête sur le blanchiment.

Gabe rassembla les documents en une pile bien nette.

— C'est exactement ce que je vais aller demander.

— J'ai raté quelque chose ? Tu veux dire que tu sais d'où ça vient ?

Gabe se leva et remit le tout dans l'enveloppe.

— J'ai ma petite idée.

\* \* \*

Gabe et Cal en étaient à leur troisième tasse de café quand Dare McKay les rejoignit à leur table.

— Messieurs ! C'est toujours un plaisir de se faire inviter par des fonctionnaires dévoués de cette bonne ville de Chicago.

Il adressa un sourire charmeur à l'une des serveuses qui passait à leur hauteur.

— Anny, vous pourriez m'apporter un café ?

La jeune femme lui adressa un clin d'œil.

— Bien sûr, mon chou.

— Vous venez souvent ici, McKay ?

Il saisit la tasse que la serveuse lui avait apportée en un temps record, et prit le temps d'avaler une gorgée de café brûlant avant de répondre :

— Deux à trois fois par semaine. Ils servent un petit déjeuner succulent. Je vous recommande les œufs au bacon.

Tandis que Cal levait les yeux au ciel, Gabe fit montre d'un certain intérêt.

— Ah oui ?

Surprenant le regard excédé de son coéquipier, il revint au sujet qui les préoccupait. Il prit l'enveloppe, vida son contenu sur la table, et demanda au journaliste :

— Vous reconnaissez ça ?

Portant la tasse à ses lèvres, Dare leva les sourcils. Il but une gorgée, posa la tasse sur la table et se tamponna les lèvres sur une serviette en papier.

— Je devrais ?

— Je crois que oui. Ils m'ont été envoyés ce matin par quelqu'un qui semble s'intéresser de près

à notre enquête.

Dare considéra les documents d'un œil détaché.

— Je suppose que c'est un sacré coup de pouce pour vous.

— Le problème, fit remarquer Cal, c'est que nous n'enquêtons plus sur l'aspect financier de cette affaire. Le dossier a été transféré au ministère de la Justice. Pourquoi nous envoyer ces informations à nous, plutôt qu'aux agents en charge de l'enquête ?

— Qui vous dit qu'ils n'ont pas déjà reçu ces informations ?

Dare attendit qu'ils digèrent sa remarque.

— Je ne suis pas expert en questions financières, mais tout cela m'a l'air très compliqué. Difficile de deviner qui se cache derrière tout ça, n'est-ce pas ? Mais je me demande s'il ne serait pas intéressant de voir à qui appartenaient certaines des sociétés avant d'être rachetées par le groupe.

Il termina sa tasse et leur adressa un clin d'œil.

— Merci pour le café, messieurs. Et si jamais vous voulez essayer leurs petits déjeuners, je vous conseille d'arriver vers 7 heures. Vous éviterez la foule.

— Tu crois que c'est lui qui nous a envoyé les documents ? demanda Cal après son départ.

— C'est lui, répondit Gabe, d'un ton assuré.

— Si le ministère de la Justice a déjà l'information, pourquoi ne nous ont-ils rien dit ?

Gabe se laissa aller contre son dossier.

— Tu sais comment ils sont, imbus de leurs prérogatives et accrochés à leurs dossiers comme une louve à ses petits. Mais, parlons d'autre chose. J'ai un portrait du type qui était avec Brusco le jour où nous sommes allés l'interroger.

— Tu as un portrait ? Comment tu l'as obtenu ?

— Meghan l'a fait.

Le regard de son coéquipier devint suspicieux.

— Oh, *Meghan* l'a fait. Et depuis quand elle travaille dans la police ?

Gabe s'agita nerveusement sur son siège.

— Ne sois pas stupide ! Je lui ai demandé de faire venir le gamin au poste, mais elle n'était pas emballée par cette idée. Elle a proposé de faire un essai, et je dois reconnaître que ce n'est pas mal du tout. Finalement, nous avons eu tous les deux ce que nous voulions.

Une lueur moqueuse s'alluma dans le regard de Cal.

— Vraiment ? Tu m'en diras tant !

— Oh, ça va ! Lâche-moi !

— Pourquoi ? Je trouve que c'est une fille très bien.

— Ouais.

Gabe se leva, plongea la main dans sa poche et jeta quelques billets sur la table.

— Ce n'est pas ton genre habituel, toutefois.

Cal s'amusait comme un fou. Jamais il n'avait vu Gabe aussi mal à l'aise à propos d'une femme.

— Et par là, j'entends qu'elle a un QI supérieur à la normale.

Gabe se dirigea à grandes enjambées vers la porte.

— On dirait que tu t'es penché de près sur le sujet. Attends que Becky l'apprenne.

Le ricanement de son collègue dans son dos l'agaça.

— Becky sait qu'elle n'a rien à craindre. Je n'en dirais pas autant de toi.

— Ne t'inquiète pas pour moi, grommela-t-il. Je sais ce que je fais.

Cal ricana de plus belle.

— Je crois que c'est précisément ce que Samson a dit avant que Dalilah ne lui fasse comprendre

la véritable signification de l'expression « couper les cheveux en quatre ».

\* \* \*

— Eh bien, lieutenant, si je m'attendais à une chose pareille !

Meghan fit le tour du sous-sol aménagé, amusée.

— Alors, c'est à ça que tu passes ton temps libre ?

— Waouh ! Il est cool ton train, approuva Danny. C'est ton deuxième papa qui t'a donné tout ça ? C'est trop beau !

Meghan et Gabe dévisagèrent l'enfant avec surprise.

— Comment tu sais ça ?

— Tu l'as dit.

Danny admirait une vieille locomotive à vapeur.

— La nuit où tu es resté.

Gabe s'efforça de se souvenir. C'était la nuit où il était resté pour s'assurer que Meghan allait bien. La nuit où ils s'étaient embrassés pour la première fois.

Il ne connaissait pas d'histoires pour endormir l'enfant, et il s'était mis à lui raconter sa passion des trains miniatures. Il avait beaucoup parlé, pourtant il ne se rappelait pas avoir mentionné son père adoptif. Mais c'était possible, après tout.

— Fais-le marcher, demanda Danny.

Gabe pressa un interrupteur et le train commença son ascension de la colline.

— Génial ! s'exclama Danny.

Il était évident que son neveu était impressionné, songea Meghan. Mais il apparaissait également que Gabe prenait plaisir à lui expliquer le fonctionnement des différentes machines et le rôle des divers équipements.

Un téléphone sonna quelque part dans la pièce, alors que Gabe faisait une démonstration de la manière dont fonctionnait l'aiguillage.

— Tu peux aller répondre ? demanda Gabe à Meghan.

Obtempérant, elle revint quelques instants plus tard et lui tendit le combiné sans fil.

— C'est ta mère. Elle a l'air inquiète.

Il fronça les sourcils, prit l'appareil, écouta un moment et répondit d'un ton sévère.

— Calme-toi !

Meghan écouta, sans prendre la peine de déguiser son intérêt. Décidément, elle en apprenait beaucoup sur Gabe, ce soir.

Plus la conversation s'éternisait, plus l'humeur de Gabe s'assombrissait. Il ressemblait, réalisa-t-elle soudain, au flic morose, autoritaire et suspicieux qui s'était présenté chez elle la première fois.

Elle se demanda ce que sa mère pouvait bien lui raconter pour le mettre dans un état pareil.

— Oui, je vais venir, dit-il après avoir longuement gardé le silence. Non, ne fais rien. Je m'en occupe.

Il raccrocha brutalement et se passa une main sur le visage.

— Mauvaises nouvelles ? demanda timidement Meghan.

— Il faut que j'aille régler un problème. Je ne sais pas combien de temps ça prendra.

Vu son humeur, Meghan préféra ne pas insister.

— Nous allons prendre un taxi.

— Mais non, voyons. Je vais vous raccompagner.

Il marqua une hésitation.

— A la réflexion, vous allez venir avec moi.

\* \* \*

Gabe n'avait pas desserré les dents durant tout le trajet, et Meghan ne savait pas à quoi s'attendre. Elle ouvrit de grands yeux étonnés lorsqu'il s'arrêta devant un hôpital.

— Tu veux que nous t'attendions ici ?

Il parut impatient.

— Je ne sais pas combien de temps ça va durer. Vous feriez mieux de venir.

L'invitation n'était pas très aimable, mais avait le mérite d'être claire. Danny et elle le suivirent jusqu'à la salle d'attente des urgences. Puis voyant une femme âgée se précipiter vers Gabe, Meghan se mit en retrait.

— Gabriel ! Oh, Dieu merci tu es là ! Ils veulent l'envoyer dans un centre de désintoxication, mais ça le tuera. Tu sais que c'est vrai.

Il se crispa tandis que sa mère s'accrochait à lui, puis la repoussa.

— Laisse-moi d'abord me renseigner.

— Oh, oui !

Joyce Reddington joignit ses mains pour les empêcher de trembler.

— Va leur parler. Je ne comprends rien à ce qu'ils disent.

Gabe s'éloigna sans un mot et Joyce se tourna vers Meghan.

— Vous êtes avec Gabriel ?

Gabriel, l'archange.

Cette idée fantasque traversa soudain l'esprit de Meghan. Gabe n'apprécierait probablement pas.

— Oui.

Joyce aperçut soudain Danny et son sourire timide vacilla.

— Vous êtes sa femme ?

— Non.

Réalisant que la vieille dame était sur le point de s'évanouir, Meghan la conduisit gentiment vers l'un des sièges alignés le long du mur.

— Vous le sauriez, s'il était marié.

— Oui.

L'intonation de Joyce était curieusement incertaine.

— Je suppose qu'il me l'aurait dit.

Gabe réapparut quelques minutes plus tard, l'air plus sombre encore.

Joyce bondit de son siège.

— Tu as pu le faire sortir ? Je m'occuperai de lui s'ils le renvoient à la maison. Est-ce qu'il va rentrer à la maison ?

— Non. Ils vont l'envoyer en désintoxication, là où est sa place, puis ils feront une évaluation de son état psychologique.

— Non !

Joyce s'accrocha désespérément au bras de Gabe.

— Ils pourraient peut-être le garder seulement pour la nuit, le temps qu'il se calme. Il est sobre depuis un bon moment. Ce n'est pas parce qu'il a fait un faux pas qu'il va recommencer.

— Tu crois vraiment qu’il n’y a eu qu’un seul faux pas, maman ? Et toi ? Qui me prouve que tu n’as pas replongé ?

Un mélange d’indignation et de tristesse passa dans le regard de Joyce.

— Tu sais bien que j’ai arrêté pour de bon. Je te l’avais promis.

— Tu m’as fait beaucoup de promesses.

Le ton était neutre, le regard indifférent, mais les mots étaient chargés de colère. Les épaules de Joyce s’affaissèrent.

— Je sais. Mais, cette promesse, j’ai l’intention de la tenir.

— Comment y arriveras-tu si tu continues à vivre avec un alcoolique ?

— Butch n’est pas un alcoolique ! Il ne l’est plus. Il a cédé à la tentation, mais il va se ressaisir.

Et il ressortira plus fort de cette épreuve, tu verras.

— Je suis sceptique.

D’un geste brusque, Gabe tira son portefeuille de sa poche.

— Tu veux de l’argent pour ton taxi ?

— J’ai ce qu’il faut. Je prendrai le bus demain. Je veux passer la nuit ici pour m’assurer que Butch va bien.

Il sortit quelques billets et les lui mit de force dans la main.

— La cafétéria est ouverte jusqu’à minuit. Demande à l’infirmière de garde où tu peux t’installer.

— D’accord.

Joyce prit les billets, mais son regard ne quittait pas le visage de son fils.

— Merci, Gabriel. Tu es si bon pour moi.

Gabe fit demi-tour sans répondre, puis il rejoignit Meghan et Danny et les fit rapidement quitter l’hôpital.

\* \* \*

— Il dort, annonça Meghan en rejoignant Gabe dans le salon.

— Il a réussi à aller se coucher sans son traditionnel bol de glace ?

Devant le regard perplexe de Meghan, il comprit qu’il s’était fait avoir.

— Il ne mange pas de glace le soir ?

— Certainement pas ! C’est le meilleur moyen de le rendre surexcité.

— Oh, le petit voyou !

Les yeux de Gabe pétillaient d’amusement.

— Je me doutais bien qu’il me menait en bateau, mais je n’en étais pas sûr. Il faut dire que je ne connais rien aux enfants.

Meghan l’observa un moment puis se dirigea vers la cuisine, où il l’entendit ouvrir et refermer des placards. Elle revint quelques minutes plus tard avec un verre.

— Whisky, annonça-t-elle. Il paraît que c’est une bonne marque.

Il le prit, avala une gorgée. Aussitôt, l’alcool le réchauffa. Il prit une nouvelle gorgée dans l’espoir de dissiper la sensation glaciale qui s’était emparée de lui à la seconde où il avait entendu la voix de sa mère au téléphone.

Meghan l’observa un moment, puis elle s’assit à côté de lui.

— A propos de qui ta mère s’inquiétait-elle autant ?

— Butch Van Gowen, son compagnon.

— Qu'a dit le médecin ? Il va s'en sortir ?

Il grimaça.

— Ce genre de type s'en sort toujours.

Il lui jeta un regard de côté.

— Comme tu as dû le comprendre, c'est un alcoolique. Exactement comme ma mère.

Il attendit de voir l'horreur sur le visage de Meghan, puis la pitié. Mais ce ne fut pas le cas, et il se détendit un peu.

— Elle semblait sincère quand elle a dit qu'elle avait arrêté pour de bon.

— Joyce est une bonne comédienne.

Il se leva et se mit à arpenter le vaste salon. Cet appartement élégant situé dans un quartier huppé était à mille lieues du décor où il avait passé son enfance.

Et pourtant, il n'avait aucun mal à se rappeler cette époque. Les souvenirs étaient tapis dans un coin sombre de sa mémoire et resurgissaient quand il s'y attendait le moins.

— Le souvenir le plus fort que je garde de mon enfance, c'est l'odeur, expliqua-t-il. La pauvreté a une odeur bien à elle. Parfois, quand j'effectue une mission dans la zone Ouest et que je pénètre dans un logement insalubre, je reconnais cette odeur.

Il secoua la tête, comme pour chasser cette réminiscence.

— Moi, ma hantise, fit Meghan, c'est le numéro cinq de Chanel.

Il reporta son attention sur la jeune femme, et elle lui adressa un petit sourire.

— Ma mère et ma grand-mère le portaient. Quand l'une ou l'autre me convoquait pour me sermonner, ce qui arrivait fréquemment, je respirais cette odeur jusqu'à l'écœurement. Aujourd'hui encore, lorsque je croise une femme qui porte ce parfum, j'ai envie de prendre mes jambes à mon cou.

— Je ne me doutais pas que tu étais une enfant difficile.

— Oh, tu sais, il ne fallait pas grand-chose pour décevoir les Tremayne.

Meghan parlait d'un ton détaché, comme si plus rien de tout cela n'avait d'importance.

— Mais toi, tu étais un vrai rebelle, non ? Tu m'as dit que tu avais sombré dans la délinquance.

— Dans le quartier où je vivais, c'était presque normal. J'ai rejoint une bande à l'âge de douze ans.

Cette fois, il avait réussi à la choquer. Il le voyait à son regard hébété.

— Ma mère dépensait le peu d'argent qu'elle avait dans les bars, et elle était ivre les trois quarts du temps. Quand j'ai eu treize ans, nous nous sommes retrouvés à la rue.

Il y en avait eu des promesses, alors. Tellement de promesses. Joyce allait arrêter de boire, trouver un vrai travail, une vraie maison...

— Comment se fait-il que tu aies été adopté ? Les services sociaux s'en sont mêlés ?

— J'ai pris une balle en pleine poitrine l'année de mes quatorze ans, tirée par la portière d'une voiture volée. Rivalité entre gangs.

Son regard se perdit au loin, tandis qu'il revivait ce cauchemar. Il s'était presque vidé de tout son sang dans une ruelle crasseuse jonchée de tessons de bouteilles.

— Du coup, ma mère s'est réveillée. Le flic chargé de mon dossier lui a dit que je finirais en prison. Elle l'a supplié de me prendre avec lui. Je me demande encore pourquoi il a accepté. Au début, je suis resté parce que j'étais mieux chez lui qu'en maison de redressement. Et puis, Joseph et Dora ont peu à peu réussi à gagner ma confiance et mon respect.

— Il semble que ta mère a pris la bonne décision.

— C'est la seule chose sensée qu'elle ait jamais faite. Malheureusement, elle a tout fait ensuite

pour me gâcher la vie. Durant ses premières visites, elle s'est contentée de me faire de vagues promesses. Puis, quand elle a vu que j'étais heureux chez les Maine, elle a dû être jalouse. Pendant quatre ans, elle leur a fait vivre un enfer. Elle les a menacés. Elle a essayé de me récupérer par tous les moyens, y compris en les accusant de mauvais traitements, mais ils n'ont jamais baissé les bras. Quand j'ai eu dix-sept ans, elle m'a promis qu'elle ne toucherait plus jamais à l'alcool, et j'ai voulu la croire.

Gabe n'avait pas particulièrement envie de quitter sa famille adoptive, mais il l'aurait fait. Par loyauté envers sa mère, à défaut d'amour.

— Elle a disparu pendant des mois. Elle avait dit qu'elle voulait nous construire une nouvelle vie. Lorsqu'elle est revenue, c'était une épave. Et pour couronner le tout, elle était enceinte de sept mois. Après ça, je ne l'ai plus revue pendant dix ans.

— Qu'est devenu le bébé ?

— Je ne sais pas. Elle n'a jamais voulu m'en parler. Je suppose qu'il a été adopté à la naissance.

Meghan se leva et s'approcha de lui.

Glissant les bras autour de sa taille, elle leva les yeux vers lui.

— Tu es devenu un homme bien malgré tout, Gabe. Intègre. Honorable. Et probablement plus compatissant que tu n'es prêt à l'avouer.

D'habitude, il n'était pas très à l'aise avec les compliments, mais sa présence avait le pouvoir de l'apaiser.

Glissant les mains dans ses cheveux, il leva son visage vers le sien et lui donna un baiser étrangement tendre.

— Je crois que tu as oublié quelques-unes de mes qualités les plus remarquables.

Voyant que son humeur s'améliorait, elle répondit sur le même ton.

— C'est bizarre, j'ai beau réfléchir, je n'en vois pas d'autres.

— Tu aurais pu dire « charmant ».

Comme elle levait les yeux au ciel, il insista.

— « Beau. »

— « Prétentieux », proposa-t-elle.

Elle fut remerciée par un pincement au bras.

— Je dirais « sensible au charme des blondes avec de grands yeux bleus et de longs cheveux bouclés ».

— J'ai de la chance, alors, fit Meghan.

Elle lui tendit les lèvres, et ils s'embrassèrent longuement, passionnément.

Et puis soudain, il lui prit le menton entre les mains, et plongea son regard dans le sien.

— Non, c'est moi qui ai de la chance.

Gabe se leva sans bruit puis enfila ses vêtements. Puis il jeta un coup d'œil à Meghan et faillit revenir sur sa décision. Avec sa magnifique chevelure répandue sur l'oreiller, son teint de porcelaine, ses lèvres pleines et sensuelles, elle incarnait la tentation. Ils avaient passé une nuit passionnée, des heures magiques et tendres, mais il lui semblait qu'il ne pourrait jamais se rassasier d'elle.

Au prix d'un immense effort de volonté, il quitta la chambre et se dirigea vers la cuisine. Il en avait assez de devoir se cacher, de quitter son appartement au petit jour comme un voleur. Tel qu'il se connaissait, il ne supporterait pas longtemps ce régime.

Il ouvrit un placard et en sortit un verre. Puis il prit le carton de jus d'orange dans le réfrigérateur et le remplit à ras bord. Il l'avalait d'un trait et se resservit.

Il comprenait parfaitement les raisons de Meghan. Cela faisait partie du rôle de parents. Danny avait de la chance d'avoir sa tante. Son sens des responsabilités et sa compassion n'étaient pas feints. Et il n'y avait pas à douter de son amour pour son neveu.

Il entendit soudain de petits bruits de pas et vit apparaître Danny, en pyjama, les cheveux ébouriffés et l'air désorienté. L'enfant se frotta les yeux et bâilla. Gabe se crispa, envahi par la culpabilité.

C'était exactement le genre de scène que Meghan espérait éviter.

A cet instant, le petit garçon se dirigea vers la table et se hissa sur une chaise.

— Je voudrais du jus d'orange.

Gabe le dévisagea un moment, inquiet, mais l'enfant ne semblait pas avoir d'arrière-pensées.

— C'est comme si c'était fait, annonça-t-il d'un ton exagérément guilleret.

Il prit un second verre, le remplit et le tendit à Danny.

— Tu te lèves drôlement tôt.

L'enfant but la moitié de son verre.

— Je dois aller à l'école.

— Mais non, il n'y a pas d'école aujourd'hui. C'est dimanche, tu ne te souviens pas ?

— Ah ? Alors est-ce qu'on pourra retourner chez toi ? J'ai pas eu le temps de jouer avec le train.

— On verra.

C'était une idée.

Ils pourraient passer l'après-midi tous les trois. Peut-être faire un barbecue, si le temps le permettait... Il se demanda si Meghan aimait ce genre de repas.



Soudain, elle apparut sur le seuil, comme s'il l'avait appelée de ses pensées. Elle semblait mal réveillée.

— Elle aime bien sa viande avec beaucoup de poivre, affirma Danny.

Il bâilla longuement.

— Mais moi, je préfère les hamburgers. Tu as des hamburgers chez toi ?

Gabe, qui venait de porter son verre à ses lèvres, faillit s'étouffer.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Horriée par ce qui venait de se passer, Meghan parvint cependant à donner le change.

— Danny, qu'est-ce que tu veux pour le petit déjeuner ? demanda-t-elle d'une voix parfaitement normale.

— Des céréales au chocolat, et du lait à la fraise.

Danny n'était pas assez bien réveillé pour se rendre compte de la portée de ce qu'il venait de dire. Pour sentir l'intensité du regard de Gabe sur lui.

Mais Meghan s'en rendait compte. Et elle en avait les genoux qui tremblaient.

— Et que dirais-tu de céréales normales et de lait nature ?

Danny gémit, mais il avait trop faim pour protester longtemps.

Elle posa le bol et le verre devant lui et s'autorisa enfin à croiser le regard de Gabe. Ce qu'elle y vit lui serra le cœur.

S'écartant de la table, il quitta la pièce d'une démarche raide.

Meghan s'obligea à le suivre et à affronter ses reproches.

— Tu m'as menti ! dit-il d'un ton indigné.

— J'essayais de le protéger.

— Tu n'as pas arrêté de mentir.

Il se mit à arpenter la pièce, puis il revint se planter devant elle.

— C'est comme si Danny se promenait dans ma tête et lisait toutes mes pensées.

Elle détourna les yeux, luttant contre les anciennes peurs qui remontaient à la surface. Elle comprenait très bien ce que Gabe ressentait. Elle avait vécu ça durant toute son enfance.

Il ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Il l'a déjà fait, reprit-il. Seulement, je ne m'en étais pas rendu compte. Je n'ai jamais parlé de mon père adoptif. Il a intercepté ma pensée, d'une façon ou d'une autre. Je ne sais pas comment. Explique-moi, Meghan. Comment tu appelles ça... ce truc qu'il fait ?

— De la télépathie.

— Il est comme sa mère ?

— Si on veut.

Il semblait très contrarié, mais Meghan n'éprouvait aucune crainte. Si elle avait appris une chose de Gabe, c'est qu'elle n'avait rien à redouter de lui physiquement.

Sur le plan émotionnel, en revanche...

— J'aurais dû m'en douter à ta façon de refuser qu'il collabore avec nous. Il sait quelque chose, n'est-ce pas ?

Comme elle ne répondait pas, il revint vers elle, lui prit le menton dans les mains et l'obligea à affronter son regard.

— Il sait quelque chose, n'est-ce pas ? répéta-t-il.

— Il a perçu quelque chose venant de ces hommes.

Comme Gabe se détournait, elle devina ce qu'il allait faire et le prit par le bras.

— Non, laisse-le. Tu vas le perturber. Je peux te dire ce qu'il a vu. Mais ça m'étonnerait que ça

te soit utile. C'est plutôt incohérent.

Il fixa la main que Meghan avait posée sur son bras jusqu'à ce que la jeune femme la retire d'elle-même.

— Je ne te fais plus confiance. Je vais lui parler.

Elle le suivit dans la cuisine, redoutant ce qui allait suivre.

Gabe se laissa nonchalamment tomber sur la chaise à côté de l'enfant.

— Comment sont les céréales ?

La bouche pleine, Danny répondit :

— Bof, je préfère celles au chocolat.

— Je comprends ça. Moi, j'aime bien celles au miel. Tu les as déjà goûtées ?

Il hocha la tête et déglutit.

— Chez Alex. Mais tante Meggie ne veut pas que je mange trop de sucre. Elle dit que j'aurai des caries.

— Elle a sans doute raison.

Gabe prit un air grave et ajouta :

— Ecoute, fiston, j'ai besoin de ton aide. Ta tante dit que tu sais autre chose sur ces hommes que tu as vus dans la cour.

— Je t'ai dit que le premier avait peur.

Danny tourna la tête vers sa tante, cherchant son soutien.

— Oui, tu l'as dit, reprit Gabe. Et tu m'as beaucoup aidé en décrivant l'autre homme. Mais tu dois me dire tout ce que tu sais.

Le désarroi de Danny déchirait le cœur de Meghan. Elle s'approcha de lui et posa la main sur son épaule.

— C'est d'accord, Danny, tu peux tout lui raconter.

— Vraiment tout ?

Elle lui adressa un sourire destiné à le rassurer, et hocha la tête.

L'enfant tourna les yeux vers Gabe.

— Tu sais, le premier ? Le petit. Il avait peur de l'autre. Celui avec la tête de mort. Il est monté dans la voiture avec lui, mais il n'avait pas envie de le faire. Il voulait s'enfuir.

Il s'interrompit et regarda sa tante.

— Continue, Danny, l'encouragea-t-elle. Dis-lui la suite.

— Il avait un drôle de nom : *le serin poli* et il n'arrêtait pas de penser à une chanson pour les enfants. Celle qui parle du renard et la belette. Tu veux que je te la chante ? On vient de l'apprendre à l'école.

L'expression sceptique de Gabe parut le perturber et il regarda sa tante.

— C'est bien, Danny. Tu n'as rien oublié, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête.

— Je peux aller jouer, maintenant ?

— Tu vas d'abord prendre ton bain.

Le petit garçon se laissa glisser de sa chaise en marmonnant et se dirigea vers la salle de bains en traînant les pieds. Ses simagrées la firent sourire malgré elle. Dans quelques instants, il aurait tout oublié et jouerait avec ses petits bateaux dans la baignoire.

L'appréhension qui lui nouait l'estomac ne se dissiperait hélas pas aussi vite.

S'obligeant à se tourner vers Gabe et à croiser son regard, elle faillit s'effondrer devant son air accusateur.

— Tu es sûre qu’il a vraiment tout dit ? fit-il. Ça n’a aucun sens.

— Les pensées des gens sont rarement claires, et les télépathes ne comprennent pas tout. Il s’agit plus de perceptions diffuses, de fragments saisis au vol. Et n’oublie pas qu’il est encore petit. Il est incapable d’analyser ce qu’il ressent.

Gabe lui opposa un silence angoissant.

— Essaie de comprendre, plaïda-t-elle d’une voix qui tremblait. Je ne voulais pas le mettre en danger, comme sa mère. Sandra a fait ses propres choix, mais quelqu’un devait décider pour lui. Dans son intérêt.

— Et tu ne m’as pas fait confiance. Comment as-tu pu te tromper sur moi comme ça ? J’aurais compris. Je t’aurais aidée...

— Je suis désolée.

Quelque chose en lui avait changé. De chaque côté de sa bouche, un pli dur s’était creusé.

— C’est trop tard, répliqua-t-il.

Il traversa la pièce à grandes enjambées, attrapa son blouson et quitta l’appartement.

Atterrée, Meghan eut l’impression qu’un immense poids s’abattait sur elle. Les larmes aux yeux, elle écouta son pas décidé marteler le sol du hall.

Quelque chose lui dit qu’il lui faudrait plusieurs mois pour pouvoir oublier cette terrible scène.

\* \* \*

Lundi matin, Gabe se trouvait déjà à son bureau lorsque Cal arriva. Devant lui s’empilaient les copies du portrait-robot fait par Meghan. Il ne releva pas la tête quand son coéquipier se frappa la poitrine et déclara d’un ton dramatique :

— Je ne crois pas que mon cœur survivra à un nouveau choc de ce genre. Tu essaies d’entrer au livre des records, ou quoi ?

Comme il ne répondait pas, Cal l’observa plus attentivement.

— Tu as une sale tête, mon vieux.

— Merci.

Réalisant que son collègue allait demander une explication, il ajouta :

— J’ai eu un problème avec ma mère, ce week-end.

Il ne développa pas davantage et vit à l’expression de Cal que ce n’était pas nécessaire.

— Bon, tu arrives peut-être avant moi, mais je compense en restant plus tard le soir. Et je ne perds pas mon temps. Devine un peu ce que j’ai trouvé ?

Cal s’assit sur le coin de son bureau, visiblement très satisfait de lui-même.

— Douze des sociétés de *Golden Enterprises* appartenaient auparavant à Victor Mannen.

Comme Gabe affichait une moue désabusée, il continua, débordant d’enthousiasme :

— Sacrée coïncidence, hein ? Et toi, qu’est-ce que tu as ?

— Je ne sais pas encore. Le gamin m’en a dit un peu plus, hier matin. J’ai peut-être un nom.

Cal fronça les sourcils.

— Un nom ? Comment c’est possible ? Il n’était pas assez près pour entendre Brusco et l’autre type.

Gabe le regarda avec insistance, jusqu’à ce qu’une lueur de compréhension éclaire son visage.

— Non ? Ce n’est pas possible ! Ce n’est qu’un gosse. Il ne peut pas...

— Il peut.

Cal affichait une expression médusée.

— Depuis quand le sais-tu ?

— Depuis hier.

— Ah...

Il y avait un sous-entendu dans cette simple interjection, que Gabe préféra ignorer.

Il tendit le bloc-notes sur lequel il avait griffonné différentes hypothèses.

— Le « serin poli » ? lut Cal. Qu'est-ce que c'est que ce truc ? L'enseigne d'un bar louche ?

— D'après ce qu'a dit le gamin, ce serait le nom du type qui se trouvait avec Brusco.

— Tête de mort ?

Cal secoua la tête.

— C'est du charabia. Que veux-tu qu'on fasse avec ça ?

— Ça ne te dit vraiment rien ? Tu n'as jamais entendu parler d'un type qu'on surnommerait « le serin » ?

Cal grimaça.

— Non.

— Moi non plus. Et j'ai essayé toutes les associations d'idées pour retrouver ce type dans la base de données. Pour le moment, je n'ai pas eu de chance, mais je sais que la réponse est là.

Cal adopta un ton prudent.

— Tu sais, Gabe, tout ce micmac... C'est bizarre, tu vois. Et ça ne te ressemble pas d'y croire.

Gabe ne répondit pas. Son regard venait d'être attiré par l'homme qui traversait la salle, un dossier sous le bras.

— Hé, Doc, vous êtes perdu ?

Le légiste s'arrêta devant leur bureau.

— J'ai pensé que vous voudriez voir ça tout de suite. Et comme il y avait une caisse de scotch en jeu...

Il laissa traîner la fin de sa phrase et agita le dossier sous leurs nez.

— Vous avez quelque chose pour nous ?

Gabe essaya d'attraper les papiers, mais le médecin fut plus rapide.

— D'accord. La caisse est à vous. Donnez-moi ça.

Doug posa le dossier sur le bureau de Gabe, et Cal se pencha au-dessus de son épaule.

— Vous avez dit que vous cherchiez un lien entre la mort de Brusco et Collins. Je vous ai trouvé ça, dit le légiste, visiblement content de lui.

Parcourant le rapport en diagonale, Cal et Gabe virent ce qu'ils cherchaient en même temps.

— C'est le même couteau ?

— Oui. Ils ont tous les deux été tués avec une lame de la même épaisseur et de la même longueur. Le type qui a fait ça connaît son travail. C'est plus difficile que les gens ne le croient de couper la gorge de quelqu'un. Généralement, ceux qui essaient doivent effectuer un mouvement de scie pour sectionner la carotide.

Il joignit le geste à la parole en déplaçant son index devant sa gorge.

— Avec cette méthode, les victimes se vident de leur sang pendant deux longues minutes.

— Mais pas ces deux-là ? demanda Cal.

Le légiste secoua la tête.

— La mort a été instantanée. Ce type avait le bon outil, et le bon geste.

— Vous voulez dire que c'est un pro du couteau ? demanda Gabe.

— Absolument. Et j'ai une petite surprise pour vous. Le type que j'ai autopsié, il y a quelques jours, un certain Robinson...

Il marqua une pause pour s'assurer qu'il avait bien l'attention de son auditoire et faire monter le suspense.

— Il a été tué de la même façon.

Gabe haussa les épaules, comme si ce détail n'avait aucune importance.

— Sauf qu'en plus, on lui a coupé la main.

Gabe se frappa le front.

— Bon sang, mais que je suis bête !

Doug esquissa un sourire.

— Je vous laisse juge.

Sur cette réplique, il se leva.

— Bon, n'oubliez pas ma caisse de scotch, les gars.

Gabe ne faisait déjà plus attention à lui. Son cerveau fonctionnait à plein régime.

— J'ai pensé à un truc. Le doc nous a parlé d'un couteau. Tu sais comment ça se dit en argot ?

— Euh... non, je ne vois pas.

— Un surin ! Le gosse a mal compris. Cherche dans la base de données si tu trouves quelque chose.

Tandis qu'il parlait, la réponse fusa dans son esprit.

— Non, attends ! Je sais. Paulie, le Surin.

Il tapa du plat de la main sur son bureau.

— C'est ça, Cal. J'en suis sûr.

— Oui, ça me dit quelque chose, maintenant. Tu sais qu'il n'existe aucun portrait de lui. Il a l'art de faire disparaître les témoins.

Il hocha la tête.

— C'est une grosse affaire, Gabe. Une très grosse affaire.

— Et tu sais à qui ça me fait penser ? Qui a suffisamment d'argent pour s'offrir ses services ?

Ils prononcèrent le nom en même temps.

— Victor Mannen.

\* \* \*

— Messieurs !

Victor Mannen ne se leva pas quand ils entrèrent dans son bureau. Il se contenta de leur désigner un fauteuil d'un geste quasi royal. Ajustant son stylo précisément sur la surface polie de son bureau, il croisa les mains et les observa d'un regard d'aigle.

— Que me vaut le plaisir de votre visite ?

— Vous pourriez nous parler de *Golden Enterprises*, suggéra Gabe.

Mannen leva les sourcils.

— Je crains de ne pas vous suivre.

— C'est le nom du groupe auquel vous avez vendu plusieurs de vos sociétés, dont *Ultimate Video* et le *Sunrise Lounge*, précisa aimablement Cal.

— Comme vous venez de le dire, je n'en suis plus propriétaire.

— A qui avez-vous vendu ces sociétés ?

Gabe faisait le tour du bureau, admirant le mobilier et les œuvres d'art dignes d'un musée.

— Comment voulez-vous que je m'en souviene ? Ça fait si longtemps.

— Vous pourriez faire un petit effort.

Mannen inclina la tête.

— Je ne vois pas bien en quoi cela vous concerne.

— Pourquoi vous en êtes-vous débarrassé ?

Devant son silence, Gabe soutint longuement son regard.

— Je suppose que je voulais diversifier mes affaires, répondit calmement Mannen.

Il regarda Gabe prendre un vase Ming, l'examiner et le reposer plutôt brutalement sur sa sellette. Son visage se crispa alors légèrement.

— Venez-en aux faits, lieutenant. Mon temps est précieux.

Gabe s'approcha et jeta une copie du portrait-robot sur son bureau.

— Avez-vous déjà vu cet homme ?

Mannen étudia le dessin quelques instants avant de relever les yeux.

— Non.

— Nous avons des raisons de penser qu'il est responsable de trois assassinats liés à l'affaire sur laquelle nous travaillons, expliqua Cal. Il est connu sous le pseudonyme de Paulie le Surin.

— Folklorique !

Un léger sourire étira les lèvres minces de Mannen et disparut.

— Mais en quoi cela me concerne-t-il ?

— C'est ce que nous aimerions savoir. D'une certaine façon, vous semblez être le dénominateur commun de toute cette affaire.

— Parce que j'ai possédé les quelques sociétés que vous avez mentionnées ?

Mannen parut amusé.

— Depuis quand diversifier ses investissements constitue-t-il un crime ?

Gabe se pencha sur une vitrine contenant des armes anciennes.

— Qu'avez-vous fait du produit de la vente ? Actions, obligations ?

Gabe lui jeta un coup d'œil narquois.

— Vous l'avez peut-être placé sur votre livret d'épargne, comme un gentil petit retraité sans histoires ?

Une lueur d'agacement passa dans les yeux de Mannen.

— Je ne crois pas que cela vous regarde.

Il pressa un bouton sur son Interphone. Un homme à la stature impressionnante arriva aussitôt dans le bureau.

— Peter, ces messieurs ont terminé. Veuillez leur indiquer la sortie.

Resté seul, Mannen se leva et alla ouvrir une porte au fond de la pièce.

— Ils sont partis.

Paul Delgado, dit Paulie le Surin, revint dans la pièce qu'il venait de quitter quelques minutes plus tôt, l'air inquiet.

— Je vais fuir la ville. Payez-moi le reste de ce que vous me devez.

Mannen leva un sourcil.

— Je ne suis pas sûr de vous devoir quelque chose. Vous avez visiblement commis une erreur.

Paul eut l'air outré.

— Je vous ai débarrassé des types qui vous gênaient.

— Vous avez laissé un témoin. Il va falloir finir le travail.

Paul jeta un coup d'œil au portrait-robot et laissa échapper un juron. C'était un coup dur porté à sa fierté. Jamais jusqu'à présent il n'avait été identifié.

— Oubliez ça. Je file me mettre à l'abri.

Mannen le laissa aller jusqu'à la porte avant de remarquer :

— Vous semblez oublier quelque chose. Un dessin ne vaut rien sans témoin.

Paul se tourna lentement et le regarda.

Mannen s'exhorta à la patience. Que c'était agaçant de devoir toujours tout expliquer !

— Asseyez-vous.

Il attendit que le tueur obtempère.

— Voilà ce que vous allez faire...

\* \* \*

— Qu'est-ce que tu en penses ? fit Cal.

— Il a les moyens de se payer les services d'un professionnel, répondit Gabe. Et c'est tout à fait le genre du personnage. Que prévois-tu de faire, maintenant ?

Cal garda les yeux rivés sur la route.

— Ce serait intéressant de savoir dans quoi Mannen trempe exactement. Nous avons intérêt à avoir quelque chose de solide avant d'aller en parler à Burney. Tu sais comment il est...

Il prit soudain conscience de quelque chose.

— Comment ça, qu'est-ce que je vais faire ? Où vas-tu ?

— Je prends mon après-midi pour m'occuper de Meghan et Danny. J'ai peur qu'ils soient en danger maintenant que nous avons diffusé le portrait-robot.

Gabe haussa les épaules, incapable d'expliquer le sentiment d'inquiétude qu'il éprouvait.

Cal prit le risque de tourner la tête pour observer son coéquipier.

— Je ne vois pas pourquoi ils seraient en danger. Le gosse nous a dit que personne ne l'avait vu.

— Alors, tant mieux ! Mais je préfère quand même aller parler à Meghan des derniers événements. Elle a le droit de le savoir puisque ça concerne son neveu, non ?

Cal n'insista pas. Il savait qu'il valait mieux ne pas agacer Gabe quand il était de mauvaise humeur. Et aujourd'hui, il n'était vraiment pas à prendre avec des pincettes.

Il dissimula un sourire. Seule une femme pouvait bouleverser un homme jusqu'à lui faire perdre toute objectivité.

Toujours prudent, il ralentit à l'approche du carrefour, alors que le feu était encore vert.

Il avait vu juste.

Connally était définitivement mordu !

\* \* \*

La silhouette sombre surgit de nulle part. Meghan s'apprêtait à sortir de sa voiture lorsque l'homme se planta devant elle, si brusquement qu'elle sursauta. Puis elle le reconnut, et la terreur s'empara d'elle.

C'était l'homme du portrait-robot.

Elle recula à l'intérieur de la voiture et essaya de fermer sa portière. Mais son hésitation suffit à l'homme pour se glisser à l'arrière, lui passer un bras autour du cou, et lui appliquer la lame d'un couteau sur la gorge.

— Démarrez !

Meghan jeta un regard éperdu autour d'elle. Il n'y avait personne sur le parking.

— Faites ce que je vous dis. Si j'appuie un peu, il vous faudra moins de dix minutes pour

mourir.

D'une main tremblante, Meghan inséra la clé dans le contact.

— Où étiez-vous ? demanda-t-il. Vous ne pouviez pas être dans la cour. Il n'y avait personne.

Elle le regarda dans le rétroviseur et mit quelques secondes à comprendre.

Il la prenait pour le témoin !

— La fenêtre, murmura-t-elle.

Dieu merci, Danny aurait la vie sauve grâce à son mensonge.

— Je regardais par la fenêtre du magasin de jouets.

L'homme se crispa. La pression de la lame sur son cou s'accrut, et elle serra les dents.

Insérant la voiture dans la circulation, elle suivit les instructions de son agresseur, en essayant de noter mentalement tout ce qu'elle voyait. C'était un moyen comme un autre de penser à autre chose qu'à sa peur. Même si cela ne risquait pas de lui servir à grand-chose.

Elle pensa tout à coup à Danny, à son agitation quand elle était revenue de l'hôpital, la nuit où elle avait été agressée au garde-meubles. Raina lui avait dit qu'il avait probablement perçu sa peur, sa douleur.

Une lueur d'espoir jaillit soudain au milieu de l'angoisse, et Meghan se concentra de toutes ses forces sur son environnement.

Ce don étrange qui avait servi à la tourmenter durant toute son enfance allait peut-être lui sauver la vie.

Sandra avait raison.

C'était le comble de l'ironie.

\* \* \*

— Ouvrez cette porte !

Le gardien secoua vigoureusement la tête.

— Je ne peux pas faire ça, lieutenant. Si la jeune dame ne veut pas vous voir, c'est son problème. Et si elle n'est pas chez elle, alors ça ne sert à rien. Je n'aurais déjà pas dû vous faire monter. Elle m'a passé un sacré savon, l'autre jour.

— Vous êtes sûr que vous ne l'avez pas vue sortir de chez elle ?

Le gardien soupira.

— Je vous l'ai déjà dit...

— Oui, je sais, vous réparez une fuite au 218.

Une pensée traversa soudain Gabe, et il alla sonner à la porte de Callie.

La jeune femme lui ouvrit, l'air égaré.

— Ah, lieutenant ! Je suis contente de vous voir. Savez-vous où est Meghan ?

Le malaise de Gabe grandit, doublé d'une sourde angoisse.

— Non. Ça ne répond pas chez elle.

Il entendit soudain des pleurs dans l'appartement.

— Que se passe-t-il ?

Callie s'effaça pour le laisser entrer.

— C'est Danny. Il est dans cet état-là depuis que je suis allée le chercher à l'école. C'était le jour de Meghan, mais elle n'est pas venue. La directrice m'a appelée...

— Meghan n'est pas allée le chercher à l'école ?

— Gabe !



Danny traversa la pièce en courant et vint se blottir contre ses jambes.

— Tante Meggie est dans un endroit qui fait très peur. Il faut aller la chercher.

Gabe se pencha et repoussa gentiment l'enfant à bout de bras.

— Du calme, champion. Je ne comprends rien. Explique-moi ce qui se passe.

L'enfant étouffa un sanglot et essuya ses larmes d'un revers de bras.

— Elle a peur, Gabe. Très peur de l'homme.

— Quel homme ?

— Tête de mort.

Gabe eut l'impression qu'une main de glace lui serrait le cœur.

— Comment tu sais ça ?

— Je le sais. Comme la fois où j'ai su qu'elle allait à la gare.

Gabe le dévisagea avec incrédulité. Jusqu'à présent, il n'avait jamais cru à ce genre de choses, et son esprit logique se rebellait contre ce qu'il était en train de vivre.

Pourtant, il était bien obligé d'admettre que Danny possédait certaines capacités mentales encore inexplicables.

— Tu peux le refaire, Danny ?

Il eut vaguement conscience du regard médusé de Callie, mais ne perdit pas de temps à lui expliquer.

— Est-ce que tu peux faire venir des images, ou est-ce que...

Il s'interrompit. Il n'avait pas les mots pour le dire.

— Je n'ai pas fait exprès pour la gare. C'était un accident. Je n'ai pas le droit de le faire exprès.

Raina et tante Meggie ne veulent pas.

— Raina ?

Il tourna la tête vers Callie.

— Sa psychologue.

— Vous avez une clé de l'appartement de Meghan ?

Elle hocha la tête.

Gabe se redressa et prit la main de Danny.

— Allez la chercher.

\* \* \*

Le bruit apaisant de l'océan envahissait le bureau faiblement éclairé.

— Concentre-toi sur les vagues, Danny. Ecoute-les aller et venir. Ecoute leur rythme.

La voix douce de Raina avait le même pouvoir lénifiant que le bruit de l'eau, mais Gabe était dans un tel état de nervosité que rien n'aurait pu le calmer. Les poings serrés, il s'obligeait à rester immobile sur son siège pour ne pas perturber l'enfant, cependant il brûlait de passer à l'action.

« Allez, petit, l'encouragea-t-il mentalement. Tu as réussi à le faire avec moi. Concentre-toi. Donne-moi quelque chose. »

— Tante Meggie a peur, dit-il d'une toute petite voix.

Raina lui caressa doucement les cheveux.

— Il faut nous en dire plus, Danny.

— Sa voiture est dehors.

Gabe échangea un regard avec Cal, qui l'avait rejoint quelques minutes plus tôt. Il suspectait que Paulie avait intercepté Meghan alors qu'elle se rendait à l'école. Ce qui voulait dire que le tueur la surveillait, guettant une opportunité. Et il n'avait pas été capable de la protéger.

— Où est Meghan ? insista Raina de sa voix douce.

— C'est vide et tout noir. Elle est dedans avec l'homme. Il fait froid.

Les lèvres de l'enfant tremblèrent.

— Il y a de l'eau autour. Et un lion. Un grand lion avec la bouche ouverte.

— Il y a un restaurant appelé le Lion Rouge, sur le quai Est, murmura Cal. C'est là que j'ai emmené Becky à notre premier rendez-vous. Il y a une statue de lion devant la porte.

\* \* \*

Lorsque Meghan entendit la porte s'ouvrir dans un grincement, puis des pas lourds qui approchaient, son cœur s'emballa sous l'effet de la panique. Elle ne savait pas depuis combien de temps l'homme était parti, mais cela lui semblait une éternité.

Elle cilla pour évacuer les larmes qui lui brûlaient les yeux, et s'obligea à ne pas céder au désespoir. Si son agresseur avait voulu la tuer, il aurait pu le faire depuis longtemps. Il avait peut-être l'intention de se servir d'elle comme d'une monnaie d'échange avec la police.

L'homme s'avança vers l'endroit où elle était assise, attachée à un radiateur.

— Alors, ça va, ma belle ? Tu t'es ennuyée de moi ?

Comme Meghan tournait la tête d'un air dégoûté, il lui passa une main dans les cheveux et tira d'un coup sec pour l'obliger à lever les yeux vers lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je ne te plais pas ?

Meghan se débattit comme elle pouvait, essayant de le frapper avec les jambes.

— Espèce de garce, tu...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase.

La porte céda, et un groupe d'hommes armés envahit la cave du restaurant.

Elle eut le temps d'apercevoir Gabe avant de voir briller la lame d'un couteau.

Une douleur foudroyante la saisit à l'épaule. Elle hurla.

Sa vision se brouilla. Elle entendit Gabe l'appeler puis elle sombra dans l'inconscience.

\* \* \*

— Sacrée histoire, commenta Dare McKay, en griffonnant furieusement sur son bloc-notes.

— Vous pouvez le dire.

Dans la salle d'attente de l'hôpital, Gabe se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Il était épuisé, mais rassuré. Meghan dormait. On lui avait administré une bonne dose de sédatifs, et le médecin lui avait assuré qu'elle était hors de danger. Cependant Gabe ne pouvait se résoudre à rentrer chez lui.

— Merci pour l'exclusivité.

— C'est un juste retour des choses.

Dare haussa les épaules, l'air modeste.

— Il n’y a pas de quoi.

Gabe l’enveloppa d’un regard suspicieux.

— Comment avez-vous eu ces informations ?

— Le hasard. Ou la chance.

La jeune femme blonde qui venait de s’approcher d’eux, vêtue d’un strict tailleur noir, lança un regard meurtrier au journaliste.

— McKay a un don certain pour s’attirer les confidences, remarqua-t-elle d’un ton cassant.

Le journaliste, nota Gabe avec intérêt, sembla perdre un peu de sa superbe quand il aperçut la jeune femme. Mais il se ressaisit aussitôt.

— Ça fait partie de mon charme, Addie. Vous devriez le savoir.

Le visage fermé, la jeune femme lui tourna le dos et tendit la main à Gabe.

— Addison Jacobs, substitut du procureur du Comté de Cook.

— Lieutenant Connally. Je...

Le portable du substitut sonna. Avec un sourire d’excuse, elle plongea la main dans son sac, et s’éloigna pour répondre.

Gabe en profita pour envelopper McKay d’un regard suspicieux.

— C’est bizarre, je flaire quelque chose.

Le journaliste fit mine de ne pas comprendre.

— Entre Mannen et moi ? C’est une longue histoire. Je vous la raconterai peut-être un jour devant une bière.

— Et entre Addison Jacobs et vous ?

McKay jeta un bref coup d’œil à la jolie blonde.

— Ce serait trop long à expliquer. Et je sais que votre temps est précieux.

Il rangea son stylo et son carnet de notes, puis se leva.

— Au fait, vous ne m’avez pas expliqué comment vous avez su où se trouvait la victime.

Gabe prit un air dégagé.

— Un informateur anonyme.

— L’étonnant avec les informateurs anonymes, c’est qu’ils vous apprennent des tas de choses extrêmement surprenantes. Par exemple, saviez-vous que Meghan et son neveu consultaient Raina Nausman ? C’est une experte en parapsychologie très appréciée.

Gabe ne demanda pas au journaliste d’où il tenait cette information, et il ne perdit pas non plus de temps à nier.

— Laissez le gamin en dehors de ça, McKay.

— C’est une requête ou un ordre ?

— Je vous le demande comme un service.

McKay hocha la tête.

— Vous pouvez compter sur moi.

Il se leva et enfila sa veste.

— Transmettez mes vœux de rétablissement à Mlle Patterson.

\* \* \*

— Tu es sûre que tu te sens la force de le faire ? demanda Callie d’un ton soucieux.

— J’ai intérêt, répondit Meghan. Les petits diables ne vont pas tarder à arriver.

Comme pour ponctuer ses paroles, la sonnette retentit. Danny se précipita pour ouvrir la porte,

salua son ami et l'invita à entrer.

— Je crois que tu aurais dû reporter, insista Callie en sortant le gâteau du réfrigérateur.

Meghan retint un mouvement d'impatience.

— Je me sens bien, je t'assure. Et c'est sa toute première fête d'anniversaire depuis qu'il habite avec moi. Il compte les jours depuis des semaines. Je ne voulais pas lui gâcher ça.

Il y avait eu tellement de bouleversements dans la vie de son neveu qu'elle tenait à lui offrir un minimum de normalité. Elle lui devait bien ça.

Et puis, c'était un excellent moyen pour oublier les récents événements... ainsi que l'homme qui était sorti de sa vie sans une explication.

On sonna de nouveau, et Danny alla ouvrir.

— Bon, je vais quand même rester un peu pour voir si tu t'en sors, dit Callie.

Il y eut soudain des hurlements de joie, et ce qui ressemblait à un troupeau d'éléphants passa devant la porte du salon.

Callie eut un sourire entendu.

— Ça promet !

— Je me demande comment je vais les occuper tout l'après-midi.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Ils se débrouilleront très bien tout seuls. Oh, ça sonne encore.

Combien de monstres tu as invités ?

— Tu veux bien aller ouvrir ?

Callie se leva obligeamment.

— Fais attention qu'il s'essuie bien les pieds, cria Meghan.

Et montre-lui où se trouvent les toilettes.

Elle leva alors les yeux au-dessus du verre de jus de fruit qu'elle portait à ses lèvres, et sa main se mit à trembler.

— En fait, je connais la disposition de l'appartement, annonça Cal, appuyé contre l'embrasure de la porte.

— Je pensais que... tu étais...

— Un gamin de cinq ans, j'ai compris.

Il la dévisagea longuement. Elle semblait aller bien, mais avait l'air d'avoir besoin de repos.

— Je n'ai pas l'impression que tu suives correctement les ordres du médecin.

Meghan haussa les épaules et grimaça sous la légère douleur que lui procurait sa blessure à l'épaule.

— Je fais attention. Et Callie est là pour m'aider.

Gabe leva la main et lui montra le paquet qu'il tenait.

— J'ai apporté quelque chose pour le petit.

Son regard balayait la pièce, cherchant un point où se fixer. Jamais il ne s'était senti aussi peu sûr de lui. Et l'expression polie mais froide de Meghan ne l'aidait pas.

— C'est gentil.

— C'est un petit train. Je pense que ça va lui plaire.

— Sûrement.

— Je peux aller le lui apporter ?

— Je crois que ça peut attendre.

Le peu de confiance qu'il restait à Gabe s'évanouit. Leurs retrouvailles ne se passaient pas du tout comme il l'avait prévu.

— Bon, eh bien, je pense que ça t'intéressera de savoir que Delgado a été inculpé pour

enlèvement et tentative de meurtre.

— C'est bien, dit-elle d'un ton neutre.

— Quant à Wadrell, il a été suspendu, et l'inspection générale des services est en train de statuer sur son cas.

— Parfait.

Etrangement, Meghan n'éprouvait aucune satisfaction. Ce qui allait arriver à ces deux hommes lui était indifférent. Cela ne ferait pas revenir sa sœur.

Le silence s'éternisa entre eux, de plus en plus pénible.

Gabe s'éclaircit la gorge.

— Tu as l'air en forme. La dernière fois que je t'ai vue, tu étais ensommeillée. Je suppose qu'ils t'avaient assommée de calmants.

— Tu es venu à l'hôpital ?

— J'y ai même passé la nuit.

— Je ne m'en souviens pas.

Quand elle s'était réveillée, Gabe n'était pas là, et elle en avait conclu qu'il ne voulait plus jamais la voir.

Le fait qu'il soit venu ne changeait rien à la culpabilité qu'elle éprouvait.

— Je te dois des excuses, Gabe.

Elle allait abattre le mur de ses défenses et se révéler à lui sans fard. C'était peut-être trop tard, mais elle devait le faire.

— Je regrette de ne pas t'avoir fait confiance pour Danny.

— Tu voulais le protéger.

— C'est vrai, mais ce n'est pas le problème. Je n'ai pas l'habitude de faire confiance aux autres. Je me suis repliée sur moi alors que j'étais encore très jeune et...

Elle secoua la tête.

— Bref, je crois que je suis un peu lâche.

— Mais pas du tout ! Comment peux-tu dire ça après tout ce que tu as fait ?

Elle grimaça.

— Oh si, je suis lâche. Sur le plan émotionnel, en tout cas. Faire confiance, ça veut dire baisser ma garde, m'ouvrir à quelqu'un. Et c'est quelque chose qui me terrifie.

Gabe lui faisait peur parce qu'il avait gagné son cœur avec une facilité déconcertante, et sans lui en demander la permission.

Elle menait peut-être une vie solitaire et assez triste derrière ses hauts murs, mais au moins elle s'y sentait à l'abri.

A présent, elle se sentait toute nue. Vulnérable. Exposée.

Les mots qu'elle s'obligea à prononcer alors résonnèrent avec une étrange rudesse.

— J'essaie simplement de t'expliquer que je n'aime pas prendre des risques. Je n'ai jamais eu de relation à long terme, et je doute d'être douée pour ça. Mais, cette fois, j'ai envie d'essayer.

Elle prit une profonde inspiration.

— Parce que je t'aime.

— Je sais, dit-il posément.

Elle écarquilla les yeux.

— Tu sais ?

— Rappelle-moi de ne jamais te confier aucun secret d'Etat. Tu as tendance à raconter n'importe quoi quand tu as pris des calmants.

Meghan plissa les paupières, vaguement inquiète.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Pendant ta nuit à l'hôpital, tu as dit que tu m'aimais.

Il n'avait pas osé la croire, persuadé qu'elle délirait. Mais à présent, elle était parfaitement consciente, et elle l'avait répété.

— J'ai dit ça ?

Meghan n'en revenait pas. Elle avait révélé son amour à Gabe. Sans honte. Sans la moindre crainte d'ouvrir son cœur et d'avoir peut-être à en souffrir plus tard.

Et dire qu'elle se croyait timorée !

— Et toi, qu'est-ce que tu as répondu ?

Il haussa les épaules.

— Oh, quelque chose du genre « pareil ».

— « Pareil » ? On te fait une déclaration d'amour, et tout ce que tu trouves à dire, c'est « pareil » ? Eh bien, pour le romantisme, tu repasseras !

Gabe s'efforça de dissiper la boule d'émotion qui lui nouait la gorge. Meghan avait retrouvé toute son énergie, se remettait à le taquiner. Il préférait nettement ça à son attitude glaciale du début.

Il se rapprocha et prit son visage dans ses mains.

— Je n'ai pas trouvé mieux à ce moment-là. J'étais encore sous le coup des événements. J'avais trop peur de te perdre. Chaque minute passée à te chercher était une torture.

Il lui prit la main, déposa un baiser dans sa paume, et murmura :

— Je t'aime.

En voyant des larmes de bonheur perler aux cils de Meghan, une paix soudaine l'envahit. Après des années à éviter soigneusement tout engagement, il avait trouvé celle auprès de qui il voulait passer le reste de sa vie.

— Je veux que nous formions une famille. Toi, moi et Danny.

Gabe pensa tout à coup à sa mère, et l'inclut mentalement dans ses projets. Ses enfants ne grandiraient pas sans connaître leur grand-mère.

— Et je veux que ce soit pour toujours.

Meghan sentit son cœur se dilater de joie, mais n'osa croire totalement à son bonheur.

— Pour toujours ? Avec ton passé et le mien, tu crois vraiment que nous sommes capables de vivre normalement ?

D'une main, il lui caressa les cheveux, tandis qu'il l'attirait plus étroitement contre elle.

— Je sais que nous y arriverons. Je suis fou de toi. Cal prétend que ça y est, je suis mordu.

Meghan eut un lent sourire, savourant cet instant de satisfaction typiquement féminin de savoir que l'homme qu'elle aimait lui appartiendrait bientôt corps et âme.

— Mordu ? J'aime bien cette idée.

Gabe lui embrassa tendrement le bout du nez.

— Je savais que ça te plairait. Les petits monstres sont là pour combien de temps ?

— Pourquoi ? Tu as des projets ?

— Et comment ! J'ai bien l'intention de te montrer à quel point je suis mordu.

— Eh bien, il y a les cadeaux à ouvrir...

Elle rapprocha son visage du sien et punctua chaque phrase d'un baiser.

— Le gâteau à manger... Les jeux à construire... Je pense qu'ils en ont encore pour quatre heures.

— Quatre heures ?

L'air déçu de Gabe la fit éclater de rire.

— Oui. Et en plus, Alex va dormir ici ce soir.

— Si je promets de ne pas faire de bêtises, est-ce que je pourrai rester, moi aussi ?

Meghan noua les bras autour de son cou, et le message qui passa alors dans son regard contenait tout ce que Gabe avait si longtemps attendu sans oser se l'avouer : l'amour, la compréhension... la confiance.

— On verra, dit-elle en riant.



*TITRE ORIGINAL* : HARD TO HANDLE

*Traduction française* : CAROLE PAUWELS

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BLACK ROSE®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

*Photos de couverture*

*Gratte-ciels la nuit* : © JONARNOLDIMAGES / JUPITER IMAGES

*Adulte et enfant* : © PHOTOALTO / ROYALTY FREE / JUPITER IMAGES

© 2001, Kimberly Bahnsen. © 2007, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-6578-2

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83/85, boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.*

PATRICIA ROSEMOOR

# Dangereuse attirance

*éditions*Harlequin

## Prologue

Tony Vargas entra dans la pièce plongée dans le noir, un ordinateur portable serré sur sa poitrine, et, laissant échapper un petit rire nerveux, s'adossa à la porte qu'il venait de refermer.

Le bras tendu sur le côté, il actionna l'interrupteur. Un lustre, témoin du luxe passé de la demeure, devenue un centre de réinsertion pour anciens détenus, éclaira une chambre misérable — deux lits jumeaux, une commode esquinée et des chaises bancales. Son *chez lui* pour l'instant, mais plus pour longtemps. Car il avait réussi. Il venait de voler, pratiquement sous son nez, l'ordinateur de son psychothérapeute de malheur !

Bonne pioche !

Vendu à la sauvette au coin de la rue, il pourrait lui rapporter une jolie liasse de dollars... Peut-être plus selon ce qu'il allait trouver dedans...

*Et encore quelques mois de prison si tu te fais pincer*, lui susurra une petite voix dans sa tête.

Repoussant cette perspective peu réjouissante, il s'assit sur le lit et ouvrit l'appareil.

— Mais non, je ne vais pas me faire prendre, grommela-t-il tout haut. Pas cette fois-ci. Cette fois, je le sens, j'ai la baraka.

Cette fois-ci, c'était vrai, tout semblait lui sourire. Fini, donc, les corvées de patates qu'on lui réservait parce qu'il était trop maigrichon pour des travaux plus physiques. Fini les nuits à se faire chahuter parce qu'il n'était pas assez costaud ou n'osait pas se défendre. D'ici peu, il quitterait le centre de réinsertion avec assez d'argent en poche pour s'offrir un logement décent... une voiture... et des femmes.

Le doigt sur la molette de l'ordinateur, il chercha le logiciel de traitement de texte et cliqua sur le fichier *Heartland*, du nom du centre qui l'abritait.

Pas bien sorcier.

— Trop simple, docteur, dit-il tout haut alors que s'ouvrait le fichier contenant un dossier sur chacun des douze résidents.

Ravi à l'idée de trouver des informations croustillantes sur les autres ex-détenus qui habitaient le centre avec lui — ce qui lui donnerait du pouvoir sur eux, sinon du cash — il ne put résister à l'envie de commencer par lui et cliqua sur *Vargas*. Qu'est-ce que O'Rourke avait bien pu écrire sur lui ?

— Rien d'extraordinaire, marmonna-t-il en lisant les notes qui le concernaient.

Il s'agissait de la retranscription de leur dernière séance. Du bla-bla. Seule la dernière remarque le fit tiquer.

Il haussa les sourcils et pesta contre lui-même. Quand donc apprendrait-il à se taire ?

Grommelant un peu, il hocha la tête. Après tout, quelle importance que Dermot O'Rourke sache ? Il était lié par le secret professionnel. Exactement comme, quelques années plus tôt, il avait été tenu par le secret de la confession.

Complètement rassuré, Tony fit glisser la flèche sur *édition*. Puisqu'il voulait vendre le portable à la sauvette, mieux valait le vider des preuves qui l'accablaient. S'il laissait des indices sur le disque dur, l'acheteur n'aurait ensuite qu'à le faire chanter. Ce serait trop bête...

Il s'apprêtait à cliquer sur *effacer* quand quelqu'un frappa à la porte. Affolé, il camoufla le portable encore allumé sous son lit.

— C'est toi, Bingo ? interrogea-t-il, étonné que celui qui partageait sa chambre ait décroché si tôt de la série télévisée qu'il regardait en bas.

— Ouvre, Tony.

Reconnaissant la voix, Tony, l'air aussi dégagé que possible, alla ouvrir.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, s'efforçant de parler d'un ton neutre.

Ce qui fut un effort vain. Les mots s'étaient bousculés sur sa langue, trahissant son embarras.

— Tu croyais peut-être que tu allais t'en sortir comme ça ? dit le visiteur en le repoussant dans la chambre qu'il ferma derrière lui. Tu t'imaginais vraiment que je ne saurais pas que c'était toi ?

— Mais... c'était une blague ! Je n'avais pas l'intention...

— Tu n'as donc rien appris en prison ?

Nerveux, Tony recula, les yeux fixés sur le cordon de velours rouge que le visiteur tordait entre ses doigts. Un cordon comme il en avait vu devant l'entrée des boîtes de nuit ou dans les églises, pour tenir les gens à distance. Jadis, il installait des cordons comme celui-là devant le confessionnal de l'église St Peter, cela faisait partie de ses attributions d'enfant de chœur.

Il serra les poings pour éviter de faire le signe de croix qui aurait trahi la peur qui lui tordait les tripes.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec... ça ?

Question rhétorique, bien sûr.

Car personne n'allait lui dire qu'il était un homme mort.

# 1

— Son but n’était pas de faire chanter... Ce qu’il voulait, Tony, c’est tuer.

L’inspecteur Mike Norelli leva les yeux de son dossier.

— Qu’en dites-vous, docteur ?

Dermot O’Rourke se cala contre le dossier de son siège et balaya des yeux la salle d’interrogatoires de la division criminelle de police de Chicago. Toute la brigade chargée d’élucider le meurtre de Tony Vargas était présente, à savoir Norelli et son partenaire, l’inspecteur Jamal Walker, deux détectives aussi dissemblables que le jour et la nuit. Cinquante ans à peine et costaud, Norelli portait un costume sans forme et une chemise blanche, et se forçait à sourire. Plus jeune et plus musclé, Walker faisait plus d’efforts pour se montrer courtois.

Comme deux vautours prêts à fondre sur leur proie, les deux hommes se penchèrent vers lui.

Officiellement, il n’était pas en état d’arrestation.

Enfin, pas encore.

Mais Dermot savait ce qui pouvait se passer. Il connaissait le fonctionnement de la justice. Ayant séjourné à deux reprises dans un centre de détention pour mineurs — la deuxième fois pour se mettre à l’abri d’un membre d’un gang rival — il connaissait bien le système pénitentiaire et savait que s’il y avait une troisième fois, il aurait droit au traitement réservé aux adultes. Cette perspective l’avait calmé. Si le cas Vargas tournait au vinaigre, il savait donc à quoi s’attendre.

— Ce que j’en dis ? reprit-il finalement. Que j’entre dans mon ordinateur les grandes lignes de mes séances et que je les rédige ensuite pour les classer dans mes dossiers.

— Vous menacez toujours vos patients ? interrogea Walker en avançant la tête.

Dermot ne cilla pas.

— Je n’aime ni vos insinuations ni votre ton, inspecteur. Je devrais peut-être appeler mon avocat.

Il bluffait, évidemment. Il n’avait pas plus confiance dans les avocats que dans la police. Il avait connu trop d’expériences fâcheuses... Mais il pensait que cela les impressionnerait.

— Vous avez une raison pour appeler votre avocat ? demanda Walker.

— Allons, allons, intervint Norelli, un sourire mielleux aux lèvres, nous voulons juste que vous nous disiez ce que vous savez de Vargas. Nous n’accusons personne.

*Peut-être pas, mais c’était bien imité !* songea Dermot. Si Norelli et Walker lui avaient demandé de se présenter au poste, ce n’était pas uniquement parce qu’il guidait de ses conseils ce petit malfrat de Tony. Ils auraient pu avoir cet entretien à Heartland House, où il donnait de son temps pour aider les anciens prévenus à se remettre sur les rails.

Au départ, il s'était pourtant juré de ne plus jamais remettre les pieds dans son ancien quartier. Jamais. S'il avait, finalement, accepté de revenir à Heartland House, c'était pour le père Padilla, l'homme qui l'avait aidé à se sortir de la guerre des gangs et à reprendre pied dans la vraie vie. Il avait beaucoup hésité avant de prendre sa décision mais, après réflexion, il s'était dit qu'une nuit par semaine dans le quartier de Pilsen ne le tuerait pas.

La mauvaise farce ! S'il était arrêté et déclaré coupable du meurtre de Tony...

— Soyez clairs, gronda-t-il. Que voulez-vous savoir ?

— Qui Tony voulait-il faire chanter ? demanda Walker.

— Je ne sais pas. Il ne me l'a jamais dit.

— S'il vous l'avait dit, vous nous le diriez ? interrogea Norelli.

Dermot ne mordit pas à l'hameçon. Un mot de trop et son sort était réglé.

— Vous n'êtes plus prêtre, dit Walker. Le secret du confessionnal ne s'applique plus.

Dermot ne s'était jamais vraiment considéré comme prêtre, même s'il avait porté quelque temps la soutane — ce qui avait été une erreur d'aiguillage de sa part. Il n'avait pas les qualités requises pour ce métier-là. Pas la vocation, en tout cas. Sans doute était-ce un sentiment de culpabilité qui l'avait dirigé sur cette mauvaise voie.

— Non, mais je suis tenu au secret professionnel médecin-patient, dit-il le plus calmement qu'il put. Néanmoins, mon patient étant décédé, je vous dirais ce que je sais si je voyais quelque chose permettant de faire arrêter son assassin.

— A moins que vous ne teniez pas à ce que son assassin soit arrêté.

— A condition que ce soit un meurtre, reprit Dermot avec froideur. Qui vous dit qu'il ne s'agit pas d'un suicide ?

Il savait qu'il pêchait un peu loin. Tony n'avait jamais été le genre d'homme à se supprimer. Néanmoins, s'il s'était mis dans un sale pétrin et ne savait comment s'en sortir...

— Quand Wollensky est entré dans la pièce, il l'a trouvé pendu au lustre, dit Norelli. Il est tout de suite descendu appeler le 911 et n'est remonté qu'avec les secours. Ils ont d'abord pensé à un suicide, mais quand un des secouristes s'est baissé pour relever la chaise que Vargas avait utilisée, il a aperçu le portable sous le lit. Les pensionnaires n'ont pas d'ordinateurs dans les centres de réinsertion, sauf s'ils les volent. L'officier l'a donc pris, avec l'intention de le rendre à son propriétaire grâce au numéro de série. Mais il était toujours allumé. Et qu'est-ce qu'il a trouvé ? Vos notes à propos d'un chantage.

— Allez, intervint Walker à son tour, quel est ce secret que vous partagiez, Tony et vous ?

— Ce secret ? répéta Dermot.

Rien dans les notes qu'il avait prises lors des séances ne faisait allusion à un quelconque secret.

— Ne faites pas l'idiot, docteur. Wollensky a parlé. Il nous a dit qu'il y avait quelque chose entre vous et Tony, mais que vous ne pouviez pas en parler. Il paraît que Tony criait sur tous les toits qu'il vous tenait. C'était donc pour le réduire au silence que vous l'avez éliminé.

S'efforçant de paraître calme, alors qu'il avait les nerfs à fleur de peau — état qu'il avait déjà connu mais pensait ne jamais revivre — Dermot se défendit.

— Si j'étais vous, inspecteur, je ne croirais pas Bingo Wollensky sur parole. Comme la plupart des résidents de Heartland House, il a un problème avec la vérité.

— Pas vous ? railla Walker.

Préférant éviter que l'interrogatoire ne dérape, Norelli prit la parole.

— Examinons ensemble la situation, monsieur O'Rourke. On trouve votre portable sous le lit de Tony...

— C'est un voleur.

— Son colocataire dit que vous partagiez tous les deux un secret, le garde de sécurité affirme vous avoir vu dans votre bureau une demi-heure à peine avant l'heure présumée du décès, et un paroissien vous a aperçu dans l'église St Peter le soir précédent, c'est-à-dire le soir où le cordon de velours rouge a été dérobé, près du confessionnal. Autre chose : non seulement Tony était votre patient mais, il y a dix ans, il vous aidait comme enfant de chœur. Il devait en savoir un bout sur vous. Je me trompe ?

Incapable de se contrôler, Dermot les nargua.

— Allez, messieurs, dites donc ce qui vous brûle la langue.

— Le témoignage de Wollensky nous trouble, avoua Norelli. Personnellement, je ne peux m'empêcher de penser que Tony savait peut-être quelque chose sur votre passé. Quelque chose qui — si cela faisait surface maintenant — nuirait à votre florissante carrière de psy, ou vous mettrait au violon. Que fait-on, en pareil cas, pour garder un secret... heu... disons vital ?

— Avez-vous tué Tony pour qu'il se taise ? lança Walker, sans détour.

— Vous vous fourvoyez, inspecteurs.

Aucun d'eux ne parut convaincu.

Des gouttes de sueur commencèrent à couler dans le dos de Dermot. Il aurait bien aimé les essuyer. Bien sûr, les flics faisaient leur travail. Mais, lui, savait qu'il était innocent. Et qu'il arrivait que des innocents soient jetés en prison.

Quelle étrange coïncidence tout de même ! Il était allé se confesser dans son ancienne paroisse précisément le soir où l'arme du crime avait disparu de l'église.

— Ecoutez, dit-il le plus calmement possible, je ne peux pas vous dire ce que vous souhaitez entendre. Je ne partageais pas de secret avec Tony mais j'étais son confesseur. C'est peut-être à cela qu'il faisait allusion ? Quant à ce qui s'est dit pendant les séances de psychothérapie, vous le savez puisque vous avez lu mes notes. Vous pouvez vous en servir. En revanche, ce qui s'est dit dans le huis clos du confessionnal restera confidentiel.

Dermot craignait de savoir ce que Tony avait raconté. Lorsqu'il était prêtre — cela commençait à dater, maintenant — il avait reçu la confession de Tony et lui avait donné l'absolution. Mais il n'avait jamais répété à personne ce que ce dernier lui avait avoué. En revanche, il avait essayé d'arrêter le drame qui se nouait.

Heureusement, ou malheureusement, il ne suffisait pas qu'un prêtre range sa soutane au placard pour que soit levé le secret de la confession.

Dermot était donc toujours tenu au silence.

\* \* \*

Elle aurait donné cher pour être une petite souris et écouter ce qui se disait dans la salle d'interrogatoires.

Les mains derrière le dos, l'inspecteur Stella Cabojek continua d'arpenter le couloir du poste de police. En tant qu'inspecteur de la Division 3, elle n'avait aucune raison de se trouver là pour l'affaire Tony Vargas, même si elle avait suivi ses exploits tout au long de sa vie de paumé. Mais quand Dermot O'Rourke avait des ennuis, elle se devait d'être là.

Elle avait eu du mal à en croire ses oreilles mais avait dû se rendre à l'évidence : Dermot avait été convoqué pour s'expliquer sur un détail que la police avait trouvé sur son ordinateur. Activant son réseau, elle avait réussi à savoir à quelle heure il était convoqué au commissariat. Il avait peut-

être dérapé dans sa jeunesse — que de fois elle avait entendu les vieux paroissiens, choqués de ce qu'il avait été, se plaindre qu'on l'ait ordonné prêtre ! — mais elle ne l'avait pas revu depuis. Cela faisait dix bonnes années. Elle lui devait beaucoup et ne l'oubliait pas. C'était le moment de le soutenir.

Bien que perturbée à la pensée de le revoir, elle mit ses doutes et ses inquiétudes de côté.

Même si Dermot en avait les moyens et l'occasion, et même s'il avait un mobile — son passé n'avait pas été un long fleuve tranquille —, Stella ne pouvait se résoudre à croire qu'il ait tué. Bien sûr, il avait renoncé à la prêtrise mais cela ne l'empêchait pas de continuer d'œuvrer pour les laissés-pour-compte dont il s'employait à améliorer les conditions de vie. Désormais psychologue, il aidait les gens, comme il l'avait fait pour elle dans les heures les plus sombres de sa vie. Mais aujourd'hui, les rôles étaient inversés et elle n'avait pas le droit de le laisser tomber. Dermot O'Rourke n'était pas un tueur — elle en aurait mis sa tête sur le billot.

La porte de la salle où se déroulait l'interrogatoire s'ouvrit et elle entendit une voix dire :

— Vous pouvez partir, monsieur O'Rourke. Vous êtes libre. Pour l'instant. Mais je vous demande de ne pas quitter la ville.

Deux secondes plus tard, Dermot passait la porte. Occupé à recouvrer ses esprits, il ne la remarqua pas. Elle, en revanche, le vit tout de suite. Un mètre quatre-vingt-cinq de muscles dans un costume sombre, et une tignasse foncée à reflets auburn encadrant un visage aux traits durs mais beaux.

Troublée, elle essaya de cacher son émoi. Sans grand succès.

Repoussant une mèche de cheveux échappée de son chignon, elle regretta de ne pas avoir choisi, pour leurs retrouvailles, une tenue plus féminine que ce pantalon raide et ce pull austère.

C'est alors qu'il la vit. Il la reconnut sur-le-champ.

— Star Cabojek ! Ça alors !

— Inspecteur Stella Cabojek, rectifia-t-elle pour la forme.

Elle se moquait, en fait, qu'il l'appelle comme autrefois, par son surnom.

— Félicitations !

Il semblait impressionné.

Les sourcils en arc de cercle, il la regarda.

Elle nota qu'il avait toujours — bien sûr ! — ses incroyables yeux verts.

— Je suis heureux de te voir mais j'aurais préféré que ce soit en d'autres circonstances, déclara-t-il. Tes amis font fausse route.

Norelli et Walker sortaient justement de la salle d'interrogatoires. Elle les connaissait assez pour savoir qu'ils n'apprécieraient pas qu'elle fraie avec leur unique suspect.

Et elle ne se trompait pas... La voyant bavarder avec O'Rourke, Walker donna un coup de coude à son collègue et, comme un seul homme, ils s'arrêtèrent tous les deux pour la dévisager.

Feignant de ne pas les voir, elle poursuivit sa conversation avec Dermot.

— Allons-nous-en, dit-elle. J'aimerais te parler en privé.

S'étant mis d'accord pour se retrouver un quart d'heure plus tard au *Brew Station*, un café situé près de l'université de Chicago, ils regagnèrent leurs voitures, chacun de son côté.

Quinze minutes. Il lui fallait bien cela pour se remettre de ce premier choc et se préparer à d'autres émotions..., pensa Stella.



Elle avait dix-neuf ans quand Dermot était arrivé à St Petersburg et lui avait parlé pour la première fois. Dix-neuf ans toujours quand il lui avait littéralement sauvé la vie.

Ils avaient beau être du même coin, comme il était plus âgé qu'elle, elle ne l'avait vraiment connu que lorsqu'il était revenu au pays, tout juste ordonné prêtre. Elle avait entendu parler de sa jeunesse dévoyée et de ses multiples incartades quand il avait été placé en maison de redressement — ce que les fidèles paroissiens n'avaient pas manqué de raconter — mais elle n'y avait pas prêté attention. Pas au début. Comparé aux autres prêtres qu'elle connaissait, elle l'avait trouvé un peu brut de fonderie, certes, mais il avait su répondre présent quand elle avait eu besoin de lui.

Maintenant elle était flic. Inspecteur de police. Et aujourd'hui, c'était lui qui avait besoin d'elle. C'était de cela qu'elle allait devoir le convaincre. Ce qui n'allait pas être facile. Pas de le convaincre, ni de renouer avec lui. Son passé était vraiment derrière elle, même si la pensée de le revoir la remuait un peu.

Non. Ce qui allait être difficile, c'était de réussir à l'aider. De payer sa dette envers lui comme elle le souhaitait.

Norelli avait la réputation d'être un chien qui ne lâchait pas volontiers son os. Il pensait avoir trouvé un assassin... et il ferait tout pour faire condamner Dermot.

A moins qu'on ne lui présente un autre suspect plausible.

— Alors, Star ? Qu'as-tu fait depuis tout ce temps ? J'espère que la vie ne t'a pas trop chahuté.

Dermot rapprocha sa chaise de la table. Un feu brûlait dans la cheminée du café.

Elle crut discerner de l'inquiétude dans sa voix — sur ce plan-là, il n'avait pas changé. Mais c'était plutôt lui que la vie semblait avoir bousculé.

— Je vais mieux qu'autrefois, dit-elle. La police me réussit bien.

— Je vois ça.

Son regard la fit rougir.

— Alors, raconte-moi. Que fais-tu, là ? Une enquête sous couverture ? Tu veux des aveux ?

Elle rougit de plus belle.

— J'espère que tu ne penses pas ça, Dermot.

— Que veux-tu de moi, alors ?

— La vérité.

— Ce n'est pas la même chose que des aveux ?

— Je veux entendre de ta bouche que tu n'as pas tué Tony Vargas.

Dermot la regarda droit dans les yeux.

— Je n'ai rien à voir avec cette mort.

— Parfait. C'est tout ce que je voulais entendre.

Elle savait qu'il n'avait pas commis ce crime mais l'entendre de sa bouche la soulagea. Elle avait du flair. C'est d'ailleurs ce qui faisait d'elle un bon inspecteur. Mais dans le cas présent, elle voulait avoir la confirmation que son intuition ne l'avait pas trompée.

— Alors je vais t'aider, déclara-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Pourquoi ?

— Parce que je te dois bien ça.

— Tu ne me dois rien.

Elle n'eut pas le temps de poursuivre, la serveuse arrivait pour prendre leur commande.

— Dis-moi, qu'est-ce que Norelli a trouvé sur ton ordinateur ? demanda-t-elle une fois que celle-ci fut partie.

— Des notes que j'avais prises lors d'une séance avec Tony. Entre autres, que le chantage qu'il

voulait exercer risquait de le tuer. Ils ont pensé que c'était un secret entre nous. Mais je te le dis tout de suite, avant même que tu ne me le demandes, il n'y avait pas de secret entre nous.

— Je n'avais pas l'intention de te le demander.

Si elle avait imaginé, un seul instant, que Dermot puisse être coupable, elle n'aurait pas pris la peine de venir ici.

— Tu as une idée de qui Tony pouvait faire chanter ?

— Ses copains sont tous des criminels. Des truands.

Tony avait un certain don pour contourner la vérité, se rappela Stella.

— A ton avis, à quoi Wollensky a-t-il fait allusion ?

— Wollensky raconte n'importe quoi. Tu peux me croire, il n'y a pas de mystère. Tu sais comment était Tony ; il aimait se gonfler d'importance. Se faire mousser.

C'était vrai, mais ça ne lui suffisait pas, songea Stella. Pourquoi Dermot ne lui disait-il pas tout ?

A moins qu'elle ne se trompe ? Et que, ces retrouvailles la perturbant, elle ne se laisse abuser par son imagination ?

Elle serra sa tasse dans ses mains, beaucoup plus fort que nécessaire, priant le ciel pour que Dermot ne se rende pas compte qu'il la troublait.

Ils étaient assis près de la cheminée, où couvaient quelques braises bien qu'il fût doux pour une fin octobre. La salle était bruyante, bourdonnante de voix et d'éclats de rire de clients, en majorité des étudiants. Mais, tout à sa conversation avec Dermot, elle les entendait à peine.

— Je crains que tu ne saisisse pas bien ce que Norelli et Walker vont faire, Dermot. Ils vont décortiquer ta vie.

— Je leur ai déjà tout dit.

— Attends ! Ils ont à peine commencé. Ils vont interroger tes amis, tes voisins, ta famille. Ils vont éplucher tes comptes, voir s'il n'y a pas eu de gros versements ou de gros retraits récemment. Ils vont fouiller partout pour tenter d'établir un lien entre la victime et toi.

— Ils ne trouveront rien, parce qu'il n'y a rien à trouver, répondit Dermot en haussant les épaules.

— Cela ne t'empêchera pas de faire les gros titres dans la presse. Or, je ne crois pas que ce soit souhaitable pour toi, professionnellement.

Stella s'était renseignée et avait découvert que Dermot travaillait pour une organisation non gouvernementale qui aidait les plus démunis à se remettre en selle. Son travail était assujéti à l'obtention de bourses, lesquelles dépendaient de la réputation du demandeur et du bon vouloir du pourvoyeur de fonds. S'il perdait sa crédibilité, l'action de l'organisation s'arrêterait, faute d'argent.

— Le temps que les gens avec lesquels tu travailles comprennent que tu es innocent, ton programme de réhabilitation du Park Center de Humbolt aura capoté.

Elle savait que ce programme était son bébé.

— Dis-moi tout. Que va-t-il se passer au juste ? interrogea-t-il.

Stella commença à lui expliquer puis, devant son air sarcastique, se tut. Elle prêchait un converti. Il savait aussi bien qu'elle ce qui allait se produire. Bien sûr qu'il savait. C'était peut-être dans sa jeunesse, mais il l'avait lui-même expérimenté.

— Que suggères-tu ? demanda-t-il encore.

— Que tu me laisses t'aider.

— Pour réduire à néant tout ce que tu as fait pour arriver là où tu en es ? Il n'en est pas question.

— Tu sais que sans toi je ne serais pas policier.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que c'est vrai. Tu m'as sauvé la vie.

— Je ne pense pas qu'il t'aurait tuée.

Stella retint son souffle. Aujourd'hui encore, si longtemps après, les détails de son agression étaient toujours aussi précis dans sa mémoire. L'homme était armé. Il aurait pu utiliser son arme après avoir abusé d'elle... si Dermot n'était pas arrivé à la rescousse.

Elle ferma les yeux et se repassa ce film d'horreur. Dermot était accouru, avait rabattu ses vêtements sur ses jambes et l'avait aidée à se relever. Il semblait partagé entre la pitié et la colère. Elle avait reconnu son agresseur mais avait refusé de porter plainte de peur de représailles. Rick Lamey, il est vrai, l'avait menacée de s'en prendre à sa petite sœur si elle le dénonçait à la police. Dermot lui avait dit de le laisser, qu'il s'occupait personnellement de régler l'affaire.

Plus tard, elle avait appris que, cette même nuit, on avait retrouvé Lamey en sang, dans une impasse. Il avait été frappé avec une violence inouïe. Elle s'était dit, alors, que prêtre ou pas, Dermot avait fait ce qu'elle-même n'avait pas été capable de faire.

Était-ce à ce moment-là qu'elle était tombée amoureuse de lui ? Ou quand il l'avait convaincue qu'elle était assez forte pour évacuer ce cauchemar ? En tout cas, elle l'avait écouté et s'était inscrite au concours de l'école de police.

Peu de temps après, Dermot avait raccroché sa soutane au vestiaire de la sacristie et totalement disparu de sa vie.

Ce n'était que quelques mois plus tôt qu'elle avait appris qu'il était de retour et s'occupait bénévolement d'ex-détenus à Heartland House.

Stella rouvrit les yeux. Lui aussi perdu dans ses souvenirs, Dermot la fixait.

Le cœur de Stella se serra. Elle refusait sa pitié.

— Si tu ne m'as pas sauvé la vie, tu m'as sauvée d'une autre façon, dit-elle. Tu m'as donné un objectif.

— Tu étais forte, Star. Tu l'aurais trouvé toute seule, sans moi.

— Peut-être. Qui sait ?

Pour l'heure, en tout cas, elle était décidée à lui prouver qu'elle était guérie. Et qu'il n'y avait pas de place pour la pitié des autres dans sa vie.

— Laisse-moi t'aider, insista-t-elle.

— Ça risque de te coûter très cher.

Peut-être son travail, elle le savait. Car elle était censée respecter le règlement. Mais Dermot était innocent. Et les innocents étaient parfois condamnés. Quel que soit le prix à payer, elle ne permettrait pas qu'il soit incarcéré pour un crime qu'il n'avait pas commis.

— Je connais les risques mais ma décision est prise. Laisse-moi faire cela pour toi.

Contrairement au non auquel elle s'attendait, elle sentit une hésitation. Le mur du refus se lézardait.

— Dermot, s'il te plaît, je n'aurai jamais la conscience tranquille si je ne t'aide pas à prouver ton innocence.

— Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je vais demander un service à des gens que je connais. Un grand service.

\* \* \*

Tout en espérant qu'il ne commettait pas d'erreur, Dermot suivit Stella au Club Undercover.

Doté d'une façade vert pâle et d'une enseigne criarde, le club se trouvait dans le quartier Nord de Chicago, sur Milwaukee Avenue, une artère animée où s'alignaient cafés, pubs, restaurants et boutiques tendance grunge. La ville profitait d'un été indien qui jouait les prolongations — journées tièdes et soirées douces. A l'angle de la rue, un homme-sandwich se démenait pour vendre aux fêtards le journal des sans-abri, contre une aumône d'un dollar. Vingt personnages, avec cheveux hirsutes, tatouages et piercings, faisaient la queue pour pénétrer dans le temple de la défonce musicale devant une bonne trentaine de jeunes cadres dynamiques, élégants et rasés de frais. Ignorant les cris de protestation, Stella passa devant tout le monde.

Dermot lui emboîta le pas, aussi gêné par les injures qui fusaient que mal à l'aise de remettre son sort entre les mains d'une obscure organisation secrète que Stella appelait avec ironie « l'équipe sous couverture ».

Elle lui avait raconté que, quelques mois plus tôt, un de ses amis, qui travaillait ici, avait servi de garde du corps à une malheureuse qui était traquée. Blade Stone, barman et ancien militaire, redoutable baroudeur, et quelques autres avaient aidé Stella à sauver la femme et à épingle l'agresseur.

Mais pourquoi des gens qui ne le connaissaient pas accepteraient-ils de l'aider, sinon pour faire un pied de nez à la loi ? se demanda Dermot. Et pourquoi leur ferait-il confiance, lui qui ne comptait d'habitude que sur lui-même ? Mais il y avait Stella. Elle faisait la différence. Il avait confiance en elle.

— Reste près de moi, dit-elle en lui prenant la main.

Obéissant, il descendit l'escalier derrière elle, fasciné par la couleur de ses cheveux — châtain doré — retenus par un élastique sur la nuque. Ce soir, elle portait une jupe fluide qui dansait autour de ses jambes et un caraco jaune d'or, à mailles fines, qui lui moulait la poitrine et dégageait son cou. Résultat d'un entraînement physique intense, elle avait un corps mince mais musclé que Dermot trouvait terriblement sexy.

Mieux valait qu'il regarde ailleurs. Elle l'aidait en tant qu'amie. Il n'y avait rien à espérer d'autre.

Elle se retourna et lui sourit. Ses lèvres se retroussèrent de façon charmante.

— On y est presque, cria-t-elle pour couvrir les décibels de la musique.

— J'avais oublié ce qu'on peut être bruyant quand on est jeune, répliqua Dermot en haussant le ton.

— Moi, j'avais oublié ce que c'est qu'être jeune, avoua Stella.

Ça devait être douloureux pour elle, songea Dermot. Sa jeunesse se résumait en effet à son innocence perdue, dans une impasse obscure, douze ans plus tôt.

Perturbé par ce souvenir, il serra les dents. Stella était-elle guérie maintenant ? Vraiment, complètement guérie ? Ou donnait-elle le change le jour, pour retrouver son cauchemar la nuit ? Avec un peu de chance, le temps avait fait son œuvre et atténué l'horreur. Mais les cicatrices devaient toujours être là, l'empêchant d'oublier.

Lui non plus n'oublierait jamais.

Stella s'arrêta devant une femme aux cheveux bleus et rouges hérissés en crête qui se tenait à la porte et lui dit qu'ils venaient voir Blade. Impressionnée par l'assurance de Stella, celle-ci les laissa passer. Se donnant toujours la main, ils entrèrent. La musique techno, assourdissante, qu'un DJ aux manettes livrait sans compter faisait vibrer le plancher. Ils évitèrent la piste de danse où se trémoussaient des couples déchaînés qu'illuminait par intermittence la lumière criarde de spots.

Arrivés près du bar, ils s'arrêtèrent. Un géant armé d'un shaker préparait des cocktails. Si ce

que lui avait dit Stella était exact, *armé* était le mot juste. Et si les cheveux longs et noirs retenus en arrière par un lien de cuir, si les pommettes hautes et un nez droit et fin étaient des signes d'appartenance au monde des Indiens, alors le géant était indien.

Dès qu'il les vit, il leur sourit.

— Salut, Star, comment va ? C'est ton copain ?

Aussitôt imitée par Dermot, Stella avança un tabouret et s'assit.

— Blade, je te présente Dermot O'Rourke.

— O'Rourke, répéta Blade. Le prêtre ?

— Ex-prêtre, corrigea Dermot en lui serrant la main.

Qu'est-ce que Stella avait bien pu lui raconter ?

Le regard noir de Blade se posa sur lui. L'homme le jugeait... le jugeait. Que savait-il de son passé ?

— J'ai entendu parler de toi quand t'étais jeune. Et voilà que je rencontre celui qui a sauvé ma meilleure amie. J'ai toujours regretté de ne pas avoir été là quand ce salaud... Enfin, heureusement, tu étais là. Merci...

Blade revint à Stella.

— Qu'est-ce que je te sers ?

— Tu ne me sers rien mais tu m'arranges un aparté avec le boss. Oui... heu... on a besoin de vous.

Stella lui avait parlé de Gideon, propriétaire du club et personnage au passé énigmatique. De Logan, chef de la sécurité et ex-inspecteur de police de Chicago. De Cassandra, hôtesse et partenaire de l'ancien flic. Et de Gabe, autre mystérieuse créature.

Blade le transperça du regard et opina du chef.

*Examen de passage devant l'ex-militaire réussi*, se dit Dermot. Mais allait-il devoir passer la même inspection devant tous les autres membres de cette étrange équipe souterraine ?

## 2

Plongé dans ses livres de comptes — tâche qui lui incombait en tant que propriétaire du Club Undercover — Gideon entendit frapper à sa porte.

— Entrez, dit-il.

Pas mécontent d'être dérangé, il ferma son facturier et le poussa dans un coin de son bureau. Flanqué de l'inspecteur Stella Cabojek, une amie d'enfance, et d'un homme que Gideon n'avait jamais vu, Blade entra.

— Dermot O'Rourke, se présenta l'inconnu.

— Je viens te demander un service, dit Stella sans préambule.

Gideon nota tout de suite qu'elle était gênée. Il savait qu'elle n'aimait pas demander.

— Il faudrait peut-être faire venir les autres.

— C'est déjà fait, répondit Blade.

Au même instant, John Logan et Gabe Conner passèrent la porte.

— Cassandra arrive, dit Logan en retirant un cheveu imaginaire du revers de son impeccable costume.

Gideon fit les présentations en terminant par Gabe.

— Il va prendre la direction de la sécurité. Logan a finalement accepté de rempiler comme inspecteur.

— Tu es de nouveau dans la police ? demanda Stella.

— Oui, à partir de lundi.

— Quelle division ?

— 4. Crimes violents.

— Ça tombe bien ! On va avoir besoin de toi.

— Déjà ? dit Cassandra en faisant irruption dans le bureau sur ses talons de dix centimètres. On a un nouveau crime sur les bras ?

— Je te présente un ami de Stella, dit Blade en désignant Dermot.

Cassandra lui tendit la main mais son sourire se figea aussitôt, ce que Gideon, fine mouche, ne manqua pas de remarquer.

— Asseyez-vous et dites-nous ce qui vous amène, dit-il en se tournant vers Stella et Dermot.

Sans quitter ce dernier des yeux, Cassandra, sculpturale dans sa robe de velours bleu canard, recula contre le mur tandis que le duo s'installait dans les fauteuils de cuir placés face à Gideon. Stella raconta son histoire, avec un luxe de détails faisant apparaître Dermot comme le suspect numéro un.

*Un psychothérapeute qui travaille comme bénévole dans un centre de réinsertion... un ex-détenu retrouvé mort... un lien secret entre les deux... un message crypté sur un ordinateur portable... pas de quoi arrêter un individu...*

Enfin... Pas encore.

N'empêche, si Dermot était coupable, il cachait bien son jeu, pensa Gideon. Blade, sans doute parce qu'il avait toute confiance dans le jugement de Stella, semblait convaincu de l'innocence de l'homme. Logan et Gabe affichaient, quant à eux, une neutralité parfaite. Restait Cassandra, dont le regard acéré sur ce client potentiel et l'inhabituel silence constituaient une énigme.

— Si vous m'aidez pour Dermot, dit Stella, je serai là quand vous aurez besoin de moi.

— D'accord, répondit Blade.

— Pas d'objection, dirent en chœur Logan et Gabe.

En revanche, il y eut un silence du côté de Cassandra, qui les avait pourtant habitués à plus d'exubérance...

— Je pense qu'il faut qu'on en discute entre nous, lança alors Gideon.

— Bien sûr, répondit Stella.

Décue mais s'efforçant de le cacher, elle se leva sur-le-champ et prit son compagnon par la manche.

— Viens, lui dit-elle. On va attendre au bar.

— Merci quand même de nous avoir reçus, dit Dermot en suivant Stella hors du bureau.

La porte tout juste refermée, Blade demanda à Gideon les raisons de sa réticence.

— C'est à Cassandra qu'il faut le demander, répondit ce dernier.

— Moi ? Mais je n'ai pas de réticence, rétorqua-t-elle en faisant l'étonnée.

— C'est pour cela que tu es si bavarde ?

— Je n'ai rien à dire.

Logan explosa de rire.

Rouge de colère, elle foudroya son compagnon du regard.

— Je ne suis pas obligée de parler tout le temps, gronda-t-elle.

— Allez, dis-nous : qu'est-ce qui te gêne chez Dermot O'Rourke ? insista Gideon.

— Rien, dit-elle, éludant la question.

Elle n'était donc pas décidée à s'expliquer. Comme ce comportement ne lui ressemblait pas, Gideon, doublement piqué dans sa curiosité, chercha un biais pour l'obliger à parler. Comme tout le monde, il savait qu'elle était un peu médium même si elle répugnait à en parler.

— Alors, Cassandra ?

Pas de réponse.

Visiblement intrigués, ils la dévisageaient maintenant tous les trois.

Elle tripota ses cheveux, s'enroula une mèche autour d'un doigt et prit un air décontracté. Mais Gideon connaissait tous ses tics et ce qui les déclenchait. Si elle refusait de parler ce n'était pas parce qu'elle pensait l'homme coupable. Il y avait autre chose.

— Qu'est-ce que tu crois ? Qu'on devrait accepter ? lui demanda-t-il sans détour.

Elle détourna les yeux.

— Bien sûr. Si Stella estime que ce type vaut la peine d'être aidé, c'est qu'il le mérite.

— Vous en dites quoi, vous deux ? demanda ensuite Gideon à Logan et Gabe.

— Je serai mieux à même de vous aider lundi, assura Blade, mais je dis : il faut y aller.

— Je suis nouveau dans la bande, enchaîna Gabe. En conséquence, je vous suis.

— Vous connaissez ma position, dit Logan.

Gideon opina de la tête.

— C'est bon, on accepte. Blade, tu fais ta petite enquête à Pilsen ; essaie de savoir si les gens se souviennent du père Dermot et ce qu'ils pensent de lui aujourd'hui, je veux dire comme bénévole qui s'occupe d'ex-détenus. Gabe, cherche sur le net tout ce que tu peux trouver sur le passé du bonhomme. Même chose pour la victime. Logan, quand tu reprendras du service à la division 4...

— J'ai compris.

Même s'il n'était pas désigné pour s'occuper de l'affaire, Logan suivrait le dossier. Gideon pouvait compter sur lui. Il serait leurs yeux et leurs oreilles au sein de la police de Chicago. Encore faudrait-il qu'il sache se faire oublier car si les inspecteurs chargés du dossier apprenaient que Stella Cabojek marchait sur leurs plates-bandes, ils le tiendraient à l'écart.

— Et moi ? lança Cassandra.

— Je pensais que tu préférerais ne pas t'en mêler.

— Pas question ! On fait équipe ou pas ?

Oui, ils formaient une équipe. L'équipe Undercover, un groupe de marginaux toujours prêts à aider ceux qui ne savaient plus vers qui se tourner.

Rien à payer... pas d'identité demandée... discrétion assurée.

— Commence par te montrer positive, lui répondit-il. Tu as vu Stella, l'affaire lui tient à cœur. C'est personnel. Elle a peut-être besoin d'une amie.

Cassandra lui jeta un regard peu aimable mais ne discuta pas.

Aider les autres avait donné à Gideon une raison de vivre.

Et il savait que Cassandra, qui avait passé deux ans en prison pour un crime qu'elle n'avait pas commis, ne supporterait pas de voir encore un innocent derrière les barreaux.

\* \* \*

— Tu es bien sûr que tu ne sais pas qui Tony Vargas faisait chanter ? demanda Stella à Dermot, qui la faisait entrer dans son bureau le lendemain matin.

De toute évidence, le locataire des lieux avait rogné sur le budget décoration et le mobilier avait dû être chiné dans des brocantes, mais l'on s'y sentait bien. Le bleu pâle des murs avait une vertu apaisante. De grandes baies vitrées orientées au nord laissaient entrer la lumière à profusion. Il n'y avait pas de divan, mais deux chaises plutôt belles qui étaient les seules notes luxueuses dans ce cabinet modeste.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Dermot en lui désignant l'un des fauteuils.

Mais Stella n'était pas venue là pour faire salon. Au lieu de s'asseoir, elle se mit à marcher de long en large dans le bureau, laissant Dermot s'installer à sa table. Le mur, derrière lui, était tapissé d'affiches encadrées.

— Dermot, tu persistes à affirmer que tu ignores qui Tony avait dans le collimateur. Ça, c'est la version officielle...

— C'est la vérité.

— Je sais que les médecins sont tenus au secret professionnel, mais maintenant que Tony est mort...

Dermot ne broncha pas. Elle ne demandait pas mieux que de croire qu'il lui disait la vérité, mais elle voulait en être sûre.

— Je ne sais pas ce qu'il t'avait avoué mais je pense qu'il s'agit d'un crime. Qui a eu lieu ou devait avoir lieu...



Dermot haussa les épaules.

— Je te répète que je ne sais pas qui il faisait chanter. Tony était un hâbleur. Il parlait trop. Etait-ce pour libérer sa conscience ou pour se vanter ? Mystère. En tout cas, il ne savait pas se taire.

— Que t'a-t-il dit au juste ? insista-t-elle en finissant par s'asseoir.

— Nous avons parlé ensemble de ses projets d'avenir. Je lui avais suggéré de suivre une formation pour pouvoir prétendre ensuite à un travail décent, mais il m'a répondu qu'il allait empocher le jackpot et qu'avec cet argent, il n'aurait pas besoin de travailler pendant un bon bout de temps.

— Et à partir de là, il a commencé à te faire chanter.

— A partir de là, je l'ai informé que s'il avait l'intention de faire une bêtise, il n'avait pas intérêt à me mettre dans la confiance parce que je le dénoncerais.

— Tu avais décidé de rompre le pacte du silence ?

— Tony m'a affirmé qu'il n'était pas question de crime mais d'accepter une part d'un butin. Le sens du mot *complicité* lui échappait, je crois. Je n'en ai pas su plus. Je lui ai demandé qui était cette personne assez généreuse pour partager le magot avec lui, et tout ce qu'il a trouvé à me répondre, c'est que c'était quelqu'un qui n'avait pas envie qu'il ébruite leur business.

— C'est donc un autre truand qu'il faisait chanter ?

— C'est la conclusion à laquelle je suis arrivé.

— Tu as raconté tout ça à Walker et Norelli ?

Dermot rit.

— Ils ne m'ont pas cru puisque je n'avais pas de nom à leur donner.

— Tu es bien sûr que tu ne le connais pas ?

— Tu ne me crois pas, toi non plus ?

Son fauteuil était si confortable que Stella comprit pourquoi les patients se laissaient aller aux confidences chez lui. Elle, en revanche, était mal à l'aise de le sentir si proche, surtout qu'elle était dans une position assez exposée...

— Mais si, je te crois, protesta-t-elle. Mais dis-moi, pendant vos séances, Tony a dû te parler de ses complices ?

— Oui, Mack le Couteau, le chef de gang à la prison, et Bob le Bouffon.

— Il n'a jamais mentionné des types qui vivaient dans son quartier, autrefois ?

— A part Johnny Rincon, je ne vois personne...

— Johnny Rincon.

Stella se redressa.

— Le voyou de l'époque. Celui que je me suis évertuée à faire mettre sous les verrous. Hélas, sans succès.

Dès son arrivée au lycée, Johnny avait commencé à la harceler. Elle et Blade, ensemble, s'étaient tenus à l'écart de sa bande. A l'occasion, Blade s'était battu avec Johnny qui en avait gardé des cicatrices sur le visage. Une façon de ne jamais oublier qu'on ne plaisantait pas avec Blade. Johnny avait beaucoup de mauvais coups à son actif, mais elle n'avait jamais pu apporter les preuves qui l'auraient fait accuser. Et maintenant qu'elle était inspecteur et ne vivait plus à Pilsen, il y avait peu de chance pour qu'elle puisse, un jour, le faire enfermer derrière les barreaux.

Sauf si...

— Que sais-tu à son propos ? demanda-t-elle.

— Tony lui a reproché de lui avoir fait endosser l'histoire du vol pour lequel il a été condamné. Instinctivement, Stella relança.

— Quoi d'autre ?

— Rien que je me rappelle. Il faudrait que je consulte mes notes. Une ou deux séances par semaine pendant plus de trois mois, ça fait beaucoup de conversation.

Stella opina.

— Si j'étais toi, je passerais mes notes au peigne fin avant que Norelli ne les réquisitionne.

— Il n'aura pas besoin de les réquisitionner, il n'aura qu'à demander. J'en ai déjà fait des photocopies.

— Bien. Maintenant, essaie de te rappeler s'il n'y avait pas un nom qui revenait plus souvent que les autres dans la bouche de Tony.

— S'il y en a un, je le retrouverai.

Dermot la regarda sans ciller, avec une insistance gênante qui ne laissait planer aucun doute sur l'aide qu'il attendait d'elle. Elle ne pouvait donc pas le décevoir.

— Parle-moi de toi, dit-elle brusquement.

Elle voulait tout savoir de sa vie privée. Mais elle se ravisa. A ce stade, mieux valait laisser à leur conversation un tour strictement professionnel.

— As-tu pris un avocat ?

— Je ne leur fais pas confiance.

— Mais il t'en faut un. Tu dois te défendre. Tu n'as peut-être jamais eu de bon avocat. Je vais demander à Lynn Cross si elle a quelqu'un à te recommander.

— Qui est-ce ?

— C'est la fiancée de Blade. Lynn est spécialisée dans les divorces mais je suis sûre qu'elle connaît un bon avocat spécialiste du pénal.

— Du pénal, répéta-t-il en lui souriant. Tu es formidable, je l'ai toujours su.

Flattée, elle rougit.

Pourquoi la trouvait-il formidable ? Parce qu'elle avait réussi à surmonter le traumatisme qu'elle avait subi ? A tout prendre, elle préférerait son admiration à sa pitié. D'autant que Dermot ne devait pas être homme à flatter bassement les filles pour obtenir d'elles ce dont il avait envie. Il était franc... sauf lorsqu'il s'agissait d'informations confidentielles.

— Encore une chose, dit-elle. Deux cordons en velours ont disparu de St Peter. On en a retrouvé un autour du cou de Tony.

— Si tu sous-entends que j'ai l'autre, je te le dis tout de suite : tu te trompes.

— Je préfère ça.

Elle se leva.

— Je pense qu'il est temps que je m'en aille. J'imagine que tu dois recevoir des patients.

— J'ai annulé tous mes rendez-vous. J'ai un peu de paperasse à faire et ensuite je disparaîs jusqu'à ce que l'affaire soit tirée au clair.

— Cela va chambouler tes projets ?

— Quelqu'un va me remplacer. Si l'on cite mon nom dans la presse, cela risque de nuire au centre. Comme nous avons fait une demande de bourse pour le programme de lutte contre la drogue et que nous avons vraiment besoin de cet argent, mieux vaut éviter une contre-publicité.

— Si ton nom s'étale dans les journaux, il faut que ce soit positif. Il faudra y veiller.

La voix de Dermot se fit soudain caressante.

— Tu y veilleras...

Il fixait sa bouche si bizarrement que Stella supposa qu'il avait quelque chose en tête. Tout en rougissant, elle tenta de se raisonner. L'attrance qu'elle éprouvait pour Dermot avait toujours été en

sens unique, et il ne fallait pas qu'elle se fasse des idées. L'important était de blanchir le nom de Dermot. Elle devait employer toute son énergie à le défendre.

— En travaillant tous de concert, on doit pouvoir gagner. Tu ne peux pas être condamné pour un crime que tu n'as pas commis. Pour commencer, je vais passer un peu de temps sur mon ordinateur.

Elle savait que Dermot n'aimerait pas rester là à se tourner les pouces, mais elle ne pouvait pas le laisser mener seul son enquête.

— Je ne peux pas te demander de faire ça, Star.

— Tu ne m'as rien demandé. C'est moi qui suis ennuyée de te savoir dans cette situation, expliqua-t-elle. Ce que tu pourrais faire, c'est relire tes notes. Je verrai alors si je peux trouver quelque chose à me mettre sous la dent. Logan ne sera pas de retour à la division 4 avant lundi.

Il pouvait se passer un tas de choses en deux jours, bonnes ou mauvaises, songea-t-elle.

— Je peux te retrouver ici dans quelques heures pour que nous regardions tes notes ensemble avant d'aller au Club Undercover, dit-elle.

— C'est peut-être aussi simple que je passe te chercher ?

— Tu as raison.

Stella inscrivit son adresse et son numéro de téléphone sur une page blanche et la tendit à Dermot. Ce faisant, leurs doigts se frôlèrent. Elle essaya de ne pas réagir mais c'était plus fort qu'elle. Les jambes en coton, la poitrine serrée, elle inspira profondément pour se calmer. Sans résultat. A la pensée de se retrouver seule, chez elle, avec lui, elle se mit à trembler comme une feuille et se dit qu'innocenter Dermot — ce qui relevait pourtant de la mission impossible — serait encore plus facile que travailler avec lui.

\* \* \*

La rumeur était allée bon train et tout le voisinage était au courant : Stella avait une fois de plus mis son nez partout.

Démonter les hypothèses des autres semblait être sa raison de vivre.

Le meurtre de Tony Vargas avait été un coup de maître. Du gâteau. Tony était monté sur une chaise bancale comme on le lui avait ordonné. Il s'était enroulé la corde de velours autour du cou, et l'avait attachée lui-même au crochet du lustre. Pendant ces préparatifs, il n'avait cessé de demander grâce, en pleurs, comme une mauvette. Mais, lâche comme il était, il avait obéi, avec l'espoir qu'à la dernière minute il serait relâché.

Quand la chaise avait été retirée, son visage chafouin s'était figé dans une expression de totale incrédulité.

Quelle satisfaction de s'être ainsi débarrassé d'un maître chanteur. Mais si Tony était le gâteau, Dermot O'Rourke derrière les barreaux serait la *cerise* sur le gâteau.

Mais cela ne se produirait peut-être jamais.

Malgré tout le soin qu'il avait pris à faire croire à l'implication de O'Rourke, celui-ci avait une alliée dans la police de Chicago, bien décidée à le sortir de là. L'inspecteur Stella Cabojek.

L'heure était venue de lui donner une nouvelle leçon.

### 3

— Salut, Cabojek. Qu'est-ce que j'apprends ? Que tu joues ta place pour défendre un meurtrier ?

Le sergent Mack Johnson se pencha sur le bureau de Stella, qui raccrochait le téléphone après une conversation avec Lynn Cross. L'avocate avait accepté, sur-le-champ, de mettre Dermot en relation avec un as du barreau spécialisé dans le pénal.

Impressionnant par sa taille, Johnson était un brave type. Aussi son air mauvais ébranla-t-il la bonne humeur de Stella.

— J'espère que tu n'es pas dupe, Mack. O'Rourke est un meurtrier présumé mais je te jure qu'il n'a tué personne. Je suis prête à mettre mon badge en jeu.

— Méfie-toi, Cabojek, tu pourrais bien le perdre pour de bon.

— Dermot est un ami personnel, ajouta-t-elle comme si c'était un argument pour le convaincre.

— Norelli et Walker font du ramdam, à cause de toi. Le lieutenant ne me lâche plus.

L'homme essuya une goutte de sueur sur son crâne chauve.

— Ami ou pas, je te recommande donc de rester en dehors de l'affaire Vargas.

— Je ne peux pas, Mack.

Le visage de celui-ci se durcit. Il n'allait pas aimer ce qu'elle avait à lui dire... sauf si elle était assez fine pour lui faire entrevoir que sa décision pouvait lui tirer une épine du pied.

— Ce que je peux faire, c'est me mettre au vert pendant quelque temps. De cette façon, je ne travaillerai contre personne. Officiellement, s'entend. Le lieutenant sera content.

— Tu tiens absolument à attirer des ennuis à la division ?

— Je ferai de mon mieux pour que tout se passe bien, promit-elle. Je serai discrète. Mais je ne peux pas me résoudre à rester les bras ballants quand la vie d'un ami est en jeu et qu'il risque de finir ses jours en prison pour un crime qu'il n'a pas commis ! Je sais que tu es un homme intègre et que tu en ferais autant pour un ami.

Bien que contrarié, Mack ne la contredit pas. Elle en profita :

— Tu sais que j'ai beaucoup de jours de congé à récupérer.

Les inspecteurs faisaient des tonnes d'heures supplémentaires. Ce n'était pas des gens à s'arrêter au milieu d'une enquête sous prétexte que midi avait sonné. Il n'était pas rare qu'ils travaillent trois ou quatre jours d'affilée sans même rentrer chez eux. Ils étaient alors libres de choisir d'être payés en heures supplémentaires ou de prendre des jours de récupération.

En principe.

Car, en fin de compte, la décision ne leur appartenait pas. Johnson, leur supérieur, était libre

d'accepter ou non. En l'occurrence, il risquait de refuser. Au nom de ce qu'il estimait être « pour ton bien, Stella ».

— Mack, tu me connais, insista-t-elle. Je ne dors pas de la nuit quand quelque chose me turlupine. Rappelle-toi l'affaire Moore.

Elle n'avait pas choisi cet exemple au hasard. Cette affaire lui avait tenu particulièrement à cœur et elle le savait. L'un des suspects était une de ses relations qu'à force de persévérance il avait réussi à blanchir.

Elle le vit changer de tête et sut qu'elle avait mis dans le mille.

— D'accord, prends quelques jours, bougonna-t-il. Fais ce qu'il faut, mais profil bas, s'il te plaît.

— Je n'y manquerai pas, répondit-elle, soulagée. Merci.

— Assure-toi que tu as tout réglé avant de partir, ajouta-t-il.

Il la salua d'un signe de tête et s'en alla.

Sentant des regards posés sur elle, Stella se retourna. Un autre inspecteur et deux officiers de police qui avaient profité de sa conversation avec Johnson la regardaient, l'air d'attendre un commentaire... qu'elle se garda bien de faire.

Après un signe de tête à leur adresse, elle se replongea dans de vieux dossiers qui n'étaient pas encore élucidés.

Ainsi, elle serait libre de ses faits et gestes d'ici quelques heures. Comment allait-elle procéder ? Il était clair qu'elle ne pouvait pas appeler Norelli et Walker pour faire le point avec eux. Vu leurs têtes quand ils l'avaient aperçue avec Dermot hier après-midi, elle savait qu'ils prendraient mal sa décision de se mêler de cette enquête. Vivement lundi que Logan remette le pied dans la division 4 ! se dit-elle en piaffant.

Lundi. Cela lui laissait ce soir et toute la journée de demain pour travailler de son côté.

Promis juré, elle garderait un profil bas. Autant que possible, du moins. Elle ne tenait pas à perdre son job, qui était devenu tout pour elle. Néanmoins, si elle devait choisir entre son métier et la vie de Dermot O'Rourke...

Restait à espérer qu'elle n'en arriverait pas là, parce que, pour elle, Dermot aurait toujours la priorité.

\* \* \*

Stella ne s'était pas beaucoup éloignée de son ancien quartier, constata Dermot. Bridgeport, située dans la banlieue Sud de Chicago, où elle vivait maintenant, était connue pour avoir engendré plus de maires qu'aucune autre ville. Des pavillons de briques rouges alternaient avec de petits immeubles de deux ou trois étages. Les rues étaient propres. Pas un papier, pas une canette de bière ne traînaient. Seules les feuilles rousses de l'automne jonchaient les trottoirs que des riverains inlassables balayaient au fur et à mesure de leur chute. Dans le noir, un vieil homme, un râteau à la main, s'escrimait au pied d'un platane qui semblait le narguer.

Bridgeport — banlieue ouvrière mais tout de même plus riche que Pilsen — était le quartier sur lequel lui et sa bande déboulaient quand ils décidaient de faire un coup juteux... Mais c'était bien longtemps auparavant, et Dermot pensait en avoir fini avec son passé...

Mais voilà qu'il s'y retrouvait, malgré lui.

Il ralentit, se gara le long du trottoir, devant un petit immeuble de deux étages dotés de bow-windows et, avant même d'avoir éteint le moteur, aperçut Stella en haut de l'escalier qui lui faisait

signe de rester dans la voiture.

Quatre à quatre, elle descendit les marches. Elle portait un petit caraco à manches longues, si court qu'il laissait deviner un peu de peau au niveau de la taille. Il avait beau ne pas être un voyeur, il n'était pas non plus un saint...

Troublé, il frissonna.

Ce soir, elle avait dénoué ses cheveux qui flottaient, libres, sur ses épaules. C'était joli, féminin. Les yeux fermés, il imagina les mèches glissant entre ses doigts.

Soudain, la portière s'ouvrit, rompant le charme.

— Ponctuel avec ça ! s'exclama-t-elle en s'installant près de lui. Ça me plaît.

— Je pensais que tu voulais que nous parlions avant d'aller au club.

— Tu peux parler en conduisant, non ?

Elle voulait jouer les décontractées mais la pointe d'inquiétude qui transparaisait dans sa voix ne trompait pas.

Avait-elle peur qu'on ne les voie ensemble ?

Attristé à cette pensée, Dermot lui dit de boucler sa ceinture et redémarrera. Elle se tourna aussitôt vers lui.

— As-tu eu le temps de jeter un coup d'œil à tes notes ?

La question n'était pas celle qu'il espérait. En dépit de la situation difficile dans laquelle il se trouvait, il n'avait pas plus envie de parler de Tony que de lui. Ce qui l'intéressait, c'était elle, qu'elle lui parle de sa vie, de ce qu'elle avait fait depuis qu'elle avait quitté le monde de la violence dont elle avait autrefois fait les frais. Il voulait savoir si tout allait bien pour elle, maintenant. Si elle était heureuse. Si elle avait été amoureuse. Non que cela le regarde vraiment... Il n'était qu'un ami et ne serait jamais rien d'autre pour elle.

Il lui jeta un regard en coin et, au lieu de poser les questions qui lui brûlaient les lèvres, lui dit :

— J'ai passé en revue la moitié des notes que j'ai prises pendant les séances avec Tony. Pour l'instant, en dehors de ses codétenus et de Johnny, il ne parle que de Marta Ortiz.

— La conseillère municipale ?

— Oui. Il se trouve que c'est sa cousine et que Heartland est son bébé. Elle croit en la réinsertion et dit que tout le monde a droit à une deuxième chance. Pour réussir, dit-elle, il faut encadrer les ex-délinquants et les éduquer. C'est une femme qui a du poids, de l'influence. Elle obtient des libérations sur parole. En ce qui concerne Tony, elle s'est arrangée pour qu'il soit accueilli pendant six mois dans un centre de réinsertion, ce qui était la condition de sa libération.

— J'imagine que ça n'a pas dû l'enchanter.

Dermot tourna dans Halstead Street pour remonter plein nord à travers Pilsen.

— Je ne dirais pas que Tony était fou de joie. Il trouvait que Marta ingérait dans sa vie.

— Mais encore ?

— Elle lui a imposé de me voir, par exemple. Encore que, connaissant Tony, je sais qu'il l'aurait fait de toute façon. Il avait besoin de s'alléger la conscience.

Le visage de Dermot s'assombrit. Les aveux de Tony étaient lourds à porter... et ils avaient modifié le cours de sa vie.

— Mais il voulait parler à quelqu'un dont il était sûr qu'il ne le trahirait pas.

Le secret du confessionnal.

— Qu'a-t-il dit d'autre sur la conseillère municipale ?

— Qu'elle pouvait devenir complètement cinglée quand elle était en rogne.

— Tu veux dire qu'il avait peur de sa cousine ?

— Disons qu'il s'arrangeait pour ne pas la contrarier.

— On a donc Johnny Rincon d'un côté et Marta Ortiz, la conseillère municipale, de l'autre, résuma Stella. Deux mondes qui s'affrontent. Pour moi, c'est clair, c'est Johnny qui a fait le coup.

— Ça en a tout l'air.

— Si c'est le cas, je vais enfin pouvoir le faire coffrer.

Restait à espérer que cette arrestation lui permette, une bonne fois pour toutes, de laisser son passé derrière elle, songea Dermot.

— Je finirai de relire mes notes ce soir ou demain, dit-il. Et je regarderai s'il y a un autre personnage qui apparaît. Au fait, félicitations à Lynn Cross. Elle a pris contact avec Avery Stark, qui m'a téléphoné cet après-midi. Nous avons passé un accord. Si Norelli et Walker ont la prétention de me passer les menottes, je suis couvert.

— Tant mieux ! Parce que, autant que je sache, tu es leur seul suspect. Tu risques d'avoir besoin d'un bon avocat pendant que je poursuis mon enquête.

— Pendant que *nous* poursuivons *notre* enquête, corrigea-t-il.

Elle ne répondit pas.

Ils traversèrent Chinatown puis Little Italy et se retrouvèrent coincés dans les embouteillages du samedi soir. Comme ils roulaient pare-chocs contre pare-chocs, Stella se tourna vers lui.

— J'aimerais savoir une chose, dit-elle. Qu'est-ce qui t'a décidé à devenir prêtre ? Ce choix a vraiment surpris bon nombre de gens.

— A commencer par moi, dit-il. Tu veux vraiment le savoir ? Je filais un mauvais coton. Mon père s'est volatilisé, nous laissant mes frères et moi à la charge de ma mère. La pauvre travaillait à deux endroits différents pour essayer de gagner de quoi nous faire vivre. Cela me laissait beaucoup de temps libre pour accumuler les bêtises.

— Et les mauvaises fréquentations...

— Oui. Je faisais partie de la bande des Aigles. Ma mère me criait dessus tout le temps, mais plus elle hurlait, plus j'en faisais à ma tête. Elle n'arrêtait pas de me dire que j'allais la tuer.

— Je suis sûre qu'elle devait être ennuyée, mais tous ces cris... c'était peut-être excessif ?

— Elle était comme ça, ma mère, la reine de la comédie irlandaise. Parce qu'elle était bel et bien d'origine irlandaise. Bref, quand j'ai eu seize ans, j'ai fini dans une maison de correction.

Ce dossier-là était refermé depuis longtemps et, à moins d'un hasard extraordinaire, Stella n'avait aucune raison d'apprendre ce qui s'était passé à cette époque-là dans sa vie. Mais, curieusement, il eut soudain envie qu'elle sache.

— Une sale histoire. Un gosse qui est tombé dans le coma... on a dit que c'était ma faute.

— C'était vrai ?

Elle essayait de ne pas laisser percer son émotion mais elle était choquée.

— Ce n'est pas moi qui ai commencé. Tu sais comme moi que les bagarres entre bandes peuvent mal tourner. Je jure que quand nous sommes partis, le type se portait bien. D'accord, il saignait, mais il était conscient. Hélas, il était beaucoup plus gravement blessé qu'on ne l'imaginait. Tout ce que je sais, c'est que je me suis fait arrêter et qu'on m'a dit que s'il mourait, ma vie — enfin, celle que je menais jusqu'alors — serait finie. Grâce au ciel, il est sorti du coma au bout d'une semaine.

— C'est donc la peur qui t'a remis sur le droit chemin.

— La peur et père Padilla. Il ne m'a pas lâché jusqu'à ce que je délaisse la bande et consente à reprendre des études. Il ne savait même pas, à l'époque, si j'étais capable d'apprendre. Bref, il m'a convaincu... avec un peu de force tout de même...

— Tu lui dois une fière chandelle.

— Oui, je ne le remercierai jamais assez. J’ai donc passé tous mes diplômes, j’ai obtenu une bourse pour étudier à Urbana et là, patatras ! Ma mère est tombée malade. Elle avait le cœur fatigué depuis longtemps mais la situation s’est aggravée après une dispute que j’ai eue avec elle. Les médecins ont été formels : ses chances de survie passaient par une transplantation cardiaque, mais elle ne voulait pas en entendre parler. Ça lui semblait inconcevable qu’on puisse recevoir le cœur d’un inconnu. De toute façon, il aurait fallu un don d’organe et il n’y avait rien de moins sûr. Quoi qu’il en soit, il y a une tradition en Irlande qui veut que le plus jeune fils d’une famille entre dans les ordres. Elle m’a dit que son vœu le plus cher était de me voir ordonné prêtre avant de mourir.

— C’est donc ça ! Tu t’es fait prêtre pour satisfaire ta mère. C’est injuste.

— Mourir à cinquante et un ans est également injuste. Quand j’ai compris qu’elle était vraiment très malade, j’ai culpabilisé. Comme elle disait tout le temps — justement — que je causerais sa mort, je me suis dit que c’était vrai, qu’elle allait mourir à cause de moi. J’ai parlé au père Padilla de cette histoire de prêtre dans les familles irlandaises et il m’a vivement encouragé à bien réfléchir avant de me lancer dans cette... pieuse aventure. Avais-je ou n’avais-je pas la vocation ? C’était cela l’important. Il n’empêche, je sais qu’il avait envie de m’entendre dire *oui*.

— Il t’a mis sous pression.

— Non, pas exactement. Il n’était pas comme ça. Il a juste mis en avant les avantages de la prêtrise. Le père Padilla est l’homme qui m’a fait changer de vie du tout au tout, pendant que ma mère perdait la sienne à cause de moi.

Dermot savait maintenant qu’il n’avait agi que par amour pour sa mère et par chagrin pour ce qui se profilait. Mais il n’avait pas eu le temps de réfléchir posément et de décider en toute connaissance de cause.

— Je me suis dit que si j’entrais au séminaire, maman vivrait. Un pari, en somme. En fait, elle a à peine eu le temps de me voir prêtre. Mais c’était fait. Et il était trop tard pour renoncer. J’étais ordonné, il ne me restait plus qu’à me convaincre que j’avais pris la bonne décision.

— Ce qui n’était pas le cas.

Il hocha la tête.

— Pas pour moi. L’Eglise est trop politique pour quelqu’un comme moi. Je rongerais mon frein.

*Le secret du confessionnal.*

— Et puis j’ai pris conscience que je souhaitais fonder une famille. Alors un jour, c’est ce que j’ai fait.

Avant même l’agression de Stella, il songeait déjà à partir. Mais quand il avait pourchassé Rick Lamey et qu’il avait failli le tuer, il avait su qu’il avait franchi la ligne rouge.

C’était une chose qu’il ne lui avait jamais racontée.

— Tu voulais fonder une famille, répéta-t-elle. Alors pourquoi ne t’es-tu pas marié ?

— Eh bien, je me suis marié.

Dermot tourna sur Milwaukee Avenue. Il aurait payé cher pour être déjà arrivé.

— Mais ça ne s’est pas bien terminé non plus.

— Pourquoi ? Tu as perdu ta femme ? interrogea Stella, gênée.

Dermot rit.

— Pas du tout. Laurie m’a quitté pour un autre homme. En fait, elle n’avait personne d’autre dans sa vie quand elle m’a quitté mais elle voulait être libre pour rencontrer un garçon qui lui apporterait tout ce à quoi elle estimait avoir droit. Nous nous étions rencontrés en fac, j’étais inscrit en sciences sociales et psychologie. J’avais été subjugué par sa beauté et elle par les pyramides de dollars qu’elle imaginait que je gagnerais à psychanalyser les grands de ce monde.



— Apparemment, tu as plutôt bien réussi.

— Ça va pour moi, confirma-t-il. Mais c'était insuffisant pour elle. Elle estimait qu'elle méritait mieux. Elle n'arrêtait pas de me dire que si je continuais à brader mes diplômes, c'est-à-dire à donner une partie de mon temps au centre de réinsertion, nous ne pourrions jamais nous offrir la maison de ses rêves ni tout ce qu'elle était en droit d'attendre.

— C'est aussi bien qu'elle soit partie, Dermot, tu ne crois pas ? Tu as échappé à un grand danger.

Il n'avait pas envie de poursuivre. La blessure était encore ouverte. Heureusement, à quelque cent cinquante mètres devant eux, l'enseigne lumineuse du Club Undercover clignotait. Ils étaient arrivés.

Il avait tout fait pour que son ménage avec Laurie tienne. Pourtant, son ex-femme ne venait qu'en deuxième position sur la liste des femmes auxquelles il tenait le plus. Stella arrivait en premier.

Mais d'elle, il n'y avait rien à attendre.

Quand il l'avait secourue après son agression, il avait nourri pour elle des sentiments très charnels. Mais il était prêtre, et tomber amoureux d'une femme était une entorse au vœu qu'il avait prononcé. Alors il avait décidé de défroquer. Mais Stella risquait de l'associer à jamais au souvenir de cette agression et il ne pourrait jamais lui dire la vérité. Alors il avait préféré lui taire ses sentiments et la laisser à sa vie.

\* \* \*

Dès leur arrivée au Club Undercover, Stella se dirigea vers le bureau de Gideon. La pensée que Dermot avait choisi de devenir prêtre pour plaire à sa mère la hantait. Comment avait-il pu faire un tel choix ? N'empêche que s'il n'avait pas été prêtre, elle ne serait sans doute pas policier aujourd'hui.

Et elle ne serait sans doute plus en vie.

Peut-être Dermot trouvait-il une certaine satisfaction dans son travail, mais le travail n'était pas tout dans la vie, Stella en savait quelque chose. En tous les cas, elle lui souhaitait de trouver le bonheur dans sa vie privée.

Avec elle, lui dit une petite voix au fin fond de son cœur. Non, c'était absurde. Et surtout impossible.

Une fois entrés dans le bureau de Gideon, ils exposèrent à toute l'équipe la situation : elle avait pris quelques jours off et Dermot un avocat. Mais, via Blade, qui le tenait de Lynn, ils savaient déjà tout. Ils parlèrent aussi de Tony et de ses relations aussi surprenantes — Marta Ortiz — que douteuses — Johnny Rincon.

— Encore Rincon, releva Gideon, l'œil mauvais.

— J'ai l'impression qu'il nous poursuit, marmonna Blade.

Se rappelant que ce dernier avait eu maille à partir avec la justice alors qu'il protégeait Lynn, Stella dit :

— Si Johnny est coupable de meurtre, je ferai tout pour le faire écrouer.

— Si j'étais toi, je ne m'en mêlerais pas, lui conseilla Blade.

— C'est mon job.

— Tu n'es pas chargée de...

Voyant que le ton montait, Dermot s'interposa.

— Stella est avec moi maintenant, et je ne permettrai pas qu'on touche à un seul de ses cheveux.

Stella retint son souffle. Avec lui ? Tout le monde dans la pièce s'était tu et dévisageait Dermot. Tous sauf Cassandra, dont le visage était impénétrable. Elle semblait savoir des choses sur Dermot.

— Alors par où veux-tu commencer ? lança Gideon. Vas-y, parle.

Voyant tous les yeux braqués sur elle, Stella prit une profonde inspiration.

— Par Pilsen, bien sûr. Frank, le cousin de mon père, vit toujours là-bas. Il est propriétaire d'un garage et prend le pouls de la population locale, si l'on peut dire. Je vais aller sonder le terrain.

Se demandant si Blade insisterait pour l'y escorter, elle regarda dans sa direction. Il était impassible, les bras croisés sur la poitrine. Puisque Dermot avait dit qu'il était avec elle, il lui laissait la place.

Quelques minutes plus tard, le groupe se sépara. Perturbée par le comportement de Dermot, Stella se rendit aux toilettes pour revoir son maquillage. Dermot agissait-il simplement en tant que coéquipier, pour l'aider à élucider l'affaire, ou son empressement cachait-il un motif beaucoup plus personnel ?

Perplexe, elle se regarda dans la glace puis parcourut l'endroit des yeux. Comme le reste du club, les toilettes étaient d'un luxe tapageur. Moquette bleu saphir, chaises tapissées de tissu vert émeraude, murs topaze. Jusqu'aux pampilles de cristal des appliques qui projetaient des éclats de toutes les couleurs. Ce n'était plus des toilettes mais une bijouterie, se moqua-t-elle tout bas.

Après s'être rafraîchie, elle s'assit devant le miroir sur un tabouret de velours rubis. Elle avait pris soin d'emporter un peigne et du rouge à lèvres dans sa poche. Elle ne prenait jamais de sac — trop encombrant — sauf quand elle se rendait à une réunion très officielle, ce qui n'était pas fréquent.

Elle se remettait du rouge à lèvres quand Cassandra entra et s'installa sur le tabouret voisin. Mais au lieu de se remaquiller, celle-ci se mit à lui parler par miroir interposé.

— Alors ? Comment te sens-tu ?

— Je vais bien. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que tu t'es mise dans une situation difficile vis-à-vis de la police. C'est stressant, non ?

Stella se passa le peigne dans les cheveux.

— De toute façon, mon job n'est que stress. Je ne suis pas à ça près !

— Je sais. Sache quand même que si tu as besoin de parler...

— C'est gentil. Je te remercie, répondit Stella, étonnée que Cassandra l'ait rejointe.

La regardant toujours dans la glace, elle ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Qu'est-ce que tu as contre Dermot ? J'ai vraiment l'impression que tu ne l'aimes pas.

Cassandra fit la moue.

— Ce n'est pas que je ne l'aime pas.

— Pourtant, tu changes de tête dès qu'il arrive. Tu cesses de sourire et tu prends l'air grave. Je l'ai remarqué hier soir et encore à l'instant. Il doit y avoir une bonne raison.

— Non, rien. C'est juste une impression.

— Quel genre d'impression ?

— Je ne sais pas au juste. Il me fait l'effet d'avoir quelque chose de très sombre au fond de lui. Quelque chose qui le torture. Une blessure secrète.

Intriguée — Cassandra avait-elle perçu des ondes émanant de leur conversation sur le garçon que Dermot avait frappé ? —, Stella tenta de l'excuser.

— On a tous nos zones d'ombre.

— Tu as sans doute raison, répondit Cassandra. J'ai dû le voir à un mauvais moment.

La jeune femme n'avait pas envie d'en dire plus, c'était clair.

— Tu as un don de voyance ? reprit Stella.

— Pas du tout.

— Ne dis pas non, c'est Blade lui-même qui me l'a dit.

Cassandra fit la grimace et ne répondit pas. Patiente, Stella attendit. Elle avait appris que c'était en faisant durer les silences qu'on obtenait les aveux des délinquants. Cassandra craqua tout de suite, bien plus vite que la plupart des truands que Stella interrogeait d'habitude.

— Ecoute, je ne vois rien mais je sens les choses. Je n'ai pas d'images dans la tête mais je sais, sans pouvoir expliquer.

Sans pouvoir ? Ou sans vouloir ? se demanda Stella.

— Excepté cette part d'ombre que tu as perçue chez Dermot, sais-tu autre chose de lui ?

Cassandra hésita, puis dit :

— Tu restes avec lui. Je vous vois ensemble.

A ces mots, le cœur de Stella fit un bond dans sa poitrine.

— Mais c'est tout. Je te jure.

Elle et Dermot ensemble. En danger ?

A son avis, la part d'ombre que voyait Cassandra correspondait à un danger.

— Tu ne peux pas approfondir un peu ? Allez, essaie.

— Je n'aime pas qu'on plaisante avec ça.

— Qui parle de plaisanter ? répliqua Stella. Je veux coincer un assassin.

— Tu le coinceras.

La main sur le rebord du lavabo, Cassandra descendit de son tabouret.

— Je dois aller travailler, maintenant. Voilà la horde qui arrive.

Sur ces mots, elle quitta la pièce comme une fusée, laissant Stella à ses interrogations.

Que cachait cette part d'ombre ?

Et Cassandra lisait-elle dans le passé ou était-ce un avertissement pour l'avenir ?

Désireuse de commencer son enquête pour de bon, Stella attendait sur le trottoir que la foule des fidèles sorte de l'église St Aldebert. C'était dimanche, et dans ce quartier défavorisé et infesté de voyous qui commençait tout juste à s'embourgeoiser, l'église centenaire, riche de pierres précieuses, de dorures et d'ex-voto, restait le symbole opulent de la foi forte et de la générosité de paroissiens pourtant très démunis.

Des inconnus sortaient de l'église par grappes entières et descendaient les marches du parvis. Dans cette foule pieuse, il lui sembla reconnaître quelques anciens, des vieux qui parlaient toujours polonais. Au milieu d'eux elle crut voir, enfin, la personne qu'elle cherchait. Le cousin de son père qui ne manquait jamais la messe du dimanche en polonais.

— Frank ! cria-t-elle en agitant la main.

En pleine conversation avec un jeune qui avait tout du loubard, depuis ses godillots de l'armée jusqu'à son blouson de cuir en passant par un bandana vert serré autour de son crâne aux cheveux courts — lesquels étaient striés d'éclairs, des dessins réalisés au rasoir —, Frank Cabojek lui fit signe d'attendre. Apparemment, il était en colère.

Stella se demanda pourquoi Frank perdait son temps avec cet énergumène. Il n'était plus tout jeune et elle craignait que mettre son nez dans les affaires de ce voyou ne lui attire des ennuis.

Mais il était comme ça, Frank Cabojek. De la vieille école. Dur pour lui comme pour les autres.

Sa conversation terminée, il tourna le dos au garçon qui le fusilla du regard avant de déguerpir. Il regarda alors Stella et descendit les marches pour venir à sa rencontre.

— Ça fait des mois que tu n'es pas venue me voir, lui dit-il en lui caressant la joue. Où étais-tu passée, Star ?

C'était à Frank qu'elle devait son surnom. Il le lui avait donné en lui expliquant que Stella voulait dire Etoile. Star.

— Je travaillais, répondit-elle. J'ai eu de l'avancement, tu te rappelles ?

Un sentiment de honte la submergea. C'était vrai qu'elle avait négligé son vieux cousin.

— J'ai fini par me dire que tu t'étais trouvé un fiancé, répondit-il avec un petit sourire.

— Pas encore, Frank.

Elle battit des cils — pour chasser de son esprit les images de Dermot — mais sentit un brusque coup de chaleur lui empourprer les joues. Gênée, elle croisa machinalement les bras devant elle, comme si ce geste pouvait la protéger d'un hypothétique danger.

Qu'il était drôle, Frank ! Et vieux jeu, à lui parler de fiancé comme si elle avait encore quinze ans !

— Je ne sais pas ce qu’ont les garçons aujourd’hui, mais si j’étais jeune, je t’assure que je ne laisserais pas passer une belle fille comme toi.

— Ils ont peut-être peur que je les arrête s’ils font des frasques, plaisanta-t-elle.

Ils rirent en chœur, comme autrefois, comme s’ils s’étaient quittés la veille. Stella n’en eut que plus de remords de n’être pas venue voir son cousin plus souvent. Ils étaient de la même famille, et tous les deux seuls, puisque la troisième femme de Frank l’avait quitté quelques années plus tôt. Incapable de rester marié et n’ayant pas d’enfant, il s’était beaucoup intéressé à elle et à sa sœur, Anna. Frank représentait tout ce qu’il lui restait comme famille dans cette ville. Sa mère, veuve, avait fini par se remarier et s’était installée en banlieue. Quant à sa sœur, elle avait trouvé un emploi hors de l’Etat de l’Illinois.

— Alors, Star, que deviens-tu ?

— On pourrait aller parler ailleurs ? J’ai quelque chose d’important à te demander.

Frank retrouva son air grave.

— Tu aimes toujours autant les crêpes aux noix de pécan ?

— Cela fait longtemps que je n’en ai pas mangé, avoua-t-elle.

— Allons à la maison, je vais t’en faire.

— Dépêchons-nous, alors, répondit-elle.

Frank, qui était venu à pied à l’église, monta dans la voiture de Stella. Il approchait des soixante ans. Son visage, autrefois énergique, commençait à s’affaisser. Il avait toujours la même carrure athlétique qui emplissait sa veste gris foncé d’un costume taillé sur mesure. C’était indéniable, Frank Cabojek avait fière allure. Enfant, elle le voyait comme un géant qui bouchait les portes et l’empêchait de passer. Sans doute était-ce parce qu’il l’intimidait ?

Après le décès de son père — elle était encore petite —, Frank s’était autoproclamé patriarche de la famille. Financièrement, il avait aidé sa mère quand elle était un peu chiche et, peu à peu, s’était imposé comme un père de substitution pour elle et sa sœur. L’été, il les emmenait en vacances dans son chalet du Wisconsin où il leur avait inculqué le goût de la nature. Belle époque. Cela ne l’empêchait pas d’être un homme à poigne, et petite fille, Stella lui avait souvent reproché en secret la discipline de fer qu’il leur imposait. Les années passant, elle lui savait gré de cette autorité qui lui avait forgé le caractère et avait fait d’elle la femme droite et forte qu’elle était devenue.

A quelques rues de l’église se trouvait le repaire de Frank, au milieu de voitures d’occasion et de nombreuses épaves. Le garage proprement dit était attenant à un magasin de pièces détachées, mais aujourd’hui la boutique était fermée pour cause de repos dominical.

Stella gara sa voiture sur le parking, en descendit en même temps que Frank et se dirigea avec lui vers l’escalier. Les marches de bois craquaient sous leurs pas, comme elles le faisaient déjà il y a vingt ans. En ce temps-là, l’enfant imaginative qu’elle était s’était convaincue que l’escalier s’effondrerait un jour sous elle. Aujourd’hui, elle était à peine plus rassurée.

— Nous voilà arrivés, dit Frank en ouvrant la porte du deuxième étage.

Il semblait heureux de retrouver sa maison.

— Installe-toi, dit-il. Mets un disque si tu veux, ou la télévision. J’ai le câble. Plus de deux cents chaînes.

Mais au lieu de mettre de la musique, Stella le suivit dans le couloir qui était tapissé de photos encadrées. Il y en avait une d’elle, une autre de sa mère et d’Anna devant le chalet de Frank. Et d’autres encore du Wisconsin, qui lui rappelaient plein de souvenirs. En particulier le cliché d’une maison très grande au sommet d’une falaise dominant le lac Geneva.

Souriant à ces souvenirs, elle entra dans la cuisine.

— Je vais te regarder cuisiner, dit-elle. Ça va m’amuser.

Elle s’extasia devant ce qu’il avait fait de l’appartement. Des années plus tôt, celui-ci avait été rénové de façon sommaire, sauf la cuisine dont il avait fait tomber les murs pour l’agrandir. Rien n’était trop beau pour le cuisinier doublé d’un gourmet qu’il était. Il avait choisi des plans de travail en granit, et des meubles et de l’électroménager dernier cri dont il était très fier.

— Je fais du café, proposa-t-elle comme il ôta sa veste.

— D’accord, mais ensuite tu te reposes.

Il ouvrit le réfrigérateur, dont il sortit des œufs.

— Avec du bacon ou des saucisses ?

— Du bacon, s’il te plaît.

Quelques minutes plus tard, des odeurs exquises de lard grillé et de café emplissaient la cuisine. Juchée sur un tabouret, Stella regardait Frank faire sa pâte à crêpes.

— Quoi de nouveau, Star ? demanda-t-il.

Elle faillit lui dire qu’il lui manquait, tout simplement, et qu’elle avait eu envie de réparer ça. Mais elle détestait mentir.

— J’ai besoin de renseignements et je me suis dit que le mieux était de m’adresser à la personne qui prend le pouls du quartier.

Autrefois, le garage de Frank grouillait d’activité et les rumeurs y allaient bon train, comme dans un salon de coiffure.

— Je ne suis plus au courant de tout comme autrefois, dit-il en haussant les épaules.

Il retourna les tranches de bacon.

— Que veux-tu savoir ?

— Tu sais que Tony Vargas a été tué, j’imagine.

— Oui, mais je ne vois pas en quoi ça te concerne. Ça ne dépend pas de ton district.

— Non, mais le suspect numéro un est un vieil ami.

— O’Rourke ?

Frank fronça les sourcils.

— Tu es toujours en relation avec Dermot O’Rourke depuis qu’il a défroqué ? Ça fait combien de temps ? Dix ans au moins !

— Plus, douze.

Stella s’efforça de ne pas prêter attention à l’étonnement de Frank, qui semblait ne pas approuver. Elle n’était plus une gamine et il n’appartenait pas à son cousin de décider qui elle avait ou n’avait pas le droit de voir.

— On ne peut pas dire que j’ai vraiment gardé contact avec Dermot, rectifia-t-elle. Mais je l’ai bien connu. Assez pour savoir qu’il est incapable de tuer quelqu’un.

Ressassant la remarque de Stella, Frank fit sauter sa première crêpe.

— Tu serais étonnée de voir de quoi un homme est capable.

Bien que piquée dans sa curiosité, la jeune femme ne releva pas.

— Dermot n’est pas comme ça.

— Comment est-il, alors ?

— Il est droit, entre autres.

Frank laissa échapper un gros éclat de rire.

— Un homme qui ne tient pas ses promesses, c’est ça que tu appelles droit ? A moins qu’il n’ait eu quelques problèmes en tant que prêtre et qu’il ait préféré s’en aller avant de se faire prendre. Tony était son enfant de chœur, tu le sais ? Moi, je crois qu’à force de mettre son nez partout, ce Dermot a

découvert des choses.

C'était donc que la rumeur courait déjà dans le quartier, songea Stella. Frank avait beau prétendre qu'il n'était plus dans la course, il semblait bien informé. Puisqu'il n'y avait pas eu d'arrestation, le nom de Dermot n'avait pas encore été cité dans les journaux. Or, Frank savait que celui-ci était considéré comme le suspect numéro un. C'est donc que des gens avaient parlé. Et si le bouche à oreille avait fonctionné, c'est qu'il y avait eu une fuite à la division 4.

— Ce n'est pas très gentil de mettre sur le tapis le fait que Vargas ait été son enfant de chœur, Frank, souffla Stella. Il n'y a jamais eu le moindre soupçon de scandale à l'époque.

— Parce que tu n'as jamais voulu l'entendre, peut-être ?

Frank plissa le front.

— Ne prête pas attention à ce que je dis. Je suis un vieux bonhomme, maintenant.

— Un vieux bonhomme qui se porte bien, ajouta Stella.

Elle descendit de son tabouret et servit le café.

— Tu peux me dire ce que l'on raconte dans la rue à propos de Tony ? J'ai besoin de savoir ce qu'il fabriquait.

— Rien de bien, ça c'est sûr.

— C'est ce que je veux savoir.

Elle tendit son café à Frank. Noir, comme il l'aimait.

— Je veux des noms. Avec qui Tony frayait-il depuis qu'il était sorti de prison ? Qui avait-il escroqué récemment ?

— Je ne sais pas, mais je vais voir ce que je peux faire pour te rendre service. Tu veux autre chose ?

Elle avala une gorgée de café, sans se presser. Elle adorait ce goût moelleux d'arabica.

— Johnny Rincon et Marta Ortiz.

— Pourquoi associes-tu les deux noms ?

— Parce qu'ils ont le même dénominateur commun.

Fallait-il lui parler du chantage ? se demanda-t-elle.

Elle hésita et se dit que c'était inopportun. Ce n'était pas encore connu du public et cela risquait de mettre Frank en difficulté, ce qui n'était pas souhaitable.

— Johnny est dans tous les coups tordus, dit-il en mettant les crêpes sur un plat. Il n'a jamais été fichu de faire un travail honnête. Et je ne dirais pas qu'il n'est pas capable de tuer quelqu'un. En revanche, Ortiz est conseillère municipale et tout le monde la respecte.

— Elle est très impliquée dans Heartland House. C'est un peu son enfant. Par ailleurs, elle est la cousine de Tony. Elle l'aimait beaucoup mais lui ne l'appréciait pas.

— C'est vrai ?

Frank ne le savait pas ? C'était étonnant, se dit Stella. Il est vrai qu'il ne pouvait être au courant de tout.

— Je suppose que Marta Ortiz ne le criait pas sur tous les toits, dit-elle. Ça n'aurait pas fait de bien à sa carrière que tout le monde sache qu'elle avait un petit voyou dans sa famille.

— Non, rien de bon, laissa tomber Frank.

— A propos, reprit Stella, qui était ce punk avec qui tu parlais sur les marches de l'église, ce matin ? Qu'est-ce qu'il te voulait ?

Frank, qui saupoudrait les crêpes de morceaux de noix de pécan et de dés de pêches au sirop, marqua un temps d'arrêt.

— Un boulot. Je cherche quelqu'un pour nettoyer le garage et faire mes courses, mais je veux

quelqu'un de correct. J'ai dit à Falco de faire le ménage et de venir me voir ensuite.

Il plaça une assiette devant elle.

— Tiens, mange. Ce sont les crêpes comme tu les aimais autrefois.

Stella mordit dedans et sourit.

— Oui, comme au bon vieux temps, dit-elle en engouffrant le reste de la crêpe.

Quelle bonne idée elle avait eue de rendre visite à Frank ! songea-t-elle. Et pas seulement pour ses bonnes crêpes...

Restait à savoir ce qu'il avait contre Dermot.

\* \* \*

Dermot finissait d'interroger le garde qui était de service à Heartland la nuit du crime quand il entendit des bruits de pas dans le couloir. Déçu de n'avoir rien appris d'intéressant, il sortit de la cuisine et aperçut un ex-détenu chevelu et barbu qui avançait vers l'escalier.

— Bingo Wollensky ! s'écria-t-il.

L'homme s'arrêta. Un pied sur une marche, il se retourna et son sourire se figea sur son visage bouffi.

— Salut, docteur. Ça fait combien de temps que tu es au frais ?

— Détrompe-toi, répondit Dermot, je n'ai pas été arrêté. Désolé pour toi.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Dermot se rapprocha et, d'une voix inquiétante de douceur, la seule que les ex-détenus redoutaient, dit tout bas :

— Tu m'as vendu aux flics. Dis-le.

Pris de peur, Bingo se dandina sur ses pieds. Des gouttes de sueur perlèrent à son front.

— Pas vrai. J'ai fait que répéter ce que Tony m'avait dit.

— Et qu'est-ce que Tony t'avait dit ?

Bingo verdit.

— Rien de spécial. Je jure sur ma tête que je ne sais rien.

Un autre résident, que Dermot n'avait jamais croisé, passa près d'eux en grommelant.

— Ce n'est pas l'endroit idéal pour bavarder, dit Dermot. Nous pourrions peut-être aller dans un endroit plus discret.

Bingo ne transpirait plus à présent, il ruisselait littéralement.

— Oui, docteur, t'as raison.

Sa voix tremblait. Sa peur était presque palpable. Peut-être craignait-il de se retrouver seul avec un assassin présumé ? Certes, Bingo était un voyou, un tricheur, mais il n'avait jamais trempé dans des crimes violents. Ce n'était pas comme Tony.

— Viens dans mon bureau, dit Dermot.

En guise de bureau, le centre avait mis à sa disposition une pièce à peine plus grande qu'un mouchoir de poche, avec des vitraux aux fenêtres et une cheminée en céramique. Le mobilier, réduit à sa plus simple expression, était fonctionnel. Point.

— Assieds-toi, dit-il à Bingo.

Celui-ci posa les fesses au bord d'un sofa effondré.

— Ce n'est pas moi qui ai pendu Tony au lustre, déclara Dermot. Mais quelqu'un l'a fait, et cette personne connaissait bien les lieux.

— Je... je l'ai juste trouvé, c'est tout.



Les bras croisés, Dermot foudroya Bingo du regard.

— Tu as dit aux policiers que tu étais en bas quand Tony a été tué...

— Oui, je regardais la télévision.

— Et tu n'as rien entendu ?

— La télévision marchait fort. Je l'ai déjà dit aux flics. Deux fois. Je n'entendais rien, je n'ai rien vu, je ne savais même pas que tu étais encore là. Les flics l'ont appris par les gardes.

— Revenons à nos moutons. Tu prétends que tu as dit à la police ce que Tony t'avait raconté, mais tu dis aussi qu'il ne t'a rien dit.

Après un instant de silence, Dermot ajouta :

— Qu'est-ce que je dois croire dans tout ça ?

— Tu essaies de m'embrouiller ?

— J'essaie simplement d'y voir plus clair, et je voudrais bien que tu me dises la vérité. Tony t'a-t-il dit quelque chose oui ou non ?

— Tony avait toujours plein de secrets, répondit Bingo. Quelquefois, il disait des trucs juste pour exciter la curiosité des autres, et puis ensuite il reculait et ne disait plus rien. On ne pouvait plus lui faire sortir un mot.

Tony aimait donc parler pour se vanter et, par conséquent, se donner de l'importance, mais aussi pour alléger sa conscience. Dans ce cas, il choisissait de se confier à des gens dont il savait qu'ils ne risquaient pas de le trahir.

— Tu veux dire que Tony t'a dit des choses à mon sujet ? Il t'a raconté qu'on avait un secret, tous les deux ?

— Oui, depuis longtemps. Quand il te connaissait, dans le temps. Mais faut pas t'inquiéter.

Bingo se mit à transpirer de plus belle.

— J'ai rien dit aux flics parce que je ne sais rien. D'accord ?

Dermot sentit la rage gronder en lui. Bon sang ! Cet imbécile allait parler, oui ou non ? Et d'abord, que savait-il ?

— Continue. Que t'a dit Tony ? Quels secrets ?

— Des tas de trucs imbéciles. Mais surtout qu'il savait quelque chose sur toi, et qu'il valait mieux pas que quelqu'un l'apprenne. Et que, grâce à ça, il allait toucher un paquet de monnaie. Un gros paquet. Il m'a juste dit qu'il fallait qu'il la joue fine.

La finesse. C'était une notion qui échappait complètement à Tony, songea Dermot. Quant à l'argent, il provenait sûrement du chantage auquel il avait fait allusion lors des séances et qui lui valait d'être mort aujourd'hui.

Un peu rapide dans ses déductions, et parce qu'il lui fallait vite un coupable, la police s'était empressée de faire l'amalgame et de voir en Dermot le suspect idéal. Malheureusement pour elles, les autorités n'auraient aucune preuve à apporter contre lui. Rien, en tout cas, qu'un procureur général puisse retenir.

Dermot tenta de nouveau sa chance.

— Qu'est-ce que ces « trucs imbéciles » dont Tony se vantait ?

— Des vengeances, surtout.

— Contre qui ?

— Des gens qui l'avaient embêté autrefois. Comme quand il était même, cette vieille qui lui criait dessus parce qu'il marchait sur sa pelouse... il faisait pipi dessus tous les soirs. Ça faisait des ronds jaunes sur l'herbe et ça la rendait folle, la vieille.

Dermot connaissait l'histoire par cœur.

— C'est dégoûtant mais pas bien méchant.

— Et cette fille qui ne voulait pas sortir avec lui... Pendant des semaines, il a écrit son numéro de téléphone sur les murs des toilettes publiques.

— Tu as raison, c'est imbécile, acquiesça Dermot.

Mais cette histoire-là aussi, il la connaissait.

— Quelque chose de plus sérieux ?

— Tony parlait de faire passer de l'autre côté quelqu'un qui avait eu du pouvoir sur lui.

— Du pouvoir ?

Dermot se redressa et prit des notes.

— Quelle sorte de pouvoir ?

— Ça, c'est une des fois où Tony a reculé, dit Bingo. Tout ce que je sais, c'est que ça a duré des années et que Tony a décidé d'arrêter parce qu'il ne voulait pas être mis en taule de nouveau.

— Continue.

— Je ne sais rien de plus, il n'en a parlé qu'une seule fois. Mais j'ai pensé que c'était toi.

— T'as pensé de travers.

Dermot avait beau tourner ses questions dans tous les sens, Bingo s'ingéniait à répondre à côté ou à ne pas répondre du tout.

Lassé, pour l'instant, de ce dialogue de sourds, mais bien décidé à ne pas en rester là, il le laissa partir. S'il croyait s'en tirer à si bon compte, Bingo se trompait.

Rapide comme une flèche, Bingo s'en alla sans demander son reste.

Quelqu'un qui avait du pouvoir sur Tony. Johnny ? Sa cousine Marta ? Ou quelqu'un d'autre ?

Déçu, et perplexe, Dermot se laissa aller contre le dossier de son siège. Il avait misé sur Bingo pour lui apprendre des choses. Mais c'était raté. Restait à espérer que Stella ou Blade aient plus de chance. Mais leur enquête commençait à peine, aussi ne pouvait-il en attendre trop pour l'instant.

Attendre. Il lui semblait qu'il avait passé sa vie à attendre. Ou plus exactement, que les autres avaient passé leur temps à attendre des choses de lui. Mais sa vie était à un tournant et, aujourd'hui, c'était lui qui avait besoin des autres, chose qu'il détestait. L'idée d'être redevable lui était insupportable, surtout si c'était envers Stella.

Il avait été tout pour elle, une fois dans sa vie. Son sauveur. Son ange gardien, son conseiller. Alors que lui, aujourd'hui, allait être un fardeau sur ses frêles épaules et la cause probable de son limogeage de la police de Chicago.

Il aurait pu refuser quand elle lui avait proposé son aide. Il aurait pu lui dire de ne pas s'en mêler. Mais l'aurait-elle écouté ? Il était prêt à parier que, se sentant obligée de l'aider, elle n'en aurait fait qu'à sa tête. Or il détestait l'idée que l'on fasse quelque chose pour lui par obligation. Surtout elle.

Mais alors qu'il ruminait ces contradictions, une petite voix lui murmura que, si elle s'en mêlait, elle devrait rester en contact avec lui, au moins pour quelque temps.

## 5

Soixante-huit heures après l'heure présumée du décès de Tony, Stella poussa la porte du Club Undercover, bourré de monde, et se dirigea vers le bar où elle avait rendez-vous avec Dermot et Blade.

La musique tonitruante et les néons ajoutaient à son mal de tête. Le temps passait, l'affaire traînait, et plus elle traînerait, plus elle serait difficile à démêler.

Une boule au creux de l'estomac, elle avança vers Dermot avec l'espoir que lui ou Blade allaient lui apprendre quelque chose qui leur permettrait d'avancer.

Ils étaient déjà là, l'air sombre, ce qui l'inquiéta. Sans doute n'avaient-ils rien de neuf à lui annoncer.

— Ce n'est pas la joie, on dirait, lança-t-elle en prenant un tabouret.

— On compte sur toi pour nous annoncer quelque chose de souriant, répondit Dermot.

— Mon cousin Frank a accepté de se renseigner sur les activités de Tony et de ses complices.

C'était tout ce qu'elle avait pour aujourd'hui.

— Leroy aussi, dit Blade. Il va essayer de savoir si Johnny et Tony avaient des affaires en commun.

Stella connaissait Leroy — il avait autrefois travaillé pour Frank comme mécanicien — et sa cousine Carla, qui avait été mariée à Johnny jusqu'à ce qu'elle ne supporte plus les violences physiques qu'il lui faisait subir. Leroy avait le sens de la famille et n'avait jamais admis que Johnny rende sa cousine malheureuse. Il était donc bien décidé à rendre au malfrat la monnaie de sa pièce.

Se rappelant que Leroy avait non seulement une femme mais cinq enfants à charge, Stella demanda à Blade s'il avait recommandé à celui-ci de se méfier d'un éventuel mauvais coup. Dieu sait quelle vengeance Johnny pouvait imaginer s'il apprenait que Leroy travaillait en sous-main contre lui.

— Leroy est plus intelligent qu'il n'y paraît, la rassura Blade. Il est prudent.

Stella n'aimait pas impliquer des civils dans ce genre d'affaire. C'était déjà beaucoup d'avoir imposé Dermot à l'équipe Undercover, elle ne voulait pas leur attirer d'ennui. Heureusement, les membres de l'équipe avaient de la ressource. Logan et Blade, au moins, savaient ce que c'était que la violence, mais Cassandra, plus fragile, était une cible idéale. Gabe aussi. Et même Gideon, malgré un abord rugueux. Qui n'était qu'une façade.

— Et toi, Dermot ? dit-elle. Tu as du nouveau ?

— J'ai passé un moment au centre de réinsertion et, comme par hasard, ils sont tous devenus sourds, aveugles et muets.

— Donc, zéro ? Tu ne sais rien ?

— A peu près rien. Bingo Wollensky dit que Tony essayait de mettre quelqu'un en cause pour ne pas aller lui-même en prison.

— Je reviens à Johnny Rincon, dit Blade. S'il préparait un gros coup avec Tony, Leroy le saurait.

— Tu as eu le temps de jeter un coup d'œil à tes notes ? demanda Stella à Dermot.

— Oui. Tony se plaignait de tout le monde mais de personne en particulier, mis à part Marta Ortiz. J'ai regardé mes comptes rendus d'un peu plus près. En fait, Ortiz voulait que Tony fasse quelque chose de sa vie mais il se trouvait très bien comme ça et refusait tout systématiquement. Comme beaucoup de gens, il détestait qu'on lui mette la pression.

— En même temps, il avait très peur de la prison, déclara Blade. Et il savait que s'il dérapait, sa cousine ne le raterait pas.

— S'il faut gratter de ce côté-là, dit Stella, on va le faire.

Tout cela n'avait pas grand sens pour l'instant. Il fallait pourtant que les choses deviennent cohérentes, sinon Dermot allait bientôt être écroué.

\* \* \*

Une demi-heure plus tard, les lumières n'étaient toujours pas allumées mais le club était plein à craquer et, au bar, Blade avait du mal à satisfaire la demande. Voyant l'affluence, Dermot se dit qu'il était temps de s'en aller et de ramener Stella chez elle. Ensuite il se coucherait et essaierait de dormir, il en avait grand besoin. S'il y arrivait... Car il n'avait qu'une pensée en tête, passer la soirée avec elle.

— Allez, les filles et les gars, on se serre, annonça le DJ d'une voix langoureuse. Voilà « Love you » de Lo Data.

La musique ralentit. Pris de l'envie de tenir Stella dans ses bras, Dermot descendit de son tabouret et lui tendit la main.

— Tu dances ?

Etonnée, elle écarquilla les yeux et entrouvrit la bouche pour répondre.

Quelles lèvres elle avait ! Pulpeuses à souhait, roses, craquantes. Un vrai péché qu'il avait envie de commettre en les embrassant.

— Pourquoi pas ? dit-elle.

La tenant par la main, il l'entraîna sur la piste. Que de fois il l'avait imaginée dans ses bras... Que de fois il en avait rêvé. Et voilà que son vœu se réalisait et qu'il la tenait serrée contre lui. Leurs corps s'épousaient parfaitement, comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Si seulement cela avait pu être vrai...

Stella avait un visage d'ange adouci par des cheveux mousseux vaguement retenus derrière la tête par une barrette. Le décolleté bateau de son pull rouille dégageait un cou très long qu'elle tenait très droit, ce qui lui donnait un port de reine.

Il pencha la tête sur elle et inspira une bouffée de son parfum. Un alliage original d'épices, de gingembre, pensa-t-il, avec du bois fumé et une pointe d'origan. Il lui allait à merveille et exaltait sa personnalité. Et quelle personnalité !

Elle était très volontaire. Après avoir été agressée, elle avait remonté la pente à force de courage et de combativité. Il l'avait vue grandir et s'épanouir sous ses yeux et, compte tenu de ce qui lui était arrivé, avait estimé que c'était pur miracle qu'elle s'en sorte si bien.

Si seulement...

Il s'échappa par la pensée. Puis il ferma les yeux et imagina leurs deux corps étroitement enlacés, jusqu'à ne plus faire qu'un. Il avait souvent fantasmé sur eux deux...

La chanson s'arrêta et le DJ prit la parole, doucement. Stella entrouvrit les yeux, comme si elle émergeait d'un rêve.

— Tu m'en accordes une autre ? lui dit-il.

Bien que tentée, elle secoua la tête.

— Je crois que cela suffit, murmura-t-elle.

Dermot n'insista pas. Cela ne lui suffirait jamais mais il n'avait pas le droit de le lui dire. Il y avait tant d'autres choses qu'il pouvait aussi lui dire et qu'il était obligé de garder pour lui ! Tant de choses sur son passé. Le secret du confessionnal l'entraverait, toute sa vie.

Le morceau suivant commença et les couples se reformèrent autour d'eux. Les corps semblaient se chercher. Sans pudeur, sans frein...

Il ne connaîtrait jamais cela, se dit-il avec tristesse. Stella ne lui appartiendrait jamais. Alors à quoi bon continuer de se torturer inutilement ?

Quand ils regagnèrent le bar, il ne restait que Gideon et les membres de l'équipe Undercover. Cassandra alignait des flûtes que Blade emplissait de champagne.

Comme il craignait que l'on devine ses pensées, Dermot resta prudemment à distance de Stella.

— C'est le dernier soir de travail de Logan au club, dit Gideon en tendant des flûtes à Logan et à Gabe, puis à Dermot et Stella. Nous allons lui porter un toast.

Il leva son verre.

— A mon chef de sécurité, qui a toujours été un ami loyal. Je forme le vœu que ton retour dans le corps de la police t'apporte toutes les satisfactions que tu en attends.

— A John ! clamèrent les autres en chœur en levant leur verre à leur tour.

— Et à Gabriel Conner. Je sais que nous ne pouvions pas trouver mieux pour remplacer Logan. N'est-ce pas, Gabe ?

Emu, ce dernier leva son verre plus haut.

— J'espère me montrer à la hauteur du travail que vous accomplissez ici.

Ils burent tous ensemble et, le moment d'émotion passé, se mirent à rire et à parler. Seule Cassandra se taisait. Dermot surprit son regard posé sur lui. C'était précisément ce qu'il voulait éviter. Le néon du bar l'auréolait d'un halo bleu vif. Elle remarqua qu'il la regardait et le fixa. Leurs regards se soudèrent un instant, puis Cassandra détourna les yeux.

Pour Dermot, ce regard n'était pas anodin. Cassandra essayait de lire en lui.

Ou alors, c'était son imagination qui l'égarait.

— Si on ouvrait une autre bouteille ? proposa Cassandra.

— Pas pour moi, je conduis, répondit Stella en reposant son verre à moitié plein sur le comptoir.

— Moi non plus, dit Dermot en en faisant autant.

Il se sentait un peu bizarre, mais ce n'était pas le champagne qui était à incriminer. Chaque fois qu'elle était dans les parages, Stella lui faisait cet effet-là.

Gideon se pencha vers Dermot.

— On fait ce qu'on peut pour toi, mais pour l'instant on n'a pas avancé. Ça changera peut-être dès demain, quand Logan aura pris ses fonctions à la division 4.

— A condition qu'on lui parle.

— Personne dans ce bureau ni même dans le quartier ne sait dans quel réseau il navigue. Sauf

Johnny Rincon peut-être, puisqu'il était mêlé à notre dernière affaire. Il nous a tous vus mais c'est le type de garçon qui met son point d'honneur à ne jamais parler à qui détient l'autorité. Dans la mesure du possible, évidemment.

Dermot hocha la tête.

— Merci pour ce que vous faites pour moi.

En fait, il ne se faisait guère d'illusions. Qu'est-ce qu'un groupe d'inconnus pouvait faire pour le disculper ? Peu de chose, sans doute. Mais le fait de savoir qu'ils étaient de son côté lui faisait chaud au cœur.

Il jeta un coup d'œil à Cassandra et regretta de ne pouvoir lire dans ses pensées.

Se penchant brusquement vers lui, Stella lui dit :

— Si on rentrait ?

— Je te ramène chez toi.

— J'ai ma voiture.

— Alors suis-moi.

— Ce n'est pas nécessaire.

— J'y tiens.

Elle ouvrit la bouche pour répondre mais finalement se tut. Soit elle était à court d'arguments, soit elle acceptait tout simplement qu'il la suive parce que, tout compte fait, cela ne lui déplaisait pas qu'il vienne chez elle... pour...

Dermot préféra arrêter de spéculer.

\* \* \*

Sur le chemin, Stella chercha à se calmer sans y parvenir. Toutes les deux secondes, elle vérifiait dans le rétroviseur que la voiture de Dermot la suivait.

Pourquoi avait-il insisté pour la suivre ? Craignait-il pour elle un danger qu'elle ne soupçonnait pas ? Elle était pourtant policier, et certainement mieux entraînée que lui pour affronter les situations périlleuses.

C'était à la fois agréable et irritant d'avoir en permanence cet homme autour d'elle. Mais l'agacement dominait le plaisir car le soin attentif qu'il prenait d'elle la ramenait fatalement à l'épisode douloureux de son passé qu'elle voulait, par-dessus tout, oublier.

Partagée entre ces sentiments contradictoires, elle gara sa voiture devant son immeuble.

Dermot se gara derrière elle. Ils sortirent de voiture en même temps et allèrent se rejoindre sous un arbre qui n'avait pas encore perdu ses feuilles. L'air de la nuit était vif mais Stella n'avait pas froid.

— Merci de m'avoir raccompagnée, dit-elle.

— Je t'en prie, cela m'a fait plaisir.

— Tu parles d'un plaisir ! Faire un crochet de dix kilomètres !

Sa voix tremblait, elle ne pouvait la contrôler.

— Vingt kilomètres aller et retour.

— Mon plaisir, c'est de te savoir de retour chez toi saine et sauve.

Elle haussa les sourcils, l'air moqueur.

— Autant que je sache, c'est moi qui suis armée.

— Pardon ? Il me semble que je n'ai pas senti d'arme sur toi quand nous dansions.

Se rappelant combien il l'avait serrée en dansant, elle rougit.

— Eh bien, détrompe-toi, je suis armée.

Passant devant elle, Dermot glissa les mains autour de sa taille sous prétexte de vérifier.

— Où ? Montre-moi.

Les pouces passés sous son pull, il lui caressa la peau. Ce contact, délicieux, la fit frissonner mais elle se contorsionna pour qu'il arrête. S'il poursuivait, Dieu seul sait où cela les mènerait.

— Tu te trompes, dit-elle, le souffle coupé. Ce n'est pas là. Essaie plutôt du côté de la cheville.

Elle aurait dû en rester là, elle le savait, mais ce fut plus fort qu'elle... Elle plaqua les mains sur la poitrine de Dermot et sentit sous ses paumes les battements de son cœur.

Ils se tenaient maintenant debout l'un contre l'autre, attirés comme deux aimants mais refusant cette attraction. C'était troublant. C'était magique.

Depuis longtemps, elle rêvait de cette étreinte. Elle en avait même rêvé jour et nuit. Mais jusqu'alors, c'était impensable. Aujourd'hui, tout était différent et plus rien n'était impossible.

Elle sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Dermot...

— Star...

Leurs murmures s'évanouirent dans un baiser.

Lequel avait embrassé l'autre le premier ? Stella n'aurait su le dire tant l'élan qui les avait poussés dans les bras l'un de l'autre les avait surpris. Tant ils étaient sur la même longueur d'onde.

La serrant contre lui, Dermot approfondit son baiser, un baiser long, langoureux qui la fit frémir de bonheur. Quand il y mit fin, elle lui mordilla la lèvre et l'embrassa encore. Et encore... Encouragé par son ardeur, il l'attira alors violemment à lui et lui entourra la nuque de ses bras.

Ils n'auraient pu être plus proches, sauf si...

La pensée d'être nue contre lui, de sentir sa peau glisser sur la sienne, son sexe la pénétrer fit trembler Stella d'un mélange de désir et de crainte.

Epouvantée par la puissance du désir qui l'envahissait, elle lâcha les lèvres de Dermot et mit sa main entre eux pour le repousser. Sans chercher un seul instant à résister, il recula. Debout l'un devant l'autre, hébétés, ils se regardèrent, le souffle coupé.

— Star...

— Il faut que je monte. Maintenant.

— Je viens avec toi.

— Non. Ce n'est pas la peine, dit-elle. Je t'ai assez retardé comme cela, tu devrais rentrer.

Son visage se ferma. Sa décision était sans appel.

— Bien, à demain alors.

— Demain sera un autre jour, murmura-t-elle, visiblement embarrassée. Nous en saurons peut-être un peu plus.

Ne sachant quoi ajouter, elle prit ses cliques et ses claques. Si elle ne s'était pas retenue, elle aurait fui à toutes jambes. Son cœur battait comme un fou et ce qui venait de se passer était stupide.

Qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête ? se demanda-t-elle en montant les marches du perron quatre à quatre. Aussi tendres que soient les sentiments qu'elle éprouvait pour Dermot, elle ne pouvait envisager de relation avec lui.

Elle ne pouvait pas. Ne devait pas. Ne le ferait pas.

Non qu'elle ait une raison quelconque de s'interdire une aventure avec un homme. Mais cet homme ne pouvait être Dermot.

Elle sortit ses clés de sa poche et, à toute allure, ouvrit la porte de l'immeuble. Mais, une fois arrivée dans le hall, elle eut toutes les peines du monde à ouvrir sa porte tant ses doigts tremblaient.

Dermot l'avait vue au pire moment de son existence. Il l'avait relevée et avait recouvert son corps dénudé. Puis, comme elle refusait d'aller à l'hôpital, il avait pansé ses plaies du mieux qu'il avait pu et, ce faisant, avait vu toutes les marques que ce voyou de Lamey avait laissées sur elle.

A ce moment-là, elle avait lu de la pitié dans son regard. Une expression qu'elle ne voulait plus jamais revoir dans ses yeux.

La porte finit par s'ouvrir. Elle prit l'escalier qui menait au second étage et, tout en montant, se rappela comment elle avait surmonté son agression. Elle s'était forcée à fréquenter des hommes depuis, mais aucune de ses relations n'avait été sérieuse. Cela ne l'avait pas tentée. Faire des promesses, s'engager, supposait une confiance totale. Or, depuis ce viol, *confiance* était un mot banni de son vocabulaire. *Intimité* aussi. Les hommes représentaient une menace latente et son agression une barrière entre elle et eux. Trop douloureux pour s'estomper, ce souvenir la hanterait à jamais, malgré ses efforts pour oublier.

Dermot l'avait vue nue et en sang, il avait été témoin de son humiliation. Chaque fois qu'elle se trouvait devant lui, cette pensée la submergeait et elle avait honte.

Comme elle sortait sa clé pour ouvrir sa porte, elle remarqua une feuille de papier glissée dans le chambranle. Comment ce mot avait-il pu arriver là ? La porte, en bas de l'escalier, était fermée à double tour. Evidemment, ce n'était pas une porte blindée. A l'aide d'une carte de crédit et d'un minimum de savoir-faire, n'importe qui pouvait l'ouvrir.

La peur au ventre, elle déplia le papier.

\* \* \*

« ESPECE DE P... »

\* \* \*

C'était écrit en majuscules. Les lettres avaient été découpées dans un journal et collées.

\* \* \*

« ÇA NE T'A PAS SERVI DE LEÇON ? RESTE EN DEHORS DE TOUT ÇA SI TU VEUX RESTER EN VIE. »

\* \* \*

Dermot, furieux, frappa son volant du plat de la main. Stella le rendait nerveux. Il avait beau savoir qu'il devait garder ses distances, il était terriblement attiré par elle. D'ailleurs, il n'avait pu s'empêcher de l'embrasser et, comme si cela ne suffisait pas, il l'avait caressée. Mais elle avait réagi violemment et l'avait repoussé pour lui faire comprendre que ce qui lui était arrivé dans le passé serait toujours un problème entre eux.

Encore sous le coup de sa réaction — elle avait raison : il était allé trop loin —, il remarqua qu'une voiture le suivait depuis un moment. Les phares éclairaient haut : le véhicule devait être un 4x4. Jetant un coup d'œil dans le rétroviseur latéral, il vit qu'il s'agissait effectivement d'un gros modèle. Une sorte de camion. A plusieurs reprises, le conducteur actionna ses phares, qui éblouirent Dermot. Il devait être pressé et trouver qu'il ne roulait pas assez vite. La vitesse était pourtant limitée



à cinquante kilomètres à l'heure.

En grommelant, Dermot accéléra, mais les phares derrière lui étaient toujours aussi gros. Archer Street n'était plus très loin, heureusement. Il allait l'emprunter et semer le conducteur indélicat qui le forçait à dépasser la vitesse autorisée.

Sans même mettre le clignotant, il tourna à angle droit dans Archer. Le camion le suivit.

— Bon Dieu ! jura Dermot.

Le pied au plancher, il accéléra de plus belle. Il s'élança sur la voie express, zigzagua dans une ou deux rues adjacentes, et passa comme une flèche sous l'arche qui indiquait l'entrée dans Chinatown. Impossible de semer le camion. Cela ne faisait plus de doute : il était suivi. Qui était-ce ? Les flics ? Ou une personne impliquée dans le dossier Tony Vargas ?

Des voitures sortaient des parkings des restaurants. Il ralentit pour leur laisser la priorité.

Nouveau coup d'œil dans le rétroviseur. Le camion s'était arrêté pour laisser passer un groupe de piétons.

Vite ! C'était le moment de prendre la fuite.

Après quelques virages à angle droit, il se retrouva dans une rue déserte qui passait sous la voie express. Le viaduc passé, il commença à ralentir, obliqua doucement sur la droite pour se garer sur le bas-côté, éteignit ses phares et coupa le moteur.

Quelques secondes plus tard, deux faisceaux qu'il reconnut percèrent la nuit. Il vit alors le camion passer à tombeau ouvert. Un Ford, pensa-t-il. Noir. Plaques d'immatriculation *XO 74 quelque chose*. Difficile à lire tant il roulait vite.

De toute façon, il n'allait pas faire de déposition. La police n'attendait qu'une chose de lui, qu'il avoue un crime — dont il était innocent. Mais pourquoi était-il suivi ? La course poursuite était trop appliquée pour qu'il puisse croire, un seul instant, qu'elle était le fait d'un imbécile qui voulait s'amuser.

Le hasard avait trop souvent bon dos. Mais qui était-ce, alors ? se demanda-t-il.

Tout à ses interrogations, il décida de repartir. Il remit son moteur en marche, fit demi-tour sur la route et, sans s'éterniser, prit la direction de chez lui.

\* \* \*

La lettre à la main, Stella se pencha pour prendre son arme — fixée sur sa jambe — et la pointa devant elle. Le tueur savait donc déjà qu'elle était sur ses traces.

Le cœur battant la chamade, elle essaya d'ouvrir sa porte. Qui avait pu déposer là cet avertissement ? Quoi qu'il en soit, elle n'allait pas ressortir pour essayer de le trouver.

A moins qu'il ne soit à l'intérieur ? se dit-elle comme la serrure résistait.

Les mains moites, elle inspira profondément — il fallait qu'elle se calme — et attendit quelques secondes. Effectivement, elle réussit à ouvrir la porte. Méfiante, malgré tout, elle se glissa dans l'appartement en longeant les murs et alluma les pièces l'une après l'autre, sur le qui-vive, prête à intervenir le cas échéant.

L'appartement était vide.

Soulagée, elle soupira. Qu'allait-elle faire maintenant ? Si elle parlait à la police de la menace qu'une main anonyme avait déposée à sa porte, elle risquait d'avoir des ennuis. Mack annulerait ses jours de récupération et lui interdirait de poursuivre son enquête personnelle. Cela deviendrait une véritable affaire au sein de la division et sonnerait peut-être le glas de sa carrière. Ce n'était pas ce qu'elle souhaitait.

Agacée, elle plaça la feuille de papier dans une pochette en plastique, avec l'intention de la remettre à Logan. Maintenant qu'il avait repris ses fonctions au sein de la police, il pourrait demander un relevé d'empreintes sur le document.

Restait Dermot. L'envie de le prévenir la démangeait. Mais c'était la dernière chose à faire. Si elle lui annonçait que le tueur devenait nerveux et qu'il l'avait menacée, il refuserait son aide et cela, elle ne le voulait pas.

Mais elle ne pouvait pas non plus se fier uniquement à l'arme qu'elle portait à la cheville. Dorénavant, elle s'armerait correctement.

Soudain, repensant à l'avertissement qu'elle avait reçu, elle sursauta.

*Ça ne t'a pas servi de leçon ?*

Son cœur se mit à cogner très fort dans sa poitrine. Cette phrase, elle l'avait déjà entendue. Sauf erreur de sa part, c'était les mêmes mots qu'au moment de l'agression. Une menace en forme de question qui n'avait pour but que de lui imposer le silence. Il y a douze ans, en effet, elle savait des choses à propos de vols et s'apprêtait à les révéler à la police. C'était pour la punir qu'on l'avait violée. Pour lui faire peur. La faire taire. D'ailleurs, à l'époque, on l'avait menacée de faire subir le même sort à sa petite sœur si elle parlait.

Mais son violeur était sous les verrous, aujourd'hui.

Ce qui signifiait qu'en plus de Dermot, quelqu'un savait ce qui lui était arrivé en ce temps-là. Et ce quelqu'un le savait depuis douze ans.

Était-ce l'assassin de Tony ?

Y avait-il un lien entre les deux affaires ?

## 6

Comme s'il avait su qu'elle arrivait, Rick Lamey était sorti de l'allée et s'était arrêté devant elle, lui bloquant le chemin. *Où vas-tu comme ça, Star ?*

*A la maison.* Elle venait de sortir de l'épicerie de Candra où elle avait acheté du pain et du lait. Inquiète, elle l'avait regardé. Il faisait partie d'une bande qui avait mauvaise réputation dans tout le quartier et elle lui avait demandé de la laisser passer.

*Tu crois peut-être que tu vas me donner des ordres ?*

Là-dessus, il l'avait poussée dans l'impasse.

Affolée, mais s'efforçant de ne pas le montrer et surtout de ne pas céder à la panique, elle avait trébuché en arrière mais avait réussi à se rétablir.

*Ça va Rick, laisse-moi tranquille. Ma mère m'attend et je suis déjà en retard.*

*Il va falloir qu'elle attende un peu.*

Il avait sorti un couteau.

La bouche sèche, les doigts gourds, elle avait laissé tomber son sac de courses qui s'était écrasé sur les pavés. Le lait avait giclé sur ses jambes ; elle avait reculé pour mettre du champ entre eux. Mais, avec des voyous comme ceux-là, la distance ne comptait pas.

*Qu'est-ce que tu veux, Rick ? Je n'ai pas beaucoup d'argent mais...*

Il avait ri sauvagement, ce qui lui avait fait peur.

*Tu peux le garder ton argent, gamine. Mais je vais te donner une leçon que tu n'es pas près d'oublier.*

Là-dessus, sans lui laisser le temps de faire quoi que ce soit, il l'avait attrapée par le bras, l'avait fait tourner sur elle-même et l'avait emmenée au fond de l'impasse. Elle s'était débattue, avait essayé de lutter, mais elle ne connaissait pas de prises de judo et, de toute façon, il était cent fois plus fort qu'elle. Une fois au fond de l'impasse, il l'avait jetée par terre, s'était agenouillé sur elle et lui avait mis le couteau sous la gorge. Elle avait voulu crier mais ses cordes vocales devaient être paralysées par la peur car aucun son n'était sorti. Alors, il avait commencé à la frapper.

*Ça t'apprendra à fourrer ton nez dans nos affaires. Et t'as intérêt à rien dire à ces cochons de flics, avait-il ajouté tout bas. D'ailleurs, quand j'en aurai fini avec toi, je te jure que tu ne penseras plus à aller rapporter.*

Maintenant le couteau sur sa gorge, il avait reculé pour pouvoir lui arracher ses vêtements.

Un cri perçant résonnait encore à ses oreilles...

Etouffant sous le poids de ces souvenirs, Stella se redressa dans son lit et lutta pour retrouver sa respiration. Son cœur battait trop vite, trop fort, comme il l'avait fait ce soir maudit.

Mais c'était du passé. Les premiers rayons du soleil qui inondaient sa chambre dansaient sur les murs.

Le téléphone sonnait... Un son perçant qui l'avait tirée de son épouvantable rêve. Un cauchemar qu'elle n'avait plus fait depuis longtemps. Pas de doute, la menace avait ravivé sa mémoire.

Les doigts tremblants, et se demandant qui l'appelait de si bonne heure, elle décrocha.

— Allô ?

— Star ? Tu as l'air bizarre, dit une voix familière à l'autre bout du fil. Tu es occupée, tu préfères que je raccroche ?

— Frank. Non, tout va bien, mais je viens juste de me réveiller.

Elle ne voulait surtout pas se recoucher, se rendormir et refaire le même cauchemar. Pour rien au monde elle ne voulait revivre, même en rêve, l'horreur de cette nuit-là.

— Alors, que dit-on dans ton quartier ? demanda-t-elle. Tu sais que je compte vraiment sur toi pour sonder les gens.

Balançant les jambes de côté, elle s'assit au bord de son lit, s'étira et décida de refouler, ne serait-ce qu'un moment, le mauvais rêve qui la hantait encore, bien qu'elle soit maintenant tout à fait réveillée. La menace qu'elle avait reçue — et qui lui en rappelait une autre qui, elle, s'était concrétisée —, ne devait pas lui faire perdre son objectivité. Mais ce n'était pas facile.

— Louie Z., dit-il.

Choquée — Luis Zamora était un autre policier du quartier —, Stella insista.

— Quoi ? Que dit-on ?

— Qu'il ne lâchait pas Tony. Ils se haïssaient tous les deux.

Stella se leva de son lit et, de sa main libre, lissa son dessus-de-lit rouge et or, une petite folie qu'elle s'était offerte pour donner du lustre à sa chambre.

— C'est normal. Tu as déjà vu un voyou aimer un flic ? Ou vice versa ? Or, Luis est le policier qui a envoyé Tony en prison pour vol, récidive de vol et tutti quanti ! Si tu m'avais dit qu'ils s'aimaient, je ne t'aurais pas cru !

— Apparemment pourtant, ce flic-là apprécie Johnny Rincon puisqu'il joue au poker avec lui au Skipper.

Stella tiqua.

— Je croyais que Luis et Johnny ne se voyaient plus.

— Apparemment si. Qu'est-ce que Luis ne ferait pas pour un vieux copain !

Si Luis avait effectivement renoué avec Johnny, c'était un scoop. Un coup de tonnerre dans le Landerneau de la voyoucratie, pensa Stella. Et de la police !

A l'époque, au lycée, Luis Zamora, alors connu sous le nom de Louie Z., était l'ami fidèle de Johnny et membre du gang des Vipères. Après le bac, Luis avait dû se battre, physiquement, pour sortir de la bande. Il avait tiré un trait sur son amitié avec Johnny et complètement changé de vie, allant même jusqu'à s'inscrire en faculté. Stella s'était retrouvée dans les mêmes cours que lui mais elle n'avait pas cherché à s'en faire un ami pour autant.

— J'espère que tu te trompes pour Luis.

Elle redoutait d'apprendre — encore — qu'un policier était devenu un ripou.

— Peut-être qu'ils jouent seulement au poker ensemble ?

— Oui, c'est peut-être ça. Un flic qui claque son fric à la table d'une crapule dont tout le monde sait qu'il fait des mauvais coups, mais qui ne va jamais en prison, doit être un enfant de chœur.

Stella ne broncha pas. Frank n'avait pas tort. Il devait y avoir une embrouille là-dessous. Il faudrait qu'elle tire cela au clair. Mais toute seule. Johnny avait effectivement été arrêté plusieurs

fois, et il avait toujours réussi à passer à travers les mailles du filet de la justice. Mais jusqu'à présent, elle n'avait jamais imaginé qu'il puisse recevoir une aide de l'intérieur.

— Merci, Frank. Je savais que je pouvais compter sur toi pour m'aider.

— On est de la même famille, ne l'oublie pas, dit-il. J'espère qu'à l'avenir tu sauras t'en souvenir.

Envahie par un sentiment de honte, Stella lui promit de revenir le voir bientôt.

— Si tu as encore besoin de quelque chose, tu peux me le demander, Star. Je serai toujours là.

Elle hésita. Elle faillit ouvrir la bouche pour lui parler du mot qu'elle avait trouvé sur sa porte puis se ravisa. Mieux valait peut-être, pour l'instant, garder cela pour elle. De toute façon, que pouvait faire Frank, sinon s'inquiéter ?

— En ce qui concerne ce que tu m'as demandé, reprit Frank, je n'ai pas fini mon enquête.

Stella rit.

— Tu y prends goût, on dirait.

— J'ai des talents cachés de détective. Je suis sûr que tu ne t'en étais jamais rendu compte.

Stella sourit.

— Merci pour les renseignements, dit-elle.

— Tout le plaisir a été pour moi. On se rappelle.

— On se rappelle, répéta-t-elle.

Elle raccrocha et décida d'aller prendre une douche.

Louie Z. Personne ne lui ferait jamais croire qu'il ait pu reprendre du service dans sa bande d'autrefois. Mais avant d'en mettre sa main à couper, il faudrait qu'elle vérifie.

Une fois sa douche prise, elle alla préparer son petit déjeuner, l'histoire de Luis et de Johnny lui trottant dans la tête.

Logan doit savoir, pensa-t-elle.

Une tartine dans une main, elle composa le numéro de la division 4 de l'autre. Logan décrocha sur-le-champ et, sans même lui laisser le temps de prononcer le nom de Luis Zamora, lui lança :

— Comment l'as-tu appris ?

— Appris quoi ?

Il baissa la voix.

— Que Norelli et Walker ont de nouveau convoqué Dermot.

— Dermot ? Pourquoi ?

— Parce qu'ils n'ont que lui comme suspect.

— Est-il seul ? s'enquit-elle.

— Non, pas cette fois. Il a amené Avery Stark.

— C'est bon. J'y vais.

Elle n'avait pas prévu cette visite, et ne l'avait donc pas préparée. Qu'importe, elle improviserait.

\* \* \*

A son arrivée à la division 4, la première personne qu'elle aperçut fut Luis Zamora, en grande conversation avec une femme officier en civil.

Que faisait-il là ? se demanda-t-elle. Il travaillait pour la division 12, la sienne avant qu'elle ne soit promue, et n'avait aucune raison d'être ici.

Assis sur le bureau, il était penché vers la femme installée derrière la table et lui faisait du

charme. Fossette au menton et œil de velours, l'homme, il est vrai, avait de quoi plaire.

Mais de quoi parlaient-ils tous les deux, avec cet air complice ?

Du dossier Vargas ?

Elle le vit déposer un dossier sur le bureau de la femme, — très certainement des documents sur l'affaire qui lui valait d'être là — puis se redresser pour partir. C'est alors qu'il l'aperçut. Il la fixa droit dans les yeux puis, détournant le regard le premier, se dirigea vers la porte où elle le rejoignit.

— Luis, ça fait un bail qu'on ne s'est vus.

— Oh, Stella !

Il parlait d'une voix très calme mais semblait peu désireux de s'éterniser. Aussi, l'air de rien, elle se mit en travers de son chemin.

— Il faut qu'on parle, lui dit-elle, en lui posant la main sur le bras.

Elle remarqua qu'il serrait les dents.

— Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Alors on va parler vite.

Le prenant par le coude, elle l'entraîna hors du passage.

— De quoi ?

— De Tony Vargas. J'ai cru comprendre que tu avais eu l'occasion d'être avec lui au bloc, au moins deux ou trois fois, avant d'être relâché.

Les yeux plissés, il demanda :

— En quoi ça t'intéresse ?

Elle haussa les épaules.

— Je pensais que tu savais peut-être ce qu'il était en train de magouiller.

— Si j'avais su qu'il s'apprêtait à faire un mauvais coup, je l'aurais arrêté.

Luis était-il sur la défensive comme il lui en donnait l'impression, ou était-ce son imagination qui la trompait ?

— Tu veux dire que tu étais constamment sur son dos pour lui éviter de faire des écarts ? Ça devait l'agacer que tu le harcèles.

Luis avait les mâchoires de plus en plus crispées.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Stella ?

Elle haussa de nouveau les épaules, l'air de rien.

— J'essaie de rassembler assez d'éléments pour monter un dossier qui permette à un ami de se défendre. Et le mettre hors de cause.

— Je crois que ta promotion te monte à la tête..., répondit Luis. Ou bien tu ne dis pas tout... et le suspect est plus qu'un ami pour toi.

De plus en plus persuadée qu'il jouait un rôle dans l'affaire, Stella le laissa partir sans chercher à le retenir. Pourquoi était-il sur la défensive ? De quoi se méfiait-il ?

Au moins, il ne l'avait pas rabaisée verbalement comme les policiers hommes aimaient à le faire quand ils s'adressaient à leurs collègues femmes. C'était un bon point pour lui. Mais ça ne l'éclairait pas sur le personnage. Luis avait-il vraiment quelque chose à cacher ou, simplement, n'avait-il pas apprécié qu'elle l'interroge ?

— Du nouveau ? dit une voix derrière elle.

C'était Logan qui venait de s'arrêter pour boire de l'eau à la fontaine. Faisant comme si elle avait soif, elle s'approcha de lui.

— Oui, mais surtout des questions.

— Stark, l'avocat de Dermot, faisait beaucoup de... bruit quand je suis passé près de la salle

des interrogatoires, dit-il.

— Frank m'a donné une piste. Luis Zamora n'aimait pas Tony et je me demande pourquoi. Je viens de le voir. Il m'a donné l'impression d'être pressé de s'en aller.

Logan se raidit.

— Dermot va sortir d'une minute à l'autre.

— Encore une chose, ajouta Stella, suivant toujours le fil de sa pensée.

Dépliant le papier qu'elle avait trouvé coincé dans l'embrasure de sa porte, elle le mit sous les yeux de Logan.

— Il y a quelqu'un qui n'a pas très envie de me voir m'occuper de cette affaire. Peux-tu demander au labo de relever les empreintes ? Mais surtout, n'en dis rien à Dermot.

— OK.

Un autre inspecteur débouchant dans le couloir, Logan mit le papier dans sa poche et s'éloigna, l'air de rien.

Stella s'approcha à son tour du robinet et but. Puis, estimant qu'il valait mieux pour tout le monde qu'elle voie Dermot en dehors de cet endroit, elle quitta le bâtiment et, adossée à un tronc d'arbre, attendit qu'il sorte. L'attente fut de courte durée. Dermot était seul. Son avocat devait avoir d'autres dossiers à plaider.

— Dermot, je suis là, l'appela-t-elle en agitant la main.

Il leva la tête et s'approcha. Comme il avait l'air grave ! Les raisons d'être préoccupé ne manquaient pas, il est vrai. Il s'était habillé chic pour venir au commissariat et l'élégance lui allait bien. Tout devait lui aller, en fait, car c'était un bel homme.

Essayant de calmer ses ardeurs intempestives, elle fit quelques pas à sa rencontre et s'arrêta devant lui. C'était bon de le retrouver. Elle se serait bien blottie contre lui comme la veille sur la piste de danse mais elle n'osa pas.

— Alors ? Comment ça s'est passé ? Raconte, dit-elle.

— Mieux que je ne l'aurais cru. C'est grâce à l'avocat que tu m'as trouvé. Ils m'ont fait venir pour me poser des questions sur ces fameuses cordes de velours. Ils ne cessent de répéter qu'il y en avait deux à l'église mais qu'on n'en a retrouvé qu'une sur Tony. Il en manque donc une. Ils sont persuadés que c'est moi qui l'ai et que je l'ai mise de côté pour ma prochaine victime. Stark sait ce qu'il fait, heureusement.

Dermot plissa les yeux.

— Je suppose que tu n'es pas ici par hasard, ajouta-t-il.

— Non, c'est Logan qui m'a prévenue et je suis venue tout de suite.

— C'est bon d'avoir quelqu'un qui peut t'informer de ce qui se passe en interne, ça va nous rendre service.

— Je l'espérais mais, tu vois, pour l'instant, ça ne m'a rien apporté.

Mis à part la piste Luis Zamora, ajouta Stella en son for intérieur.

— Tu es le soleil de ma journée, lui dit-il.

Etonnée par ce tendre aveu, elle rosit de confusion et sourit.

— Je ne regrette quand même pas d'être venue. Tant que personne ne fera le rapprochement entre Logan et moi, il pourra me fournir un tas d'informations, les mêmes que Norelli et Walker...

Et surtout faire identifier les empreintes laissées sur le message qui lui avait été envoyé et obtenir un nom.

Dermot ignorait ce qui lui était arrivé la nuit dernière. Elle n'avait pas très envie de lui en parler car elle savait qu'il lui ordonnerait d'arrêter sur-le-champ son enquête. Or, elle voulait aller

jusqu'au bout.

— Et maintenant ? demanda Dermot. J'imagine que tu as arrêté ce que tu étais en train de faire pour venir ici me soutenir moralement.

— Frank m'a donné une piste ce matin. Je pense que je vais creuser de ce côté-là.

— As-tu besoin d'aide ?

— Oui, tu peux m'aider.

Après le cauchemar qui l'avait réveillée ce matin, elle aurait accepté n'importe quelle aide, d'où qu'elle vienne. Elle n'était jamais retournée chez Candera, l'épicier, depuis le soir de l'agression et s'était juré de ne jamais y remettre les pieds. Mais avec Dermot, c'était différent.

Ils prirent leurs deux voitures et se retrouvèrent sur la 18<sup>e</sup> Rue. Là, marchant à côté d'elle, Dermot prit la main de Stella. La pression de ses doigts sur les siens la fit frissonner malgré elle. Vite, elle devait penser à autre chose, se dit-elle. A des sujets graves, et elle n'en manquait pas. Il y avait eu son coup de téléphone avec Frank et sa petite conversation avec Luis Zamora.

— J'ai parlé à un suspect potentiel, dit-elle. Il sait que j'ai des doutes. S'il a quelque chose à cacher, il va l'enterrer très vite. C'est là qu'on le pincera.

— Espérons-le, répondit Dermot dans un soupir.

Stella nota que le quartier, fief de la minorité mexicaine, préparait déjà la fête des morts, qui réunissait mexicains et catholiques. Le musée des arts mexicains commençait les festivités bien avant Halloween. Des squelettes en carton de toutes tailles décoraient les vitrines des magasins et les boulangeries proposaient des viennoiseries et des friandises en forme de crânes ou de tibias. Il ne fallait y voir aucun irrespect envers les morts, mais plutôt de l'humour et une forme joyeuse de célébration des disparus par les vivants.

Quand l'épicerie de Candera fut en vue, Stella ralentit.

— Je vais m'adresser à la senora Candera. C'est une commère et je sais qu'elle était amie avec la mère de Luis.

— Candera ? Ce nom ne me dit rien, répondit Dermot.

— Peut-être, mais elle, je suis sûre qu'elle se souvient de toi. D'ailleurs, je préférerais y aller seule. Je veux d'abord tester sa réaction, dit Stella.

L'un derrière l'autre, ils entrèrent dans la boutique. Dermot se souvenait-il que c'était là qu'elle avait fait ses courses le triste soir du viol ?

Des squelettes en papier dansaient au milieu de tresses d'ail, d'échalotes et de piments accrochées au plafond. La maison Candera était spécialisée dans les produits mexicains et l'on y trouvait tout pour satisfaire les palais habitués aux mets les plus épicés.

Stella s'arrêta devant l'étal de fruits frais et choisit quelques mangues qu'elle mit dans un sac en papier. Après un coup d'œil lancé à Dermot — qui était en arrêt devant un rayon de produits importés —, elle alla à la caisse derrière laquelle la senora Candera lisait un roman, certainement écrit en espagnol.

— Bonjour, senora Candera, comment allez-vous ?

— Estrella ! s'exclama celle-ci. Ça fait longtemps que je ne t'avais pas vue.

Elle regarda par-dessus ses lunettes et sourit à Stella.

— J'ai appris que tu étais dans la police maintenant. Je savais bien que tu aurais un bon métier. Stella sourit mais d'un sourire un peu forcé.

— Je croyais que vous m'aviez dit que je me marierais et que j'aurais beaucoup d'enfants.

— Ça aussi. Mais tu as encore le temps, tu es jeune.

— Pas tant que ça.



— C'est dur ton travail ?

— J'ai un dossier qui est difficile en ce moment.

Elle tendit à la senora Candra un billet de cinq dollars.

— Le dossier Tony Vargas.

La senora Candra s'empessa de se signer et marmonna quelques mots en espagnol. Stella crut entendre *pauvre Tony* mais elle ne l'aurait pas parié. Dire qu'elle se réjouissait de sa mort était excessif, mais il n'y avait pas de raison de s'apitoyer sur lui. C'était un criminel et un poltron, se rappela-t-elle. Mais elle allait bien se garder de dire son sentiment à la senora Candra. Au contraire, elle soupira pour lui montrer qu'elle compatissait.

— J'ai entendu dire qu'ils ont trouvé le coupable, chuchota la vieille femme en se penchant vers elle.

— Comme vous y allez, senora Candra !

La marchande pesa les mangues et tapa le prix sur sa caisse enregistreuse.

— Si, si. C'est l'ex-prêtre. L'Irlandais.

Comme s'il y en avait eu plus d'un dans le quartier !

Stella se mit à chuchoter à son tour.

— C'est un coup monté. Mais ce n'est pas lui.

Elle jeta un nouveau coup d'œil à Dermot, toujours en contemplation devant les boîtes de conserve, mais qui ne perdait pas une miette de la conversation.

— Vraiment ?

Stella opina de la tête.

— Vous pouvez peut-être m'aider, senora Candra. Vous savez peut-être qui Tony fréquentait quand il a été libéré sur parole et qu'il est revenu dans le quartier.

— Je ne l'ai pas vu souvent et il était toujours seul. Mais je peux demander à Carmen Zamora. Je sais qu'elle a dit que Luis était en affaires avec Tony.

Carmen était la mère de Luis, Stella s'en souvenait.

— C'était quand, senora Candra ?

— Oh, dernièrement.

L'épicière compta la monnaie, que Stella mit dans la poche de sa veste.

— Ça doit faire une semaine ou deux.

— Vous savez quel genre d'affaires ?

La femme haussa les épaules.

— Il était question de beaucoup d'argent.

Se demandant si la senora Candra disait tout ce qu'elle savait, Stella prit ses courses et lui laissa sa carte avec son numéro de téléphone, sur le comptoir.

— Si vous vous rappelez quelque chose, téléphonez-moi.

La femme acquiesça de la tête.

— Et toi, Estrella, ne reste pas si longtemps sans venir.

Stella se retourna pour faire signe à Dermot mais il avait disparu. Il l'attendait dehors, loin des vitrines, pour ne pas être vu.

Il lui fit signe et, en guise d'excuse, lui expliqua :

— Je me suis dit que si je m'éternisais dans le magasin, je finirais par paraître suspect. Alors, qu'est-ce que la charmante senora t'a appris de juteux ?

Il la prit par la taille. Et elle se laissa faire. Les jambes flageolantes, elle marcha près de lui, heurtant ses hanches par moments. Se doutait-il de ce qu'il lui imposait ?

— La senora Candra m'a dit que Luis était en affaires avec Tony et qu'il était question de gros sous.

— Le chantage ?

— Peut-être... peut-être pas. C'est peut-être tout simplement le poker, dit-elle.

La main de Dermot glissa sur sa hanche et elle ne chercha pas à esquiver.

— Comment cela, le poker ?

— C'est Frank qui m'a parlé de ça, ce matin. Il paraît que Luis joue au poker avec Johnny Rincon au Skipper. Du coup, je me suis demandé si Tony ne jouait pas avec eux.

— Tiens, c'est bizarre.

— Quoi donc ?

— Quand j'ai interrogé Bingo Wollensky, il a parlé de Tony qui attendait de grosses rentrées d'argent et il a ajouté quelque chose comme « il a joué les bonnes cartes ». Peut-être fallait-il le prendre au pied de la lettre et comprendre que c'était un bon joueur de poker ?

— Le puzzle se met en place, murmura Stella.

Absorbée dans ses pensées, elle bouscula une femme qui arrivait en sens inverse.

— Oh, pardon, dit-elle.

Puis, relevant les yeux, elle s'excusa de nouveau. C'était Marta Ortiz en personne, la conseillère municipale, qui d'ailleurs ne ressemblait en rien à son cousin. Alors que Tony ne pouvait nier ses origines mexicaines, avec sa peau bronzée et ses pommettes saillantes, Marta avait la peau presque laiteuse et des traits fins. Bien que grande, elle était juchée sur des talons de dix centimètres au moins et dépassait Stella, qu'elle fixa droit dans les yeux. Loin de se laisser décontenancer, Stella la fixa à son tour. Mme Ortiz avait les yeux enfoncés, très noirs et perçants.

— Inspecteur Cabojek ! Quelle surprise de vous trouver ici ! dit la femme. A ma connaissance, vous ne travaillez pas dans ce secteur.

— Excusez-moi, madame, mais à *ma* connaissance, nous n'avons jamais été présentées.

C'était la pure vérité.

Marta Ortiz pinça les lèvres.

— Inutile de jouer ce jeu-là avec moi, mademoiselle Cabojek. Vous savez qui je suis. La cousine de Tony Vargas.

Le regard perçant de Marta glissa sur Dermot sans s'y arrêter.

— Je le connais, lui. Vous n'avez pas choisi le bon dossier, chica.

— La vraie justice n'est pas votre préoccupation majeure, semble-t-il.

La conseillère se raidit.

— Je vous en prie ! gronda-t-elle.

— Ou ?

— Vous apprendrez à vos dépens que j'ai le bras très long.

— C'est bien ce dont Tony se plaignait à votre sujet, lança Dermot.

Marta, souflée, ouvrit la bouche pour riposter mais avant même qu'elle ait pu prononcer un mot, Stella assena :

— Tony avait peur de vous. Vous pouvez m'expliquer pourquoi ?

— Vous osez me poser des questions ?

— Pourquoi pas ? Seriez-vous au-dessus des lois ?

Comme si un projectile l'avait atteinte, Marta vacilla. Mais elle se ressaisit très vite.

— Vous verrez qu'il ne fait pas bon se mettre en travers de mon chemin, inspecteur.

Sur ces mots, elle poursuivit sa route, laissant Stella, écumante de rage, la regarder s'éloigner.

— Elle a un ego gros comme un camion, lança la jeune femme.

— Ce n'est pas cela qui me gêne..., déclara Dermot.

— Que veux-tu dire ?

— Que je suis étonné que nous nous soyons croisés... Je trouve que le hasard fait trop bien les choses.

— Son bureau est dans la rue d'à côté, fit remarquer Stella.

Peut-être... Mais Marta Ortiz était l'une des personnes dont Tony avait le plus parlé lors de ses séances de psychothérapie, songea Dermot.

— Quelqu'un a dû nous voir et lui dire que nous étions dans le coin. Et elle est venue, en personne, nous conseiller de nous tenir tranquilles, conclut-il. Ça va avec le personnage.

Il est vrai que cette apparition avait de quoi surprendre, convint Stella intérieurement.

— D'ailleurs, elle n'a pas paru étonnée de te voir là et elle savait que je t'aide. Je me demande qui a pris la peine de l'en informer.

— Elle a le bras long, rappelle-toi, ironisa Dermot.

— Il va au moins jusqu'à la division 4 !

Cela ne faisait aucun doute, la conseillère avait été en contact avec Norelli et Walker. Avaient-ils mouchardé ? Livré des informations sur les activités d'un autre officier de police ? Ça n'aurait pas été malin. En général, les inspecteurs chargés d'un dossier resserraient les rangs et lavaient leur linge sale en famille. Aucune personne extérieure au service ne devait en profiter.

Et pourtant... Un, Frank savait que Dermot était soupçonné. Deux, Marta Ortiz savait que Stella l'aidait.

Il y avait eu une fuite, c'était certain. Et inquiétant. Restait à espérer que celui ou celle qui avait laissé le mot sur la porte ait été assez nigaud pour laisser, aussi, ses empreintes.

— Tu vas bien ?

Stella revint à la réalité. Dermot la regarda, inquiet.

— Tu ferais mieux de t'inquiéter pour toi, répliqua-t-elle. J'étais seulement dans la lune.

— Si tu le dis ! Que fait-on maintenant ?

Son estomac gargouillait, lui rappelant qu'elle n'avait rien avalé depuis des heures.

— On pourrait déjeuner, si cela te dit.

Se nourrir, reprendre des forces... elle en avait bien besoin physiquement mais surtout intellectuellement, car elle ne savait plus par quel bout continuer.

\* \* \*

Une fois le déjeuner avalé, ils firent quelques pas sur la 18<sup>e</sup> Rue et les rues adjacentes, interrogeant les commerçants et les résidents du quartier. Connaissaient-ils Tony Vargas ? Le voyaient-ils souvent ? Avec qui frayait-il ? Y avait-il des rumeurs qui circulaient sur lui ? Stella, qui n'attendait pourtant pas grand-chose de cette promenade, la trouva encore plus désastreuse qu'elle ne l'aurait pensé. Malgré sa déception, elle essaya de garder le moral et de faire bonne figure pour ne pas décourager Dermot.

— Les choses commencent à se mettre en place, dit-elle en sortant d'un magasin. Il faut que l'on décortique tout ça maintenant.

— J'admire ton optimisme.

— Je ne vois pas pourquoi je serais pessimiste. Tu as tout ce qu'il y a de mieux à tes côtés.

— Je sais que tu es la meilleure.

— Je ne dis pas ça pour moi. Tu as toute une équipe qui travaille pour essayer de faire éclater la vérité.

Avec le temps, Logan commençait peut-être à y voir plus clair et elle brûlait d'envie de lui téléphoner pour le savoir, mais elle ne pouvait le faire devant Dermot. S'il apprenait qu'elle avait reçu des menaces, il lui interdirait de continuer à enquêter.

— Je crois que ça suffit pour aujourd'hui, dit-elle. Je vais rentrer prendre une douche et me reposer. Je te retrouve au club ensuite, si tu es d'accord.

— Très bien, dit-il. En ce qui me concerne, je vais m'arrêter en rentrant mais je te raccompagne d'abord à ta voiture.

— Inutile, ça t'obligerait à faire un détour.

Dermot lui prit le bras et le serra.

— Merci pour tout, Star.

S'il voulait vraiment la remercier, il y avait mieux à faire, pensa-t-elle. Mais était-ce bien raisonnable ? Elle n'était pas encore remise de son baiser de l'autre soir.

— A plus tard, dit-elle en partant.

Il lui fit un signe de la main et s'éloigna.

Etonnée qu'il ne lui ait pas dit où il allait, et pleine de regret de ne pas lui avoir posé la question, elle se retourna pour le regarder.

Puis elle se détourna et, le paquet de mangues serré sur le cœur, longea les immeubles qui bordaient la rue, toutes ses pensées tournées vers Dermot. Vers eux deux.

Vers tout ce qui s'ouvrait à eux.

Pouvait-elle espérer qu'ils formeraient un jour un couple ?

Son cœur lui souffla que oui mais cette perspective lui fit peur. Pourrait-il un jour la regarder sans voir la jeune fille qu'il avait secourue ? Elle ne supporterait pas qu'il la regarde avec pitié.

Elle tourna à l'angle de la rue où sa voiture était garée et — surprise ! — tomba nez à nez avec un punk qui la fit sursauter. Il devait avoir seize ans, mesurer un bon mètre quatre-vingt-cinq, et portait des vêtements kaki, un T-shirt à manches longues avec un serpent imprimé dessus, et un bandana sur le front. Tout ce qu'il fallait pour l'effrayer.

— Salut, la même, dit-il. Qu'est-ce que t'as à me donner ?

Stella crut qu'elle allait s'évanouir. Elle recula et, ce faisant, remarqua que le punk regardait par-dessus son épaule. Intriguée, elle jeta un coup d'œil à son tour et vit deux autres voyous debout derrière elle, plus jeunes et plus petits, mais tout aussi dangereux, qui lui barraient la route.

Trois Vipères.

Elle était seule face à eux, sans force.

Sonnée, comme si le monde autour d'elle vacillait, elle lâcha le sac de mangues qui s'écrasa mollement sur le trottoir.

Chaque fois que Dermot pénétrait dans l'église St Peter, son passé revenait titiller sa mémoire. Debout au fond de l'église, il attendit quelques instants que ses yeux s'adaptent à la pénombre. Machinalement, ceux-ci se tournèrent vers le confessionnal. Personne ne confessait aujourd'hui et les cordons de velours pourpre barraient l'accès aux confessionnaux.

— Tu désires quelque chose ?

Dermot reconnut sur-le-champ la voix du père Padilla. Ses cheveux avaient blanchi. Comme lui, il fixait les cordons de velours. Croyait-il que Dermot les avait volés pour étrangler Vargas ? Il espérait que non. Quelqu'un, pourtant, avait dû le penser, sinon pourquoi les inspecteurs auraient-ils fait le lien aussi vite ?

— Veux-tu te confesser, mon fils ?

— Ne tergiversez pas, mon père. Demandez-moi plutôt si j'ai assassiné Tony Vargas.

— L'as-tu tué ?

Dermot n'en croyait pas ses oreilles. Comment l'homme qui l'avait remis sur les rails, qui l'avait soutenu pendant plus d'un an, qui avait été son confesseur, comment cet homme pouvait-il lui poser cette question ?

— Non. J'y ai songé mais cela fait des années. Il n'empêche que je ne l'ai pas tué. Mais personne ne semble me croire. Je ne sais pas comment je vais pouvoir me sortir de cette mauvaise passe.

Le père Padilla inclina la tête avec solennité.

— Je vois. Allons dans mon bureau, pour parler tranquillement.

Bien que petit, le prêtre avait de la prestance, comme autrefois. Il approchait des soixante-dix ans, ce qui ne l'empêchait pas de se tenir droit comme un I et de marcher d'un pas décidé. Après être passé devant les autels des côtés, ornés de statues de plâtre peint, l'une de saint Joseph, l'autre de saint Pierre, il contourna celle de la Vierge à l'enfant, poussa la porte de la sacristie puis celle du bureau des officiants.

Bien que dépouillé, son bureau était confortable et accueillant. Des tapis d'Orient, un canapé et des sièges tendus de velours, et un bureau ancien de chêne sculpté le meublaient.

— Que puis-je t'offrir, Dermot ? demanda le prêtre. Un café ? Un jus de fruit ?

— La vérité si vous l'avez, ce serait formidable.

Le prêtre disparut derrière son bureau, l'air embarrassé.

— Maintenant, dis-moi, qu'attends-tu de moi ?

— Que vous me disiez ce qui se raconte dans le quartier.

Comme le père Padilla menait une croisade contre la guerre des gangs qui empoisonnait la vie du quartier, Dermot supposait qu'il serait une source de première main.

— Je pense que tu le sais, mon fils.

Essayant de ne pas se laisser ébranler par le sous-entendu, Dermot insista.

— Qui pleure Tony Vargas ?

Le prêtre haussa les épaules.

— A ma connaissance, il n'avait pas beaucoup d'amis.

— Mais y avait-il quelqu'un en particulier qui l'aimait encore moins que les autres ?

— Je crois surtout qu'il a trop parlé... au goût de quelqu'un.

— Au goût des Vipers. Cette bande de drogués.

Tony avait dû ébruiter les secrets du gang et il en était mort.

Padilla inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Tony s'est laissé condamner à la place de Johnny Rincon, poursuivit Dermot.

— Sans doute Tony préférait-il être en prison plutôt que se faire descendre.

— A moins qu'ils l'aient forcé à accepter, sous la menace ?

— C'est possible. Ils l'ont peut-être obligé à accepter moyennant un dédommagement financier.

Ce qui voulait dire que le prêtre, en fait, n'en savait rien. Et s'il n'en savait rien, c'était que personne n'était venu se confesser, ce qui changeait de l'époque où Dermot était prêtre.

Un dédommagement financier. Tony avait-il été payé réellement ou lui avait-on fait miroiter des pyramides de dollars ? Que lui devait au juste Johnny Rincon ?

L'argent du chantage ?

— Rincon fait-il toujours partie de la bande des Vipers ? questionna Dermot.

— Quand on a été un Viper, on le reste. Mais Johnny n'a jamais fait la loi.

— Il a été leur leader pendant des années, pourtant.

— Oui, il était leur chef de file, leur porte-parole.

Dermot réfléchit.

— Vous voulez dire que quelqu'un tirait les ficelles pour lui ?

— Oui, et qu'il les tire toujours.

— Pour qui ? Rincon ou les Vipers ?

— Je dirais les deux.

— Vous avez un nom à me donner ?

— Je crains que non.

En l'absence de nom et de certitude, on ne pouvait que spéculer.

— Désolé, je ne peux pas t'en dire plus, ajouta le prêtre.

— Vous m'avez déjà bien aidé, mon père. Vous m'avez ouvert les yeux. Mais vous pouvez peut-être faire encore plus.

— Si je peux.

— Tony avait dans l'idée de faire chanter quelqu'un. Savez-vous quelque chose à ce sujet ?

Padilla se raidit.

— Il a beau être décédé, il bénéficie toujours du secret de la confession, mon fils.

*Cette fois*, se dit Dermot, *j'ai visé juste*. Tony ne s'était pas contenté de parler de son intention de faire chanter quelqu'un pendant ses séances de psychothérapie, il s'en était aussi vanté au confessionnal. Avait-il livré un ou des noms ? Si oui, le père Padilla semblait en tout cas bien décidé à les emmener dans la tombe avec lui.

C'était ça être prêtre. Peu importait l'horreur du crime commis, il était interdit sous quelque

prétexte que ce soit de trahir le secret de la confession.

Une fois avouée au prêtre, l'information devenait une affaire personnelle entre celui-ci et Dieu. Hélas, il y avait des choses que l'homme ne pouvait oublier.

\* \* \*

— Hé, Manny, t'as vu le flic ? Elle crève de peur, lança le punk qui se tenait derrière Stella.

*Respire*, se dit la jeune femme. *Respire. Voilà. Comme ça, calmement.*

*Et réfléchis.*

Le cœur battant, les yeux rivés sur les trois punks, elle se demanda comment elle allait pouvoir s'en sortir.

Elle n'avait plus dix-neuf ans aujourd'hui, et n'était plus naïve comme à l'époque. Elle avait deux fois leur âge et était flic. Entraînée. Armée. Et, à condition de garder son sang-froid, elle pouvait être dangereuse.

Elle évalua la distance qui la séparait de la rue et de sa voiture garée un peu plus loin. Même si elle avait ses clés en main et pouvait ouvrir les portières à distance, ils seraient sur elle avant qu'elle ait eu le temps d'arriver. Elle n'avait pas le choix. Elle allait tenter l'impossible. Essayer de les manipuler.

Sur le qui-vive, elle regarda derrière elle pour voir celui qu'elle allait prendre pour cible et choisit le plus petit, le frère ou le cousin de Manny, sans doute. Il n'avait guère plus de treize ou quatorze ans et n'était pas bien gros.

Ce qui ne voulait pas dire qu'il n'était pas capable de tuer, songea-t-elle.

— On se connaît ? dit-elle.

— Non, mais ça ne va pas tarder. Peut-être que ça te servira de leçon.

*Ça ne t'a pas servi de leçon ?*

Les mêmes mots ou presque que sur le papier glissé dans sa porte. Quelle coïncidence ! C'était troublant.

Soudain, le voyou bondit sur elle mais, plus rapide, elle lui donna un coup de coude dans la poitrine et, pivotant sur elle-même, passa la main sous sa veste, vers son holster. D'un coup de hanche bien envoyé, elle bouscula alors le jeune punk qui perdit l'équilibre. De son bras libre, elle lui serra le cou et de l'autre main pointa son arme sur sa tempe.

*Clic.*

Elle arma. Les deux autres jeunes se pétrifièrent. L'arme toujours pointée sur la tempe du garçon, elle l'entraîna à distance des autres.

— Reste tranquille et ne fais pas un geste, ordonna-t-elle.

Sous l'effet de la rage, le visage de Manny se décomposa mais il ne bougea pas. Ça devait le démanger, c'était sûr, d'attraper l'arme qu'il avait dû passer sous sa ceinture. Mais elle ne voyait pas de renflement suspecte sous son T-shirt.

— Manny, fais quelque chose, geignit le jeunot.

— Tu n'oserais pas tirer sur Pablo, dit celui-ci à l'adresse de Stella.

Non, sauf s'il le fallait absolument.

— Qu'est-ce que tu en sais ? rétorqua-t-elle.

En tout cas, elle ne se laisserait pas violer une seconde fois et elle se battrait avec eux, à mort s'il le fallait.

— Par terre et vite !

Ignorant l'ordre, le troisième punk vint se poster derrière son leader.

— Il est dingue, le gosse, Manny. Laisse-la en faire ce qu'elle veut et allons-nous-en.

Ils commencèrent à reculer et la douleur qui serrait Stella à la poitrine commença à se dissiper.

Tout maigrichon contre elle, effrayé, Pablo supplia ses compères de ne pas l'abandonner.

— T'inquiète ! Elle ne va pas te tuer, lui lança Manny. Et même si elle t'arrête, tu seras relâché sous caution.

Là-dessus, les deux voyous s'enfuirent, laissant Stella aux prises avec le plus jeune qui commença à se débattre. Moins forte que lui malgré tout, mais plus expérimentée, elle le traîna jusqu'au mur contre lequel elle le plaqua et entreprit une fouille au corps. Il ne portait pas d'armes. Sans doute Manny ne lui faisait-il pas assez confiance pour lui donner un revolver ou un couteau. C'était sa chance.

Elle l'attrapa par les épaules et le fit tourner sur lui-même. Le dos contre le mur, maintenant, il ouvrait des yeux ronds, agrandis par la peur.

— Je ne te lâcherai pas tant que tu n'auras pas parlé.

— Mais je ne sais rien. On voulait juste s'amuser avec vous.

— S'amuser ?

Une décharge d'adrénaline la fit bondir mais de colère cette fois, et non de peur. Le type qui l'avait agressée douze ans plus tôt avait sans doute voulu s'amuser, lui aussi...

— Et comment savais-tu que je suis policier ?

Il haussa les épaules.

*Ça ne t'a donc pas servi de leçon...* Les mots résonnaient encore dans sa tête. *On va te donner une leçon.* Les mêmes mots que ceux qu'avait dits son violeur. Pas vraiment des propos de petits voyous minables. Plutôt une menace d'adulte.

Stella ne croyait pas aux coïncidences.

— Quelle leçon vouliez-vous m'apprendre, tes copains et toi ?

— On devait seulement vous faire peur.

— Qui vous avait dit de faire ça ?

Le gosse hocha la tête.

Ne savait-il vraiment rien ou refusait-il de parler ?

Au bluff — il ne l'avait pas agressée, elle n'avait donc aucune raison de l'arrêter —, elle dit :

— Tu préfères peut-être raconter ton histoire au juge ?

Soudain pris de panique, le voyou lui donna un coup qui la projeta en arrière et la déstabilisa. Elle essaya de le reprendre par la manche mais il se baissa et passa sous son bras.

— Stop ! cria-t-elle.

Le gosse, terrifié, continua à courir. Stupéfaite, elle le regarda détalé. S'il y avait une chose qu'elle n'allait sûrement pas faire, c'était le poursuivre, sans personne pour la couvrir. Inspectant les lieux alentour d'un coup d'œil, et s'étant assurée que tout danger était écarté, elle rengaina son arme et courut à sa voiture. Une fois au volant, elle dut attendre quelques minutes que ses mains cessent de trembler avant de démarrer.

Elle avait déjà eu l'occasion de dégainer quand elle faisait ses rondes en ville, mais elle n'avait jamais tiré sur personne. Elle n'avait même jamais pointé son arme sur la tempe de quelqu'un auparavant. Surtout sur celle d'un gosse, qui plus est pas armé. Mais que pouvait-elle faire d'autre dans cette situation ? Que lui auraient fait ces voyous si elle ne les avait pas menacés ?

*Il ne s'est rien passé,* se dit-elle. *Calme-toi.*

Grâce au ciel, cette fois, elle s'en était sortie.



Mais avaient-ils vraiment l'intention de lui faire du mal ?

\* \* \*

Le club ouvrait tout juste quand Gideon, adossé au chambranle de la porte, regarda son nouveau chef de la sécurité se mettre au travail.

Gabriel Conner était l'antithèse de John Logan, physiquement parlant. Autant Logan soignait sa présentation, avec des costumes chic et une coiffure soignée, autant Gabe affectionnait les tenues militaires, les cols ouverts et les cheveux longs négligés. Gabe semblait plus ouvert que Logan, ce qui ne l'empêchait pas d'être secret. Gideon appréciait Logan, mais il avait peut-être une préférence pour Gabe. Sans doute parce qu'il le connaissait depuis plus longtemps.

Mais ce qui lui importait le plus, c'était la fidélité, l'honnêteté et la moralité et, dans ce domaine, ils étaient tous les deux à égalité.

— Alors ? dit Gideon.

Gabe leva les yeux de son écran d'ordinateur.

— Salut, Gideon. Je n'ai que du bon sur O'Rourke. Citoyen modèle, ne pense qu'à faire le bien. En plus de son activité de psy, il travaille à Humboldt Park, et fait partie du conseil d'administration d'une ONG destinée à promouvoir la santé mentale. Une profession libérale qui donne de son temps pour le public et n'en fait pas tout un fromage, c'est plutôt rare. La seule chose choquante dans son parcours, c'est d'avoir défroqué.

— Un sans faute, alors. Ça n'explique pas les réticences de Cassandra à son égard. Et c'est un euphémisme.

— Elle prétend qu'il y a dans sa vie quelque chose d'inavouable, mais elle dit que c'est personnel.

— Personnel ?

— Que c'est entre Stella et lui.

Cassandra avait livré cette information mais, aussitôt dite, elle avait semblé le regretter.

Que s'était-il passé entre Stella Cabojek et Dermot O'Rourke dans le passé ? se demanda Gideon. Leur situation en rappelait-elle une autre à Cassandra ? Ou quelqu'un d'autre ?

— Je ne sais pas ce que Cassandra a contre lui, déclara Gabe, mais je parierais mon dernier dollar que ce O'Rourke est un type bien.

Si Gabriel Conner était aussi formel dans son jugement, Gideon pouvait le croire. Il avait eu l'occasion de se rendre compte de la justesse de son appréciation dans des circonstances... qu'il préférerait oublier.

De toute manière, c'était dans une autre vie.

Une autre vie... Combien de vies avait-il vécues ?

Gideon hocha la tête, pensif.

Sûrement plus que Gabe. Et plus qu'il ne voulait s'en souvenir. Pour finalement s'installer dans celle-ci, qui lui semblait avoir un peu de sens dans ce monde pourri.

— Belle pêche, dit-il à Gabe. Je suppose que tu n'as rien de neuf sur Tony Vargas ?

Gabe se cala contre le dossier de son siège et, ses yeux verts pétillant de malice, éclata de rire.

— Rien, si ce n'est qu'il était un fichu pêcheur.

Gideon écarquilla les yeux.

— Tu veux dire qu'il écumait le lac Michigan ?

— Non. Il y a deux ans, il a gagné un concours de pêche dans le lac Geneva, dans le Wisconsin.

Gabe pianota sur les touches de son ordinateur.

— Regarde-moi ça, Gideon.

Une photo était affichée à l'écran, celle d'un jeune homme brun, debout sur une jetée, devant une magnifique maison posée au bord du lac. Il tenait sa prise à bout de bras et souriait béatement à l'objectif devant un parterre d'admirateurs rassemblés derrière lui.

— C'est peut-être un autre Tony Vargas. Ce n'est pas un nom rare, suggéra Gideon.

— Peut-être, mais *ce* Tony Vargas est originaire du sud de Chicago.

— C'est peut-être lui, en effet. Que diable faisait-il dans le Wisconsin ? Et où a-t-il pu apprendre à pêcher ?

— Il y a une pièce d'eau juste en dessous de chez lui, dit Gabe.

C'était plutôt incongru. Qui aurait pu imaginer la bande des Vipères, ligne à la main, descendant vers le fleuve pour attraper du poisson ! L'idée lui parut tellement surréaliste qu'il demanda à Gabe de lui imprimer la photo. Stella ou Dermot O'Rourke sauraient, eux, s'il s'agissait bien de Vargas.

\* \* \*

Quelques heures plus tard, dès l'arrivée de Dermot O'Rourke au club, Gideon lui montra la photo. Il s'agissait bien de leur Tony Vargas, confirma-t-il.

— Il pêchait ? C'est curieux, il ne m'en a jamais parlé pendant nos séances, s'étonna Dermot. Peut-être qu'à force d'attendre que le poisson morde, il s'est lassé ? Il faut des trésors de patience quand on pêche, or Tony était tout sauf patient.

Il replaça la photo dans le dossier et le rendit à Gideon.

— C'est tout ?

— Pour l'instant, oui. Attendons de voir si Logan trouve autre chose.

L'attente fut de courte durée. Moins d'une demi-heure plus tard, Stella et Logan arrivèrent. L'équipe étant au complet, ils se réunirent dans le bureau de Gideon. Stella semblait très morose. Avait-elle appris de mauvaises nouvelles, ou commençait-elle à perdre espoir ? se demanda-t-il.

Le regard posé sur elle, il lança à la cantonade :

— Alors, qui veut commencer ?

Depuis son agression, Stella fonctionnait au ralenti. Elle ne se rappelait même pas comment elle était rentrée chez elle. Tout d'un coup, elle s'était retrouvée devant sa porte, en nage, hésitant à pénétrer dans son appartement.

L'humeur sombre, elle écouta Gabe faire part de sa découverte : Tony Vargas était une fine ligne. Puis Gabe confirma que, pour Norelli et Walker, il n'y avait qu'un suspect et qu'ils ne chercheraient pas ailleurs. Et qu'en outre, ils étaient choqués que Stella harcèle Luis Zamora.

— Louie Z. ? s'enquit Blade.

Stella opina de la tête.

— C'est un tuyau de Frank. A ce qu'il paraît, Tony jouait au poker avec Johnny. Et si j'en crois Mme Candra, il y avait des histoires de gros sous entre Luis et Tony.

— Chantage ? suggéra Gabe.

— Ou simplement poker. La meilleure façon de le savoir, c'est d'aller au Skipper.

— Non, pas toi, dit Blade en regardant Stella. Pas toute seule.

— Mais elle n'est pas seule, elle est avec moi maintenant, intervint Dermot.

Elle faillit bondir de joie mais, craignant de se méprendre sur le sens de cette repartie, elle ne réagit pas.

Dermot se tourna ensuite vers Gideon et raconta comment ils s'étaient retrouvés, Stella et lui, nez à nez avec Marta Ortiz.

— Je pense qu'elle s'arrangera à l'avenir pour nous éviter.

— J'inscris le nom de Marta Ortiz en haut de ma liste, décréta Blade. Si elle a des activités douteuses, je le trouverai.

— Je vais interroger la division 4, dit Logan. Juste pour voir si, par hasard, on n'aurait pas couvert un incident.

Subitement, Stella prit conscience que tous avaient pris part à la conversation, sauf Cassandra. Quelques mètres en retrait, sculpturale dans son fourreau prune qui faisait ressortir les reflets acajou de ses cheveux, elle était adossée à la cloison et fixait Stella d'un regard intense.

Qu'avait-elle en tête pour la dévisager ainsi ? se demanda Stella. Qu'espérait-elle découvrir ?

— Autre chose, ajouta Dermot. J'ai bavardé avec le prêtre de St Peter, qui m'a dit une ou deux choses qui m'ont troublé. Selon lui, Johnny Rincon était la figure de proue des Vipères.

— C'est lui qui avait le pouvoir et qui l'a toujours, dit Blade. Ses troupes exécutent tout ce qu'il ordonne.

— Et si c'était plutôt quelqu'un d'autre qui tirait les ficelles ? avança Dermot. Cela recouperait ce qu'affirmait Tony pendant nos rendez-vous, à savoir que quelqu'un lui mettait la pression.

Cette réflexion fit sortir Stella de sa bouderie.

— Tu veux dire qu'il y aurait un grand manitou dans le quartier qui tirerait les ficelles ?

— Johnny, dit Blade.

— Ou quelqu'un de beaucoup moins évident, suggéra Dermot.

Stella regarda Logan et, à voix basse, lui souffla :

— On a le résultat des empreintes ?

— Pas encore. Demain.

Stella vit que leur aparté intriguait les autres.

— Quelles empreintes ? s'enquit Dermot.

— Quelqu'un a glissé un mot dans ma porte, hier. Un avertissement. *Ça ne t'a pas servi de leçon ?* répéta-t-elle tout haut. *Ne t'en mêle pas si tu veux rester en vie.*

— Tu appelles cela un avertissement ? Moi je dis que c'est une menace. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? gronda Dermot.

— J'avais peur que tu m'interdises de poursuivre ma chasse à l'homme.

— Nom d'un chien ! Je veux que tu me dises tout, Star. Si j'avais su...

— Quoi ? Qu'est-ce que tu aurais fait ? Ça n'aurait rien changé, c'est tout.

Etonnés par la dispute qui les opposait, les autres membres de l'équipe se turent.

— Qui a déposé ce mot ? En as-tu une idée ? insista Dermot.

— Si je le savais, je n'aurais pas demandé qu'on relève les empreintes. Evidemment que je ne l'ai pas vu.

— Je m'en doute. Tu étais avec moi en voiture et nous étions suivis par un abruti.

C'est elle, cette fois, qui réagit.

— Quoi ! Nous étions suivis et tu ne m'as rien dit !

— On descendait Halsted quand j'ai remarqué qu'on nous suivait. J'ai fini par le semer dans Chinatown.

— Si seulement tu avais pu relever son numéro de plaque, dit Gabe.

— Je l'ai en partie. XO 74 quelque chose, répondit Dermot.

— Je passerai en revue la base de données des immatriculations, demain, dit Logan, et je verrai

bien ce que je trouve. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de voitures dans ce quartier qui ait ce type de numéro.

— Regarde les camions, pas les voitures.

— Parfait, ça réduira d'autant les recherches.

Dermot ne manquait pas d'aplomb, pensa Stella. Il lui reprochait de faire de la rétention d'information mais, de son côté, il ne se gênait pas pour lui cacher un incident. Si elle était coupable, il l'était autant qu'elle.

— Comment ! Quelqu'un jouait à touche-touche avec ton pare-chocs arrière et tu ne m'en as rien dit ! reprit-elle. Pourquoi ?

— Parce que j'ai pensé que c'était des imbéciles qui m'enquiquinaient pour rire.

Stella réfléchit.

— Des imbéciles qui t'enquiquinaient. Ce n'est pas impossible. Ça recouperait ce qui m'est arrivé car, je ne te l'ai pas dit, mais mon histoire ne s'arrête pas au petit mot que j'ai trouvé dans ma porte.

Cette fois, elle allait tout déballer. Tout.

— Cet après-midi, à Pilsen, alors que je retournais prendre ma voiture, trois punks m'ont sauté dessus.

Dermot blêmit.

— Ils ne t'ont pas blessée au moins ? s'inquiéta Gideon.

— Non, ça va.

Son cœur se mit à battre très fort.

— Le leader, Manny, m'a menacée mais j'ai réussi à maîtriser le plus jeune et les deux autres ont pris la fuite. Bizarrement, il m'a semblé qu'ils n'étaient pas armés et je pense que, même si je n'avais pas réussi à en neutraliser un, ils ne m'auraient pas touchée.

— Je ne vois pas pourquoi ils t'ont agressée, alors, dit Gideon.

Stella allait répondre quand Dermot lui coupa la parole.

— Tu as fait une déposition, j'espère ? Pour ça et pour la lettre de menaces que tu as trouvée.

— Non, puisque je n'ai pas été blessée et que, apparemment, les punks n'étaient pas armés. Ils auraient été relâchés aussitôt. Quant au mot que j'ai trouvé, si je l'avais apporté au poste pour une enquête officielle, je pense qu'on m'aurait donné l'ordre de cesser de m'occuper de ton affaire. Dans mon intérêt, évidemment.

Dermot hocha la tête.

— Je te demande de ne plus t'en mêler, Stella.

Mécontente qu'il lui donne un ordre, elle rougit de colère.

— Certainement pas, dit-elle, essayant de dominer sa fureur. Je m'en mêlerai si je veux. Or j'ai décidé de m'en mêler. Les menaces des jeunes voyous et la lettre que j'ai trouvée dans ma porte font référence au passé. Et le gosse que j'ai neutralisé a avoué qu'ils travaillaient sur ordre. Je n'arrêterai pas tant que je n'aurai pas trouvé qui tire les ficelles.

Stella sentit tous les regards converger vers elle. Son allusion au passé les avait, semble-t-il, intrigués. Dermot et Blade étaient les deux seuls à être au courant du viol et elle ne tenait pas à ce que l'histoire fasse tache d'huile. Elle devait tout de même aux autres quelques explications.

— Il y a longtemps, je m'apprêtais à témoigner dans une affaire de vol quand j'ai été agressée par un gang décidé à me donner une leçon.

Cassandra la regarda avec intensité. Elle ne dit pas un mot mais son silence en disait long. Elle avait compris de quelle leçon il s'agissait.

— Dermot ou toi, vous avez trop parlé. Quelqu'un qui ne devrait pas être au courant sait que tu enquêtes sur le meurtre de Vargas. Tu es en danger, insista Gideon.

— Je ne vois que Johnny Rincon, avança Blade. Il nous a toujours détestés Stella et moi depuis que je lui ai fait ce joli petit cadeau...

Il regarda Dermot.

— La cicatrice qu'il a sur le visage, c'est mon œuvre. A la suite de cet... incident, il a rejoint les Vipers pour nous faire peur.

— Peut-être, dit Stella. Mais, maintenant, il a quitté les Vipers pour entrer dans le monde de la grande criminalité. L'assassinat de Vargas pourrait bien être son œuvre. Mais les avertissements, écrits ou oraux... je n'en suis pas sûre. Johnny s'exprime plus crûment.

— Il faut que tu abandonnes, Stella, déclara soudain Cassandra. C'est trop risqué. Laisse-nous faire le boulot et reste tranquille.

Surprise d'entendre Cassandra s'inquiéter pour elle, Stella se retourna vers elle.

— Mais... je suis policier. Coincer les voyous est mon métier. Vous imaginez le message que j'enverrais si je baissais les bras après avoir été menacée ? La nouvelle se répandrait à la vitesse d'une lame de fond et je pourrais toujours essayer de travailler correctement ensuite !

— Si tu te fais tuer, tu ne pourras plus travailler du tout, grommela Dermot.

— Fais-toi plus discrète, du moins dans ce quartier, conseilla Cassandra. Tu peux venir chez moi, si tu veux.

— Ou chez moi, proposa Blade.

Stella hésita.

— Si quelqu'un doit jouer les gardes du corps, intervint alors Dermot, ce sera moi. C'est à cause de moi que tu t'es lancée dans cette aventure. Tout cela est ma faute...

— Non, plus maintenant.

Stella savait qu'elle était engagée dans une partie de jeu du chat et de la souris. C'était prétentieux mais elle ne supportait pas l'idée qu'on veuille la protéger. Elle était flic et savait se battre. Elle avait appris... D'ailleurs, elle avait mis son entraînement à profit cet après-midi.

Raisnable, malgré tout, elle se dit qu'il serait sage de ne pas rester seule tant que le tueur n'aurait pas été arrêté.

— D'accord, dit-elle. Pour l'instant, je vais m'installer chez Dermot.

C'était seulement par précaution. Et sûrement pas de gaieté de cœur.

La route qui menait à la taverne Skipper était bordée de magasins d'occasions, de dépôts-ventes et d'échoppes de prêteurs sur gages. Pas de luxe, ici. Pas de librairie, pas de cafés, pas de sushi bar pour relever le niveau. Selon Stella, c'était au Skipper que les gens du quartier se retrouvaient, quel que soit leur milieu, pauvres ou moins pauvres. C'est là-dessus qu'elle comptait.

— Tu es sûre que tu veux y aller ? Tu ne préfères pas qu'on remette ça à plus tard ? demanda Dermot, mal à l'aise.

— Non, pourquoi ?

Après avoir décidé qu'elle s'installerait chez lui, ils étaient passés à son domicile prendre des affaires puis s'étaient dirigés vers chez lui. En route, décidant que c'était tout de suite qu'elle voulait aller au Skipper, elle lui avait demandé de faire un crochet. Elle savait que si elle attendait d'être arrivée chez lui pour lui demander de ressortir, il ferait grise mine.

— Je n'aurais jamais dû t'autoriser à t'occuper de mon affaire, dit-il.

— Je ne t'ai pas demandé d'autorisation, rétorqua-t-elle sèchement. J'avoue, néanmoins, que j'aurais mieux fait de m'abstenir de m'en mêler. Ma vie serait moins compliquée.

— Alors arrête. Tu ne me dois rien.

Elle pensait qu'elle lui devait tout, au contraire. Et elle lui en serait éternellement redevable, songea-t-il.

Une fois la voiture garée le long du trottoir, Stella et Dermot poussèrent la porte du Skipper. Il allait la surveiller, décida-t-il.

Mais à peine entrée, Stella s'arrêta si brusquement que Dermot, qui la suivait, la heurta. Agacée, elle lui jeta un regard noir par-dessus son épaule — apparemment, elle était fâchée — puis parcourut la salle des yeux. Le pub était décoré comme un carré de bateau et très enfumé. L'homme qui se trouvait derrière le bar, le propriétaire, que tout le monde surnommait Skipper, arborait une casquette de marin et un tricot rayé. La moustache en guidon de vélo et les rouflaquettes grisonnantes, Skipper avait quelque chose de complètement décalé, mais il collait à merveille à ce décor.

Passant sans les voir devant le billard et les joueurs de fléchettes, Stella fila au fond de la salle où des clients jouaient aux cartes. L'unique femme présente était debout derrière son mari et lui murmurait des encouragements à l'oreille.

— Dommage ! pesta Stella à voix basse. Luis Zamora et Johnny Rincon ne sont pas là. Comme ils jouent de l'argent et que c'est interdit, je me serais fait un plaisir d'arrêter Johnny.

Dermot se garda de répondre mais se félicita en silence de l'absence de cette racaille. Stella en avait vu assez durant ces dernières vingt-quatre heures pour ne pas se retrouver nez à nez, ce soir,

avec ce voyou. Pour ne pas dire ce criminel...

— Si on s'en allait ? proposa-t-il. On reviendra une autre fois.

Peut-être pourrait-il demander à Blade de faire un tour demain soir ?

Stella fit celle qui n'avait pas entendu et se dirigea vers le bar.

— Skipper ! Ça fait un bail !

— Salut, Stella ! Quel honneur de te voir ici, clama Skipper tout fort.

Tout le pub se tut et les yeux se braquèrent sur Stella qui prit un tabouret et s'installa au bar. Dermot, qui l'avait suivie, s'assit à côté d'elle. Inquiets de voir un flic dans les lieux, les joueurs de poker commencèrent à donner des signes de nervosité. L'un d'eux ouvrit son portable, composa un numéro puis tourna le dos à la table. Qui pouvait-il appeler ? se demanda Dermot.

Un autre découvrit son jeu sur la table et, triomphant, lança aux autres :

— C'est pour moi, messieurs.

Méfiant, il attendit que Stella se tourne vers Skipper pour empocher le pot placé au centre de la table.

— Deux pressions, s'il te plaît, Skipper, dit-elle. A part ça, comment vont les affaires ?

Skipper attrapa deux chopes et les plaça sous le robinet.

— Ça va, ça va.

— Toujours les mêmes crapules dans ton bar ?

Il rit.

— Qu'est-ce que tu veux, inspecteur ?

— Je m'appelle toujours Stella, tu sais.

— Et ton ami s'appelle...

— On n'est pas vraiment amis ce soir, marmonna Dermot.

— Excuse-le, dit Stella.

— Ne t'excuse pas pour moi.

Skipper posa les verres devant eux en grommelant.

— Il y a des fois où je me dis que j'aurais mieux fait de pas poser de questions !

— Vous parlez pour vous ? dit Dermot en lui tendant un billet de vingt dollars. Ou pour nous ?

— Ça dépend de la question.

— Qui est-ce qui joue d'habitude à la table de poker ? reprit Stella.

— Je ne tiens pas un casino, répliqua Skipper. Si les gars ont envie de se faire des frayeurs à regarder l'argent valser de droite à gauche, c'est leur problème.

— Quels gars ?

Elle baissa la voix.

— Johnny Rincon ? Louie Z. ?

Au regard de Skipper, Dermot comprit que la réponse était affirmative, mais l'homme se méfiait.

— Tu ne penses quand même pas que je vais dénoncer mes clients. Comment je ferais des affaires ensuite ?

— Louie Z... Il vient souvent ? insista-t-elle.

— Je ne le voyais pas souvent et, de toute façon, il ne vient plus.

— Pourquoi ? Il a beaucoup perdu ?

Skipper écarta les mains, accompagnant son geste d'une mimique qui voulait dire qu'il ne savait rien.

— Je n'ai rien à voir avec le jeu...

— Tony Vargas venait souvent, lui ? demanda Dermot.

Skipper fit la moue.

— Ah, le malheureux ! Oui, il était souvent ici. Il disait qu'il n'avait rien de mieux à faire.

— Il jouait ?

— Ecoutez, je ne veux pas d'ennuis ici.

— Tony a été tué, lui rappela Stella en reprenant la parole. Et si tu fais de la rétention d'information...

— O.K., O.K., il jouait.

— Il gagnait ou il perdait ?

— Tout le monde sait que Tony était un loser.

— Et au poker ?

— Pareil. Mais j'ai entendu dire qu'il avait eu un coup de chance.

— Un coup de chance ?

— Pardon, j'ai un autre client à servir.

Skipper fila à l'autre bout du bar.

— Bon. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? questionna Dermot.

Mais Stella ne le regardait pas, elle avait les yeux fixés sur la table de billard.

— Suis-moi, on va voir Leroy.

Un petit homme aux cheveux maigres, barbichette au menton, raccrochait sa queue de billard quand Stella arriva près de la table.

— Stella, Blade dit que tu rôdes ici pour cuisiner les gens, lui dit-il sans préambule.

— Je rôde pour poser des questions. Mais d'abord, comment va la famille ?

— Les enfants commencent à me coûter cher, dit Leroy avec une pointe de fierté dans la voix.

Va falloir que je trouve du boulot en plus.

— Parles-en à Frank.

— Oui, peut-être..., répondit-il, évasif.

— Leroy est mécanicien, dit Stella. Il travaillait pour mon cousin Frank, avant. Dermot, je te présente Leroy.

Leroy serra la main de Dermot avec une force étonnante pour un aussi petit gabarit. Il n'avait pas semblé très chaud pour reprendre contact avec Frank. Peut-être le cousin de Stella l'avait-il licencié ?

— On demandait à Skipper si Tony avait de la chance au jeu.

— Plus ou moins. En fait, il a eu de la chance juste avant de... vous voyez.

— Oui, avant de mourir. Est-ce que Tony avait planté quelqu'un en particulier ?

— Oui, Louie Z. Il a perdu gros avec Tony. Dix bâtons.

Dermot ne put retenir un sifflement de surprise.

— Dix mille dollars. Je parie qu'il ne les a jamais touchés. Si Tony avait eu les mains pleines, je l'aurais su.

— Luis n'avait pas le premier sou.

Leroy hocha la tête.

— Tony gagne le gros lot et qu'est-ce qu'il récupère ? Une reconnaissance de dette.

Peut-être aussi une corde autour du cou ? pensa Dermot.

— C'était quand ? demanda Stella.

— Il y a à peu près deux semaines. Louie Z. n'est pas revenu depuis.

Leroy leva les yeux, et une lueur de panique apparut soudain dans son regard.



— Je n'en sais pas plus, dit-il précipitamment en reculant.

— Tu cherches quelque chose, Stella ? dit tout à coup une voix derrière elle. Un homme peut-être ?

Leroy battit en retraite. Dermot pivota. Face à lui, derrière une paire de lunettes de soleil, se dissimulait un visage défiguré par une cicatrice.

— Tu es Johnny Rincon, j'imagine.

— Je vois que ma réputation n'est plus à faire.

— Si l'on peut dire...

— Johnny accorde beaucoup d'importance à sa réputation, lança Stella d'un ton sarcastique.

Avec sa veste en cuir noir et ses cheveux gominés, Johnny Rincon était une caricature du truand. Malgré l'obscurité qui régnait dans la salle, il gardait ses lunettes fumées. Il devait se plaire ainsi ou penser que, les yeux cachés, il impressionnait les autres.

Le regard rivé sur Dermot, Johnny insista.

— Toi, ta tête me dit quelque chose.

Et, d'un claquement de doigts, il appela Skipper.

De cinq ans plus âgé que Johnny — il avait donc quitté l'école et la ville avant que ce dernier n'entre en scène —, Dermot lança :

— Tu étais encore dans les langes que tout le monde me connaissait dans le quartier !

Dermot sentit Stella se raidir à son côté et lui pinça le genou pour qu'elle se taise. Devant eux, l'homme serra les dents. Il ne voulait pas le montrer mais il était furieux.

Soudain, la salle se réduisit à eux deux, Johnny et lui. Les autres, Skipper, ses clients et même Stella, se noyèrent dans le flou. En quelques secondes, vingt ans de comportement civilisé se volatilisèrent, laissant un Dermot livré à ses instincts les plus primitifs.

— Voilà qui n'est pas très amical, dit Johnny d'un ton menaçant.

— Il n'est pas très aimable ce soir, intervint Skipper avec l'espoir de casser la tension.

Mais Dermot ne quittait pas sa cible des yeux.

— De toute façon, Johnny non plus n'est jamais très aimable, commenta Stella. Il ne respecte rien. Pas vrai, Johnny ?

— Méfie-toi, Stella. Tu n'as jamais su tenir ta langue et ça t'a déjà attiré des ennuis. Tu n'as pas retenu la leçon ?

Hors d'elle, Stella prit son élan pour lui sauter dessus. Comme elle allait bondir, Dermot la prit par la taille et la serra contre lui. Elle était armée. Il sentait son revolver contre son bras.

— Reste tranquille, lui dit-il.

Puis il s'adressa à Johnny.

— Rien ne vaut une femme avec une grande bouche et du caractère pour donner du piquant à la vie.

Johnny grommela mais ne baissa pas la garde.

— Je sais qui tu es.

Il grimaça un sourire.

— Le psy béni qui a pendu Tony Vargas par son petit cou de poulet.

Il hocha la tête.

— Qu'est-ce que c'est que ce monde ? Les flics harcèlent les honnêtes citoyens comme moi et laissent de dangereux tueurs se balader dans les rues.

Dermot sourit à Stella, qui se serrait contre lui.

— Je n'ai tué personne... du moins pas encore !

La tension était à son comble. On aurait pu entendre une mouche voler. Dans le silence de tombe qui plombait soudain le pub, Johnny explosa de rire et se cala contre le bar. Il saisit la bouteille qui l'attendait sur le comptoir et la but d'un trait.

— Ton boss sait que tu fraies avec un criminel, inspecteur ?

— Non, il ignore que je suis ici avec toi, répondit Stella avec défi. Mais parle-moi plutôt de Louie Z. Depuis quand êtes-vous de nouveau cul et chemise ?

— Je ne sais pas avec qui tu as parlé. Mais tu es mal renseignée. On se voit juste au poker.

Il porta son regard sur Dermot.

— Maintenant que j'y repense, je me rappelle comment tu as plongé un type dans le coma.

— Il a survécu.

— Et après ton passage dans le centre de redressement, tu as fricoté avec Dieu.

— Ça m'a encore endurci, déclara Dermot. Mais je suis capable de savoir ne pas aller trop loin. Et je sais aussi dire non quand on me manipule.

— Ne joue pas les fiers-à-bras.

Johnny prit un verre de bière sur le comptoir et le leva en direction de la table de jeux.

— Parce que je vais te démontrer que tu n'es pas aussi fort que tu le crois.

\* \* \*

— Qu'est-ce que c'était que cette conversation de macho ? demanda Stella en s'asseyant dans la voiture.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— menteur.

Agacée par Dermot comme elle ne l'avait jamais été, elle se tourna vers la vitre, boudeuse.

— Quel cinéma !

— Ce n'était pas du cinéma. Ça sortait tout seul. Instinct de survie. C'est la seule chose que Johnny Rincon comprenne.

— Tu m'as fait peur.

— Tu as oublié qui j'étais des années avant de te rencontrer.

— Tu n'es plus cette personne-là, dit-elle, essayant de s'en convaincre.

— Tu as tort de sous-estimer le passé. Il ne s'efface jamais complètement. Oui, c'est vrai, j'ai changé. Il n'empêche qu'il restera toujours en moi quelque chose du voyou que j'étais autrefois.

Stella haussa les épaules. Elle n'acceptait pas ce genre de réflexion. Elle avait lutté pendant des années pour se tenir à l'écart d'une bande. Elle avait été violée quand elle avait menacé de dénoncer les projets criminels d'un gang. Depuis, devenue flic, elle était engagée dans un combat visant à faire payer les membres des gangs pour leurs crimes. Elle ne voulait donc pas entendre Dermot évoquer sa vie de voyou. C'était pourtant tout un pan de sa jeunesse.

Elle frissonna. *Il en restera toujours quelque chose*, avait-il dit.

Elle était bien placée pour savoir qu'il avait raison. Cela voulait-il dire qu'elle serait à jamais une victime ? Eprouverait-on éternellement de la compassion pour elle ?

*Pourvu que non*, se dit-elle.

Tout à coup, Dermot se tourna vers elle.

— Tu crois que c'était vraiment utile de m'emmener chez Skipper ? A quoi cela t'a-t-il servi ?

— Ça nous a apporté trois confirmations. Un, l'officier Luis Zamora fricote avec le criminel Johnny Rincon. Deux, Rincon savait que tu es soupçonné du meurtre de Tony Vargas, la fuite doit

donc provenir de Luis. Trois, nous avons aussi appris que Luis devait beaucoup d'argent à Tony. Qui nous dit que Luis n'est pas un ripou ? J'espère me tromper mais mon petit doigt me dit que ça ne sent pas bon pour lui.

— A part ça, on n'a rien appris.

— Faux. Tu n'as peut-être pas fait attention mais Johnny m'a dit « tu n'as pas retenu la leçon ». Moi, ça m'a rappelé quelque chose.

Elle se mit à trembler.

— Tu veux dire qu'il y aurait un lien entre l'avertissement que tu as reçu et les voyous qui t'ont agressée ? demanda Dermot.

— Je pense que Johnny est dans le coup. Quant à son allusion à ce qui m'est arrivé dans le passé... Il est au courant de mon agression, ce qui ne me surprend pas. Ce n'est peut-être pas lui qui m'a violée mais à l'époque, il était le chef des Vipères. Je suis prête à parier que c'est lui qui a donné l'ordre à Rick Lamey.

Stella se tut. Elle n'avait plus le cœur à parler. Apparemment, Dermot non plus. Ou peut-être voulait-il respecter son besoin de silence ?

Ils poursuivirent leur route sans un mot. Ce qui permit à Stella de se réfugier dans ses pensées.

De toute façon, puisque Dermot et elle étaient condamnés à partager le même espace pendant quelques jours, mieux valait éviter toute tension.

Malheureusement, c'était plus fort qu'elle, elle avait beau se raisonner, elle n'arrivait pas à se détendre. Etre seule avec Dermot allait exiger d'elle des efforts qu'elle n'avait pas envie de faire. Et pourtant... elle n'avait pas le choix.

Quand ils arrivèrent chez lui, à Printers Row, ils laissèrent leurs voitures dans le premier sous-sol. Stella, mal à l'aise, le laissa prendre son bagage dans son coffre. Ce faisant, il frôla sa main, ce qui la fit frissonner. La cohabitation allait être difficile.

— Qu'est-ce qui t'a décidé à t'installer sur la rive Sud ? lui demanda-t-elle alors qu'il tapait son code.

— Quand je suis revenu à Chicago après mon séjour à Washington, un ami m'a parlé de ce loft. Le propriétaire, un collègue de mon ami, venait de se marier et avait acheté une maison. Il voulait garder le loft mais le louer. Je n'ai pas vu le mauvais côté de l'opération. C'est tout près du lac et on peut aller à pied dans le centre. Ça m'a semblé très pratique.

Vivre à Printers Row était effectivement idéal, songea Stella, même si l'ascenseur étroit et chaotique qui menait au loft lui semblait inquiétant.

C'était un duplex. Avec des murs de briques nues et de hauts plafonds, et un plancher de bois brut. Il y avait un coin salon et un coin repas. La loggia, à laquelle on accédait par un escalier de fer, faisait office de bibliothèque. Elle était éclairée par une immense baie vitrée. Sur le côté, une porte ouvrait sur une chambre.

Une chambre ? réalisa soudain Stella. Une seule ?

— La porte à gauche du lit est une sortie de secours. Elle donne directement sur le couloir, dit Dermot. En cas d'urgence, on peut s'enfuir par là sans avoir besoin de passer par l'intérieur. Il y a un monte-charge au fond.

— Bien conçu, dit-elle.

Il esquissa un sourire mais ne semblait pas avoir le cœur à la plaisanterie.

— Installe-toi, Star. Fais comme chez toi. Ne t'occupe pas de moi.

— Tu plaisantes ! Je ne vais pas te prendre ta chambre.

— Qu'est-ce que tu proposes ? Qu'on la partage ?

A ces mots, le pouls de Stella s'emballa. Bien sûr, il plaisantait.

— Je vais prendre le canapé, déclara-t-elle.

— Pas question, c'est moi qui le prends.

— Ce serait un comble. Je ne vais quand même pas te mettre à la porte de chez toi.

— Tu ne me chasses pas. Je reste chez moi mais je fais ce que je veux. Je dors dans le canapé.

— Non, dans ton lit.

— Tu veux qu'on le partage ? insista-t-il.

— Ne dis pas de bêtises.

Il la transperça du regard.

— Quelles bêtises, Star ? demanda-t-il, la voix caressante, en se rapprochant d'elle. Je sais, et tu le sais aussi bien que moi, que nous sommes tous les deux attirés l'un par l'autre.

Elle sentit ses jambes flageoler. Il était attiré par elle ?

Il devait se tromper. Se raccrocher au passé. Faire l'amalgame entre attirance et désir de la protéger.

Mais comment pouvait-elle s'en assurer ?

Les battements de son pouls redoublèrent et elle se demanda s'il ne les entendait pas.

— Est-ce pour me faire des avances que tu m'as proposé de venir chez toi ?

— Non, je veux simplement mon canapé.

— O.K., dans ce cas, prends-le et n'en parlons plus.

— Merci.

Il lui fit un vague sourire et avança vers elle.

— Ne fais pas tant de chichis ou je...

— Ou tu quoi ? dit-il.

Que ferait-elle ? Elle n'avait aucun pouvoir sur lui. C'était plutôt l'inverse. D'ailleurs, il la regardait avec insistance et ne la quittait plus des yeux. Gênée, les jambes tremblantes, elle saisit la rambarde pour ne pas tomber.

— Rien, simplement ne fais pas tant de chichis.

Dermot sourit et commença à s'éloigner. Mais brusquement il s'arrêta, la fixa de nouveau et revint vers elle, tellement vite qu'avant même qu'elle sache ce qu'il lui arrivait, il se plantait devant elle, les mains de chaque côté de ses hanches sur la rambarde.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je t'embrasse. Avant d'aller me coucher. A moins que tu n'y voies une objection ?

— Je...

Sans lui laisser le temps de protester, Dermot prit sa bouche. Ses lèvres étaient douces comme de la soie.

Stella ne chercha pas à se dégager, au contraire. Elle répondit à son baiser avec une fougue qu'elle ne se connaissait pas.

Elle qui croyait avoir de la volonté... elle s'était surestimée. Tout compte fait, elle ne savait pas ce qu'elle voulait. Un nœud de contradictions, voilà ce qu'elle était. Distant à un moment, folle de désir l'instant d'après. Elle y perdait son latin.

Elle entoura la nuque de Dermot de ses bras et l'attira à elle. Lâchant la balustrade, il la prit par la taille. Ils ne se frôlaient plus, ils étaient serrés l'un contre l'autre, poitrine contre poitrine. Hanches contre hanches. Cuisses contre cuisses. C'était bon. Et elle aimait ça.

Les bras de Dermot étaient si doux et cette étreinte lui parut si naturelle qu'elle se dit qu'ils étaient sûrement destinés l'un à l'autre. Et qu'ils ne l'avaient pas compris.

Une petite voix au fond de sa tête lui murmura pourtant qu'elle avait tort de se laisser aller, mais elle ne l'écoula pas. Tant pis si demain elle avait des remords ou des regrets. Demain serait un autre jour...

Elle avait envie de lui. Beaucoup trop envie pour pouvoir résister.

Approfondissant son baiser, elle se serra encore plus intimement contre lui. Elle avait la tête, le cœur et le ventre en feu. Elle sentit son pouls s'emballer. Dermot se serra encore plus pour lui faire sentir l'évidence de son désir. Il grommela et lui donna des coups de reins, si fort et avec tant de sensualité qu'elle crut qu'elle allait jouir.

Mais non, elle ne voulait pas de ça. Pas de cette façon. Elle n'avait que trop rêvé de ce moment.

Elle voulait Dermot nu, allongé sur elle, chair contre chair, sexe contre sexe. Elle voulait sentir ses doigts courir sur elle, la pénétrer.

— Stella, souffla-t-il, la voix rauque.

Il empoigna ses épaules et la repoussa, puis la regarda, comme hébété par ce qui venait de se passer.

— Quel baiser ! dit-il.

Là-dessus, il lui effleura le front du bout des lèvres et s'en alla, la laissant plantée là, déçue, frustrée, le regardant dévaler l'escalier.

Revenant peu à peu à elle, Stella regretta de ne pouvoir claquer des doigts et disparaître comme par magie, tant elle se trouvait bête, soudain. Et gênée. Jamais elle ne s'était sentie humiliée comme ce soir. Comment avait-elle pu se jeter au cou d'un homme qui ne la désirait pas ?

Et comment allait-elle faire pour poursuivre son enquête avec lui, comme si de rien n'était, après la gifle morale qu'il venait de lui administrer ?

## 9

La nuit avait été rude et la taille du canapé n'était pas en cause.

Peu avant 7 heures, Dermot se leva, alla faire du café et sauta sous la douche. Hier soir, il s'était couché et avait passé des heures à se tourner et se retourner dans ses draps. L'idée que Stella n'était qu'à quelques mètres de lui le mettait sens dessus dessous. A l'écoute du moindre bruit, il crut même l'entendre soupirer. En tout cas, il en était certain, il l'avait entendue arranger les oreillers, se lever au milieu de la nuit et aller sur la loggia admirer le ciel. A moins que ce ne fût lui ?

Quoi qu'il en soit, aussi longtemps qu'elle séjournerait chez lui, il ne trouverait pas le sommeil...

Quand elle l'avait repoussé, la première fois qu'ils s'étaient embrassés, il s'était dit qu'elle ne se sentait pas très à l'aise avec sa sexualité, suite à son agression. Mais vu ce qui s'était passé hier soir, il avait révisé sa première impression. Heureusement, il avait retrouvé juste assez de raison pour empêcher que les choses n'aillent plus loin. Il ne pouvait pas lui faire ça. Lui faire l'amour sans lui dire toute la vérité serait une nouvelle trahison.

Jamais le secret de la confession ne lui avait autant pesé.

Comme il se séchait, il entendit couler la douche de l'étage. Aussitôt, l'image de Stella, nue et couverte de mousse de savon, s'imposa à son esprit, entraînant derrière elle un cortège de réactions. Furieux, il jura, refit couler l'eau froide et passa de nouveau sous la douche. Mon Dieu, qu'elles étaient froides ces aiguilles d'eau glacée qui tambourinaient sur son dos !

Quand Stella descendit à son tour, il avait repris ses esprits, s'était habillé et préparait des yeux brouillés dans la kitchenette. Il n'avait pas vraiment cherché à aménager le loft, se contentant d'apporter son mobilier — des meubles basiques, typiquement masculins, gris et noir, rien de bien luxueux. Habillée tout en rouge, pantalon et pull ras du cou, ses cheveux blonds sur les épaules, Stella mettait un peu d'éclat dans ce décor triste.

— Du café ? lui demanda Dermot, d'une voix qui se voulait naturelle.

— Volontiers.

Il emplit une tasse qu'il fit glisser sur le plan de travail en granit poli.

— Du fromage avec tes œufs ?

— Non, merci, je n'ai pas très faim.

— Tu vas quand même manger un peu ?

— Oui.

Il prit des assiettes dans un placard.

— Ça t'ennuie de mettre le couvert ?

Elle ne répondit rien et s'exécuta, comme il le demandait.

Il ouvrit le réfrigérateur, en sortit des fraises et des framboises et les lui tendit.

— A propos d'hier soir...

— Non, je t'en prie.

— Laisse-moi parler, s'il te plaît. Je voulais te dire que je regrette et que je te fais mes excuses.

— Tu t'excuses ? Toi ?

— Oui, moi. Je n'aurais jamais dû t'embrasser mais je n'ai pas pu résister.

— Ce n'est pas comme ça que j'ai vu les choses.

— C'est notre discussion — savoir lequel de nous allait dormir dans le lit ou dans le canapé — qui m'a fait perdre la tête. Mais je n'aurais pas dû. Je t'ai proposé de venir ici pour te protéger et pas pour autre chose.

— Ne t'excuse pas. Personne ne profite de moi si j'en ai décidé autrement. Je suis assez grande pour savoir ce que je fais.

— Je m'en suis rendu compte.

— Et je n'ai pas besoin d'ange gardien.

— Si tu en es si sûre...

— Ah, non ! Ne commence pas.

Et voilà ! Ils allaient se disputer, songea Dermot.

— Si tu souriais au lieu de rouspéter ? dit-il pour désamorcer la crise. Ça ne serait pas plus agréable ?

Sa colère n'était pas sérieuse car son visage s'éclaira aussitôt d'un sourire. Frappé par sa grâce, Dermot poussa un soupir d'admiration.

— Voilà, c'est mieux, dit-il.

— Vraiment ? Tes œufs brûlent.

— C'est ça, moque-toi !

Il fit semblant d'être vexé.

— Tu vas voir, je vais t'obliger à les manger !

Elle ne cilla pas, prit l'assiette et fit semblant de se régaler. Au moins, elle avait de l'humour, ce dont il doutait quelques minutes plus tôt.

Une fois le déjeuner avalé, ils débarrassèrent. Stella rangea la vaisselle dans la machine, et Dermot prit une éponge pour essuyer la table.

— Quels sont tes projets pour la journée ? demanda-t-il.

— A dire vrai, je suis à court d'idées. Je pense que je vais appeler chez moi pour écouter mes messages. J'aimerais aussi savoir si Logan a obtenu des renseignements sur la plaque minéralogique du camion qui te suivait l'autre soir et s'ils ont pu identifier les empreintes laissées sur le message que j'ai trouvé sur ma porte. Je vais chercher mon téléphone, il est en haut.

— Prends celui de la maison ; il est sur le comptoir.

Le laissant à son menu ménage, elle interrogea son répondeur. Elle semblait très concentrée. Elle raccrocha et se tourna vers lui.

— C'était Logan ? demanda-t-il.

— Et Frank. Logan a appris que les plaques appartiennent à un certain Hector Santos. Il habite à deux pas du musée. Quant aux empreintes, ce sont celles de Manuel Santos.

— Manuel ! Manny ! Il n'a pas chômé, dit Dermot. Il a écrit des menaces pour toi, il m'a suivi ou fait suivre, et il t'a agressée.

Stella soupira.

— Si seulement on pouvait savoir pour qui il travaille !

— Allons donc rendre une petite visite aux Santos.

— C'est à ça que je pensais. Et ensuite, on fait la fête.

— Tu as envie de t'amuser ? s'étonna Dermot.

— Frank m'a donné une autre idée. Il paraît que Marta Ortiz projette de faire l'éloge de son cousin Tony Vargas à l'occasion de l'ouverture des festivités de la fête des morts.

— Tu crois qu'elle trouvera quelque chose de flatteur à dire sur Tony ?

— C'est une femme politique, elle connaît sûrement la langue de bois ! Et puis, c'est son cousin.

Que penses-tu de mon idée ?

— Que ce serait intéressant de voir de quelle façon elle peut faire passer un voyou pour un saint.

\* \* \*

L'appartement des Santos occupait la moitié du deuxième étage d'un immeuble, au-dessus d'un pub à l'ancienne. Comme Dermot suivait Stella dans l'escalier, deux gamins qui descendaient la bousculèrent au passage. Une femme grassouillette, en robe à fleurs, leur criait dessus en espagnol depuis le palier du deuxième étage. Autant dire qu'elle perdait son temps et sa voix.

Les rues du quartier faisaient office d'aire de jeux pour les gosses du coin et les enfants se fichaient bien des réprimandes des adultes.

La femme battait en retraite dans son appartement quand Stella la héla.

— Madame Santos ?

— Oui ?

Elle avait une pointe d'accent mais elle parlait anglais. *Je suis sauvée*, se dit Stella.

— Je suis l'inspecteur Stella Cabojek.

Elle dégaina son badge et le lui présenta.

— Nous voudrions vous parler.

Mme Santos marmonna quelque chose et se signa, de la panique dans les yeux.

— Quelqu'un est mort ?

L'estomac de Stella se serra. Quelle angoisse de vivre comme Mme Santos dans la crainte permanente de l'annonce d'un décès ! D'une mort liée à la guerre des gangs. La femme semblait plutôt jeune, une trentaine d'années, trop jeune en tout cas pour redouter la mort d'un enfant ou d'un mari.

— Non, répondit Stella. Personne de chez vous. Mais j'ai quelques questions à vous poser. Il s'est passé des choses ces derniers jours. Pouvons-nous entrer ?

Effleurant Dermot du regard, puis Stella, Mme Santos leur fit signe d'entrer.

L'appartement, bien que pauvrement meublé, était chaleureux. Les meubles et les tapis étaient très usagés mais propres, et mis à part quelques jouets épars, la pièce était en ordre. Les murs bleu turquoise étaient constellés de photos de famille. De petits bouquets de fleurs avaient été posés en hauteur pour que les petits ne les renversent pas.

Se tordant les doigts, Mme Santos demanda à Stella ce qu'elle lui voulait.

— Hector Santos, répondit-elle, c'est votre mari ?

— Oui, mais il n'est pas là pour le moment. Il est au travail. C'est pas ça ?

— Si, probablement, la rassura Dermot.

— Et Manny ? s'enquit Stella.



— C'est mon aîné.

— Il est là ?

Mme Santos hocha la tête.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

Son inquiétude et sa réponse parlaient d'elles-mêmes : Mme Santos savait que son fils appartenait à une bande de voyous.

Désolée de devoir lui assener une mauvaise nouvelle, Stella poursuivit :

— Hier, Manny et deux autres garçons m'ont agressée dans la rue et menacée.

— Non ! s'écria Mme Santos.

Elle fit un deuxième signe de croix et marmonna quelques mots en espagnol qui devaient être une prière au Seigneur.

— Si, madame Santos. Heureusement, il ne m'a pas blessée. Mais il m'a laissé un mot de menace sur ma porte.

— Et l'on pense même qu'il a pris le camion de votre mari pour me suivre en voiture l'autre nuit, ajouta Dermot.

— Non, ce n'est pas possible, pas mon Manny, dit la femme, déchirée entre l'incrédulité et la peur.

Sachant qu'elle ne lui apprenait rien, Stella poursuivit.

— Depuis quand Manny fait-il partie du gang des Vipers ?

Mme Santos se mit à trembler. Dermot lui tapota l'épaule pour la réconforter.

— Vous voulez peut-être vous asseoir ?

Elle acquiesça et s'effondra sur le sofa. Stella prit un fauteuil en face d'elle pour être à sa hauteur. Dermot resta debout derrière Stella, une main sur son épaule. Troublée, comme d'habitude, par ce contact, elle leva les yeux vers lui. Touché par le désarroi de la malheureuse femme, il regardait celle-ci avec beaucoup de compréhension.

— Ce n'est pas faute de lui avoir dit de laisser cette bande, dit Mme Santos, mais il ne nous écoute pas, ni son père ni moi. Il a été entraîné quand il était jeune ; on n'a pas eu le temps de voir venir. Manny fuguait par la fenêtre la nuit et descendait par la gouttière. Maintenant, il ne prend même plus la peine de se cacher.

Elle lança à Stella un regard implorant.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour ne pas qu'il aille en prison ?

— Je ne suis pas venue l'arrêter, madame Santos.

La femme la regarda, l'air de ne pas comprendre.

— Mais vous avez dit qu'il a fait des bêtises...

Les fautes n'étaient pas assez graves et elle n'avait pas assez de preuves pour le faire arrêter, Stella le savait. Si elle le mettait en garde à vue, il faudrait monter un dossier et, en fin de compte, il serait relâché pour manque de charges contre lui. Alors à quoi bon perdre son temps ?

— Il a de la chance de n'avoir blessé personne cette fois-ci, dit-elle. Mais quelqu'un leur a dit de faire ça, à lui et aux autres. C'est cette personne-là que je veux.

— Les autres ? dit Mme Santos en écho. Qui ?

— Je ne me rappelle plus les noms. Si, le plus jeune s'appelle Pablo.

Mme Santos se cacha le visage dans les mains et laissa échapper un sanglot. Stella se retourna vers Dermot et lui souffla tout bas :

— C'est le frère de Manny.

Bouleversé, Dermot s'avança près du sofa et s'assit à côté de la femme.

— Je sais que c'est dur pour vous, dit-il. Mais il faut empêcher vos fils de mal tourner. Si vous ne pouvez pas quitter ce quartier, essayez au moins de les faire sortir du gang.

— Qui va nous aider ? Certainement pas la police.

— Le père Padilla de l'église St Peter. Il y a vingt ans, moi aussi je filais un mauvais coton et c'est lui qui m'a aidé à m'en sortir. Il essaie d'arrêter la guerre des gangs, je le sais.

Les yeux noyés de larmes, la mère de Manny regarda Dermot, un mélange d'espoir et d'incrédulité dans les yeux.

— Vous étiez un Viper ?

— Un Aigle, mais ce n'est pas mieux.

Stella savait que les membres de ce gang s'étaient baptisés *Les Aigles* parce qu'ils savaient que, dans la nature, les aigles tuaient les serpents. Dans le quartier, il était arrivé qu'un Aigle tue un Viper.

— Ce qu'il faudrait, relança Stella, c'est affaiblir le gang des Vipères. Quelqu'un les tient mais il faudrait qu'on sache qui...

— Mais je ne sais pas, moi, dit Mme Santos, en pleurs.

— Manny a peut-être fait allusion à un caïd qui lui donnerait des ordres ? suggéra Dermot.

Le visage de la femme s'assombrit.

— Il y a un certain Paz. Paz Falco.

— Je ne le connais pas, murmura Stella. Mais c'est un nom connu. Il est vrai que ça fait un bail que je ne suis pas revenue dans ce quartier.

— Il est peut-être depuis peu dans le quartier ? avança Dermot.

— Peut-être, dit Mme Santos.

Elle ne semblait vraiment pas savoir.

— A part Paz, il n'y aurait pas quelqu'un d'autre qui aurait de l'influence sur Manny ? s'enquit Stella.

La femme réfléchit.

— Il y a quelques jours, il a reçu un coup de téléphone de quelqu'un que je ne connaissais pas. Et, à peine raccroché, il a voulu sortir mais je lui ai demandé de rester surveiller ses frères le temps que je descende faire des courses. Il a refusé. Il a dit qu'il fallait qu'il parte tout de suite, qu'il avait quelque chose d'important à faire.

— Quand est-ce que ça s'est passé ?

— Avant-hier.

Le jour même où elle avait trouvé l'avertissement dans sa porte et où Dermot avait été suivi par une voiture, pensa Stella.

— C'est vous qui avez décroché le téléphone ?

— Oui.

— Vous souvenez-vous de la voix de la personne qui a appelé ? Qu'est-ce qu'elle a dit ? Parlait-elle en anglais ou en espagnol ?

— En espagnol, et elle voulait parler à Manny. C'est tout.

— Elle ? s'étonna Stella. C'était une femme ? Jeune ?

— Je ne sais pas. Oui, peut-être.

Stella posa encore quelques questions mais Mme Santos n'avait plus rien à dire. Estimant qu'il était inutile d'insister, Stella fit signe à Dermot qu'ils pouvaient s'en aller.

— Pensez au père Padilla, lui rappela Dermot. Il peut vous aider.

Mme Santos lui sourit.

— *Gracias, señor.*

Puis, se tournant vers Stella, elle ajouta :

— Je m'excuse pour mes fils. Je ne sais pas ce qu'ils avaient dans la tête mais je vais en parler à leur père et nous allons nous expliquer avec eux quand ils vont rentrer.

Elle hocha la tête, désolée.

— Vraiment, s'attaquer à une femme...

Espérant que Mme Santos avait compris la nature de l'attaque et tancerait vertement ses fils, Stella lui sourit et lui souhaita bonne chance.

Une fois qu'ils furent redescendus dans la rue, elle se tourna vers Dermot.

— Apparemment, il y a une mystérieuse femme derrière tout ça. Et il suffit qu'elle claque des doigts pour que Manny se précipite.

— Il ne nous reste qu'à l'identifier.

— Nous avons un seul suspect femme dans cette affaire, lui rappela Stella.

La conseillère municipale Marta Ortiz.

\* \* \*

Stella derrière lui, Dermot fendit la foule agglutinée autour du musée d'art mexicain. Demain, c'était Halloween et, à Pilsen, il était prévu que la fête dure quatre jours. Quatre après-midi et quatre nuits de festivités américaines et mexicaines. Pour la circonstance, la rue qui donnait sur l'entrée du musée avait été barricadée et la circulation était réservée aux piétons.

Dermot s'arrêta pour acheter deux calaveras, de petits crânes en sucre pas plus gros qu'une noix, recouverts de sucre glace et décorés de petites perles en berlingots, que l'on offrait ces jours-là à ses amis. Dermot en offrit un à Stella.

— Un souvenir ? dit-elle en le mettant au fond de sa poche après avoir admiré le travail.

— De circonstance, dit-il en commençant à sucer le sien.

D'autres marchands vendaient des squelettes, des masques de morts et d'autres accessoires d'un goût discutable. Mais comme l'avait dit Dermot, c'était de circonstance. Il y avait aussi des croix et autres couronnes mortuaires découpées dans du papier et, ici et là, des bougies et des lampions. Certains marchands vendaient des pains en forme de squelette, humain ou animal, censé renfermer l'âme des morts qu'on déposait avec des photos, des bougies, des croix et des fleurs sur un autel, en guise d'offrandes. Un de ces autels avait été dressé sur le parvis du musée, ce qui expliquait l'attroupement à cet endroit. L'âme contenue dans le pain devait être consommée par les morts qui revenaient dans le monde des vivants pour l'occasion. Le reste devait être consommé par les vivants. Tout un rituel, immuable chez les Mexicains.

Certains, qui ne connaissaient pas ces rites, n'étaient pas enclins à sacrifier à cette tradition qu'ils qualifiaient de morbide. Manger des squelettes ou des crânes, même si c'était du pain, leur semblait repoussant. Mais Stella, qui connaissait cette tradition, savait qu'elle était supposée enseigner la modestie et rappeler à chacun qu'il était mortel. D'autres, les plus irrespectueux, préféraient y voir une façon de défier la mort.

— Tiens, la conseillère municipale est là, dit Stella en montrant l'autel près duquel Marta Ortiz tenait conférence.

Dermot — ce fut plus fort que lui — attira Stella à lui. Il flottait au-dessus d'elle un parfum délicieux qui, l'espace d'un instant, lui fit oublier la fête.

Mais il se ressaisit très vite.

— Tu reconnais ses admirateurs ? demanda-t-il tout bas en se penchant vers son oreille.

Stella se retourna si brusquement que leurs lèvres s'effleurèrent. Ils ne dirent rien mais leurs regards exprimèrent, malgré eux, ce qu'ils venaient de ressentir. Instinctivement, elle se passa la langue sur les lèvres, déclenchant chez lui une réaction très vive.

Stella reprit son souffle et reporta son regard sur Marta Ortiz et ses fidèles.

— Il y a un autre conseiller, un membre du conseil d'administration du musée, répondit-elle.

Comme les festivités tardaient à commencer, ce qui était aussi une tradition, Dermot entraîna Stella à l'intérieur du musée pour jeter un coup d'œil à l'exposition consacrée à la fête des morts, la plus grande exposition sur ce thème de tous les Etats-Unis.

— La mort est un sujet vraiment sérieux, commença-t-il. Je me demande comment on a commencé à mélanger la gravité de cette journée sainte avec l'humour et la fête.

Stella s'arrêta devant une vitrine où étaient présentés des objets du folklore mexicain liés à la mort mais qui n'engendraient nullement la tristesse. Autour d'eux, des visiteurs arboraient des accessoires centrés sur le même thème : des épingles à cheveux, des broches, des boucles d'oreilles ou même des masques. Un homme tout habillé de noir, un masque de mort sur le visage, déambulait dans les salles. Il était terrifiant.

— Les Mexicains se fondent sur les croyances aztèques, pour qui la mort n'était que l'un des rouages d'un cycle éternel plutôt qu'une fin en soi, dit Dermot. Ce n'est pas très différent du christianisme et de sa croyance dans la vie éternelle.

Dermot se surprit à prier pour Tony Vargas. L'ex-détenu avait peut-être été accusé de beaucoup de choses, mais il n'avait pas commis d'actes violents.

— Si nous sortions, proposa Stella, qui commençait à s'impatienter. Je ne voudrais pas rater le début.

— Allons-y.

Repensant à celui dont on allait faire l'éloge, Dermot suivit Stella au-dehors. A sa façon, étrange peut-être, Tony avait contribué à arrêter l'agression organisée contre Stella. Rien que pour cela, Dermot lui devait de retrouver, aussi, son assassin.

Peut-être le tueur se trouvait-il dans la foule qui se pressait devant le musée ?

## 10

La première chose que Stella vit une fois sortie fut Marta Ortiz en train de parler avec Luis Zamora, à l'angle du musée.

— Louie Z., chuchota-t-elle à l'adresse de Dermot.

— Qu'est-ce que ça t'inspire ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas trop. D'un côté, c'est normal qu'ils se connaissent puisque Luis patrouille dans ce quartier. Ils sont peut-être en train de parler sécurité.

Mais elle n'en était pas convaincue. Il y avait quelque chose de curieux dans la façon dont le policier et la conseillère municipale discutaient, très bas, l'air grave, comme s'ils complotaient.

Tony était le cousin de Marta... Luis devait une grosse somme d'argent à Tony... Et il était peut-être de mèche avec Johnny Rincon. Restait à trouver le lien qui existait entre Johnny et Marta. Mais ensuite ?

Ensuite ? A dire vrai, Stella n'en savait rien.

— Tu vois ce que je vois ? dit soudain Dermot.

Marta venait de quitter Luis et se dirigeait vers un autel aménagé en hauteur sur une estrade. Les inspecteurs Norelli et Walker se tenaient sur un côté. Sans doute savaient-ils que Marta Ortiz avait prévu de faire l'éloge du mort et voulaient-ils scanner l'assemblée. Comme elle et Dermot, en somme.

Mais pourquoi, puisqu'ils prétendaient tenir leur suspect et ne semblaient pas vouloir en démordre ?

— Oui, répondit-elle. Et eux aussi nous voient.

Les deux inspecteurs les regardaient ouvertement. Stella en fit autant, tout comme Dermot.

Pourquoi se serait-il abstenu ? Il n'avait aucune raison de se cacher. Vraiment aucune.

Norelli, le premier, détourna les yeux. Quelques secondes plus tard, Walker en fit autant. Les deux inspecteurs fendirent la foule, et passèrent près de deux enfants masqués qui effeuillaient les pétales d'un chrysanthème sur le trottoir, devant le musée. Le chemin de pétales jaunes était censé représenter le passage du monde des vivants à celui des morts. Tout un symbole.

Mais Stella ne prêtait pas vraiment attention à la cérémonie dont l'administrateur du musée annonçait l'ouverture. Elle n'avait d'yeux que pour la foule assemblée là — des dizaines de gens qui allaient et venaient — et ne pouvait s'empêcher de se demander ce qui avait amené là Norelli et Walker. Voulaient-ils savoir si Dermot assisterait à l'éloge funèbre de Tony ?

Mais que prouverait sa présence ?

Soudain, Stella remarqua des Vipères dans la foule. Mais aussi des Aigles et des Latin Kings. Ils se cachaient tous sous des masques de têtes de morts. Manny était-il parmi eux ? Peut-être la cherchait-il pour achever ce qu'il avait commencé ? Si oui, il avait assez de renfort pour mener à bien son projet.

Toute tremblante, elle allait montrer la bande à Dermot quand Marta s'avança près du micro.

— La violence comme mode de fonctionnement, comme solution à nos problèmes, n'est pas acceptable, commença-t-elle. Tony Vargas est décédé de mort violente la semaine dernière et je suis ici devant vous, aujourd'hui, pour pleurer mon jeune cousin.

La conseillère municipale était superbe, la voix nouée par le chagrin et sourde de colère retenue. Elle savait hypnotiser la foule.

Comme Marta poursuivait, brochant un portrait élogieux de Tony, un Tony que Stella n'avait jamais vu sous ce jour-là, celle-ci scruta la foule pour voir si elle était dupe.

— Bien sûr, Tony n'était pas parfait, continua Marta. Mais lequel de nous peut se vanter de l'être ? Je me souviens de lui, enfant, essayant de contenter tout le monde, jusqu'au jour où les Vipères ont mis la main sur lui. Je l'ai vu changer du tout au tout, sous mes yeux, sans rien pouvoir faire. Je vous en prie, surveillez vos enfants, protégez-les, et lutez avec nous pour que cesse la guerre des gangs.

Un murmure parcourut la foule. Stella jeta un coup d'œil là où les Vipères s'étaient rassemblés. L'un d'eux fit un bras d'honneur à la conseillère municipale, les autres, en revanche, paraissaient s'en moquer. Ou s'ennuyer.

— Je ne vois pas Manny, dit-elle à Dermot, mais je parie qu'il est ici, dissimulé derrière un masque. Pablo doit être avec lui.

— Préviens-moi dès que tu les vois. Après ce qu'ils t'ont fait, j'aimerais avoir une petite conversation avec eux.

Stella se mit à frissonner de peur. Bien que touchée par l'intérêt que Dermot lui portait, elle ne voulait plus être considérée comme une victime. Il n'avait plus de raison de se battre pour elle.

— Non, ne fais pas d'histoire, Dermot.

Elle ne trouva rien d'autre à dire.

— C'est moi qui fais des histoires ? Nous avons sous les yeux des spécimens issus de trois bandes de voyous, lui fit remarquer Dermot. Tout est en place pour *qu'ils* fassent du grabuge.

— J'espère que non. Je ne tiens pas à ce que des innocents soient blessés.

Stella dévisagea les badauds. Il y avait de tout, des parents ennuyés, des hommes d'affaires préoccupés, des adolescents indifférents. Soudain, son regard accrocha un visage caché derrière des lunettes de soleil.

Le discours, le bruit de la foule : tout se dissipa.

Johnny Rincon était là, au cœur de la fête, et il ne fixait pas Marta mais elle, Stella. Que voulait-il savoir ? Ce qu'elle était venue faire chez Skipper la veille ? Pourquoi elle l'avait questionné ?

Il lui sourit, étirant la cicatrice qui lui barrait la joue droite. Il n'avait pas besoin de masque. Pour Stella, il était la mort ambulante. Il la salua puis se retourna et se laissa avaler par la foule.

Le cœur battant à deux cents à l'heure, Stella tendit l'oreille pour écouter la conseillère municipale qui continuait son éloge.

— Il n'y a pas que Tony que je pleure aujourd'hui, déclara Marta Ortiz avec solennité. Mon jeune frère a aussi été la victime tragique d'agissements scandaleux. Deux membres de ma famille enlevés à notre affection par la sauvagerie des gangs et la violence rampante ! Je dis... ça suffit !

Un tonnerre d'applaudissements salua Marta, dont le dithyrambe avait plus les accents d'un

discours de campagne électorale que ceux de l'éloge funèbre d'un être aimé. N'empêche qu'elle avait dit quelque chose d'intéressant.

*Enlevés à notre affection par la sauvagerie des gangs et la violence...*

Au lieu de désigner Dermot à mots couverts, à la grande surprise de Stella, la conseillère municipale avait dénoncé les gangs et leurs actes de violence. Pourquoi ? Marta savait-elle des choses sur la mort de son cousin qu'elle n'avait pas révélées ?

Le silence retomba sur la foule et la conseillère conclut son discours. A peine était-elle descendue de son estrade que les commentaires fusèrent.

— Elle est peut-être bourrée de bonnes intentions pour le peuple mais je crois que c'est surtout pour elle qu'elle court, dit un homme jeune.

— J'ai entendu dire qu'elle brigue un poste de gouverneur aux prochaines élections, ajouta l'ami qui l'accompagnait.

— J'espère pour elle qu'elle a une fortune personnelle.

— Ou des amis qui ont de l'argent. J'ai entendu dire qu'elle n'est pas trop regardante sur la façon de remplir ses coffres, répliqua le premier.

Ils rirent et poursuivirent leur chemin.

La foule rassemblée quelques instants plus tôt devant le musée se scinda en petits groupes. Famille, amis ; ils étaient tous bien décidés à s'amuser maintenant que les festivités étaient ouvertes.

— Si on allait lire les messages affichés sur le tableau ? suggéra Stella.

Il y avait un grand tableau près de l'autel où qui voulait punaisait des photos ou des messages concernant des êtres chers disparus dans l'année, ou les années précédentes.

Très tendue, Stella s'approcha et commença à lire. Bientôt, ses yeux tombèrent sur un message concernant Tony Vargas.

— « Tony, tu étais un type génial », lut-elle. « Tu vas nous manquer. »

— Ecoute ça, dit Dermot. « Tu n'aurais pas dû mourir si jeune. Tu méritais une seconde chance. »

Stella continua de lire d'autres messages, tous dans la même veine. Dans la mort, ses péchés à moitié pardonnés, Vargas prenait une stature de saint. Malheureusement, cela ne faisait pas avancer le dossier.

— En voilà une bonne, s'exclama Dermot, soufflé. Là, je crois qu'on tient le bon bout. « Tony est mort aussi mystérieusement qu'il avait vécu. Cherchez là où vous vous y attendez le moins et vous trouverez le tueur. »

— Marta Ortiz ? dit Stella tout bas. Ça collerait.

— On dirait que le message s'adresse à nous directement et qu'on cherche à nous mettre sur la voie.

— Ce n'est quand même pas très clair.

Stella prit la feuille de papier sur laquelle était écrit le message, le plia en huit et le mit dans sa poche.

— Pour les empreintes, dit-elle. Si le labo peut me fournir l'identité de celui ou de celle qui a écrit ces lignes, on pourra lui faire avouer le reste. Je remets ce document à Logan dès ce soir et, avec un peu de chance, nous aurons un nom demain.

Le quartier du musée ne fut bientôt plus qu'un vaste terrain d'attractions. Comme les autres, Stella et Dermot achetèrent des plats à emporter chez un traiteur mexicain et s'installèrent à une table de pique-nique dans la zone piétonne. Stella avait à peine mordu dans son taco qu'elle sentit des picotements dans la nuque. Un coup d'œil en coin et elle aperçut une silhouette masquée, tout de noir

vêtue, qui détalait.

Transie de peur, elle lissa la chair de poule qui lui avait envahi les bras.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Dermot.

— Je crois qu'on nous épiait, répondit Stella.

Elle jeta un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule : la forme noire avait disparu.

— Je crois que j'ai rêvé.

Tout en mangeant, ils passèrent en revue les différents éléments dont ils disposaient. Mais c'était insuffisant. Voulant éviter que Dermot ne se décourage, elle sourit.

— Je sens qu'il va se passer quelque chose, dit-elle, espérant que cela ne resterait pas un vœu pieux. Et pour cela, il faut que nous continuions à fouiller.

Leur pique-nique terminé, n'ayant plus rien à faire dans le coin, ils décidèrent de rentrer chez Dermot pour se doucher et se changer avant d'aller au Club Undercover. Sachant que les abords du musée seraient encombrés, ils avaient laissé la voiture devant chez les Santos, à quelques rues de là.

Stella aimait l'automne, et ses rues jonchées de feuilles rousses, surtout avec Dermot à son côté.

Quand ils arrivèrent devant la voiture, Norelli et Walker les y avaient devancés et étaient penchés sur le capot.

— Ça ne sent pas bon, marmonna Dermot en les apercevant.

Bien de cet avis, Stella acquiesça à voix basse et continua d'approcher. La mine longue de Walker et le regard de Norelli n'étaient pas de bon augure.

— Bonjour, messieurs, lança Stella.

— Que se passe-t-il ? demanda Dermot d'un ton sec.

Norelli brandit un bout de papier.

— C'est un mandat de perquisition, dit-il.

Dermot le prit, le lut et le passa à Stella.

— Que voulez-vous perquisitionner ?

— Ta voiture, dit Walker. Ouvre les portières et le coffre.

En un coup d'œil rapide au papier, Stella vit que tout était en ordre. Dermot ouvrit les portières et Norelli commença par la boîte à gants. Pendant ce temps, Walker passa la main sous le siège du conducteur.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Stella, soudain très inquiète.

— On fait juste notre boulot, répondit Norelli en refermant la boîte à gants. On veut coincer un assassin.

Il passa la main sous le siège du passager.

— Je crois que vous vous trompez de criminel, lança Dermot.

Walker fit la grimace.

— C'est vous qui le dites.

— Ouvrez le coffre ! gronda Norelli.

Comprenant qu'ils savaient plus de choses qu'ils ne l'avaient dit, Stella insista, l'estomac noué :

— Je ne comprends pas ce que vous cherchez dans la voiture.

— On nous a filé un tuyau, dirent-ils en chœur.

— Qui vous a donné un tuyau ? demanda Dermot en ouvrant le coffre.

— Une source digne de foi, répondit Walker.

Encore un de ces truands qu'il suffisait de payer, se dit Stella qui ignorait ce que les deux flics comptaient trouver dans le coffre. Un cadavre, peut-être ?

Comme le coffre s'ouvrait, elle retint son souffle puis soupira, soulagée. Il n'y avait rien



d'important dedans.

Dépité, Norelli jura tandis que Walker mettait tout sens dessus dessous. Soudain, un cri de triomphe lui échappa.

— Qu'y a-t-il ? questionna Stella.

Le visage grave de Walker s'éclaira d'un sourire victorieux. Un objet à la main, il se redressa.

— Dermot O'Rourke, je vous arrête pour le meurtre de Tony Vargas. Norelli, lis-lui ses droits.

Stella vit Dermot se pétrifier. Comme elle.

Dans sa main, Walker tenait un cordon de velours pourpre.

\* \* \*

— C'est un piège, dit Stella, quelques heures plus tard, aux membres du Club Undercover. Quelqu'un a mis le cordon de velours dans le coffre de Dermot pour le faire accuser.

Réunis dans le bureau de Gideon, ils étaient tous assis, sauf Stella qui arpentait la pièce comme un fauve en cage. Mais rien ne réussissait à la calmer. Elle avait remis le message qu'elle avait pris sur le tableau à Logan, pour qu'il demande au labo d'identifier les empreintes. Il fallait encore attendre les résultats.

— Comment quelqu'un a-t-il pu introduire le cordon dans le coffre de la voiture de Dermot sans qu'il ne s'en rende compte ? demanda Cassandra. C'est insensé. C'est une voiture neuve avec un système antivol très performant, je ne me trompe pas ?

— Ça ne veut rien dire, répliqua Logan. Un voleur expérimenté pénètre dans n'importe quel véhicule. Si le système antivol est très performant, il mettra simplement un peu plus de temps.

— Il y a toujours eu des vols de voiture dans ce quartier depuis que je suis tout petit, dit Blade. Un jour, alors que je travaillais sur un dossier difficile, quelqu'un est même venu me proposer la voiture de mes rêves. Devinez qui ?

— Pas Johnny ? dit Stella.

— Si, en personne.

— Je ne sais pas comment Dermot aurait pu ne pas voir un cordon de velours pourpre dans son coffre, dit Cassandra.

— Sauf s'il a été déposé là aujourd'hui, pendant qu'il assistait à l'ouverture des festivités devant le musée, intervint Gideon. Evidemment, il y avait des centaines de personnes dans le coin et c'était en plein jour.

— Pas forcément, répondit Stella. Ça a pu se faire la nuit dernière. Ou la nuit où Tony a été tué. Ou encore pendant que Dermot travaillait à Heartland House. Apparemment, il n'avait pas ouvert son coffre depuis un moment.

Gideon fronça les sourcils.

— Cela aurait été audacieux.

— Ils ont bien tué Tony alors que son colocataire pouvait entrer dans la chambre à tout moment.

Stella n'avait pas eu le temps de souffler depuis l'arrestation. Elle avait passé en revue tous les scénarios possibles. Mais cela n'avait servi à rien. Elle n'était d'aucune aide pour Dermot et, au lieu de le tirer d'affaire, elle l'enfonçait chaque jour un peu plus. C'était un échec. Voilà tout.

— Tu as appelé Stark ? lui demanda Blade.

Elle acquiesça.

— A ce propos, il faudra que je remercie ton amie d'avoir branché son avocat sur le dossier. Il m'a dit qu'il allait tout de suite entrer en contact avec Dermot. Maintenant, le problème va être de

rassembler assez d'argent pour la caution, à supposer d'ailleurs que le juge autorise une libération sous caution, ce qui n'est pas garanti puisqu'il y a eu meurtre.

— Stark va s'employer à convaincre le juge, la rassura Blade.

— J'ai l'argent de la caution, dit Gideon.

Incrédule, Stella le regarda.

— Pardon ?

Gideon fit un geste vague de la main signifiant que c'était peu de chose.

— Ce sera dix pour cent de ce que le juge fixe.

— Il est question d'un meurtre. Dix pour cent, ça peut monter facilement jusqu'à cent mille dollars.

— Je sais.

— Gideon, je ne peux pas te demander de...

— Tu ne demandes rien, c'est moi qui propose.

— Merci.

Devant tant de générosité, les larmes montèrent aux yeux de Stella. Ils étaient tous incroyablement humains et généreux ! Offrant de l'argent, dans le cas de Gideon. Donnant de leur temps, pour les autres. Et cela pour un homme qu'ils ne connaissaient pas.

— Je vous revaudrai ça, déclara-t-elle. Je vous le jure.

— Qu'est-ce qu'un peu d'argent ? dit Gideon en riant. Je peux le faire et cela me fait plaisir. Mais il est trop tard aujourd'hui. Dermot ne sera pas mis en état d'arrestation ce soir. Il va donc rester en garde à vue jusqu'à demain.

— Ce qui veut dire qu'il va passer la nuit à la division 4.

L'idée de Dermot passant une nuit, rien qu'une nuit, derrière les barreaux, crucifia Stella. C'était sa faute. Son échec. Il était innocent — cela sautait aux yeux. Elle n'avait pas été capable d'arrêter le véritable assassin. Quel détective était-elle donc pour échouer ainsi ? se demanda-t-elle.

Gideon prit son téléphone et tapa un numéro.

Evidemment, tout le monde ne connaissait pas Dermot comme elle le connaissait. Et tout le monde n'était pas amoureux de lui non plus.

— Stark ? C'est Gideon.

Stella s'arrêta de marcher pour écouter. Apparemment, Stark n'était pas là. Gideon lui laissa un message sur sa boîte vocale. Il était question de la caution et de sortie de prison.

Dermot. Des larmes lui montèrent de nouveau aux yeux. Si quelques heures plus tôt elle doutait encore de ses sentiments pour lui, elle le savait avec certitude, maintenant : elle l'aimait.

Douze ans auparavant, elle ne connaissait pas son vrai visage. Elle avait entendu parler de son passé dévoyé mais c'était une facette du personnage qu'elle n'avait pas connue. Aujourd'hui, elle avait l'impression de bien le connaître. Et elle l'aimait. Elle aimait tout de lui. Ce qu'il avait été et ce qu'il était devenu.

— Je n'ai pas pu joindre Stark, déclara Gideon, visiblement déçu, en reposant le téléphone sur son bureau. Je lui ai laissé un message. Je te conseille de rentrer chez toi et de te reposer. Tu vas en avoir besoin.

— Oui, tu as raison, admit-elle.

Encore faudrait-il qu'elle puisse trouver le sommeil... Et chez qui dormir ? Chez elle ou chez Dermot ? Il lui avait remis un trousseau de clés, elle avait donc le choix.

— Je t'accompagne jusqu'à la porte, dit Cassandra.

Après avoir salué Gideon, Stella sortit. Arrivée au bout du couloir, elle s'arrêta et se tourna

vers Cassandra.

— Dis-moi, Cassandra, qu'est-ce que tu as dans la tête ?

Cette dernière sourit.

— La même chose que toi.

— En ce qui me concerne, j'ai la tête farcie. Je n'en peux plus.

— Ne t'inquiète pas, Dermot s'en sortira. J'ai traversé la même épreuve que lui mais, moi, personne ne m'a aidée, dit Cassandra, amère. Pas même Max Reed.

— Max Reed ? répéta Stella. Tu veux parler de Maxwell Reed, le magicien ?

Cassandra hocha la tête.

— C'était mon patron et mon... ami. Du moins je le croyais.

Vu la tristesse de Cassandra, Stella supposa que Maxwell devait être plus qu'un simple ami. Désireuse d'en savoir plus mais redoutant que sa curiosité ne soit interprétée comme un manque de tact, elle chercha ses mots. Mais Cassandra lui coupa l'herbe sous le pied.

— Nous ne laisserons pas Dermot aller en prison pour un crime qu'il n'a pas commis.

— Je suis désolée que cela te soit arrivé, Cassandra.

— Bof, dit-elle en haussant les épaules, c'est de l'histoire ancienne maintenant. J'ai survécu et c'est tout ce qui compte.

Mais Cassandra avait été incarcérée pour un vol de bijoux, et non pour un meurtre. Et deux ans d'enfermement, c'était moins dramatique qu'une peine de prison à vie. Ou que la peine de mort.

Elles tournèrent à l'angle de la rue et se dirigèrent vers l'escalier bondé de clients impatients d'entrer dans le club, d'où provenait une musique assourdissante.

Stella s'apprêtait à dire au revoir à Cassandra quand elle s'arrêta brusquement. Tirant son amie par la manche, elle recula.

— Que se passe-t-il ? demanda Cassandra.

— La femme en rouge sur les marches, dit Stella en faisant signe à la jeune femme de jeter un coup d'œil. C'est Marta Ortiz, la conseillère municipale.

Du rouge, quand on est en deuil, quelle drôle d'idée ! pensa Stella.

— Elle est avec l'un des hommes politiques qui l'entouraient quand elle a déclaré les festivités du jour des morts ouvertes.

— Intéressant, dit Cassandra, sarcastique.

— A quoi penses-tu ?

— Que Margot, notre gentille hôtesse, va peut-être pouvoir nous rendre un fier service. Ne bouge pas, ne te montre pas, je reviens tout de suite.

Stella passa la tête au coin de l'immeuble, vit Cassandra se précipiter vers l'hôtesse et lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

Menus en main, Cassandra se retourna et, gratifiant Marta Ortiz et son compagnon d'un sourire irrésistible, les fit passer devant les clients qui faisaient la queue — et qui protestèrent. En entrant dans le club, Cassandra frôla Marta Ortiz et ressentit une très désagréable impression qui la fit s'écarter sur-le-champ, comme si quelque chose l'avait piquée.

— Que se passe-t-il ? dit une voix derrière Stella.

Surprise, elle se retourna. Pour découvrir Blade et Gabe.

— Apparemment, Cassandra a ressenti quelque chose de désagréable en touchant Marta Ortiz. Je l'ai vue sursauter.

— J'aimerais bien savoir quoi, répondit Gabe. Pour ma part, je n'ai rien trouvé sur la conseillère. Il est vrai que je n'ai pas fini mes recherches.

Blade posa la main sur l'épaule de Stella et la serra, sans rien dire. Toute parole aurait été inutile. Ils étaient sur la même longueur d'onde. Comme toujours.

Cassandra réapparut bientôt, très agitée.

— Que se passe-t-il ? la pressa Stella. J'ai cru te voir sursauter.

Cassandra hésita.

— J'ai vu du rouge, finit-elle par dire.

— Du rouge ? demanda Blade.

— Précise, lui lança Stella.

— J'ai vu du sang... sur les mains de Marta.

Stella, Blade et Gabe se regardèrent, stupéfaits. Il n'y avait pas eu de sang versé lors de la mort de Tony, Stella en était certaine. Mais Cassandra disait toujours qu'il ne fallait pas prendre ses visions au pied de la lettre. Ce qu'elle voyait s'apparentait davantage à des impressions qu'à des faits précis.

Le sang pouvait être celui de quelqu'un d'autre.

Un meurtre que Tony aurait appris... et dont il aurait voulu profiter pour faire chanter quelqu'un ?

Ou un meurtre à venir ?

L'image de Marta Ortiz, du sang sur les mains, ne quitta plus Stella. Pendant tout le trajet jusqu'à chez Dermot, elle la hanta. Elle avait fini par se décider à passer la nuit chez lui. De cette façon, elle se sentirait plus proche de lui.

Plus en sécurité, aussi.

Du moins le croyait-elle...

La rue déserte lui parut suffocante. Comme cela arrivait parfois dans cette région de lacs, le brouillard avait tout envahi. Pas un brouillard épais, mais une vapeur humide et cotonneuse qui enveloppait tout.

Parcourue, sans raison, d'un frisson, elle saisit son arme. Au cas où... C'était devenu un automatisme. Mieux valait être prudent dans son métier. Et puis, avec tout ce qui se passait, elle ne se sentait pas tranquille.

Le bruit, étouffé par le brouillard, et des lumières auréolées d'un halo diffus conféraient au paysage un caractère fantomatique. Plus loin dans la rue, un bar était encore ouvert. Son enseigne bleue clignotait dans le gris de la bruine. Il y avait une voiture au carrefour, qui attendait patiemment que le feu passe au vert. Mais à part cela, c'était le désert. Elle était seule.

Le brouillard s'étant encore épaissi, elle faillit rater l'immeuble de Dermot. Elle s'apprêtait à taper son code quand elle buta sur un corps allongé par terre. Encore un pauvre hère qui avait pris refuge pour la nuit sous une porte cochère. Un bras replié sur la tête, il était roulé en boule pour se protéger de l'humidité et du froid.

Encore une situation désagréable à affronter, se dit-elle.

— Hé, ça vous ennuerait de vous pousser un peu, que je puisse passer ?

— Faut le dire si je te gêne, hé, greluce, grogna l'homme sans même soulever le bras pour la regarder.

— Vous n'habitez pas ici. Qu'est-ce que vous faites là ?

Il grommela.

Jugeant inutile de continuer à discuter, Stella décida de l'enjamber. En temps normal, elle aurait essayé de le convaincre mais la journée avait été longue et éprouvante et elle se sentait beaucoup trop épuisée pour le harceler verbalement ou le pousser physiquement. A contrecœur, elle pianota le code

de la porte de l'immeuble, entendit le clic de la gâche qui se débloquent et poussa la porte.

— L'armée du Salut est une rue plus loin, sur State Street, dit-elle en essayant de ne pas heurter la forme à moitié inerte qui gisait là.

A cet instant, une main lui agrippa la cheville et serra. Stella crut s'évanouir. Mais une bouffée d'adrénaline et la colère aidant, elle réagit et agita violemment le pied.

— Si vous saviez qui je suis, vous arrêteriez tout de suite, le menaça-t-elle.

Comme elle se tournait, l'homme lâcha brusquement son pied et elle tomba à la renverse, lourdement, sur le dos, dans le hall. La chute lui coupa la respiration mais elle réussit à rouler sur le côté et à passer un bras derrière son dos vers son holster.

Mais avant qu'elle ait pu dégainer son arme, elle avait un couteau sous la gorge.

Et, devant elle, un masque de mort auréolé d'un nuage de brouillard.

— Alors, toi, tu ne retiendras donc jamais la leçon ?

Complètement paniquée, Stella fixa la main gantée qui tenait le couteau. Le manche sculpté dans de l'os représentait un squelette. La lame qui brillait d'un éclat terrible sous la lumière du hall était longue et semblait aiguisée comme un rasoir... Comme la dernière fois.

Mais ce n'était pas la dernière fois, et elle n'était plus la même, songea Stella.

Inspirant une grande bouffée d'air, elle donna à son agresseur un coup de genou entre les jambes, pas tout à fait assez haut pour l'immobiliser complètement mais assez brutal tout de même pour le faire reculer.

Se relevant d'un bond, elle lui administra alors un coup de pied si violent qu'il le déstabilisa.

Ah le salaud ! Il n'allait pas s'en tirer comme ça.

Surpris par la brutalité de l'attaque, l'homme lâcha son couteau, qui voltigea dans l'entrée, mais il se rétablit en une fraction de seconde.

Avant même qu'elle ait pu saisir son arme, il était sur elle. La force décuplée par la rage — une rage dont elle ne se serait pas crue capable —, elle lui plaqua la main sur le visage dans l'espoir de lui arracher son masque. Mais il esquiva en reculant la tête et lui saisit le poignet au vol, qu'il lui tordit derrière le dos. Il la projeta alors contre le mur de l'entrée, la tête la première.

Secoué par un rire diabolique, il s'approcha d'elle. Elle sentit son haleine chaude sur son cou. Ce fut très bref car soudain, il la lâcha. Bien qu'à moitié assommée par le coup qu'elle avait reçu à la tête, elle comprit qu'il allait ramasser le couteau.

D'une voix sourde, à peine audible, le masque de mort lui dit alors qu'elle allait mourir, cette fois.

— Ça m'étonnerait, intervint une autre voix masculine.

Stella rassembla toutes ses forces et s'écarta du mur, pensant qu'elle se trompait, que ce n'était pas possible. Mais un coup d'œil à l'homme qui sortait du brouillard confirma ce qu'elle avait cru percevoir. C'était bien ça. C'était lui. Dermot.

Les deux hommes s'empoignèrent, se testant comme deux bêtes féroces. Dermot décocha un coup de poing fantastique dans le ventre de l'assaillant.

Mais Face de Mort était farouchement décidé à se battre. Le couteau vola. Et piqua le bras de Dermot de la pointe de sa lame. Mais celui-ci sembla ne rien percevoir. Déchaîné, il attrapa la main qui tenait le couteau et lutta pour désarmer l'agresseur. Peut-être le couteau n'avait-il touché que la veste, se dit Stella en les regardant évoluer sur le trottoir.

Finalement, ils se lâchèrent. Stella vit alors que Dermot s'était saisi du couteau.

Mais l'agresseur n'avait pas dit son dernier mot. Brusquement, il recula et chargea, frappant

Dermot dans les côtes avec une violence inouïe. Sous l'effet du choc, Dermot lâcha le couteau, qui tomba à terre et rebondit avec un bruit métallique sur la chaussée où il disparut dans l'épais brouillard. Heureusement, Dermot avait de la ressource. Rassemblant ses forces, il tenta une nouvelle prise sous le regard inquiet de Stella. Ce n'était pas le Dermot qu'elle connaissait... mais celui qu'il devait être bien avant qu'elle ne le rencontre pour la première fois... Le malfrat appartenant à une bande de voyous qui avait mis un rival dans le coma... Celui qui était arrivé à temps pour ceinturer son violeur.

L'agresseur se jeta de nouveau sur Dermot qui, non content d'arrêter le coup de pied qui lui était destiné, lui attrapa la jambe et la lui tordit. L'homme fit un vol plané en criant et alla s'écraser sur le ciment du trottoir. Il roula dans le brouillard, tellement épais maintenant qu'on ne voyait pas à deux mètres. Stella n'eut pas le temps de dire ouf. Face de Mort était de nouveau près d'elle et la menaçait de la lame de son couteau.

Le cœur battant, elle dégaina son revolver et cria.

— Ne bouge plus ou je tire. Lâche ton arme et retire ton masque. Tu es en état d'arrestation.

Face de Mort jeta un coup d'œil au revolver qu'elle tenait à la main puis se retourna et détala.

Stella pointa son arme sur lui, inspira à fond et jura. Non, elle ne pouvait pas faire ça, elle ne pouvait pas tirer sur un homme dans le dos. Elle abaissa le canon de son arme vers les jambes du fuyard, mais ne put se résoudre à tirer. L'agresseur s'évanouit alors dans le brouillard.

Le poursuivre était inutile, elle le savait, aussi rengaina-t-elle son revolver en pestant.

— Nom de nom !

— Ça va ?

Elle jeta un regard à Dermot.

— Oui, ça va, dit-elle en essayant de prendre l'air dégagé.

Mais elle n'en menait pas large.

— J'ai cru qu'il t'avait eue.

Le pire, c'est qu'elle avait cru la même chose pour lui.

\* \* \*

Dermot s'était imaginé qu'à l'abri chez lui, Stella ne tarderait pas à se remettre. Mais les choses ne se passaient pas comme il l'avait prévu. Elle tournait bizarrement autour de lui. Il brûlait d'envie de la prendre dans ses bras, de lui dire que tout allait bien. Mais elle ne semblait pas en état de l'entendre.

— Je ne pensais pas que tu sortirais ce soir, lui dit-elle en regardant par la fenêtre.

— Stark est un avocat spécialisé dans les affaires criminelles. Il a le bras long. Il a obtenu une faveur.

— C'est formidable. Oui, vraiment, je suis heureuse.

Elle posa sa veste sur une chaise, puis ôta son holster.

— J'avais peur qu'ils refusent ta libération sous caution.

Elle parlait calmement, presque froidement, comme s'il ne s'était rien passé dans l'entrée de l'immeuble. C'était son sang-froid de flic, se dit-il, puisé au tréfonds de ses entrailles. Heureusement pour elle, malgré tout, il était arrivé à temps. Il préférerait ne pas imaginer ce qui se serait passé s'il n'était pas intervenu.

Au moins, l'agresseur avait pris la fuite et Stella n'avait pas été blessée. Cette fois, il avait surgi *avant* que la catastrophe n'ait lieu. Quel bonheur ! Quelle chance !

— Raconte-moi exactement ce qui s'est passé, dit-il.

— Je pense que j'étais suivie depuis le club. En fait, je crois que j'étais même suivie avant, depuis cet après-midi. Comme les flics avaient saisi ta voiture, il fallait que je passe chez moi prendre la mienne.

Plus elle parlait, moins elle tenait en place. Elle marchait de long en large dans le séjour, inlassablement.

— Tu ne t'étais pas rendu compte que tu étais suivie ? insista Dermot.

— Je suis tellement absorbée par ton histoire que j'en oublie de regarder autour de moi. Je venais de déposer la voiture au garage et, quand je suis arrivée à la porte de l'immeuble, il était là, par terre.

Amère, elle rit.

— Au début, j'ai cru que c'était un clochard qui s'était réfugié là pour la nuit.

Dermot l'observa. Elle ne semblait pas traumatisée, plutôt agacée. On aurait dit qu'elle ressassait quelque chose. Une certaine déception, peut-être ?

— Donc tu n'as pas vu sa tête ?

— Hélas, non. J'ai essayé de lui arracher son masque mais je n'ai pas réussi.

Elle hocha la tête. On aurait dit qu'elle se reprochait quelque chose.

Sentant qu'elle était contrariée et ne pourrait pas se détendre, Dermot ne put s'en empêcher : il la prit par la taille. Il savait pourtant qu'elle n'aimerait pas ce geste, pas à ce moment. Mais il voulait qu'elle se calme, qu'elle arrête d'arpenter la pièce.

— Arrête, lui dit-elle en le repoussant.

— Ai-je fait quelque chose qui t'a déplu ?

— Non. Tu as fait ce qu'il fallait. Tu m'as sauvé la vie. Encore une fois.

Voilà ! Elle venait de l'avouer à demi-mots ! Elle était vexée que le voyou lui ait échappé et, pire que tout, que Dermot soit intervenu. C'était à croire qu'elle lui en voulait de lui avoir sauvé la vie ! C'était un comble.

— As-tu une idée de qui ça peut être ? lui demanda-t-il, cherchant à chasser les pensées qui la tourmentaient. Manny Santos ?

Elle hocha la tête.

— Je ne pense pas. Ce salaud avait falsifié sa voix mais, quand même, je crois que je l'aurais reconnu si ça avait été Manny. De plus, ce type était plus fort que lui. Et puis, non, ça ne colle pas. Quelque chose cloche. Manny joue peut-être les fiers-à-bras mais il n'est pas sûr de lui, alors que ce type-là avait un sang-froid de tueur.

— Il faut que nous fassions une déposition.

— Cela signifie qu'il va falloir tout déballer, à commencer par le mot que j'ai trouvé sur ma porte. Cela risque de valoir quelques ennuis à Logan qui a demandé, comme une faveur, au labo de rechercher les empreintes laissées sur le papier et de les comparer au fichier. Ce serait fâcheux pour lui car il vient tout juste de reprendre ses fonctions dans la police.

Elle haussa les épaules, perplexe.

— Je ne sais pas si j'ai le droit de faire ça, je risque de fiche sa carrière en l'air.

Et la sienne par ricochet, pensa Dermot.

Ce danger, apparemment, n'avait jamais effleuré l'esprit de Stella. Lui-même n'avait pas vraiment mesuré les risques qu'il lui faisait prendre en acceptant qu'elle mène l'enquête de son côté. Une fois de plus, il avait commis une erreur. Mais il n'en était plus à une erreur près. Il en avait commis tellement d'autres dans sa vie...



Stella poussa soudain un cri.

— Dermot, ton bras saigne.

Il regarda sa veste. Effectivement, elle était tachée.

— Déshabille-toi.

— Ce n'est rien, dit-il en agitant les épaules pour que la veste glisse sur ses bras.

Mais soudain la douleur le fit grimacer.

— Ne t'inquiète pas, je te dis que ça va.

Stella changea brusquement de tête. L'air soucieux, elle l'aida à retirer sa veste et, trouvant la blessure importante, suggéra qu'ils aillent à l'hôpital.

— Je te répète que ce n'est pas grave, déclara Dermot. J'ai une trousse d'urgence dans ma salle de bains, ne t'inquiète pas. C'est une égratignure. J'ai vu pire, je te le jure.

Mais les efforts de Dermot pour rassurer Stella restèrent sans effet. Déjà elle avait commencé à déboutonner sa chemise et la douleur qu'il ressentait dans le bras s'estompa comme par magie. Docile, émerveillé, il regarda ses doigts courir sur sa peau. Elle avait de jolies mains aux ongles courts mais soignés.

Comme elle lui effleurait la poitrine, il se sentit réagir sans pouvoir le cacher.

— Reste tranquille, lui dit-elle. Je vais essayer de dégager ton autre bras le premier.

Elle n'arrêtait pas de l'effleurer, de le toucher. C'était à croire qu'elle le faisait exprès. Malgré sa douleur cuisante au bras, Dermot ne se plaignait pas. Il ne pensait qu'à une chose, à ces mains qui caracolaient sur sa poitrine... et parfois plus bas encore.

Une fois son bras sain dégagé, Stella se pencha sur lui, trop à son goût, pour faire passer la veste derrière son dos. Elle était toute chaude et cette chaleur rayonnait sur lui. Elle était parfumée aussi. Un parfum boisé, original, qui n'appartenait qu'à elle. Dieu qu'elle sentait bon ! C'était une torture.

Une torture exquise. Mais qui poussait le mâle qui sommeillait en lui à en vouloir plus.

Avec soin, elle roula la manche ensanglantée le long de son bras. Il s'efforça de ne pas lui montrer qu'il souffrait mais Stella le connaissait suffisamment pour savoir ce que signifiaient les rides qui creusaient son front.

Elle lui releva doucement le bras à hauteur de l'épaule et lui tendit la chemise tachée.

— Garde ton bras en l'air, plus haut que ton cœur et appuie aussi fort que tu peux avec ta chemise pour faire une sorte de garrot. Ça va s'arrêter de saigner. Pendant ce temps, je vais chercher la trousse d'urgence. Y a-t-il des serviettes que je peux prendre ? Mais il faudra les jeter ensuite, ça t'est égal ?

Dermot appuya très fort sur son bras à l'aide de la chemise que Stella avait roulée en bouchon et, les dents serrées par la douleur, lui répondit de prendre tout ce qu'elle voulait.

Elle hocha la tête.

— J'aimerais faire mieux mais je ne vois pas quoi.

Malgré la douleur qui lui brûlait le bras, il ne pouvait détacher les yeux de Stella. Elle se dirigeait vers la salle de bains dans un balancement de hanches à damner un saint. Se rendait-elle compte qu'elle le mettait au supplice ?

Bon Dieu ! Qu'avait-il fait au ciel pour avoir autant envie d'une femme ? Une envie qu'elle seule pouvait décider d'apaiser.

Après avoir trouvé des pansements et autres fioles pour nettoyer et panser la plaie, Stella resta quelques minutes dans la salle de bains pour reprendre ses esprits. C'était trop de chocs pour une même journée. Elle se croyait forte, pourtant. Mais elle avait surestimé sa résistance.

Elle désirait Dermot. Et elle l'aurait juré, il la désirait lui aussi. Du moins pour le moment. Peut-être qu'à force de jouer les anges gardiens, il avait fini par se laisser prendre au piège.

Non, c'était faux. Complètement faux.

Il ne voyait en elle qu'une femme à protéger. Mais elle ne voulait pas d'un saint-bernard.

En revanche, elle voulait son amour.

Evidemment, il y avait eu cette agression. Elle devait vraiment gêner quelqu'un pour qu'on la persécute ainsi. Sinon, cela n'avait pas de sens.

Si seulement les inspecteurs Norelli et Walker l'avaient respectée, elle aurait pu travailler avec eux, leur faire part des informations qu'elle avait recueillies, et voir s'ils avaient des détails qui pouvaient s'imbriquer dans le puzzle. Mais c'était inutile de leur proposer de collaborer. Ils la prendraient de haut et refuseraient tout en bloc. Ils étaient comme ça, Norelli et Walker : méprisants.

Que lui restait-il, alors ?

Comme elle sortait de la salle de bains, chargée, elle se dit qu'il faudrait qu'elle parle de tout cela à un policier de la division. Peut-être Mack ?

Dermot, le bras toujours levé mais le coude posé sur le dossier d'une chaise, n'avait pas bougé mais il n'appuyait plus sur la blessure et avait jeté le chiffon plein de sang sur le comptoir.

La voyant approcher avec son chargement, il se moqua gentiment.

— Es-tu sûre qu'il reste encore quelques bricoles dans la salle de bains ?

— Es-tu sûr que tu ne veux pas mourir, vidé de ton sang ? répondit-elle du tac au tac.

— Bonne repartie, mais je vous signale, docteur, que la plaie ne saigne plus.

— Tant mieux ! Mais que cela ne t'empêche pas de garder le bras en l'air jusqu'à ce que j'aie fini le pansement.

Son matériel posé sur le comptoir, elle prit deux petites serviettes de toilette, les passa sous l'eau chaude et commença à tapoter le bras de Dermot qui ne broncha pas. Comme il avait une tache de sang sur la poitrine, elle l'essuya, ce qui le fit sursauter.

Etonnée, elle s'arrêta et resta à le regarder, bluffée par ses incroyables pectoraux.

— Mon bras, lui dit-il, la ramenant sur terre. Je vais devoir le tenir en l'air toute la nuit ?

Rouge de confusion, elle lui essuya le bras à l'aide d'une serviette propre et humide puis ouvrit la trousse de soins. Elle contenait le matériel de première urgence, dont de la teinture d'iode.

— Ça va te piquer, le prévint-elle.

— Ça te fera plus mal qu'à moi, plaisanta-t-il.

Elle tamponna la plaie à petits coups et il ne dit rien. Sans doute avait-il appris, tout gamin, à ne pas afficher sa douleur pour ne pas avoir l'air d'une mauviette ! Peut-être était-ce sa façon d'être macho ?

Elle nettoya la plaie — vite et bien — se concentrant sur ce qu'elle faisait. Elle préférait ne pas regarder Dermot dans les yeux. Elle ne voulait pas être témoin de la douleur qu'elle lui infligeait.

Deux minutes et trois bandes de sparadrap plus tard, elle lui permit de laisser retomber son bras.

— Surveille ta blessure. Si elle enfle et devient rouge, il faudra que tu voies un médecin. A mon avis, une injection antitétanique ne serait pas du luxe.

Il hocha la tête en signe de dénégation.

— On me l'a faite il y a deux ans.

— Quoi qu'il en soit, ménage-toi.

— Tu veux dire : évite de te battre ?

Cette pensée lui fit peur et elle pâlit.

— Oui, si tu veux.

Elle se retourna vers le comptoir et se mit à ranger.

— Non, Stella.

— Non, quoi ?

— Ne me tourne pas le dos. Je ne te comprends pas. Je t'ai aidée et alors ?

Elle pivota sur elle-même.

— C'est moi qui suis flic.

— Je le sais. Tu es même un flic drôlement dur à cuire.

— Heureuse de te l'entendre dire. Je suis capable de m'occuper de moi.

Elle voulait se persuader qu'elle serait venue à bout de Face de Mort toute seule si Dermot n'était pas intervenu.

— Je ne suis plus une victime.

Dermot se raidit.

— Qui a dit que tu en étais une ?

Elle le toisa, l'air pincé, et ne répondit pas.

— C'est ça, le problème ? Tu es vexée parce que tu te figures que je pense que tu n'es pas capable de te débrouiller seule ? dit-il.

— Je ne suis pas vexée.

— Je ne le crois pas. Je veux dire : que tu ne sois pas capable de te débrouiller seule. Je suis certain que si je n'étais pas arrivé sur les entrefaites, tu te serais dépêtrée de lui sans moi. Je pense que tu en aurais fait de la bouillie. Que tu lui aurais passé les menottes et l'aurais emmené au poste.

Ces paroles la requinquèrent.

— Je n'avais pas de menottes sur moi. Je les avais laissées là-haut.

— Là-haut ?

L'information le surprit.

— Oui, là-haut, où tu vas dormir cette nuit.

En guise de réponse, il fit une mimique qui ne laissait planer aucun doute sur ses intentions.

— Seul, ajouta-t-elle.

La mimique se mua en grimace.

— Tu as bien entendu, dit-elle en s'étouffant à moitié de rire. Allez, monte, je vais dormir sur le canapé.

Dermot se leva en grimaçant de douleur.

— J'accepterais volontiers qu'une âme charitable m'aide.

Stella ne se le fit pas dire deux fois. Elle se leva, et passa le bras derrière son dos. Son dos nu. Très nu, même. Puis le regarda. L'air gourmand, il la dévorait des yeux.

— menteur ! gronda-t-elle.

— Tu vas m'aider ? insista-t-il.

Il la prit par la taille et l'attira à lui. Elle avait le cœur qui battait comme un fou.

— Je vais surtout te dire bonsoir, ici, répondit-elle.

— Avec un baiser ? Comme l'autre nuit ?

Il plaqua la main sur sa bouche pour l'empêcher de protester.

Déchirée entre l'envie de le repousser et celle de se serrer contre lui — surtout de se serrer

contre lui —, elle fit taire la petite voix intérieure qui lui parlait de raison. La raison, elle y songerait plus tard. Quand elle serait seule. Pour l'instant, Dermot était là et elle allait profiter de lui. D'ailleurs, ses lèvres couraient déjà sur sa bouche, sur son cou, sur ses cheveux... La main qui lui enserrait la taille remonta le long de son dos puis redescendit, caressante, sur ses hanches et plus bas encore.

Soudain, il la souleva et l'emmena jusqu'à l'escalier en colimaçon. Il allait la faire monter devant lui et la jeter sur le lit, pensa-t-elle, déjà consentante. Mais il n'en fit rien. Il la poussa contre la rambarde métallique et glissa les mains sous son pull. Elles étaient rêches sur sa peau mais cette rugosité avait quelque chose d'excitant qui ne lui déplaisait pas, et elle se laissa faire.

Encouragé par les menus gémissements qui lui échappaient, Dermot prit ses hanches à pleines mains et les pétrit puis, brusquement, il plongea les mains dans son pantalon.

— Retire-le, lui souffla-t-il à l'oreille.

— Ici ?

— Oui, tout de suite.

Il n'arrêtait plus de la caresser et elle avait la peau en feu. S'il ne cessait pas, elle allait jouir et il allait la prendre, là. Oui, ça allait arriver. Enfin ! Cela faisait si longtemps qu'elle en rêvait.

Au moins, si elle devait mourir, elle mourrait heureuse.

Elle fit comme il demandait et déboutonna son pantalon.

Mais non, elle n'allait pas mourir. Et lui non plus. Au contraire ! Ils allaient célébrer le bonheur d'être bien vivants, cette nuit au moins.

Comme son pantalon glissait doucement sur ses chevilles, Dermot glissa la main dans son slip et descendit plus bas. Elle retint son souffle puis soupira. Décidément, elle aimait ses doigts rugueux qui la cherchaient et caressaient maintenant ses chairs humides et tièdes.

L'impression d'une spirale qui allait tout engloutir lui serra la poitrine. D'un coup de pied, elle quitta une chaussure puis recommença avec l'autre. Elle se débarrassa ensuite de son pantalon et écarta légèrement les jambes pour accueillir ses doigts fiévreux, impatients de fouiller ses pétales de chair pour atteindre le creux de sa féminité.

— Oh, oui ! gémit-elle en balançant les hanches d'avant en arrière de sorte qu'elle sentait les doigts de Dermot aller et venir en elle.

— Caresse-moi, lui dit-il alors.

Il n'eut pas à le lui répéter. Elle plaqua les mains sur son dos, descendit jusqu'à sa ceinture en le caressant, puis revint vers son nombril. Là, elle défit son pantalon et prit son sexe dans sa main. Il était chaud et lisse et elle frissonna. Follement troublée, et excitée par ses gémissements, elle resserra les doigts autour de son pénis et regarda Dermot, le visage crispé, se cabrer.

C'était merveilleux d'avoir ce pouvoir sur un homme, sur lui surtout, et de le tenir dans sa main, mais elle rêvait d'autre chose. De plénitude. De le sentir en elle, dur et profond.

Perdant toute pudeur, elle lui ôta son pantalon et, s'agenouillant devant lui, prit son sexe dans sa bouche. Au contact de sa langue sur son pénis, Dermot se cambra et plongea la main dans ses cheveux, qu'il ébouriffa.

Elle le mordilla, le caressa, se délectant de sa douceur.

Et il se laissait faire.

Soudain, comme s'il se réveillait d'un sommeil profond, il la prit sous les bras et la releva. Debout devant lui maintenant, elle abaissa son slip pour qu'il la pénètre.

Il commença à aller et venir en elle. L'escalier en colimaçon remuait au rythme de leurs élans avec des craquements inquiétants. C'était étrange, pensa-t-elle dans un semi-brouillard.

N'y tenant plus, soudain, elle ôta son pull et son soutien-gorge, serra ses seins l'un contre l'autre et lui tendit ses deux globes nacrés et pleins pour qu'il les prenne dans sa bouche. Un à un, il happa ses mamelons. Le contact de sa langue râpeuse sur ses petits bouts de chair grenus la fit tressaillir. Elle se cambra alors comme un arc.

— Maintenant, explosa-t-elle.

Il lâcha ses seins.

— Oui, maintenant.

Dermot l'embrassa alors comme un fou, insatiable. Elle le sentit se contracter en elle, enfler et, soudain, l'emplir de son miel chaud et doux.

Savourant cet instant, Stella se serra plus intimement encore contre lui, priant le ciel pour que cette magie ne prenne jamais fin.

\* \* \*

Tout étourdie et délicieusement flageolante, Stella se réveilla aux premières lueurs du jour. Dermot et elle avaient fait l'amour plusieurs fois dans la nuit, la dernière fois dans son lit, qu'ils avaient fini par partager.

Elle le regarda dormir un moment et ferma à son tour les paupières. Encore un peu de sommeil et quelques jolis rêves avant de reprendre pied dans la réalité, se dit-elle.

Une réalité où tout allait changer, pensa-t-elle dans les limbes de son demi-sommeil. Il fallait qu'elle aille déposer au commissariat la menace qu'elle avait reçue et porter plainte pour l'agression. Mais Logan devait rester en dehors de tout cela. Elle n'avait qu'à ne pas évoquer l'histoire des empreintes...

La sonnerie du téléphone la tira de son sommeil. Dehors, le soleil brillait déjà très haut et nimba la chambre d'une lumière dorée et chaude. Elle devait avoir dormi une bonne heure de plus, calcula-t-elle.

— Dermot...

Il n'était plus là.

Tendant l'oreille, elle entendit le jet de la douche que ne couvrait pas totalement la sonnerie du téléphone.

N'hésitant plus, elle sauta du lit et empoigna le récepteur posé sur la commode.

— Stella, c'est Logan.

Elle se raidit.

— Je voulais justement t'appeler. Finalement, j'ai décidé de porter plainte contre Manny et...

— C'est à propos de lui que je t'appelle, précisément.

Une boule d'angoisse lui serra la gorge.

— Quoi ? Il a été arrêté ?

— Non. Assassiné.

— Quoi !

La nouvelle la réveilla complètement.

— Il s'est fait tuer cette nuit. On a retrouvé son corps il y a deux heures.

C'était incroyable. Juste au moment où elle avait décidé de déposer plainte contre lui ! Elle qui espérait qu'il serait convoqué pour interrogatoire et qu'il craquerait sous la pression du feu croisé des questions. Peut-être même qu'il livrerait un nom... A présent, tout tombait à l'eau.

— Comment ? se renseigna-t-elle.

— Poignardé. Il portait un masque de tête de mort.

Elle soupira.

— Une tête de mort...

Ce n'était pourtant pas Manny qui l'avait attaquée hier soir, elle en était sûre. Le masque devait être une coïncidence.

Encore fallait-il croire aux coïncidences...

Un goût amer dans la bouche, elle poursuivit son interrogatoire.

— On sait quelque chose du poignard ?

— On l'a retrouvé planté dans le corps. C'était une arme de collection.

Stella ferma les yeux. Elle allait poser LA question mais elle aurait parié qu'elle connaissait d'avance la réponse.

— Le manche ? Était-il blanc et sculpté en forme de squelette ?

— Comment le sais-tu ?

— Hier soir, un type, le visage dissimulé derrière un masque de tête de mort, a voulu me tuer à l'aide d'un couteau comme celui-là.

Mais pourquoi supprimer Manny ?

— Ça ne veut pas dire grand-chose, répliqua Logan. A la division 4, on pense que c'est un voyou d'une bande rivale qui a fait le coup. A ce qu'il paraît, ils étaient nombreux hier aux festivités de la fête des morts.

— Je sais. On les a vus. Mais ce n'est pas ça, Logan. Quelque chose me dit que ce n'est pas un crime lié à la guerre entre bandes rivales.

Comme elle parlait, Dermot entra dans la chambre, les hanches ceintes d'un drap de bain noué sur le nombril. Stella rougit, se sentant un peu gênée. Curieuse réaction alors qu'ils avaient fait l'amour toute la nuit, pensa-t-elle.

Réalisant soudain qu'elle était nue, elle tira le drap sur elle puis raconta à Dermot ce que Logan venait de lui apprendre.

— Quelqu'un a annoncé le décès à la famille ? demanda-t-elle à Logan.

— Oui. Les parents sont effondrés, naturellement. D'autant plus que ce n'est pas tout. Le petit frère, Pablo, a disparu. Personne ne sait où il est.

Stella hochla la tête. Pauvre Mme Santos !

— Logan, je ne sais plus que faire. Après ma mésaventure d'hier soir, j'ai décidé de porter plainte pour menace et agression mais ne t'inquiète pas, je n'ai pas l'intention de parler de toi. Je ne veux pas t'attirer d'ennuis avec cette histoire d'empreintes que je t'avais demandé d'identifier. De toute façon, maintenant que Manny est mort...

— Si c'est ce que tu veux faire, ne te prive pas. Où est le problème ?

Elle ferma les yeux. Aussitôt, les images de l'agression de la veille défilèrent sous ses paupières, comme un mauvais film. Dermot en train de se battre avec Face de Mort... Le couteau qui vole... Qui touche Dermot au bras... Dermot qui empoigne la main qui tient le couteau et... le couteau qui se retrouve entre les doigts de Dermot.

Quand elle rouvrit les yeux, Dermot la dévisageait.

— Il y a un hic, Logan. Les empreintes... Logiquement, ce sont celles de Dermot qui sont sur le couteau.

A l'autre bout du fil, Logan jura. Dans la chambre, Dermot blêmit.

— Ils vont sûrement les comparer avec celles de Dermot, dit Logan. Quand il s'est présenté au poste, hier, ils les lui ont prises.

— Il faut agir vite, alors, dit-elle. Avant qu'ils ne les entrent dans le fichier informatique.

## 12

— Ils vont m'accuser de deux meurtres, dit Dermot à Stella qui venait de raccrocher.

— Mais non.

Elle avait beau essayer de faire bonne figure, Dermot n'était pas dupe. Au lieu de s'améliorer, la situation s'était dégradée depuis qu'elle s'en était mêlée. Et il sentait bien qu'elle culpabilisait.

— On aurait dû aller porter plainte dès hier soir, dit-elle. C'est une erreur de ne pas l'avoir fait. Face de Mort se serait peut-être fait pincer et Manny serait toujours en vie.

— Tu ne pouvais pas le sauver, Stella. Tout le monde s'y est mis pour trouver ton agresseur et...

Elle lui coupa brusquement la parole.

— Moi, j'aurais pu, mais il aurait fallu que j'agisse. Maintenant, étant donné la façon dont cela s'est passé...

Stella resserra le drap autour d'elle pour cacher sa nudité. Dermot, qui l'observait, trouva ce geste adorable mais incongru après la nuit qu'ils avaient passée.

Sans doute était-elle très pudique ?

En tout cas, le tour que prenaient les événements la rendait nerveuse et ruinait tout espoir de relation entre eux.

— Ce qu'il faudrait savoir, c'est pourquoi Manny a été tué, dit-il en s'écartant d'elle pour éviter toute tentation.

Elle ne s'était pas encore douchée et des bouffées de parfum flottaient autour d'elle. Entêtantes. S'il ne se méfiait pas, il risquait d'avoir des gestes... déplacés.

— Manny allait peut-être parler, poursuivit-il. C'est sans doute pour cela qu'ils l'ont fait taire. Quant à Pablo, il a dû voir l'assassin de son frère et il se cache pour se protéger. Aussi, si on retrouve Pablo...

— On saura ce qui s'est passé ? poursuivit Stella à sa place. On aura un témoin et des réponses à nos questions ? Tu as peut-être raison...

Mais elle ne semblait pas convaincue.

— Qu'est-ce que tu as ? dit-il en se rapprochant d'elle. Qu'est-ce qui te préoccupe ?

Soudain, tout ce qui les séparait s'envola. Pris d'un désir fou de la détourner de ses soucis, il se pencha vers elle pour la prendre dans ses bras. Il allait lui faire l'amour. L'étreindre. La caresser. Lui faire oublier l'objet de son tourment.

L'esprit ailleurs, elle ne remarqua pas son impatience et le repoussa doucement.

— Je crains que Face de Mort n'ait tout manigancé pour te faire accuser du meurtre de Manny,



dit-elle. Sinon, pourquoi aurait-il abandonné l'arme du crime derrière lui ?

— Il portait des gants, lui rappela Dermot. Alors, peu importe qu'il l'ait laissée.

— Tu as raison, il portait des gants. Mais pas toi. Le couteau est un objet de collection de grande valeur, donc, s'il l'a laissé, c'est qu'il avait une idée derrière la tête. Ce n'est pas un hasard, c'était pensé. Il savait que tes empreintes étaient sur le manche et donc qu'elles t'accuseraient.

— Tu veux dire que c'est une mise en scène ?

— Je veux dire que tout a été minutieusement planifié. Pour une raison ou une autre, Face de Mort devait détester Manny et il a voulu s'en débarrasser à moindres frais. Je veux dire sans prendre de risques.

— Autre hypothèse ?

— C'était toi qu'il visait mais, pour brouiller les pistes, il a abattu Manny, dans le seul but de te faire porter le chapeau pour les deux meurtres. Une stratégie vicieuse mais habile. Le crime parfait en quelque sorte.

— La seconde hypothèse me donne froid dans le dos, dit-il.

Tellement froid qu'elle stoppa son envie de lui faire de nouveau l'amour.

— J'ai une autre idée, dit-elle.

Dermot, que les idées de Stella inquiétaient de plus en plus, se raidit.

— Et si le meurtrier avait voulu te faire accuser de l'assassinat de Vargas, non pas parce que c'était pratique de se servir de toi mais parce qu'il avait un vieux compte à régler avec toi ?

— Tu veux dire que d'après toi, ce n'est pas Tony qui a volé mon ordinateur portable...

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais les cordons de velours... A mon avis, le fait qu'ils aient été dérobés le soir où tu étais à St Peter n'est pas un hasard. L'assassin a pu vouloir faire d'une pierre deux coups, si j'ose m'exprimer ainsi. C'était son idée dès le départ. A qui as-tu fait du tort récemment ?

— A un certain nombre de personnes, mais rien qui justifie toute cette violence.

— Et dans le passé ?

— Cela dépend à quand je remonte ?

Question inutile. Il savait où Stella voulait en venir. Après l'école, il était parti travailler à Washington D.C., où il était resté quelques années avant de revenir ici.

— Loin, dit-elle. A l'époque où Tony et toi fricotiez ensemble.

Dermot serra les dents. Il y avait bien une chose qui lui revenait à l'esprit. Une seule. Mais il ne pouvait pas en parler. Et d'ailleurs, ça ne pouvait pas être ça. Enfin, sans doute pas...

Quoi qu'il en soit, cet événement devait rester secret.

Le secret de la confession le suivrait jusqu'à sa mort.

\* \* \*

Comme Dermot se rendait à l'église St Peter pour parler avec le père Padilla de Manny et de Pablo Santos, Stella décida d'aller chez son cousin Frank voir s'il avait du nouveau. Il se trouvait dans sa boutique de pièces détachées et attendait le chaland.

— Ça ne me dit rien qui vaille tout ça, Stella. J'ai comme un mauvais pressentiment pour toi.

Il n'en dit pas plus mais elle lut entre les lignes. Il craignait pour sa vie.

— Que me suggères-tu, alors ? De laisser tomber un innocent ?

— Je vais peut-être te choquer mais je te dis *oui*. Tu t'impliques trop et...

C'était vrai qu'elle s'impliquait beaucoup. Parce que c'était Dermot. Et Frank l'avait sans doute

compris, même s'il ne le disait qu'à demi-mot.

— J'ai promis de l'aider, Frank.

Au moins de le disculper. Pour le reste...

— Mais je crois que j'en ai encore pour un certain temps.

Son cousin hocha la tête mais se tut. Il y avait dans ce silence toute sa désapprobation. Stella ne pouvait pas lui en vouloir. Elle était tout ce qu'il lui restait comme famille. Et il ne voulait pas qu'il lui arrive malheur.

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa sur la joue. Il la serra très fort.

— Tu as toujours été têtue comme une mule, Star.

— Quand il s'agit d'aider des gens auxquels je tiens...

Il était presque midi et elle n'avait pas vu l'ombre d'un client. Frank ne devait pas faire de grosses affaires dans sa boutique de pièces détachées. Heureusement, il y avait l'atelier de mécanique à côté, où deux vieilles guimbardes essoufflées étaient en réparation. Les étagères de la boutique étaient grises de poussière. Apparemment, les articles n'avaient pas été déplacés depuis longtemps, sans doute depuis que des chaînes de magasins d'accessoires automobiles avaient fleuri un peu partout. Plusieurs s'étaient implantés aux abords de Chicago, forçant les petits commerçants comme lui à fermer boutique.

Frank vivait encore décemment. Sans doute de l'activité de l'atelier. Et si la partie pièces détachées n'était pas encore fermée, c'était sûrement parce qu'il n'arrivait pas à s'y résoudre. Comme elle, il était têtue comme une mule. C'était la marque de fabrique de la famille Cabojek. Ou un défaut. Au choix !

Revenant à ses moutons, Stella posa la question qui l'avait amenée.

— Du nouveau, Frank ?

— J'ai fait quelques vérifications concernant Louie Z.

— Le poker ?

— Pas exactement. Tu ne t'étonnes pas que Johnny Rincon ne fasse jamais de tôle ?

— Parce qu'il est prudent. Il laisse toujours les autres se faire prendre à sa place. Et puis, si par hasard il se fait arrêter, les preuves contre lui se volatilisent.

Elle se rappelait bien que c'était ce qui s'était produit peu de temps auparavant.

— As-tu idée d'où lui vient toute cette malchance ? ironisa Frank.

Réalisant qu'il insinuait que Luis Zamora avait des liens plus qu'amicaux avec un criminel — et qu'il était donc un ripou — Stella posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— D'où tiens-tu tout ce que tu viens de me raconter ?

— C'est un de mes mécanos qui me l'a dit.

— Ce n'est pas bien de colporter des rumeurs, Frank. On n'a pas le droit de salir les gens sans preuve.

Stella se méfiait des sous-entendus qui semaient le doute dans les esprits. Une fois le mal fait, il était difficile de revenir en arrière. Pourtant, en la circonstance, elle était tentée de croire son cousin.

— Oublie ce que j'ai dit, alors. Je crois que je n'ai plus les connections qu'il faut pour t'obtenir les bonnes informations.

— Ou tu ne frappes peut-être pas à la bonne porte. Je ne pense pas que tes contacts aient grand-chose à voir avec Marta Ortiz.

— Encore elle ? Qu'est-ce que tu sais sur elle ?

— Rien de plus que toi sur Louie Z.

Des rumeurs qu'elle avait entendues par hasard le jour de la fête des morts.

— On raconte qu'elle dispose d'argent sale, dit-il. Il n'y a pas de fumée sans feu. En l'occurrence, je ne serais pas autrement surpris que ce soit la vérité. C'est aussi difficile de faire confiance à un homme politique que de s'en débarrasser. Mais on peut être malhonnête sans être pour autant un meurtrier. D'ailleurs, je ne la crois pas capable de tuer. Une demi-portion comme elle ! Elle n'est pas assez forte pour maîtriser et pendre un homme jeune et vigoureux. Et... tu m'as bien dit que c'était un homme qui t'avait agressée la nuit dernière ?

— Oui. Mais c'est peut-être un homme de main qui fait le sale boulot pour elle. Ou, pourquoi pas, Louie Z. ? A la fête, hier, ils étaient comme cul et chemise Louie Z. et elle. Ils faisaient des messes basses. Ils avaient vraiment l'air copains.

De quoi parlaient-ils tout bas ? Elle n'en savait rien. De se débarrasser d'elle ? Et si le tueur masqué avait été un policier ?

— Si j'étais toi, je ne quitterais pas Johnny Rincon des yeux, conseilla Frank. Lui et Tony n'étaient pas vraiment amis depuis que Tony était sorti de taule.

— Oui. Nous avons déjà parlé de l'histoire du chantage, mais autant j'aimerais coincer Johnny, autant je suis prête à parier qu'il n'est pas dans ce coup-là.

Stella poussa un gros soupir.

— D'habitude, je fais bien mon métier, mais cette fois-ci j'ai vraiment du mal.

— Parce que, cette fois-ci, tu es impliquée. Mélanger le privé et le professionnel complique toujours les choses.

— Sans doute.

Elle regarda au-dehors, rêveuse. Une voiture entra dans le garage.

— A propos, est-ce que Leroy est venu te voir ?

— Pourquoi ?

— A cause de ses gosses. Il cherche à faire des heures supplémentaires pour se faire plus d'argent pour les élever.

— S'il passe, je lui conseillerai d'aller chercher ailleurs, maugréa son cousin.

Stella se retourna pour regarder Frank. Qu'avait bien pu faire Leroy pour que son cousin — très gentil en général — soit braqué contre lui ? En y repensant bien, elle se rappela que Leroy n'avait pas non plus manifesté beaucoup d'enthousiasme quand elle lui avait parlé de Frank. Ça devait être une histoire entre eux. Elle n'avait qu'à les laisser se débrouiller.

La sonnette fixée à la porte retentit. Un homme costaud, en bleu de travail, entra.

— Salut, Frank. J'ai besoin d'un tas de trucs. Tu peux me servir ?

— Deux minutes, Clive. Je termine avec ma cousine. Elle est inspecteur de police, ajouta-t-il avec fierté.

— Bien sûr, répondit Clive en allant vers les étagères.

Stella saisit l'occasion pour partir.

— Il faut que j'y aille, Frank. Si jamais tu apprends quelque chose...

— Compte sur moi. Et fais attention à toi.

Sur ces mots, elle quitta le magasin, les recommandations de Frank tintant encore à ses oreilles. Faire attention, certes. Mais comment ? Elle n'en savait rien.

\* \* \*

Dermot entra dans l'église St Peter, se demandant si sa visite en valait la peine. Le secret de la confession n'allait-il pas une nouvelle fois entraver sa démarche ? Peu importait, il fallait tenter.

Il trouva le père Padilla dans son bureau et y alla tout droit, sans se faire annoncer.

— Dermot ! s'exclama le prêtre en levant les yeux. Encore toi !

Mais à la vérité, il ne semblait pas vraiment surpris.

— Vous m'attendiez, père Padilla ?

En guise de réponse, le prêtre cligna lentement des yeux. Dermot se demanda ce qu'il savait exactement. Et ce qu'il allait accepter de révéler. Il allait devoir pêcher fin...

— Je cherche Pablo Santos.

— Ses parents sont venus me voir pour me parler de son frère.

L'air consterné, le père Padilla hocha plusieurs fois la tête.

— J'avais essayé de remettre Manny dans le droit chemin mais la perspective — illusoire — de devenir un membre important de la bande a été trop forte. Il n'a pas pu résister à ce mirage.

— Et Pablo ?

— Il est jeune. Il peut s'en sortir.

— Vous savez où il est ?

— Si je le savais...

Le père Padilla haussa les épaules.

Le gosse était passé ici, Dermot l'aurait parié, sinon le père Padilla aurait répondu par un non franc et massif. Mais il n'avait pas non plus le discours d'un homme lié par le secret de la confession. En ce cas, tout espoir n'était pas perdu.

Dermot reprit :

— Je pense que Pablo a assisté au meurtre de son frère et qu'il se cache parce qu'il a peur pour sa vie. S'il pouvait nous dire ce qu'il a vu, nous pourrions arrêter le meurtrier. Et Pablo n'aurait plus rien à craindre.

Le père Padilla resta quelques instants silencieux, l'air concentré. Puis, choisissant ses mots, il dit :

— Souvent, les gens qui sont en fuite parce qu'ils ont peur ont besoin d'un refuge. Je suppose que tu comprends cela, mon fils. Je te conseille d'aller te recueillir à l'église et de prier. Peut-être y trouveras-tu la réponse à ta question ?

Voyant que le père le laissait dans le vague, Dermot enragea intérieurement mais retint sa langue. Le père Padilla n'avait rien dit de précis pour ne dénoncer personne mais il avait tenté de le mettre sur la voie.

— Vous me dites d'aller prier dans l'église pour trouver la réponse à ma question ? répéta Dermot pour s'assurer qu'il avait bien compris.

Le prêtre opina de la tête.

— Prière et patience, mon fils.

Perplexe, Dermot quitta le bureau et traversa la sacristie, se répétant ce que le père Padilla lui avait dit.

*Les gens qui ont peur ont besoin d'un refuge...*

Pourquoi pas une église ? Un prêtre n'avait pas le droit de refouler un homme venant se mettre à l'abri d'un danger dans un lieu saint.

Ne sachant où aller, Pablo était-il venu demander la protection de son sanctuaire au père Padilla ?

Aux aguets, Dermot pénétra dans l'église et en balaya chaque recoin des yeux. Les lumières étaient éteintes mais les rayons du soleil filtraient à travers les vitraux et éclairaient des miettes de poussière en suspension dans les faisceaux.

Sans se presser, il s'approcha de l'autel, s'agenouilla sur un prie-Dieu et se mit à prier pour que Pablo réapparaisse et crache la vérité... qui permettrait de blanchir son nom... et d'éviter que Pablo ne suive les traces de son frère dans la tombe.

Soudain, derrière un pilier, un bruit ténu lui fit tendre l'oreille. Était-ce Pablo, effrayé, qui se cachait là ?

Patience, avait recommandé le père Padilla.

Dermot pouvait venir à bout de n'importe quelle tête brûlée. Mais Pablo ? Saurait-il le faire parler ?

\* \* \*

— C'est une course contre la montre que nous devons livrer, dit Stella aux membres de l'équipe Undercover qui s'étaient réunis avant l'ouverture du club.

Dermot n'était pas encore arrivé mais, en l'attendant, Stella avait commencé à raconter l'agression dont elle avait été victime et le meurtre de Manny.

Que faisait Dermot ? Pourquoi se faisait-il désirer ? Il l'avait appelée sur son portable un instant plus tôt et lui avait dit qu'il avait quelque chose à leur montrer et n'allait plus tarder.

— Nous avons quelques jours devant nous avant que ses empreintes ne soient entrées dans la banque de données, déclara Logan. Finalement, c'est une bonne chose que Stella n'ait pas déposé plainte après les menaces qu'elle a reçues, parce que Norelli aurait exigé que les empreintes soient immédiatement enregistrées. La police scientifique les aurait comparées et Dermot serait déjà en prison sans qu'un juge ait pu intervenir et demander sa liberté sous caution.

— On ne peut plus parler à Manny, et Pablo s'est volatilisé, alors que fait-on ? demanda Cassandra.

Tendant un dossier à Stella, Gabe prit la parole.

— Je me suis penché sur la vie de Marta Ortiz. Edifiant... Figurez-vous qu'elle a été la figure de proue d'un gang de filles.

— Quoi ? bondit Stella.

Que la conseillère municipale qui combattait les bandes ait été elle-même chef de gang dans sa jeunesse, c'était du délire. Surréaliste. Un comble...

— Je sais qu'elle a quelques années de plus que moi, dit Stella, mais je ne me rappelle pas qu'elle ait fait partie d'une bande.

— Moi non plus, confirma Blade.

— C'est parce qu'elle n'était pas de Pilsen. Je veux dire de la banlieue Sud. Elle, c'était plutôt Humboldt Park.

La banlieue Nord, pas très éloignée du club ni du centre de réinsertion où travaillait Dermot.

Stella prit une coupure de presse du *Chicago Writer*, pliée dans le dossier, et lut. C'était un article sur les gangs féminins, agrémenté d'une photo d'une jeune femme brune dont le visage ne lui était pas inconnu. La légende disait *Marta O., chef des Latina Queens*.

— Ça lui ressemble, dit Stella, mais la photo a au moins vingt ans.

— Quand je suis tombé sur ce cliché, déclara Gabe, j'ai passé quelques coups de fil et j'ai eu la confirmation que O. correspond bien à Ortiz.

Quelle découverte !

Mais quelle conclusion pouvait-on en tirer ? se demanda Stella. Marta était une gamine à l'époque et si elle avait trempé dans des affaires délictueuses, elle avait sûrement bénéficié du secret

de l'instruction, étant donné son jeune âge.

Avant qu'elle ait pu commencer à comprendre ce que signifiait cette découverte, un coup contre la porte attira son attention. Dans la pièce, tous se retournèrent. Dermot était à la porte et devant lui tremblait un jeune garçon terrifié : Pablo Santos.

\* \* \*

Dermot avait fait le siège de l'église St Peter pendant près de trois heures quand il avait surpris Pablo qui sortait de sa cachette pour s'enfuir. Il s'était approché de lui et l'avait rassuré. Il lui avait dit qu'il voulait mettre le meurtrier de Manny sous les verrous. Pablo aurait pu s'enfuir à ce moment-là. Mais pour aller où ? Y avait-il lieu plus sûr qu'une église pour se cacher ?

Il avait donc écouté Dermot et s'était laissé convaincre que l'arrestation de l'assassin de son frère ne dépendait que de lui.

— Je vous présente Pablo Santos, annonça Dermot aux membres du Club Undercover. Il a été témoin du meurtre de son frère, hier soir, et il se cachait.

— Pauvre garçon ! Viens t'asseoir. On va t'aider si tu nous laisses faire, dit Cassandra d'un ton quasi maternel.

Pablo prit le siège qu'elle lui indiquait.

Dermot, qui le suivait, s'arrêta derrière Stella et la prit par les épaules sans qu'elle oppose la moindre résistance. Il aurait aimé la serrer dans ses bras et l'embrasser tendrement mais, en public, mieux valait éviter les grandes démonstrations de sentiments.

— Alors, raconte, dit-elle.

Elle avait les joues rouges et il pensa — et espéra — que c'était à cause de lui.

— Il se cachait dans l'église St Peter. C'est là que je l'ai trouvé.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé à ton frère, Pablo, dit Gideon. Je sais que c'est affreux de voir quelqu'un qu'on aime se faire assassiner sous ses yeux.

Les larmes aux yeux, Pablo opina de la tête.

Gideon, appuyé à son bureau, regarda Pablo avec pitié. On aurait pu croire qu'il compatissait sincèrement.

— Tu peux rester ici, lui dit le propriétaire du club. Et si tu veux, je peux te trouver un endroit sûr où tu pourras rester jusqu'à ce que l'assassin de Manny soit derrière les barreaux.

Dermot, étonné, avait écouté la proposition de Gideon qui semblait vouloir s'occuper personnellement de Pablo. Selon Blade, Gideon orchestrait les actions de l'équipe et fournissait l'argent des cautions. C'était extraordinaire qu'il fasse preuve de tant de générosité envers lui, se dit Dermot. Quel motif le poussait à sortir des limites de son rôle habituel ?

Stella s'approcha.

— Pablo, je suis sûre que tu te souviens de moi.

Le garçon détourna le regard.

Comme Stella ne s'énervait pas, il reporta les yeux sur elle, rassuré.

— Oui, la femme policier.

— La femme policier qui est bien décidée à faire arrêter le meurtrier de ton frère. Alors, dis-nous, que s'est-il passé ?

Elle parlait d'une voix mesurée qui fit l'admiration de Dermot.

— C'est Manny. Il a reçu un coup de téléphone sur son portable vers minuit.

Pablo, la voix tremblante, se tordait les doigts pour tenter de tromper son émotion.

— Je savais qu’il traînait avec un gang et j’ai voulu aller avec lui mais il a dit non.

Visiblement ému, il se tut.

— Mais tu l’as suivi quand même, poursuivit Stella.

— Oui. Il a retrouvé un type avec un masque dans une petite rue et je les ai entendus qui se disputaient, alors le type avec le masque de tête de mort a frappé Manny avec un cou... cou... teau. Il... il... il n’a pas pu se défendre.

Pablo laissa échapper un sanglot et, l’air buté, regarda l’équipe assemblée là. Cassandra, près de lui, lui tapota l’épaule sans rien dire.

— Et alors ? relança Stella.

— Il... il... a enlevé son masque et recouvert la tête de Manny avec et puis il s’est enfui. J’ai attendu qu’il tourne au coin de la rue et je suis venu pour aider mon frère mais c’était trop tard. J’ai appelé les flics sur son portable mais ce salaud, il est revenu et il m’a vu. Alors j’ai déguerpi et il n’a pas pu me rattraper.

— Il t’a reconnu, tu crois ? demanda Stella.

Pablo fit oui de la tête.

— Et toi ? Tu sais qui c’est ?

— Oui, je l’ai reconnu. C’est Paz Falco.

— Falco ?

Stella jeta un coup d’œil complice à Dermot.

Falco. Mme Santos lui avait parlé de lui. Elle lui avait dit que Manny était sous son influence.

— Pablo, tu peux me décrire Falco ?

— Il est bien rasé, il a les cheveux courts avec des Z dessinés dedans, derrière et sur les côtés.

— Des Z ? répéta Stella, suffoquée. Des Z comme des éclairs ?

— Oui, pareil.

— Tu l’as bien vu, on dirait, dit Gabe à Stella.

— Je l’ai vu parler à mon cousin Frank, dimanche après la messe. Il cherchait du travail, m’a dit Frank.

— Ça m’étonnerait, lança Pablo.

Puis, avec un petit rire amer, il ajouta :

— Falco n’a pas besoin de travailler. Il a d’autres façons de gagner sa vie.

Des moyens illégaux, pensa Dermot.

— Qu’est-ce qu’on fait maintenant ? demanda Cassandra.

— On le transfère à la division 4.

— Non !

Les yeux agrandis de terreur, le garçon bondit de son siège et se planta devant Dermot.

— Vous m’aviez juré sur la Vierge que je ne serais pas mis en prison. Pas avant que vous ne retrouviez Falco.

— On se calme ! tempêta Gideon. Personne ne parle de te mettre en prison. On réfléchit à ce qu’on va faire de toi.

Logan, crispé, renchérit :

— On approche du but. On va bientôt régler le dossier.

— Lui aussi, il est flic ? demanda Pablo.

— Oui, mais il est cool, répondit Cassandra en lui tapotant le dos. Et toi, tu es notre arme secrète.

Pablo, calmé, se laissa emmener dans la salle du personnel où on allait lui donner quelque

chose à manger pendant que les membres du club confèreraient.

— On a eu de la chance de le retrouver, dit Gabe.

— J'ai été aidé, expliqua Dermot. Le père Padilla m'a mis sur la voie. Vous en êtes où, vous autres ?

Stella lui tendit le dossier qu'elle tenait à la main.

— Tiens. Regarde ce que Gabe a trouvé sur Marta O, la Latina Queen.

— Non ! s'exclama Dermot, parcourant l'article des yeux. Humboldt Park ? Je n'en reviens pas ! Je connais deux anciens membres de cette bande — repentis aujourd'hui, évidemment — il y en a un qui travaille au centre pour la réinsertion des jeunes délinquants dans le monde actif. J'y vais demain. Je vais mener mon enquête.

— Ça me paraît une bonne idée, décréta Gideon.

— A propos de bonne idée... qu'as-tu prévu de faire de Pablo, ce soir ? s'inquiéta Dermot. Il n'a que quatorze ans.

— Je sais, il est mineur, acquiesça Gideon. A-t-il appelé ses parents ?

— Oui, c'est fait, répondit Dermot. Mais il ne rentre pas chez lui. Il ne serait pas en sécurité. Je leur ai dit que j'essaierais de le convaincre d'aller porter plainte à la police et de la laisser le prendre en charge.

— Ce qui signifie que, soit ils le rendent à sa famille, soit ils le confient aux services sociaux.

— Vous avez autre chose à proposer ? demanda Dermot.

— Qu'on le confie à un membre de sa famille, mais loin d'ici, dans un lieu sûr où personne ne viendra le chercher.

— Je m'en occupe, dit Dermot. Je vais appeler Mme Santos et voir avec elle ce qu'on peut faire en ce sens. Elle pleure son autre fils et sera sûrement d'accord pour qu'on mette celui-ci à l'abri. Oui, je suis certain qu'elle ne demandera qu'à coopérer.

Le club bourdonnait déjà d'activité, d'autant que c'était Halloween aujourd'hui. Une secrétaire, la tête passée dans la porte, annonça aux autres que l'escalier était plein de monde. Des clients costumés qui attendaient pour entrer.

L'équipe se dispersa alors pour vaquer à ses occupations.

Dermot passa son coup de fil et, en moins d'un quart d'heure, le problème était réglé. Il irait chercher un cousin qui resterait avec Pablo chez Gideon.

Avec un peu de chance, d'ici quarante-huit heures, ils auraient mis la main sur Falco et sur celui qui tirait les ficelles de toute cette affaire.

\* \* \*

Les choses n'allaient pas dans le bon sens.

Falco avait échoué dans sa mission et s'était vengé sur un des leurs. Non que Manny Santos fût une grosse perte... Mais il avait, au moins, fait le boulot qui lui avait été assigné et n'avait pas pris d'initiatives malheureuses qui risquaient d'attirer l'attention sur eux.

Stella Cabojek restait le nœud de l'affaire. Hélas, elle était toujours en vie. Une fois qu'elle serait sortie du paysage, tout reprendrait son cours normal. Personne n'accordait de crédit à ses théories. Enfin, personne d'important.

Et personne ne se souciait non plus de la mort d'un membre de la bande. D'autre part, de l'avis de Falco, on ne trouverait que les empreintes de O'Rourke sur le couteau. O'Rourke restant le suspect numéro un dans le meurtre de Vargas, on lui ferait sûrement porter le chapeau pour les deux



crimes. Ses empreintes scelleraient son funeste destin.

A condition que personne ne vienne mettre son grain de sable dans la machine.

Comme Stella Cabojek.

Qui avait l'art de fourrer son nez partout.

Il fallait, malgré tout, jouer fin. Brouiller les pistes.

Et passer un simple coup de fil pour lancer l'affaire et mettre en place le décor de sorte que, quand elle mourrait, ce soit en public. Ainsi, les autorités n'auraient personne à accuser...

Dermot ferma le verrou à double tour derrière eux.

— Enfin seuls.

— Et sans encombres, ajouta Stella. C'est curieux. La chance serait-elle en train de tourner ?

— Peut-être. Tout s'est déroulé comme prévu. Pablo est en sécurité. A moins qu'il ne commette une imprudence. Ou une bêtise. Nous n'avons pas été suivis. Et personne n'a tenté de m'agresser.

Dermot passa le bras autour de la taille de Stella et enfouit la tête dans son cou.

— Je ne laisserai jamais personne te faire du mal.

Sentant son souffle sur sa nuque, elle frissonna. De plaisir anticipé.

— Mais je sais que je n'aurais pas à m'en mêler s'il t'arrivait quelque chose. Tu es un flic hors pair, bien assez compétente pour te défendre toute seule.

Elle plaqua la main sur sa poitrine et le repoussa doucement.

— Tu me flattes, dit-elle.

— Peut-être un peu.

Il lui sourit. Il avait un charme fou et, dans les yeux, une infinie tendresse qui lui fit chaud au cœur.

Incapable de résister, elle se blottit contre lui, consciente qu'elle commettait une erreur.

— Je me demande si nous avons raison de cacher Pablo. Ne ferait-on pas mieux de l'emmener au poste ?

Elle tenait à ce qu'il reste en vie, non seulement parce qu'il était le témoin-clé, mais aussi parce qu'elle avait vu en lui l'adolescent qu'on pouvait récupérer.

— Si Pablo ne nous aide pas, nous n'arriverons à rien, dit-il. D'autre part, s'il s'échappe, Dieu seul sait ce qu'il peut lui arriver. C'est Logan qui s'occupe de l'affaire Manny ; les parents de Pablo coopèrent ; nous sommes donc couverts.

— Espérons que rien ne viendra chambouler cette organisation.

Elle soupira.

— Dommage qu'il soit si tard. J'aurais appelé Frank pour lui demander ce qu'il sait sur Falco.

— Ce n'est pas parce qu'ils parlaient ensemble que Frank sait obligatoirement où il est.

— Non, mais il a peut-être des idées sur les endroits où il se terre.

— Tu lui téléphoneras demain matin à l'aube. Ce sera suffisant.

— C'est maintenant qu'il faut bouger. Tu devrais savoir qu'il n'y a pas d'heure pour un flic, Dermot.

Il arqua les sourcils.

— Je n'essaie pas de minimiser ce que tu fais, Star. Ne crois pas ça. Ni de te surprotéger. Si c'est ce que tu ressens, dis-le-moi et je ferai des efforts pour me corriger.

Peut-être ses craintes étaient-elles infondées ? Sans être sûre des sentiments de Dermot, elle avait l'impression qu'il tenait à elle. Mais de là à l'aimer d'amour...

Elle se posait cette question quand elle sentit ses lèvres sur les siennes. Tous ses doutes s'envolèrent alors d'un coup, cédant la place à une envie folle de le sentir contre elle.

Les mains posées sur ses hanches, il l'attira à lui. Elle ferma les yeux et s'abandonna, attendant, impatiente, qu'il se perde en elle et lui fasse oublier tous ses tourments.

Le lendemain matin serait là bien assez tôt.

\* \* \*

Paz Falco demeurait introuvable.

Le courage en berne, l'espoir aussi, Stella poursuivait tout de même ses recherches, laissant à Dermot le soin de trouver quelqu'un qui ait connu Marta Ortiz à son époque Latina Queen.

Malgré les doutes de Pablo à propos de Falco et de son envie de travailler, Stella avait téléphoné à Frank qui lui avait confirmé que Falco cherchait effectivement du travail et qu'il avait quitté l'école pour chercher un emploi à plein temps... C'était du moins ce qu'il avait affirmé.

Pourquoi le membre d'un gang chercherait-il du travail dans un atelier de carrosserie ? se demanda Stella. Peut-être pensait-il pouvoir arnaquer le patron d'une façon ou d'une autre. Bizarrement, il n'avait pas repris contact avec Frank depuis dimanche. Ce n'était pas logique.

Bien qu'ignorant où Falco vivait, Frank avait quelques idées à ce sujet qu'il livra à Stella. Mais les repaires fréquentés par la bande avaient été désertés. Et ceux du gang qui n'étaient pas en classe devaient encore dormir.

Il fallait impérativement qu'elle retrouve la trace de Falco et qu'elle le piste, avec Logan pour la couvrir. A moins que Logan ne le localise le premier, auquel cas ce serait lui qui l'appellerait en renfort. Lui et son équipier travaillaient nuit et jour sur l'affaire. Dès que Falco se serait fait épingle, Logan relâcherait Pablo, ferait venir ses parents, obligerait le gosse à porter plainte et à signer sa déposition, et l'affaire serait bouclée.

Enfin presque... parce que le fait qu'un membre d'un gang connu se soit attaqué à elle — flic — avec intention de tuer ne jouerait pas en sa faveur quand viendrait la décision de le laisser en liberté sous caution. Ou non. La préméditation n'avait pas bonne presse auprès des juges.

Pour Stella, le rêve était de le voir pourrir en prison.

Pour l'heure, le problème était de retrouver ce salaud. Et, à part Frank, qui pouvait avoir des infos ?

Peut-être Leroy ? Sans trop se faire d'illusions, elle l'appela à Lion Automobiles où il travaillait comme mécanicien depuis qu'il avait quitté Frank. Pas de chance, c'était son jour de congé. Comme elle connaissait sa réputation de joueur de poker invétéré — ce qui expliquait peut-être qu'il ait besoin d'un deuxième job —, Stella décida de se rendre au Skipper.

Leroy se levait de la table de jeu quand elle entra dans le bar. Elle lui fit un petit bonjour de la main mais l'homme avait grise mine et ce signe d'amitié ne le dérida pas.

Il avait dû perdre.

— Stella.

— Bonjour. Comment ça va ? Tu as trouvé un deuxième emploi ?

— Rien. Et ne me dis pas de m'adresser à Frank.

Toujours cette même hostilité dans la voix, nota Stella sans y prêter trop d'attention.

— Qu'est-ce qui vous arrive à tous les deux ?

— Disons que je désapprouve ses façons de faire. Mais restons-en là.

Bien que piquée dans sa curiosité, Stella n'insista pas. Leur différend était du passé et elle avait déjà fort à faire entre Pablo et Dermot — sans parler d'elle-même — pour se mettre sur le dos les chamailleries des autres.

— Allons là-bas, dit-elle en montrant un angle de la pièce.

Là, personne ne pourrait surprendre leur conversation.

— Comment ça va ? relança Leroy.

— Ce n'est pas simple mais je commence à y voir plus clair. Quelqu'un détient la clé de toute l'affaire.

En dire un minimum pour faire parler les autres. C'était un art dans lequel elle excellait, maintenant.

— Si je te dis Paz Falco... tu réponds quoi ?

Leroy siffla entre ses dents.

— Rien de bon. Même les autres Vipères le craignent. C'est un cinglé, complètement incontrôlable. Il vaut mieux ne pas le chercher.

N'empêche qu'il obéissait à quelqu'un. Et qu'elle devait trouver qui.

— Tu ne connaîtrais pas son adresse, par hasard ?

Leroy hocha la tête.

— Je crois qu'il habite au bord du fleuve, à Ashland. Pourquoi ?

Il voulait vraiment savoir ? Elle allait lui répondre.

— Question de vie ou de mort. De *ma* mort.

Interloqué, Leroy ouvrit des yeux tout ronds.

— Donne-moi une heure ou deux et je vais essayer d'en savoir plus.

Stella lui donna sa carte avec son numéro de portable et le remercia.

— Si tu apprends quoi que ce soit, appelle-moi.

Leroy retourna au comptoir payer sa note et Stella s'en alla. Absorbée dans ses pensées, elle descendit la rue.

Qu'allait-il encore pouvoir se passer ?

Elle n'était plus qu'à cent mètres de sa voiture quand Rincon la croisa. Caché derrière ses lunettes fumées, comme à son habitude, il lui barra le chemin.

— Tu ne comprendras donc jamais, Stella ? lança-t-il.

Surprise, elle sursauta.

Avec sa cicatrice en travers du visage et son air cruel, il était plus effrayant qu'un masque de tête de mort d'Halloween.

— Qu'est-ce que tu veux que je comprenne ? répliqua-t-elle, l'angoisse au ventre.

— Que c'est à moi qu'il faut t'adresser.

— Et en quoi peux-tu m'aider ? Bon, d'accord, on va voir. Dis-moi où je peux trouver Paz Falco.

Si ce n'était pas lui qui l'avait agressée, et s'il n'était pas non plus l'auteur du meurtre de Manny, il détenait peut-être des indices.

Elle le vit sourire.

— J'espérais quelque chose de plus personnel.

Elle tenta de cacher son agacement et sa peur.

— Comme quoi ?

— Hum... La vérité sur l'ex-prêtre avec lequel tu couches.

— Il n'a tué personne.

Impatiente, elle donna un coup d'épaule pour passer mais il lui bloqua le passage.

— Je ne parle pas de meurtre.

Il marqua un temps d'arrêt puis, avec emphase, ajouta :

— O'Rourke savait.

— Savait quoi ?

— Que tu avais besoin d'une correction pour apprendre à te taire. Et qu'on allait te la donner.

A ces mots, le cœur de Stella se mit à cogner comme un sourd. Il faisait allusion au passé. A ce qui était arrivé douze ans plus tôt. Au viol dont elle avait été victime — en guise de leçon.

— Dermot...

— Tony savait.

— Avant ?

Johnny fit la grimace.

— On était tous au courant. On a tiré à la courte paille pour savoir à qui reviendrait l'honneur. Mais Tony était trouillard. Il détestait la violence. C'était un lâche, doublé d'un couineur. Il fallait toujours qu'il se libère la conscience sinon ça l'empêchait de vivre. Alors, il se soulageait au confessionnal.

Ils avaient tiré à la courte paille. La cruauté humaine était insondable, pensa Stella.

— Tu ne sais pas si Tony s'est confessé.

— C'est ce que tu crois...

— Si Dermot avait su quelque chose, il aurait...

— Il aurait accouru à ton secours ? Je crois qu'il a essayé, mais à sa façon... pathétique.

Effondrée par ce qu'elle était en train d'apprendre, Stella soupira très fort. Dermot l'avait sauvée pourtant... il descendait la rue et passait près de l'impasse quand...

Les battements de son cœur redoublèrent de force.

Ainsi, Dermot était au courant de ce qui allait se passer...

— Allez, bonne journée et salut !

Le visage déformé par une grimace diabolique, il la bouscula et s'en alla, la plantant là, le cœur au bord des lèvres.

\* \* \*

Avant de monter chez lui, Dermot écouta sa boîte vocale. Stella lui avait laissé un message. Elle voulait le voir, chez lui. C'était urgent. Sa voix, posée, laissait supposer qu'elle n'avait rien de dramatique à lui apprendre et rien de neuf sur Falco. Plutôt le contraire. Une petite fêlure, à peine audible, trahissait cependant un soupçon d'amertume. Se faisait-elle du souci pour Pablo ? se demanda-t-il. S'était-il passé quelque chose ?

Pour en avoir le cœur net, il composa son numéro mais elle ne décrocha pas.

Stressé, espérant encore qu'il ne lui soit rien arrivé mais se préparant au pire, il ouvrit sa porte.

Elle était là, assise au bar, calme comme une colombe, une tasse de café à la main. En l'entendant entrer, elle se retourna. Apparemment, elle allait bien. Elle était juste plus pâle que d'habitude.

— Tout va bien ? s'inquiéta-t-il.

Son visage se ferma.

— Que se passe-t-il ? insista-t-il en traversant le salon. Tu as un souci ?

— On peut dire ça comme ça.

— C'est Falco ? Est-ce que...

— Non, ce n'est pas Falco, je ne l'ai pas trouvé.

— Qu'y a-t-il ? Parle.

— C'est toi, souffla-t-elle.

— Moi ?

Intrigué, Dermot s'approcha d'elle pour la prendre dans ses bras mais elle esquiva.

— Stella ?

— Tu savais, dit-elle d'un ton accusateur.

Dermot serra les dents.

— Explique-toi, je ne comprends pas.

— Tu savais qu'on allait me violer.

Elle avait détaché chaque syllabe pour marquer plus intensément sa colère.

— Tu le savais parce que Tony n'a pas pu le garder pour lui. Ça lui pesait trop sur la conscience. Il est allé se confesser avant que ça ne se passe.

Comment l'avait-elle appris ? se demanda d'abord Dermot. Après réflexion, il supposa que Tony l'avait dit à quelqu'un qui le lui avait répété.

— Tout ce que Tony a pu me dire devait rester couvert par le secret de la confession.

Même maintenant, il était tenu au silence.

La loi du silence.

— Tu ne vas pas me dire, pour te défendre, que Johnny a menti ?

Il ne répondit pas.

— Je ne comprends pas, reprit-elle. Tu savais qu'une horreur allait être commise et tu as laissé faire. Tu savais que j'allais être violée. Tu savais même où. C'est pour cela que tu m'as trouvée. Tu ne passais pas par là par hasard. Quand je pense que je me suis confondue en remerciements... alors que tu aurais pu faire en sorte que ça n'arrive jamais. Tu pouvais me téléphoner et me mettre en garde. Tu pouvais...

Comme il ne répondait toujours pas, elle s'énerva.

— Tony a attendu la dernière minute pour se confesser ? Pourquoi n'as-tu pas téléphoné à la police ? Si elle avait été prévenue, ils auraient envoyé une escouade qui serait arrivée dans l'impasse plus vite que toi.

La voix nouée, Dermot tenta une explication.

— Un prêtre qui reçoit une confession est tenu au secret et ne peut répéter tout ou partie de ce qu'il a entendu pour quelque raison que ce soit, pas même pour prévenir un crime et sauver des vies. J'ai fait vœu de ne jamais divulguer ce que l'on m'avoue dans le secret du confessionnal. Je ne suis peut-être pas parfait mais je tiens mes promesses.

Pour l'heure, il lui aurait promis la lune si cela avait pu adoucir sa peine. Mais c'était inutile. Aucune promesse ne ferait rien pour apaiser sa rancœur. Il savait depuis le début que dès l'instant où elle saurait, c'en serait fini de leur relation. C'est pour cette raison qu'il s'était interdit de s'impliquer dans une aventure avec elle. Il ne pouvait être totalement sincère envers elle à propos de ce viol, or celui-ci l'avait marquée à tout jamais et il conditionnerait toute son existence.

Stella le regarda comme si elle le découvrait pour la première fois.

— Je ne comprends pas comment... tu peux encore... te... regarder dans la glace après un tel

mensonge. Quel hypocrite tu es !

— Ce n'est pas un mensonge, Stella. Et qui te dit que j'ai bien vécu avec ce secret ? avoua-t-il. D'ailleurs, j'ai en partie trahi mon vœu en partant à ta recherche mais...

— Ça n'a pas suffi, finit-elle pour lui.

— Et je le regretterai toujours.

— Tony est venu se confesser dans l'espoir que tu ferais quelque chose.

— Tony est venu pour se faire pardonner.

En se délivrant de son péché dans le secret du confessionnal, Tony Vargas en avait transféré tout le poids sur le prêtre, pensa Dermot. Tony était un anti-héros. Il voulait prouver qu'il était fort mais ce n'était qu'un faible, toujours en quête de l'approbation de ses pairs, même quand il cherchait le pardon. Des années plus tard, après être sorti de prison, il avait cherché aide et conseil auprès de Dermot à Heartland — une autre façon de se laver de ses fautes. En fait, il n'avait jamais changé. C'était une crapule, un voleur et il l'était resté jusqu'au bout, le vol de l'ordinateur portable — son dernier méfait — en était la preuve.

— Tu n'es plus prêtre, lui lança Stella. Tu as eu je ne sais combien d'occasions de me dire la vérité. Douze ans... Mais tu t'en es bien gardé.

— Je suis toujours lié par le secret, répliqua Dermot.

Mais il savait qu'elle ne comprendrait pas. Il le savait depuis le départ.

— La seule chose que je peux te dire, c'est que ce qui t'est arrivé a mis le point final à ma supposée vocation. Je n'ai plus jamais confessé personne après ce drame.

Enfin ! Enfin la vérité éclatait. Une plaie béante, affreuse.

Se refermerait-elle un jour ? se demanda Dermot. Était-ce la dernière fois qu'ils bavardaient ensemble ? Si oui, alors, il lui devait toute la vérité. Elle ne l'accepterait peut-être pas, mais il allait la lui dire. Pour lui. Sinon pour elle.

— Qu'est-ce que tu as d'autre à me dire ? lança-t-elle. Que vas-tu faire maintenant ?

— C'est toi qui décides, Star. Sache seulement que tu resteras toujours dans mon cœur, comme tu l'as toujours été. Car je t'aime.

Elle pâlit tellement qu'il crut qu'elle se vidait de son sang.

— J'ai pris l'engagement de prouver ton innocence, dit-elle. J'irai jusqu'au bout. Mais ensuite ? Ne t'attends pas à ce que je t'excuse. Crois bien que j'en suis la première peinée mais il y a des choses qui sont impardonnables.

\* \* \*

Essayant de se convaincre que tout allait bien, Stella alla se refaire une beauté au vestiaire du Club Undercover. Mais ses mains tremblaient et quand elle voulut se mettre du rouge à lèvres, elle dérapa.

Pestant contre ses mains, elle se débarbouilla à l'aide d'un mouchoir en papier et recommença.

— Mauvaise journée, on dirait. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Surprise, elle tourna les yeux et vit, dans la glace, Cassandra debout derrière elle.

— Il est temps que ça se termine, s'exclama Stella.

— Quoi ? l'enquête ou... toi et Dermot ?

— Pourquoi dis-tu ça ? Ça se voit tellement ?

— Pour moi, oui.

Ne sachant trop ce que Cassandra savait au juste, Stella répondit :

— Il ne s'est rien passé de palpitant aujourd'hui, sauf que j'ai compris qu'on me prend pour une idiote.

Cassandra prit le tabouret à côté d'elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que je ne suis qu'une imbécile et que je me suis fait avoir. Mais à quoi bon ressasser des événements qui se sont passés il y a douze ans ?

— Je vois.

— Ça m'étonnerait.

Même si Cassandra voyait le viol, elle ne pouvait deviner la conduite de Dermot. Sa trahison.

— Tu en veux à Dermot pour quelque chose qui t'est arrivé.

— Bien vu.

— Quelque chose dont il n'est pas responsable.

Stella n'avait jamais reparlé ni avec sa mère ni avec sa sœur de ce qui lui était arrivé. Mais aujourd'hui, elle éprouvait le besoin de se libérer. Cassandra était là et Stella ne connaissait personne qui soit plus attentive aux autres. Ni plus généreuse.

— Il y a douze ans, j'ai été violée.

Stella se doutait que Cassandra avait déjà subodoré cela l'autre jour.

— Tony Vargas s'est confessé à Dermot avant que ça n'arrive et Dermot n'a rien fait. Il n'a pas appelé la police. Il a laissé les choses arriver sans chercher à les empêcher.

— Es-tu sûre qu'un coup de téléphone aurait tout changé ?

Non, elle n'en savait rien. Ayant elle-même été policier de proximité, elle savait que l'escouade ne serait peut-être pas arrivée à temps.

— Dermot ne t'a pas laissée tomber, Stella. Il a tenté de t'aider mais il n'a rien pu faire. Il a beaucoup souffert de son impuissance à te secourir. Je l'ai vu au fond de son âme. Ce qui t'est arrivé le torture.

— Le torture ?

— Oui. De culpabilité.

— C'est la moindre des choses.

— Ne sois pas si dure envers lui. Je pense que tu sais que Dermot est un homme d'honneur. Il était déchiré entre ce qu'il voulait faire et le vœu qu'il avait prononcé. Quel choix avait-il ? Aucun. Alors il a essayé d'être honnête à la fois envers l'Eglise et envers toi, à sa façon.

— C'est lui qui t'a dit ça ?

— Il n'en a pas eu besoin, répondit Cassandra en souriant. C'est tellement évident. Il y a des gens que je sens. Laisse-toi le temps de la réflexion et tu verras les choses autrement.

Elle tapota l'épaule de Stella.

— Sois patiente. Ne perds pas courage. Tu verras, tout s'arrangera.

Cassandra avait sans doute raison. Dermot avait fait de son mieux. Il avait agi, mais trop tard.

Mais d'un autre côté, il n'y avait pas de quoi lui accorder des circonstances atténuantes, pensa Stella.

Elle ne se sentait pas vraiment mieux. Peut-être aurait-il fallu qu'elle s'arrête pour réfléchir calmement mais elle n'en avait pas le temps. Il fallait d'abord classer l'affaire.

Elle inspira profondément pour se donner du courage et suivit Cassandra dans la salle du personnel où, comme par hasard, la première personne qu'elle vit fut Dermot.

Finalement, peu importait ce qu'il avait fait, ou n'avait pas fait, elle l'aimait. Et, merveille des merveilles, il lui avait dit qu'il l'aimait.



C'était peut-être ce qu'il y avait de pire.

\* \* \*

Quand il vit Stella entrer, Dermot retint son souffle. L'air troublé, elle était encore plus belle que jamais. Elle marqua un temps d'arrêt à la porte, le regarda fixement puis avança vers la machine à café en faisant ostensiblement un écart pour l'éviter.

Quel gâchis ! Comment avaient-ils pu en arriver là ?

Vu son état d'esprit, il était clair que leur histoire allait s'arrêter là.

Peut-être fallait-il qu'il y mette lui-même un terme ? Qu'il la dégage de la promesse qu'elle lui avait faite de blanchir son nom ? Mais telle qu'il la connaissait, elle n'accepterait pas. Avec son sens de l'honneur, elle poursuivrait ce qu'elle avait entrepris jusqu'au bout. Elle boirait la coupe jusqu'à la lie.

— Pablo et son cousin sont consignés chez moi aujourd'hui, commença Gideon. Ils sont en sécurité mais, demain, Pablo veut faire une apparition en public pour faire l'éloge de son frère.

Demain, sans doute parce que c'était le dernier jour où l'on célébrait les morts, pensa Dermot.

— C'est impossible, dit Stella. C'est trop dangereux.

— Il est très déterminé pourtant. Il ne cédera pas.

Le temps pressait.

Dermot regarda Stella. Follement inquiète, elle avait pâli. Quels que soient ses soucis personnels, elle faisait toujours passer les autres avant elle. Douze ans plus tôt, elle n'avait pas porté plainte par crainte de représailles sur sa petite sœur, Anna. Et, aujourd'hui, elle faisait passer ses sentiments au second plan, derrière Pablo.

Pourrait-il un jour réparer le tort qu'il lui avait fait par manque de courage ? se demanda Dermot.

— Alors ? Du nouveau ? demanda Gideon.

— Falco s'est volatilisé, répondit Stella. Les hommes de Logan ne l'ont pas plus trouvé que moi. Je continuerai mes recherches tout à l'heure, quand on en aura fini ici.

— Pas seule, dit Dermot.

Sachant qu'il lui faudrait du renfort, il s'adressa à Blade.

— Tu penses que tu vas pouvoir te libérer ?

— Patron ?

— Pas d'objection.

Si Stella n'était pas d'accord, elle n'en dit rien mais ses lèvres serrées trahissaient sa mauvaise humeur. Il était clair qu'elle ne tenait pas à l'avoir dans les jambes.

Peu importait. Il allait la laisser mener son enquête. Pour lui. Comme elle le souhaitait. Mais il serait là pour veiller à ce que rien ne lui arrive.

— Tu as fait un tour à Humboldt Park ? dit Gideon à Dermot, le tirant de ses pensées. Qu'est-ce que ça a donné ?

— Rien de significatif. J'ai parlé à un de mes anciens collègues, un ex-Latin King. Il sortait avec Marta, il y a vingt ans.

— Marta O. était-elle aussi dure que le dit l'article du *Chicago Writer* ?

— Bien pire. Et puis son petit frère Jaime s'est fait tuer et son monde a basculé.

— Son petit frère ? D'où sort-il, celui-là ? Je n'ai jamais entendu parler que de deux sœurs, dit Gabe.

Gabe n'avait pas écouté l'éloge funèbre de Marta sinon il aurait su qu'elle avait perdu un frère.

— Jaime s'appelait Doral, pas Ortiz. Ils n'avaient pas le même père.

— Comment est-il mort ?

— Une bavure. Si l'on veut... Ses amis et lui jouaient sur le trottoir quand un membre d'un gang d'un autre quartier est passé par là. Un Latin King, qui traînait dans les parages en voiture, lui a tiré dessus. Mais il l'a raté et c'est Jaime qui a pris la balle. Il avait neuf ans.

— Quelle catastrophe ! murmura Cassandra.

Ce n'était qu'un fait divers parmi tant d'autres dans cette zone infestée par les bandes, les Latin Kings et les Latina Queens, chez eux ici, et les bandes rivales qui ne manquaient jamais l'occasion de venir les narguer sur leur terrain.

— Quand Marta a entendu les coups de feu, elle est descendue en courant pour prêter secours à son frère. Elle a appelé à l'aide mais il saignait beaucoup.

— La blessure a été mortelle, poursuivit Stella du ton de celle qui connaissait l'histoire par cœur. Il n'y avait plus rien à faire. En fait, il est mort pratiquement sur le coup.

— Le sang, s'exclama Cassandra. C'est ça, le sang que j'ai vu sur les mains de Marta.

Dermot hocha la tête.

— Gus dit que Marta n'a plus été la même après ce drame. Elle était folle de douleur et d'autant plus inconsolable qu'elle ne pouvait se venger sur personne. Il aurait fallu qu'elle s'en prenne à un membre de sa bande. Après l'enterrement de Jaime, elle s'est battue pour sortir de sa bande et a commencé sa campagne de lutte contre les gangs. Et, pour être sûre d'avoir plus d'influence et plus de chances de faire bouger les choses, elle a brigué une fonction dans la politique.

— Elle n'est sûrement pas en cause alors, déclara Stella.

— Cela ne veut rien dire, la contra Gabe.

— A mon avis, ça la blanchit totalement, insista Stella. Son éloge pour Tony était très politique. Elle n'a pas usé de la langue de bois. Elle veut nettoyer les villes des bandes et non les encourager. Pourquoi aurait-elle loué les services d'un membre d'un gang pour faire un sale boulot ?

Ils opinèrent tous. La conclusion de Stella était sensée.

— Il ne reste que Johnny Rincon et Louie Z., poursuivit-elle.

Puis, s'adressant à Gabe :

— J'aimerais jeter un coup d'œil au dossier de Tony sur lequel tu travailles.

— Pas de problème.

Gabe se leva aussitôt pour aller le chercher et le lui mit entre les mains. Dermot, qui ne la quittait pas des yeux, la vit s'arrêter brusquement sur une page et froncer les sourcils.

Qu'avait-elle pu trouver ? se demanda-t-il.

A cet instant, le téléphone portable de Stella se mit à sonner.

— Oui, Cabojek à l'appareil.

Très concentrée, elle écouta quelques secondes en silence et se leva, si brusquement qu'elle fit tomber le dossier. Dermot se précipita pour le ramasser.

— C'était Logan, dit-elle. Ils ont localisé Falco dans un appartement de West Pilsen. Il y va avec du renfort. J'y vais pour assister à l'arrestation.

— Je t'accompagne, lança Dermot en essayant de voir dans le dossier ce qui l'avait tant intriguée.

Tony Vargas, brandissant un gros poisson dans ses mains, le regardait fixement.

Stella arrima le gyrophare et la sirène portable sur le tableau de bord et prit la direction de West Pilsen. Pas de chance, il y avait un embouteillage. Contournement des voitures, virage sur l'aile... coup d'œil dans le rétroviseur. Parfait. Blade la suivait toujours.

— Attention à la camionnette, l'avertit Dermot, la voix à moitié couverte par le hurlement de la sirène.

— Je ne suis pas aveugle, se rebiffa Stella en évitant le pick-up de justesse. Je n'ai pas besoin d'un deuxième chauffeur.

Elle était agacée, cela se sentait, surtout depuis qu'il s'était installé à bord sans même lui demander son accord. Profitant de ce qu'elle enfilait son gilet pare-balles en kevlar, il s'était glissé à la place du passager.

— D'ailleurs, tu ne devrais pas être là.

— Il s'agit de mon affaire, me semble-t-il.

— Non, pas que de ça. Il s'agit de neutraliser le membre d'une bande qui s'est attaquée à un officier de police dans l'intention de la tuer. Et qui a assassiné l'un des siens.

— C'est peut-être le même qui a tué Tony Vargas.

Agrippée à son volant, Stella hocha la tête. Si seulement Dermot pouvait avoir raison ! se dit-elle.

— Cette descente de police est officielle. Tu n'as donc aucune raison d'être là, reprit-elle.

Dermot s'était imposé dans sa voiture mais si elle avait eu le temps de discuter, elle aurait exigé qu'il descende. La tension dans l'habitacle devenait étouffante. Elle était presque palpable maintenant. Il allait sûrement se fâcher.

Mais sans doute le connaissait-elle mal car il se tut.

C'était préférable. Elle ne lui aurait rien répondu d'aimable. D'ailleurs, ils avaient déjà bien assez parlé. Hélas, pas seulement parlé... Et elle ne voulait plus se laisser distraire de son objectif.

Comme elle accélérât, la pensée que bientôt tout serait terminé lui serra la gorge.

Bien sûr, que le nom de Dermot soit blanchi était une bonne chose, mais la perspective de ne plus jamais le revoir était un crève-cœur.

— Tu me détestes, c'est ça ? dit-il soudain.

— Détester est un mot un peu excessif.

— Aimer aussi.

Elle éclata de rire.

— L'amour est un leurre. On ne voit dans l'autre que ce qu'on veut y voir.

— Nul n'est parfait, Star. Il faut faire de son mieux.

Les larmes aux yeux, elle battit des paupières. Si détester était un mot trop fort, en tout cas elle haïssait ces larmes qui trahissaient sa faiblesse.

« Il faut faire de son mieux », se répéta-t-elle tout bas.

Compte tenu des circonstances, n'était-ce pas ce que Dermot avait fait à l'époque ? Essayer de la sauver sans trahir sa parole ?

*J'ai fait le vœu de ne jamais divulguer ce que l'on me dit en confession. Je tiens toujours mes promesses.*

Les mots sonnaient à ses oreilles. Il avait prononcé un vœu et il s'y était tenu. De la même façon, il avait été honnête envers elle quand, craignant pour sa jeune sœur, elle lui avait demandé de garder sa langue et de ne parler à personne de son viol.

Là encore, il avait respecté la parole donnée.

Comment osait-elle alors lui reprocher d'être malhonnête ? Cassandra avait dit de lui que c'était un homme d'honneur. C'était elle qui avait raison.

Elle allait y réfléchir.

Mais pas maintenant. Plus tard.

Quand tout serait fini.

Ce qui n'allait plus tarder.

En débouchant sur la 18<sup>e</sup> Rue, Stella choisit la discrétion et coupa la sirène. Une rue plus loin, elle éteignit son gyrophare. Il était tard mais des grappes de fêtards étaient encore dehors et finissaient de célébrer la fête des morts avec des pétards et — en toute illégalité — des feux d'artifice. Dans la rue suivante, l'œil vissé au rétroviseur, elle ralentit et s'assura que Blade en faisait autant. Elle commença alors à chercher des yeux Logan et ses hommes. Dès qu'elle les eut repérés, elle se gara le long du trottoir dans un espace assez grand pour deux véhicules.

La main sur la portière, prête à descendre, elle se tourna vers Dermot.

— Reste là, lui intima-t-elle. C'est une opération officielle, tu ne dois pas intervenir.

Sur ces mots, elle alla retrouver Logan mais, voulant s'assurer que Dermot n'avait pas bougé, elle se retourna. Il était debout près de la portière ouverte, visiblement malheureux, et la regardait comme un chien battu.

Elle vit Blade s'approcher de lui et se détourna. Elle n'était pas là pour s'apitoyer, encore moins pour s'attendrir, mais pour procéder à l'arrestation d'un dangereux individu. Mieux valait qu'elle se concentre sur l'action à mener.

Elle était perdue dans ses pensées quand la voix de Logan la fit sursauter.

— Tu as amené O'Rourke ?

— Il s'est amené tout seul. Blade a suivi.

— J'espère qu'ils auront assez de bon sens pour se tenir à l'écart.

Il lui fit un bref état des lieux. Paz Falco était retranché dans un appartement au troisième étage de l'immeuble à l'angle de la rue. Logan avait stationné ses hommes sur le côté et à l'arrière du bâtiment de sorte que, lorsqu'il entrerait par la porte principale pour arrêter Falco, les autres sorties possibles seraient couvertes.

— J'espère que tu leur as dit que nous voulons Falco vivant, dit Stella.

— On les veut toujours vivants. Reste à voir si ce sera possible.

Elle savait que les policiers devaient se protéger et, pour cela, parfois, se défendre. Elle ne connaissait pas d'homme volontaire pour aller au massacre mais le danger était malheureusement toujours là.

Cette fois, il fallait à tout prix que l'arrestation se passe sans échange de coups de feu. Falco devait rester en vie car ce n'était pas seulement sa condamnation, mais des informations sur Vargas qu'ils voulaient. Qui avait commandité ce meurtre ? Et pourquoi ?

Elle avait son idée sur la question mais espérait encore prendre son intuition en défaut.

Comment allait-elle obtenir la vérité ? Elle détestait l'idée de négocier avec des truands. Des tueurs au sang-froid... Et pourtant, elle voulait savoir.

Elle avait promis de blanchir Dermot.

Elle aussi tenait ses promesses.

— Prêts ? murmura Logan dans son talkie-walkie.

— Positif, répondirent en chœur les deux équipes postées de part et d'autre de l'immeuble.

— On y va, les gars.

Guidée par son instinct, Stella n'entra pas avec lui. Elle lui fit un signe de la main et retourna sur ses pas en ayant pris soin d'ouvrir son blouson pour mettre en évidence son badge et l'étoile de sa ceinture, afin que les policiers en planque ne se méprennent pas.

Elle empoigna alors son revolver et s'arrêta pour faire le guet à la porte de derrière, où étaient postés un inspecteur en civil et un autre en uniforme, au cas où Falco aurait eu l'idée de s'enfuir par là.

Trois *bang* retentissants sur la porte d'entrée résonnèrent dans tout l'immeuble. Puis il y eut un ordre.

— Police ! Ouvrez !

C'était la voix de Logan.

Puis plus rien.

Retenant son souffle, Stella fixait la porte quand un mouvement furtif capta son attention.

Il y eut un fracas à l'intérieur — du bois brisé — puis des cris. Les deux inspecteurs postés près de la porte arrière se ruèrent à l'intérieur.

Une fusée s'éleva dans le ciel, éclairant la nuit, et Stella vit la silhouette de Falco. Il s'échappait par le toit, une arme à la main. Sans le quitter des yeux, elle le suivit, lui en haut, elle en bas. Elle le vit sauter du toit de l'immeuble sur celui du bâtiment voisin, beaucoup moins haut. Une envie féroce de crier pour prévenir les autres la prit aux tripes mais elle se retint, redoutant que Falco ne commette un geste irréparable s'il se savait cerné. Elle n'était pas prête à mourir. Pas encore.

Non loin d'elle, dans le passage entre les deux immeubles, deux jeunes qui s'apprêtaient à lancer un cocktail molotov s'enfuirent à toutes jambes quand ils l'aperçurent.

Là-haut, Falco courait toujours. Accroupi, tête baissée, il avançait en zigzag comme l'aurait fait un commando en opération. Si tous les membres des bandes étaient aussi bien entraînés, la police avait du souci à se faire, se dit Stella avec effroi.

Falco marqua une pause le temps de considérer le toit de l'immeuble suivant, plus bas encore d'un étage. *Il va sauter*, se dit Stella en retenant son souffle. *Pourvu qu'il réussisse*.

S'il se tuait, il ne parlerait pas et s'il ne parlait pas...

Il sauta, atterrit au bord du toit mais bascula en arrière. In extremis, il se raccrocha à la corniche. Son corps se balançait dans le vide pendant quelques instants. A la force des bras, il réussit un rétablissement et remonta.

Epouvantée par la scène à laquelle elle assistait, Stella resta sans voix. Soudain, elle le vit plier sur ses genoux, comme pour prendre son élan.

Elle souffla et reprit sa respiration, le cœur battant. Il allait sauter sur l'auvent. Elle avait vu juste. Et maintenant, il allait emprunter les marches pour descendre.

Un des hommes de Logan sortait justement de l'immeuble qui faisait l'angle mais il regardait dans la mauvaise direction. Elle allait donc devoir passer les menottes à Falco toute seule.

Elle longea le garage en restant prudemment dans l'ombre, l'oreille aux aguets. Falco descendait les marches sans chercher à atténuer le bruit de ses pas.

Stella se trouvait maintenant dans un jardin, entre un garage et un arbre. Elle ne pouvait deviner ce que Falco allait faire. Si elle l'arrêtait en terrain découvert, il la verrait tout de suite et risquait de tirer, ou alors il se sauverait. Mieux valait le prendre par surprise. Le succès de l'opération n'était pas garanti, loin s'en faut.

Elle le vit sauter de l'auvent et atterrir dans l'herbe, puis se diriger vers elle. Elle sortit alors de l'ombre, se planta jambes écartées devant lui et, les deux mains sur son revolver pointé sur lui, le visa.

— Stop, Falco ! ordonna-t-elle très fort pour que Logan et ses hommes l'entendent. Lâche ton arme !

— Tu crois peut-être que tu tires plus vite que moi, le flic ?

Ils étaient face à face et il la narguait.

Tout alla alors très vite. Avant qu'elle ait pu faire un pas, il pointa son arme sur elle. Pratiquement canon contre canon maintenant, il ne fallait plus réfléchir.

Rapide comme l'éclair, Stella saisit la main de Falco qui tenait le revolver et la plaqua sur le côté. Elle se colla alors contre lui et lui planta le canon de son arme dans les côtes.

Une explosion retentit, qui la fit sursauter. L'espace d'un instant, elle crut qu'il avait tiré. Puis elle se dit que cela devait être une fusée ou un feu d'artifice qu'un fêtard avait tiré. Le ciel s'illumina, éclairant le visage de Falco qui semblait ne rien comprendre à ce qui se déroulait.

Alors, comme lorsqu'une bougie s'éteint, le ciel embrasé redevint tout noir, et il s'effondra sur elle avant de s'écrouler, face contre terre, comme une chiffonnette molle.

Quelqu'un avait tiré sur lui !

Heureuse d'être toujours en vie, Stella pensa tout de suite à Dermot. Si Falco mourait, tout ce qu'ils avaient réussi, elle et l'équipe Undercover, ils l'auraient fait pour rien et Dermot pouvait tendre les poignets pour être menotté.

Epouvantée à cette idée, elle s'agenouilla près du corps de Falco en criant aux autres d'appeler les secours.

Elle entendit des bruits de pas autour d'elle. Elle n'était pas seule avec Falco. Les renforts approchaient. Mesure inutile, car le jeune voyou n'était pas en état de s'enfuir. Selon toute vraisemblance, il était en train de mourir sous ses yeux. Qui avait pu tirer sur lui ?

Comme elle l'arrêtait officiellement et lui récitait ses droits, elle trouva le point d'impact dans sa poitrine et appuya très fort pour juguler l'hémorragie... exactement comme Marta Ortiz avait dû faire pour essayer de sauver son petit frère.

— Falco, parle et on négociera.

Il hoqueta et une mousse de sang vint éclater à la commissure de ses lèvres.

— Trop tard pour négocier.

— Les secours arrivent. Ils vont te tirer d'affaire. Alors parle. On en tiendra compte lors du jugement.

Après quelques instants de silence, Stella ajouta :

— On sait que tu as tué Manny Santos et Tony Vargas...

— Non, pas Vargas. C'est pas moi.

Stella, qui ne s'attendait pas à cette réponse, le pressa.

— Qui alors ? Qui a tué Vargas ?

— Réfléchis et tu sauras.

Sa voix se fit murmure. Puis il ferma les yeux.

— Parle, bon sang ! Tu ne vas pas me mourir dans les bras.

Deux jambes s'arrêtèrent devant elle. Dermot prit la tête de Falco dans ses mains. Il n'était pas resté dans la voiture comme elle le lui avait demandé.

Il posa deux doigts sur le cou de Falco et hocha la tête, sceptique.

— Je ne sais pas s'il en a encore pour longtemps mais, pour l'instant, il vit toujours.

Une sirène déchira la nuit. Lancée à vive allure, l'ambulance emprunta le passage entre les deux immeubles et s'arrêta à quelques mètres de Stella qui exhortait Falco à lutter. Debout devant eux, Dermot regardait la scène avec un sentiment d'immense tristesse. Tout cela était un fabuleux gâchis. Et le mystère restait entier — ou presque — puisque Paz Falco n'avait pas tué Vargas.

Ecœuré, déçu, Dermot jura, tout bas pour ne pas bouleverser davantage Stella. Il espérait que Falco était l'assassin. Apparemment, il s'était fourvoyé. Mais pourquoi Falco n'avait-il pas livré le nom du meurtrier ? Pourquoi avait-il laissé à Stella le soin de trouver la réponse toute seule ?

La réponse. Cela faisait des jours qu'elle courait après.

Comme les secours se penchaient sur Falco, Stella se releva et s'éloigna. Elle avait les mains pleines de sang.

— Tu veux de l'eau ? lui proposa Dermot, en voyant son air égaré.

— Il y en a deux bouteilles dans l'ambulance.

Pendant que Dermot allait les chercher, Logan et Blade s'approchèrent d'elle.

— Beau travail, Cabojek, la félicita Logan.

Il semblait satisfait, nota Stella avec surprise. Elle savait qu'il devrait s'expliquer sur la raison de sa présence sur les lieux et qu'il serait obligé de mettre l'arrestation de Falco à son crédit.

— Voilà l'eau, dit Dermot en revenant. Donne tes mains, Star.

Elle les lui tendit sans même lui jeter un regard. Il la fit couler sur ses doigts et les prit dans ses mains pour les nettoyer. Son émotion était à son comble. Heureusement, elle ne semblait pas s'en apercevoir.

Soudain, pourtant, comme si ce contact lui devenait brusquement intolérable, elle dégagea ses mains.

— On n'a toujours pas ce qu'on voulait, dit-elle.

Après l'avoir mis sous perfusion, les ambulanciers emmenaient Falco, sanglé sur une civière.

— Je n'ai pas réussi à lui faire cracher un nom.

— On y arrivera, la rassura Logan qui regardait le brancard s'éloigner.

Se retournant alors vers les hommes qui avaient participé à l'opération, il tonna.

— Lequel d'entre vous a tiré ?

— Ce n'est pas moi, répondirent-ils en chœur.

— Personne n'a tiré ? insista-t-il.

Si l'un d'eux l'avait fait, il n'était en tout cas pas décidé à s'en vanter.

Dermot se retourna alors. Le nez en l'air, Stella scrutait les immeubles alentour, les étages élevés et les toits. Que cherchait-elle ?

C'était évident. Si aucun des policiers présents n'avait tiré sur Falco, c'est que quelqu'un d'autre s'en était chargé.

C'était ce quelqu'un qu'elle cherchait.

Prenant à peine le temps de saluer les autres, elle partit en courant vers sa voiture.

— Je viens avec toi, lui lança Dermot en lui emboîtant le pas.

— Non, je t'en prie.

Elle se glissa au volant et refusa de lui ouvrir. Mais il cogna sur la vitre.

— Stella, laisse-moi t'accompagner.

— Non, je veux faire ça seule.

Fou d'inquiétude, Dermot regarda partout. Blade et Logan sortaient du passage.

Un cri lui échappa alors.

— Blade... les clés.

Comprenant la situation — Stella démarrait comme une folle —, Blade lança ses clés à Dermot qui bondit dans le 4x4 pour la suivre. Il n'était qu'à deux cents mètres d'elle quand elle tourna dans Main Street. Ils n'étaient pas seuls dans la grande rue, d'autres véhicules s'étaient intercalés entre eux, et les secondes qui passaient allongeaient l'espace qui les séparait. Heureusement pour lui, du haut du 4x4, il dominait la situation et pouvait suivre les méandres de son itinéraire.

Un bouchon plus dense que les autres le bloqua trop longtemps à un feu. Quand il parvint à s'en démêler, la voiture de Stella n'était plus en vue.

\* \* \*

Stella était décomposée. Elle savait. D'abord, elle avait refusé de l'admettre mais l'évidence s'était imposée une heure plus tôt et, bien qu'il n'ait pas livré de nom, Falco avait confirmé ses pires craintes.

Elle aurait dû examiner le contenu du fichu dossier que Gabe avait monté et sur lequel il travaillait bien plus tôt. Si elle l'avait parcouru, Manny Santos serait probablement toujours en vie.

Quel inspecteur était-elle pour avoir raté ça ? Un policier d'opérette !

Tony Vargas, avec le magnifique brochet qu'il brandissait comme un trophée sur la photo, aurait dû la mettre sur la voie.

S'en voulant à mort, elle se gara devant la boutique de pièces détachées et attendit. Il n'allait pas tarder, se dit-elle. Frank s'était sans doute garé à deux rues de l'endroit d'où il avait visé Paz Falco. Il allait devoir faire quelques détours pour rentrer afin d'éviter d'être arrêté et interrogé par les patrouilles.

Comment avait-il su que Falco allait être arrêté ? D'où provenait la fuite ? Il était clair que Frank l'avait descendu pour le réduire au silence.

Quelques minutes s'écoulèrent et une vieille Jaguar vint s'arrêter sur le parking. Frank Cabojek en descendit.

— Hé, Frank ! lança Stella en ouvrant sa portière.

Elle fit un geste de la main en guise de bonjour et lui sourit, l'air de rien. Frank s'avança mais sa démarche lui sembla soudain plus lourde, plus lente.

— Star ! Mais qu'est-ce que tu fais dehors à une heure pareille ?

— Et toi ? lui demanda-t-elle. Où étais-tu ce soir, Frank ?

— Je ne pense pas devoir vous répondre, jeune fille, répondit-il sur le ton de la plaisanterie.

— Je crois que si, Frank. Cela me fend le cœur mais tu vas devoir répondre à beaucoup de questions.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Il voulut passer devant elle mais elle lui saisit le bras et le fit tourner sur lui-même comme une toupie. Jamais elle n'aurait cru qu'elle puisse avoir une telle force. Ah ! l'adrénaline...



— Tes clés, Frank. Ouvre ton coffre.

Elle le regarda fourrager dans ses poches, prête à dégainer si nécessaire.

Précaution inutile. Il n'opposait aucune résistance. Une fois ses clés trouvées, il alla docilement vers l'arrière de la Jaguar et en ouvrit le coffre, sans un mot.

Il était là, la narguant presque, le fusil dont il s'était servi pour tirer sur Paz Falco. Comment avait-elle pu être assez aveugle pour ne pas voir que...

— Je voulais te protéger, Star, se défendit-il. Je ne voulais pas qu'il t'arrive encore malheur, comme la dernière fois.

Encore ? Il était donc au courant pour le viol ?

Evidemment !

Il savait tout ce qui se passait dans le coin car c'était son fonds de commerce.

— Quand l'as-tu achetée, Frank ? lui dit-elle en le fixant droit dans les yeux.

La lumière rasante des réverbères creusait son visage, le faisant paraître son âge. C'est-à-dire vieux.

— Quand as-tu acheté la maison sur le lac Geneva ?

Elle avait bien remarqué la photo de la propriété, encadrée sur un mur, chez lui, mais elle n'avait pas réagi.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Mais si, tu sais. Je parle de la maison qui nous faisait tous rêver autrefois quand nous passions nos vacances dans ton chalet. Rappelle-toi. Nous nous amusions à dire que le premier qui gagnerait le gros lot à la loterie l'achèterait. Combien cette maison t'a-t-elle coûté ? Les yeux de la tête ! Elle doit bien valoir deux millions de dollars de nos jours.

Frank la regarda avec étonnement. Il semblait impressionné. Admiratif, même.

— Quel inspecteur tu fais ! lui dit-il. Comment as-tu deviné pour la maison ?

— C'est le brochet que Tony Vargas a pêché. La photo dans le journal local. Tu n'aurais pas dû les laisser la prendre devant la maison, avec toi derrière, sur ton perron, en propriétaire béat.

Il jura et se défendit de nouveau.

— Cela ne prouve rien.

— Comment l'as-tu achetée, Frank ? Avec quoi ? Sûrement pas avec l'argent que tu gagnes dans ton atelier de réparations et encore moins avec tes pièces détachées. D'accord, tu avais plus de travail autrefois mais jamais assez pour t'offrir une propriété pareille. Dis-moi la vérité et j'essaierai de t'aider.

Frank éclata de rire, un rire glacial, effrayant, qu'elle ne lui connaissait pas, mais dont la cruauté la fit frémir. Et pourtant, il lui rappelait quelque chose, ce rire. Une certaine dureté qu'elle avait ressentie chez lui quand elle était petite. Une autorité qui, parfois, la glaçait.

— J'aurais dû régler son compte à Tony Vargas la première fois qu'il a ouvert la bouche. Ça l'aurait empêché de moufter sur mes affaires.

Stella sentit un gouffre s'ouvrir sous ses pieds.

— Tu reconnais donc que tu as quelque chose à voir avec sa mort.

— Il est monté tout seul sur la chaise et il s'est mis tout seul la corde autour du cou. Je me suis contenté de donner un coup de pied dans la chaise pour mettre fin à sa vie de minable.

Comment osait-il lui avouer une horreur pareille, avec cette froideur, surtout à elle, qui était flic ?

— Tu as vraiment fait ça ? dit-elle, la voix brisée.

Elle voulait encore croire qu'il fabulait.

— Vargas a été assez bête pour me faire chanter !

Il était franchement en colère maintenant et il hurlait de rage, mais l'explosion d'un cocktail Molotov, lancé du passage, couvrit ses cris.

— Ce petit morveux n'a pas su garder sa langue. Et comme il voyait O'Rourke... il devait tout lui déballer, comme autrefois ! Tant pis pour lui, il ne l'a pas volé !

Pourquoi Frank lui avouait-il tout cela ? se demanda Stella. Pensait-il vraiment qu'elle allait le garder pour elle ?

— C'est pour ça que tu as monté un coup contre Dermot ? Parce que tu pensais qu'il savait des choses ?

— Pour ça et parce qu'il interférerait dans mes affaires.

— Comment cela ?

— Il a essayé de te sauver.

Le monde se serait écroulé que Stella n'aurait pas été autrement stupéfaite. Il faisait allusion au viol.

Ses affaires, avait-il dit.

— C'est toi qui as ordonné à Rick Lamey de me violer ?

— Non, bien sûr que non. Je ne voulais pas qu'on te fasse du mal, Star. Je voulais seulement te faire peur pour que tu te taises. Mais je n'avais pas cru nécessaire de le leur dire. Ça coulait de source.

— Explique-toi.

— Je dirigeais les Vipères. C'est moi qui leur indiquais les maisons à voler. Tu connais les gens, ils ne peuvent pas s'empêcher de parler à leur garagiste. Je savais tout, quand ils partaient en week-ends ou en vacances ou quand ils sortaient le soir. Je savais donc quand il n'y aurait personne chez eux. Les Vipères n'avaient plus qu'à y aller... sous ma direction. Moi, je recelais la marchandise et je leur donnais plus d'argent que s'ils volaient dans la rue. Ils ont commencé à me ramener des autos qu'ils piquaient la nuit. La casse, c'est très lucratif, tu sais.

Sans le lui dire explicitement, Leroy lui avait suggéré qu'il se passait de drôles de choses chez Frank et qu'il n'aimait pas ça. Et elle n'avait pas compris. Pour un peu, elle aurait même accusé Leroy de mauvaise volonté ! Donc, depuis toujours, le patriarche de la famille Cabojek vendait à la casse des voitures volées. En toute connaissance de cause. Pire encore, en tant que chef de gang ! Et il s'était servi de cet argent pour les aider, elle, sa mère et sa sœur.

Une honte ! Une honte qui ne semblait pas du tout l'étouffer.

Curieuse de savoir si le mécanicien qui s'était présenté à la boutique, la veille, quand elle était là, venait chercher des pièces détachées volées — ce qui aurait expliqué pourquoi Frank avait insisté pour la présenter comme sa nièce, policier —, elle lui dit :

— Je ne te reconnais plus. Je me demande, d'ailleurs, si je t'ai jamais connu. Moi qui croyais que tu nous aimais.

— Mais oui, je vous aimais, et je vous aime toujours. Mais c'est toi qui n'es pas gentille avec moi. Tu me trahirais comme Tony. La même chose ! Quand je pense que je considérais Tony comme mon fils. Il travaillait chez moi pour se faire de l'argent. Oh, des petits boulots... il se mettait en quatre pour les autres. Le nombre de fois où je l'ai emmené avec moi dans le Wisconsin... Je le traitais comme mon fils, comme le garçon que j'aurais voulu avoir. Et tu vois comment il m'a remercié ? Eh bien, tu veux que je te dise, tu ne vauds pas mieux que lui.

— Je suis policier, Frank.

— Et moi je règne sur le quartier ! Tu as eu tort. Tu n'aurais pas dû te mettre en travers de mon

chemin.

Terrassée, incrédule, Stella regarda l'homme qui avait été comme un père pour elle. Extérieurement, c'était toujours le même mais, à l'intérieur, il était pourri jusqu'à la moelle. Elle ne s'en était jamais rendu compte parce qu'elle était trop jeune et trop confiante mais, aujourd'hui, elle réalisait qu'il avait sûrement toujours été un monstre.

Frank ne s'attachait aux gens que pour se servir d'eux et, quand ils ne pouvaient plus servir, il les rejetait. Comme il avait fait pour sa soi-disant famille. Sa famille à elle. Quand elles avaient cessé de lui être utiles, il les avait ignorées et s'était moqué de ce qu'elles devenaient. C'était, en plus, un simulateur. Il lui avait joué la scène de *Frank abandonné par sa famille*. Mais il s'en fichait comme d'une guigne, de sa famille ! La preuve : il n'avait rien tenté de son côté pour la revoir. De la pure comédie !

— Tu règues sur le quartier comme tu as régné sur ta famille ? demanda-t-elle en s'efforçant de rester calme. En fait, tu faisais semblant. Tu as même été capable de donner l'ordre le plus monstrueux que je connaisse, contre moi. Qu'as-tu fait aux gens d'ici ? s'emporta-t-elle alors en voyant les voisins qui les observaient prudemment, réfugiés sous leur porche d'entrée.

Laissant de côté la dernière question, Frank s'excusa presque.

— Je leur avais dit de te faire peur, mais pas de te faire du mal. Je voulais que tu me promettes de te taire. Cette fois-ci c'est pareil, je ne voulais pas non plus qu'on te fasse mal, Star, juste un peu peur.

— Je t'interdis de m'appeler Star !

— Tu fourres ton nez partout. Il n'y avait pas moyen de t'en empêcher, alors...

— Alors tu as voulu me décourager et, tant qu'à faire, faire justice toi-même.

Frank remua le fusil qu'il tenait à la main.

Se sentant menacée, elle recula. Elle n'avait pas prévu ça.

Piètre flic, décidément, se reprocha-t-elle tout bas.

— C'est toi qui as donné l'ordre à Falco de me tuer ?

— Je n'avais pas le choix ! Mais il a raté son coup. Quand on veut que les choses soient bien faites, mieux vaut les faire soi-même.

Des pétards éclatèrent dans la nuit, derrière lui. Il éleva donc la voix pour se faire entendre.

— C'est toi qui aurais dû mourir ce soir, Star, pas Falco.

Il ne s'était pas éternisé sur les lieux du crime, sinon il aurait su que Falco n'était pas mort.

Brusquement, la réflexion de Frank la fit sursauter.

— Qu'est-ce que tu dis ? Que tu voulais m'éliminer ? Moi ?

— Je t'ai ratée et c'est lui qui a pris la balle. Mais, cette fois, je ne te raterai pas. Pas à bout portant.

Sous les yeux de Stella, horrifiée, l'homme qu'elle avait toujours considéré comme son père leva son fusil et appuya sur la détente.

Elle vit l'éclair bleu, sentit sa poitrine s'enfoncer et vola contre le capot d'une voiture. Elle gémit, essaya de parler mais elle manquait d'air. D'un geste désespéré, elle tenta d'empoigner son holster mais n'y parvint pas.

Elle était comme paralysée.

— C'est ta faute, Star. Tu m'as obligé à te tuer. Dommage !

Frank tourna les talons la laissant, là, sur le parking, mourir seule.

Dès qu'il aperçut l'enseigne du garage de Frank, Dermot ralentit. Continuant sur sa lancée, en roue libre, le 4x4 alla s'arrêter sur le parking au moment où une silhouette, qui devait être celle de Frank Cabojek, levait son fusil et visait Stella. Sans réfléchir, Dermot écrasa le frein, bondit de la voiture et la vit s'écrouler sur le capot d'un véhicule. Son arme à la main, le cousin s'éloignait, sans un dernier regard.

Que faire ? se dit Dermot.

Priant le ciel pour que Stella soit toujours en vie, il opta pour ce qui lui semblait le plus urgent : désarmer Frank Cabojek. Ensuite seulement il s'occuperait d'elle. S'il faisait l'inverse, le garagiste les tuerait tous les deux.

Couvert par le bruit des pétards qui explosaient non loin d'eux, Dermot rampa jusqu'au parking sans quitter le cousin de Stella des yeux. Il le vit s'approcher d'une Jaguar dont le coffre était ouvert et se retourner. L'homme se raidit avec, sur le visage, une expression horrifiée.

Dermot se cacha derrière un arbre et suivit son regard.

Stella n'était plus là !

Soulagé à la pensée qu'elle était vivante, mais bouleversé de la savoir blessée, il hésitait sur la marche à suivre quand il vit Frank prendre un autre fusil dans le coffre de sa voiture. Gratifiant la cantonade d'une bordée de jurons, il claqua le coffre et, sans prendre la peine de cacher les deux armes qu'il avait dans les mains, se dirigea vers le passage d'où les fêtards lançaient leurs feux d'artifice.

Dermot n'attendit pas que l'homme sorte de son champ de vision. Puisqu'il fallait agir vite, il sortit de l'ombre et traversa le parking. Arrivé à l'angle de l'immeuble, il ralentit le pas, le temps de voir la direction que prenait Frank. Brandissant ses armes, il passait devant les familles sidérées.

— Où est Stella ? criait-il.

Les mères serrèrent leurs enfants contre elles et battirent en retraite dans leurs jardins. Les hommes, méfiants, observaient la scène sans rien dire.

— Cachez-la et vous allez voir ! hurla-t-il, hors de lui.

Une poignée d'irréductibles, après un coup d'œil indifférent au vieux fou, continua à lancer les pétards interdits. Un adolescent alluma un cocktail Molotov mais il fit long feu. Déçu, il tourna quelques instants autour de sa bombinette mais, conscient du danger, s'éloigna. Frank était au moins aussi dangereux, se dit Dermot en s'approchant. Une femme seule, à l'écart de Cabojek, fixa Dermot... puis Frank... puis de nouveau Dermot. Elle hocha la tête de haut en bas puis lui indiqua la porte de son jardin.

« Stel-la ? », articula Dermot tout bas.

Elle fit oui de la tête.

Le nœud qui lui serrait la poitrine se desserra. Tous ces gens la protégeaient.

— Stella ! s'égosilla Frank, le canon de son fusil pointé sur le jeune garçon qui s'était rapproché de sa bouteille d'essence. Stella ! Où est-elle, bon Dieu ?

— Je ne sais pas, moi ! répondit le gamin.

— Elle est passée par là !

Il écumait de rage.

— Elle n'a pas pu disparaître. Vous mentez ! Il y a un de vous qui la cache.

Tout se passa très vite. Dermot sauta sur Frank et lui donna un coup dans le creux du genou. Déséquilibré, il tomba sur le côté et lâcha un de ses fusils, qui heurta le macadam et glissa hors de sa portée.

Mais Frank était encore agile pour son âge et il se rétablit, en pointant l'autre fusil sur Dermot.

— O'Rourke ! J'aurais dû te tuer toi aussi !

Dermot ne le laissa pas terminer. Un deuxième coup bien placé et l'homme roula à terre. Mais, en moins d'une seconde, il était de nouveau sur ses pieds et s'élançait sur Dermot. Pour un homme de vingt ans plus âgé que Dermot, il était étonnant de puissance et de souplesse. Un coup de poing dans l'estomac de Dermot lui coupa le souffle. Mais il se reprit très vite et administra à Frank un coup dans la mâchoire qui ne sembla pas l'ébranler. Un deuxième coup partit, suivi d'un troisième. L'homme continua d'avancer. Il marchait vite, shoota dans une grosse poubelle en plastique qui encombrait le passage et le gênait. Il alla alors récupérer son fusil qui gisait quelques mètres plus loin.

— A ta place, je ne ferais pas ça, Frank, lui lança une voix féminine.

— Stella !

Dermot tourna la tête. Elle était là, dans le jardin de la femme, appuyée à un gros container, un revolver dans les mains, pointé sur lui.

— En arrière, tout le monde, cria-t-elle.

Tous obéirent, les uns se cachant derrière les haies, d'autres dans les renforcements du passage.

Dermot l'observa de loin. Apparemment, elle n'avait pas de sang sur elle. Puis il regarda de nouveau du côté de Frank qui s'éloignait prudemment.

— Frank ! Arrête-toi ! Tout de suite !

— Tu ne vas quand même pas me tuer, Star.

— Pas de simagrée ! Frank Cabojek, tu es en état d'arrestation. Les mains en l'air !

Il ne chercha pas à faire usage de son arme mais il n'obéit pas non plus à son injonction et continua de reculer imperceptiblement.

Stella voulut s'avancer vers lui mais elle avait trop mal. Dermot fit un pas vers elle mais s'arrêta. Elle était policier. C'était son opération. Elle serait humiliée s'il l'aidait. Il fallait la laisser gérer seule la situation, la laisser faire son travail même si sa blessure la faisait souffrir. Elle pouvait y arriver... Il savait qu'elle était capable de déplacer des montagnes si elle l'avait décidé.

— Tu as le droit de te taire, Frank. Tout ce que tu diras à partir de maintenant pourra être retenu contre toi.

Stella lui récita ses droits.

— Tu peux demander l'assistance d'un avocat. Si tes moyens ne te le permettent pas...

— Tais-toi, petite gueuse, cria Frank. Tu ne m'arriveras jamais à la cheville.

Il esquissa quelques pas pour partir.

— Frank ! Ne bouge pas !

Il se contenta de jeter un regard derrière lui.

— Frank ! Si tu fais un pas, je te passe les menottes, le menaçait Stella, essayant, avec mal, de le suivre. Arrête ! Tu m'entends ? Ou tu vas m'obliger à te tirer dessus.

Il lui fit un bras d'honneur et continua de s'en aller.

Stella s'arrêta, abaissa le canon de son arme et lui tira dans la jambe.

Il hurla de douleur.

— Sal... !

Et il s'effondra à moitié.

A cet instant, dans l'impasse, une fusée partit, qui éclaira tout le ciel. Surpris, Frank se redressa, vacillant sur ses jambes. S'emmêlant les pieds, il heurta le cocktail Molotov qui n'avait pas explosé et, furieux, shoota dans la bouteille d'essence en proférant une litanie de jurons.

Le coup de pied réveilla la bombe artisanale qui, quelques instants plus tôt, avait refusé d'exploser. Surprenant tout le monde, l'engin s'enflamma et Frank, qui n'avait pas compris ce qui se passait et ne se méfiait pas, prit feu à son tour. Enveloppé de flammes, il se mit à gesticuler en hurlant.

— Frank ! Oh non ! s'écria Stella en laissant tomber le fusil. Vite une couverture ! Que quelqu'un aille chercher une couverture !

Mais personne ne bougea.

Partagés entre la haine et le mépris, les voisins cachaient mal leur satisfaction.

Frank se jeta par terre dans le passage et roula sur lui-même mais rien ne semblait plus pouvoir le sauver.

Dermot tira Stella par la main pour l'empêcher de se pencher sur l'homme pour lequel on ne pouvait déjà plus rien.

Traumatisée par le drame qui venait de se jouer sous ses yeux et qu'elle avait été impuissante à empêcher, elle se blottit contre Dermot et sanglota dans ses bras, bouleversée. Il la serra contre sa poitrine, l'empêchant de regarder le spectacle affreux qui s'achevait devant eux.

Le pantin du quartier avait cessé de vivre.

\* \* \*

— Maintenant je peux dire : oui, les gilets pare-balles en kevlar sont des accessoires de mode à part entière, plaisanta Stella.

Logan, qui la cuisinait depuis un moment dans la salle des urgences de l'hôpital, éclata de rire.

Cependant, Stella n'avait pas le cœur à rire. La mort horrible de Frank, sous ses yeux, quelques heures plus tôt, l'avait bouleversée. C'était sa faute. Elle n'aurait pas dû le viser dans les jambes. A cause d'elle il n'avait pas pu se sauver quand l'engin explosif s'était enflammé à ses pieds.

C'était incroyable qu'il ait songé à la supprimer. Heureusement, son gilet l'avait sauvée. Mais elle avait tout de même subi un choc. D'ailleurs, elle avait cru qu'elle était morte ! Elle avait eu des côtes fracturées, des ecchymoses et une frousse terrible, mais elle s'en remettrait. Dans quelques semaines, avaient pronostiqué les médecins, il n'y paraîtrait plus.

Physiquement, peut-être. Mais, sentimentalement, c'était une autre affaire.

Dermot avait appelé les secours et suivi l'ambulance jusqu'au service des urgences.

Puis il s'était volatilisé.

Tandis qu'on la chouchoutait, elle avait eu tout loisir pour penser.

— Il faut que je retrouve Dermot, confia-t-elle à Logan en s'asseyant au bord du lit.

— Oh ! oh ! répondit-il, tu n'as pas l'autorisation de sortie. D'autre part, tu vas avoir une pile de documents à remplir à propos de cette affaire.

Logan avait évidemment raison. Dermot passerait après.

Soudain, en sourdine, une petite voix lui souffla qu'elle était sotte et se torturait inutilement. Dermot n'avait pas attendu ? Et pour cause ! Pourquoi aurait-il attendu quand il n'y avait rien à espérer ? Ne lui avait-elle pas assené, haut et fort, qu'elle ne lui pardonnerait jamais ?

Cette gifle ne l'avait pourtant pas empêché de la suivre chez Frank. Pour lui porter secours, une fois de plus...

Pourquoi l'avait-il fait ?

Elle tentait de se lever quand elle entendit une voix proposer :

— Tu veux de l'aide ?

Son pouls s'affola.

— Oui, si cela ne t'ennuie pas.

Dermot, oui Dermot et non Logan, était debout au pied de son lit.

Tant bien que mal, elle balança les jambes sur le côté. L'effet des antalgiques s'estompait et elle avait mal partout, comme si un rouleau compresseur lui était passé sur le corps. Mais les mains de Dermot sur elle étaient apaisantes. Hélas cela ne devait pas durer.

L'air dégagé, il recula.

— Logan m'a dit que tu voulais me voir.

— Je voulais te remercier...

— Je ne veux pas de tes remerciements, Star. Je n'ai rien fait, en fin de compte. C'est toi et toi seule qui as arrêté Falco et ensuite Frank. Pauvre Frank ! Quel affreux châtement... La haute cour lui a fait payer cher ses fautes.

Il parlait d'un ton distant, comme s'il avait été étranger à tous ces événements, comme s'il n'avait pas été concerné.

— Tu n'es pas responsable de sa mort, Star, ajouta-t-il.

Elle hocha la tête.

— Je ne pense pas que tu réussisses à m'en convaincre.

Elle croisa son regard.

— Je sais que tu étais là pour moi, Dermot, au cas où... mais tu m'as laissée faire pour me prouver ta totale confiance en moi. Je l'ai bien compris, tu sais.

Ce qu'elle avait compris, surtout, c'est qu'il voulait qu'elle sache qu'il ne la considérait plus comme une victime.

Elle reprit :

— Moi, en revanche, je ne t'ai pas fait confiance. Et je m'en veux.

— Ce que tu as fait pour moi, je n'aurais pas pu le faire seul, dit-il. Les charges qui pesaient contre moi sont abandonnées.

Stella laissa échapper un énorme soupir de soulagement.

— Dieu merci ! dit-elle en croisant les doigts.

Un silence étrange plana entre eux puis Dermot émergea de ses songes.

— Dis-moi maintenant, comment te sens-tu vraiment ?

— Physiquement ? Je suis laminée.

Mais, en ce qui concernait ses sentiments, elle se sentait pire qu'une épave.

— Je suis désolé de ce qui t'est arrivé.

— Ne sois pas désolé. Tu n’as aucune raison de t’excuser.

Dermot la regarda avec insistance.

— Star, tu veux bien expliciter ta pensée.

— J’adore la façon dont tu dis mon nom, minauda-t-elle.

Puis, prête à recevoir une rebuffade, elle le fixa droit dans les yeux.

— Je t’aime, Dermot.

— Bien que tu saches la vérité ?

— Parce que je sais la vérité, justement, dit-elle.

Elle attendit un moment mais il ne réagit pas. Les nerfs à fleur de peau, elle patienta encore.

L’avait-elle déçu ? Lui en voulait-il ? Ou ce qui s’était passé entre eux avait-il modifié ce qu’il avait — apparemment — éprouvé pour elle ?

— Je me disais l’autre jour qu’au fond je ne te connais vraiment que depuis quelques jours.

Cela méritait des explications.

— Il y a douze ans, je t’aimais parce que tu m’avais sauvé la vie. J’avais de toi l’image d’un dieu, disons d’un héros. Aujourd’hui, mes raisons de t’aimer sont multiples. Je t’aime pour ce que tu étais avant mon drame. Pour celui que tu es devenu. Pour ta bonté et ta générosité. Pour ton ouverture aux autres. Pour ta force. Maintenant, je sais tout de toi, Dermot... enfin... tout en dehors de ce que tu ne peux pas dire, et mon cœur est plein de toi.

Il hocha la tête.

— Mais le secret de la...

— Cela aussi fait partie de toi.

Se dressant, elle s’approcha de lui et lui caressa le visage.

— Tu es un homme d’honneur, et je ne vois pas ce que je pourrais avoir à te pardonner, ni ce que je pourrais souhaiter de plus de toi.

Il lui sourit, et elle se dit qu’il était, décidément, irrésistible.

— Moi non plus je ne vois pas ce que je pourrais souhaiter de plus, Star. Je t’aime et je t’aimerai toujours.

Il la prit dans ses bras et les referma sur elle pour la protéger à tout jamais de l’hostilité du monde.

Emue, elle soupira et enfouit le nez au creux de son cou.

Lui relevant le visage, Dermot se pencha sur elle pour lui prendre les lèvres. Son baiser, doux et plein de promesse, la fit frissonner.

— Te sens-tu capable d’oublier le passé pour construire un avenir avec moi ? lui souffla-t-il.

La question la fit chavirer. Tout d’un coup, toute la noirceur du passé s’effaça et son ciel s’embrasa d’or et de pourpre.

— Oui.

Au comble de l’émotion, elle laissa échapper une larme furtive.

— Je ne pouvais rien espérer de plus beau, dit-elle en laissant déborder son bonheur.



## Épilogue

— Encore du beau travail, les gars, se flatta Gideon en s'appuyant au rebord de son bureau.

Dorénavant, Dermot O'Rourke était un homme libre... mis à part ses liens avec Stella Cabojek.

Une fois son quotidien lu, il le passa à Gabe, Blade et Cassandra pour qu'ils lisent à leur tour l'article consacré à Stella Cabojek, l'inspecteur auquel on devait l'arrestation clé dans l'affaire Vargas et le démantèlement d'un réseau de voitures volées et désossées.

— On n'a pas eu grand-chose à faire pour aider Dermot, lança Gabe. Stella s'est très bien passée de nous.

— Ne minimise pas ton rôle, rectifia Cassandra. Tu as trouvé la clé qui nous a permis d'éliminer Marta Ortiz et de trouver le lien entre Tony Vargas et Frank Cabojek.

— N'empêche que c'est Stella qui l'a épinglé.

— Stella est un inspecteur béton, commenta Blade avec fierté, comme si les compétences de son amie de toujours étaient aussi un peu son affaire.

— C'est vrai, confirma Gideon.

A l'avenir, il faudrait utiliser ses talents...

Qui pouvait dire aujourd'hui quand éclaterait la prochaine affaire.

*TITRE ORIGINAL* : VELVET ROPES

*Traduction française* : CHRISTINE MAZAUD

© 2004, Patricia Pinianski © 2007, Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83/85 boulevard Vincent Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.*

## Kylie Brant

### Un enfant à protéger

Protéger Danny, son neveu adoré. Pour Meghan Patterson, c'est la seule chose qui compte depuis que Sandra, sa sœur, a été tuée en aidant la police à démanteler un important réseau de criminels. Des criminels qui, persuadés que l'enfant peut les identifier, ont décidé de s'en prendre à lui. Pourtant, quand l'inspecteur Gabe Connally vient lui proposer sa protection, Meghan ne sait que faire. N'est-ce pas à cause de la police que Sandra a trouvé la mort ? Et même si Connally lui semble digne de confiance, même s'il est aussi très séduisant, elle hésite à remettre entre ses mains sa vie et celle de Danny. Danny, qui est, désormais, *son* enfant.



## Patricia Rosemoor

### Dangereuse attirance

En apprenant que le Dr Dermot O'Rourke, qu'elle connaît depuis l'adolescence, est accusé d'un meurtre dont elle le sait incapable, l'inspecteur Stella Cabojek comprend que le moment est venu pour elle de payer sa dette envers lui. N'est-ce pas lui, en effet, qui l'a autrefois sauvée d'une violente agression, et qui lui a redonné confiance en elle ? Mais en menant son enquête, elle s'aperçoit bientôt que prouver l'innocence de Dermot sera plus difficile qu'elle ne le pensait. Car de troublantes zones d'ombre entourent le passé du brillant psychothérapeute. Et malgré l'amour qu'elle éprouve en secret pour lui, elle sent le doute l'envahir...

